



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

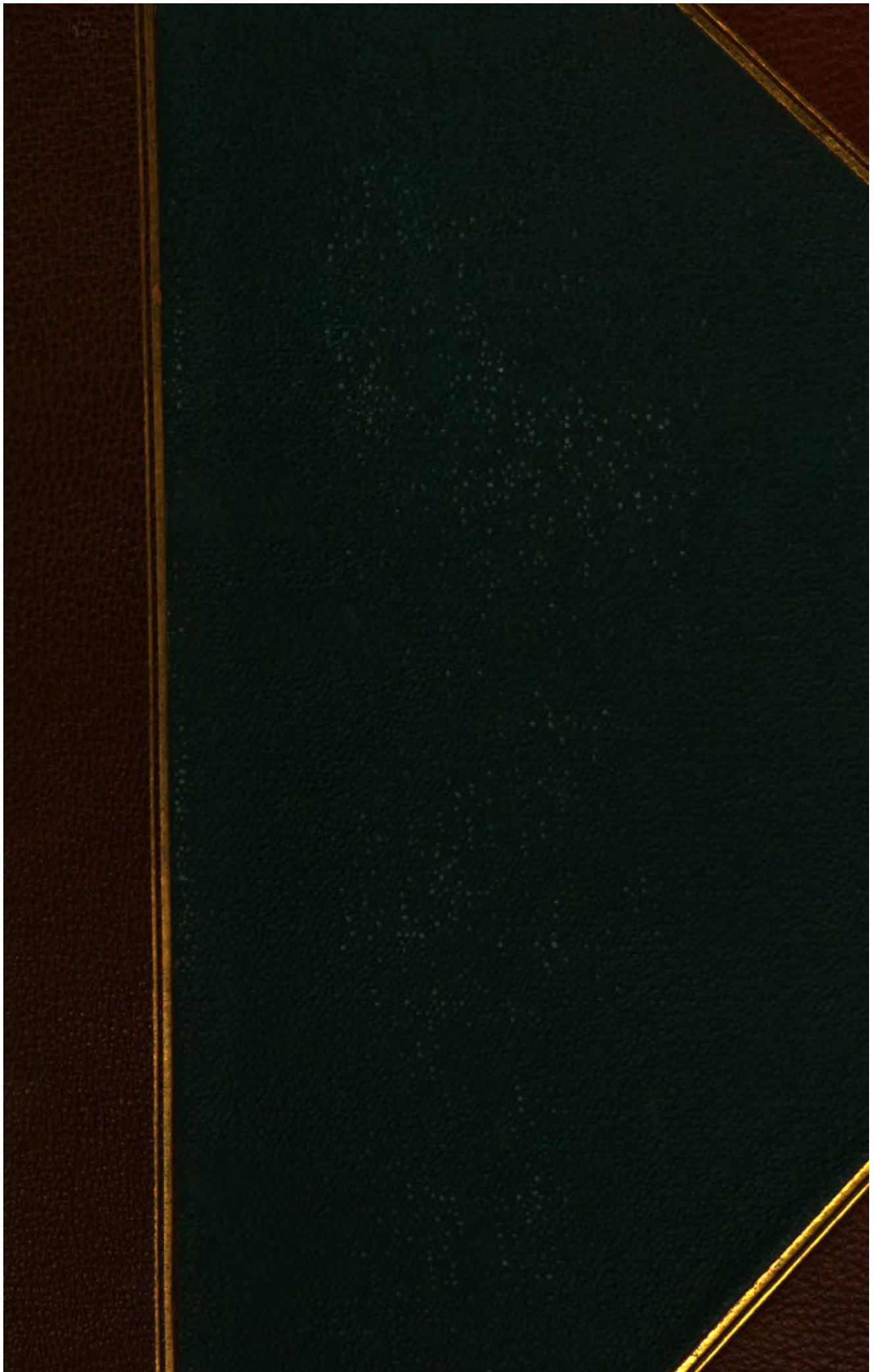
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



✓
34. h. 17





Vertical line on the left side of the page.



1

2

JEAN VAUQUELIN

SIEUR DE LA FRESNAIE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

200 exemplaires in-8° carré sur papier vergé de Hollande.

25 — in-8° jésus — —

2 — — sur vrai papier de Chine.

Quelques exemplaires ont été tirés sur papier vélin ordinaire & ne feront pas mis dans le commerce.

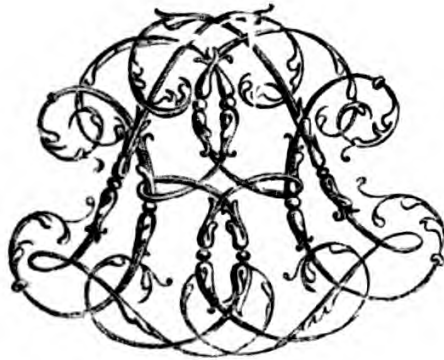
LES
DIVERSES POÉSIES
DE
JEAN VAUQUELIN
SIEUR DE LA FRESNAIE

Publiées & annotées

PAR

JULIEN TRAVERS

TOME I



A CAEN

DE L'IMPRIMERIE DE F. LE BLANC-HARDEL

Rue Froide, 2

M. D. CCC. LXIX





PRÉFACE.



IL est un poète français dont la réimpression soit vivement désirée, c'est à coup sûr Vauquelin de la Fresnaie (1). Son recueil de 1605 est devenu si rare que des exemplaires médiocres se paient de trois à cinq cents francs, indépendamment de la reliure, — & n'en a pas qui veut, même à ce prix ! car il n'en existe qu'un très-petit nombre. Un biographe le porte à cinq ou six : c'est trop peu ; nous en connaissons, nous, une quinzaine. Peut-être en trouverait-on le double, ce qui, dans tous les cas,

(1) Nous suivons pour *la Fresnaie* l'orthographe employée par l'auteur sur le titre de ce recueil, comme sur le titre des *Foresteries* (1555), orthographe qu'il a très-capricieusement variée en écrivant *de la Fresnée, de la Frénée, de la Frénée, de la Frénaie, de la Fresnaie, de la Frenaye, de la Fresnaye.*

ferait loin de répondre au désir légitime qu'ont d'en posséder les amateurs de notre vieille poésie.

Les instances qu'on a faites depuis une dizaine d'années pour nous déterminer à céder le nôtre, nous ont fait réfléchir & nous ont enfin décidé à réimprimer le précieux volume. En l'offrant au public d'élite qui nous encourage, nous allons présenter un compte-rendu préliminaire de notre édition.

Avant de la commencer (qu'on nous pardonne cet aveu!), nous n'avions pas une idée bien nette de la difficulté de l'entreprise. Nous avions lu Vauquelin à l'époque, déjà reculée, où M. Sainte-Beuve venait d'appeler l'attention des littérateurs sur la Pléiade, qui avait pour chef le vendômois Ronfard, & dont notre poète bas-normand méritait d'être une étoile. Nous ne savions pas ou nous avons oublié à quel point l'œuvre du sieur de la Fresnaie est défectueuse sous le rapport de la correction typographique.

Résolu à consoler, autant qu'il nous ferait possible, les nombreux amateurs qui soupiraient après la possession du recueil de 1605, nous ne voulions d'abord que le reproduire en caractères italiques se rapprochant de ceux de Charles Macé, & page pour page, en nous conformant à l'orthographe & à la ponctuation primitives,

fauf à corriger les quelques fautes signalées dans l'*errata* de l'édition princeps. Nous avons suivi ce système dans le titre, la préface & le privilège; mais dès les premières feuilles de l'ART POETIQUE, nous avons cru devoir l'abandonner, & plus nous avons avancé dans notre pénible travail, plus nous nous sommes *mis à l'aise en restant esclave*.

Restes esclave est la loi d'un éditeur qui a conscience de son devoir de fidélité, tout à la fois, envers son auteur & envers les lecteurs. Cette loi, nous l'avons suivie en reproduisant, page pour page, le texte de 1605, & son orthographe irrégulière, ou hasardée, ou fantaisiste, & sa ponctuation également irrégulière, également hasardée & parfois très-anormale. Notre esclavage cependant a eu ses bornes, & voici dans quel sens nous nous sommes *mis à l'aise*.

Tout en nous gardant de rien rajeunir, nous avons été presque forcément amené par le bon sens à ne pas respecter des fautes grossières, dues évidemment à la négligence de l'imprimeur. S'il ajoute une syllabe & estropie un vers par maladresse; s'il coupe mal à propos une phrase en deux; s'il fait pis encore, s'il introduit un alinéa qui interrompt tout rapport entre le commencement & la fin d'une période, de manière

à jeter les ténèbres là où la simple virgule primitive avait mis la clarté, ne faut-il pas supprimer le point frauduleux, l'absurde alinéa, & rétablir la virgule de l'auteur ?

Notre fidélité systématique a généralement respecté les variantes de l'orthographe : *même*, par exemple, écrit *mesme*, *même*, *même*, à quelques vers de distance ; — les initiales de certains mots avec grandes ou petites lettres, sans autre règle que le caprice ; — les *é* fermés avant la dernière syllabe, employés dans les premières feuilles de l'ouvrage & plus loin définitivement abandonnés ; — les lettres doubles supprimées, & les lettres simples doublées sans motif ; — *ou* constamment écrit sans accent, qu'il soit adverbe ou conjonction ; — *là*, adverbe, tantôt avec & tantôt sans accent ; — les terminaisons en *aux*, en *oux*, tantôt avec une *s* & tantôt avec une *x* ; — les traits d'union admis ou rejetés dans le même mot de la même page ; la terminaison *é* pour *ai*, à la première personne du passé défini ; — la première de l'imparfait en *oy* & en *ois* indifféremment ; — *avec* écrit *avec*, *aque*, *avecque*, *avecques* ; — beaucoup de mots réunis, comme *d'autrepart*, *derechef*, *depres* ; — d'autres séparés, comme *au tour*, *au paravant*, *bien tost* ; — &c., &c., &c.

Mais quand une lettre a été omise, comme l'e final de *sublime*, écrit *sublim* par erreur, nous n'avons pas craint de compléter le mot.

La ponctuation nous a trouvé aussi docile que l'orthographe. Nous n'avons pas substitué les règles modernes aux règles anciennes, ou, si l'on veut, aux usages plus ou moins arbitraires de la fin du XVI^e siècle & des premières années du XVII^e : nous avons laissé les deux points pour des virgules, les virgules pour des deux points, autant que le sens n'en était pas trop obscurci ; mais quand la clarté nous en a fait une loi, nous n'avons pas hésité à remonter à 260, à 280 ans en arrière, & à prendre, selon nos forces, le rôle de correcteur & de prote de ce temps-là.

Ce rôle de prote habile, de bon correcteur d'épreuves d'une époque quelconque est celui que doit remplir l'éditeur des œuvres de cette époque. Nous l'avons ambitionné dans le cours de notre long & fastidieux travail, & ce n'est pas notre faute si nous n'avons pas atteint tout d'abord la perfection d'un système aussi raisonnable. Quelques inadvertances ont pu nous échapper (il en échappe aux Didot, aux Claye, aux Jouaust, même à l'Imprimerie impériale) : qu'on nous les pardonne en compensation des centaines d'autres que nous avons fait disparaître ;

car, il faut qu'on le sache, & nous l'avons indiqué plus haut, l'impression de 1605 est très-négligée, & il n'y a qu'une édition! & les manuscrits de l'auteur n'ont pas été conservés par la famille! La famille? elle eut si peu de souci de son grand homme, qu'elle est accusée d'avoir contribué à la rareté actuelle en détruisant le plus d'exemplaires possible d'un livre aujourd'hui très-recherché. — Peut-être s'imaginait-elle que le noble seigneur de la Fresnaie dérogeait en se livrant ainsi aux censures des vilains: Frédéric Galeron le croyait, d'après des traditions qui lui semblaient vraisemblables; — peut-être les passages trop libres que l'amour-propre du poète ne fut point sacrifier à sa grande position dans la magistrature, firent-ils rougir, non son fils des Yveteaux, fort aguerri contre toutes les hardiesses, mais quelque respectable parente dont les scrupules se comprennent.

Nous qui ne voulons point pousser le rigorisme plus loin que les Jésuites de Caen, qui donnaient l'ouvrage en prix à leurs élèves 121 ans après sa publication (1), nous le réimprimons en

(1) Une page ajoutée en tête de notre exemplaire, portant le sceau de la Société des Jésuites & la signature du P. Du Tertre, constate que le volume a été donné pour second prix de version, dans la classe de 3^e, à Charles de Chaumont, élève

son entier, non pour la jeunesse, peu soignée aujourd'hui de nos vieux poètes, mais pour les hommes de goût, pour les amateurs passionnés de nos richesses littéraires.

Comme l'œuvre de Vauquelin est considérable, nous avons suivi l'exemple qu'on nous avait donné, il y a bien longtemps. Il y a plus d'un siècle, en effet, qu'on avait divisé le recueil en deux tomes auxquels on avait adapté des titres nouveaux. Nous ferons également un premier tome de l'ART POÉTIQUE & des cinq livres des SATYRES. Les autres œuvres composeront le second, qui sera grossi par un travail sur la vie & les œuvres de Vauquelin de la Fresnaie, & de notes littéraires, historiques, géographiques, &c., pour l'intelligence de passages assez difficiles. Nous désespérons de tout éclaircir; mais nous n'imiterons pas les commentateurs qui se donnent des peines infinies pour dissimuler leur ignorance. Il y a des contemporains de notre poète qui n'ont plus de nom depuis longtemps, ou dont nous n'avons pas rencontré la trace; Vau-

de leur collège, à Caen, le 7 août 1726. Les poésies de Vauquelin étaient donc assez communes au siècle dernier; les obscénités qui s'y rencontrent n'empêchaient pas de les mettre inconsidérément aux mains des écoliers. Le problème de leur rareté n'en est que plus difficile à résoudre.

quelin fait parfois allusion à des faits peu connus ou fort oubliés : nous renonçons à découvrir ce qu'ont en vain cherché plusieurs de nos plus savants amis ; mais nous rappelons, dans un grand nombre de notes, des souvenirs classiques (tous les poètes du temps sont pleins de l'antiquité) ; nous faisons connaître des personnages qui furent liés avec Vauquelin, des localités obscures dont il parle & qui ne sont consignées dans aucun Dictionnaire géographique ; enfin nous expliquons quelques mots vieillis ou forgés par l'auteur avec trop de liberté.

Quelque longues & minutieuses que soient nos recherches, quelque fatigante que soit la révision des épreuves, nous comptons publier le second volume en 1869. Notre zèle au travail répond à l'impatience de l'attente.

Caen, le 21 mars 1869.



LES
DIVERSES

POESIES DV

SIEVR DE LA FRES-

NAIE VAVQVELIN.

*Dont le contenu se void en
la page suiivante.*

EX P E S



S P E R O .

A CAEN,

Par CHARLES MACÉ, Imprimeur
du Roy.

M. D C V.

Avec priuilege de sa Maiefté.

S O M M A I R E D V

contenu en ce Volume.

L'ART POËTIQUE

LIV. III.

SATYRES LIV. V.

IDILLIES LIV. II.

EPIGRAMMES LIV. I.

EPITAPHES LIV. I.

DIVERS SONETS

LIV. I.



AV LECTEUR.



LECTEUR, ce sont ici des vieilles & des nouvelles Poësies : Vieilles, car la plupart sont composees il y a long temps : Nouvelles, car on n'escriit point à cette heure, comme on escriuoit quand elles furent escrites. Si elles ne sont telles qu'elles deuroient estre, c'est mon defaut : car de mon temps on

écriuoit assez bien. Si elles ne sont assez reueues & polliés, c'est ma paresse. Aussi que iamais ie ne m'oubliai tant, que ie laissasse mes affaires pour entendre à mes vers : Et me donnant garde que les Syrenes des Muses ne m'abusassent, ie me tenoy lié à ma profession toute contraire à leurs Chançons, lesquelles ie n'écoutoy qu'à mon grand loisir & aux heures ou d'autres s'ébatent à des exercices moins honnestes. Le Public donc ou i'estois attaché, tous les troubles de ce Royaume auenus de mon âge & le soin de mon menage m'empeschèrent de les reuoir & de les faire imprimer alors que leur langage & leur stile eust esté, peut estre, receu comme celuy de beaucoup qui firent voir leurs ouurages au mesme temps. Mais grand nombre des Poëtes de mon siecle & de ceux

à qui i'auoy donné de mes vers
font trépassé, & le Roy mort, par
le commandement duquel i'auoy pa-
racheué mon Art Poétique: & quant
& quant ces doux passetemps tom-
bez en tel mépris, que depuis on
n'en a tenu guere de conte. Ce qui
fera que ceux-ci venants hors de
saïson & comme mets d'entree de
table à la fin du dîner, (ou comme
ceux qui apres la dixiesme annee
vinrent au secours de Troye) ne
seront si bien receus qu'ils auroient
esté du viuant de mes contemporains.
C'est pourquoy vn ancien disoit bien
à propos, qu'il estoit malaisé de ren-
dre conte de sa vie deuant des hom-
mes d'vn autre siecle que de celuy
auquel on auoit vescu. Toutefois ne
les pouuant changer ni r'accoutrer sui-
uant la façon des habits de mainte-
nant, ie les laisse à leur naturel. Et me

fouenant qu'en AËtiopie encor que les plus grands & les plus beaux fussent choisis pour estre Rois, que pourtant ceux-la n'estoient chassés du Royaume, ni de la Chose publique qui en la stature & en la proportion des membres auoient eu la Nature moins fauorable : i'espère ainsi, que mes vers en leur premier accoutrement pourront auoir quelque place entre les moindres, s'ils ne peuuent atteindre à la hauteur des grands. Sinon me voyant garanti par la defence de mes ans (& que la posterité fera iuge des ouurages d'autruy & non ceux qui viuent) ie les laisseray au rang des vanitez du monde, dont ie me moqueray avec ceux qui s'en moqueront, ie te prie Lecteur d'en faire de mesme : car ie ne trouue plus rien ici bas d'admirable que les œuures de Dieu : aux volontez duquel, i'effaye

à me ranger & à me conformer de forte, que quand il me faudra partir pour aller à luy, ie m'y en aille volontairement & fans regret.



*EXTRAICT DV PRIVILEGE
DV ROY.*

PAR Lettres patentes du Roy, donnees à Paris le vingt troiefme iour de Decembre mil fix cents quatre, signees par le Roy en son Conseil Angenouft, & seellées du grand fceau en cire iaune. Il est permis au Sieur de la Fresnaie Vauquelin, de faire imprimer, vendre & distribuer ses Poefies Françoifes durant le temps de dix ans, fans qu'autres que ceux qu'il y commettra les puiffent imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer, fur peine de confiscation & d'amende arbitraire, comme il est plus amplement contenu ésdites Lettres.

*Ledit fleur de la Fresnaie au sauuage, Saffi,
Boeffey, les Yueteaux, les Aulnez, & d'Arri,
Conseiller du Roy, & President au Bailliage
& Siege Presidial de Caen, a transporté ledit
Priuilege à Charles Macé, pour en iouir sui-
uant l'intention de sa Maiesté, deuant les
Tabellions Royaux à Caen, le vingt-troisiesme
de Iuillet mil six cents cinq.*





L'ART
P O E T I Q V E
FRANÇOIS,

*Ou l'on peut remarquer la perfection & le defaut
des anciennes & des modernes poësies.*

AV ROY.

Par le s^r. DE LA FRESNAIE VAVQVELIN.



LIVRE PREMIER.



*IRE, ie conte ici les beaux enseignemens
De l'Art de Poësie, & quels commen-
cemens
Les Poëmes ont eu; quels auteurs, quelle
trace*

*Il faut suiure qui veut grimper deffus Parnasse.
Muses, s'il est permis d'enseigner l'Art des vers,
Et montrer d'Helicon les saints écrins ouuers,*

A

*Que chacune de vous me montre sa cachette ,
 Permettez que les huis de Cirrhe ie crochette ,
 Que ie monte en Parnasse ouurant vos cabinets ,
 Que ie cueille les fleurs des feconds iardinets
 De Pimple & de Permesse : & que l'eau de Pirene
 Ruiffelle dans mes vers sur la françoise arene.*

*Apollon , pren pour moy ton Luth harmonieux ,
 Etoufe d'vn son doux le bruit calomnieux
 De ceux qui blameront cette mode enseignante
 Pour ne sentir assez sa façon elegante.
 Et vous , ô mon grand Roy , soyez le deffendeur
 De l'ouurage duquel vous estes commandeur.*

*Comme Dieu , grand ouurier , fist de rien toute chose ,
 Son œuure aussi de peu le Poëte compose :
 Mais quand vn homme va pour vn plaisant soulas ,
 Dans quelque beau iardin , dresse par entrelas
 D'aires , de pourmenoirs & de longues allees ,
 Partis diuerfement en sentes egallees ;
 S'il marche dedaigneux par dessus les plançons
 Des aires , compartis en diuerses façons ,
 Et qu'il rompe en passant les bordures tondues ,
 Et d'vn gentil dedal les hayettes fendues ,
 Au lieu d'aller ioyeux par les petits sentiers ,
 Diuisant le parterre en ses diuers quartiers ,
 Le iardinier fasché de voir les pieds superbes
 De ce hautain gaster son iardin & ses herbes ,
 De mots iniurieux à luy s'adressera ,
 Et hors de son iardin , dépit le chassera.*

*Ainsi quand le grand Dieu , iardinier de la terre ,
 Nous void marcher hautains au monde son parterre ,*

*Hors de ses chemins droits, les espaliers brisant,
 Les berceaux & les fleurs de son iardin plaisant,
 Il nous chasse dehors : il luy déplaist que l'homme
 Retenté de nouveau regouste de la pomme :
 Sa loy, ses mandemens, sentiers de la cité,
 Sont chemins ou l'on peut marcher en seureté.*

*SIRE, pareillement si quelcun plein d'audace,
 Malin, outreuidé vos Edi&ts outrepassé,
 De vos grands Parlemens le feuere pouuoir
 Le fait bien tost ranger à son humble deuoir :
 Vostre image parlant en vos li&ts de iustice,
 Fait de vostre Royaume obseruer la police,
 Et vostre bras vangeur poursuit de toutes pars
 Ceux qui vous irritant veulent irriter Mars.
 Les Edi&ts de nos Roys, vos iustes ordonnances,
 Doiuent à vos suiets servir de souuenances
 Du trac, dont on ne doit iamais se detraquer,
 Qui ne veut le couroux du prince prouoquer.*

*De mesme en tous les arts formez sur la Nature,
 Sans art il ne faut point marcher à l'auenture :
 Autrement Apollon ne guidant point nos pas
 Monter au double mont ne nous souffriroit pas,
 Les chemins sont tracez, qui veut par autre voye
 Regagner les deuant, bien souuent se fouruoye :
 Car nos s&cauans maieurs nous ont desia tracé
 Vn sentier qui de nous ne doit estre laissé.*

*Pour ce ensuiuant les pas du fils de Nicomache,
 Du harpeur de Calabre, & tout ce que remache
 Vide, & Minturne après, i'ay cet œuure apresté,
 Sire, l'accommodant au langage vsité*

*De vostre France, afin que la françoise Muse
 Sans Art à l'auenir ne demeure confuse.
 Mais qui selon cet Art du tout se formera
 Hardiment peut ofer tout ce qui luy plaira
 Escriuant en françois ; ainsi vostre langage
 Par ces vers ne reçoit vn leger auantage,
 Veü qu'il se trouue plus de comments mille fois
 Au latin, que de vers en l'Art du Calabrois :
 Et puis ce n'est pas peu de ioindre à vos domaines,
 Sans dépençe ou hasard les dépouilles Romaines.
 Mais tout par art se fait, tout par art se construit,
 Par art guide les Naux le Nautonnier instruit,
 Et sur tous le Poëte en son dous exercice
 Mesle avec la nature vn plaisant artifice ;
 Tesmoin en est cet Art, qui par les vers conté
 A tous les autres arts aisément surmonté.*

*Comme on void que les voix fortement entonnees
 Dans le cuyure étrecy des trompettes sonnees,
 Iettent vn son plus clair, plus haut, plus souuerain,
 Pour estre l'air contraint dans les canaux d'erain :
 Ainsi les beaux desseins plus clairs on fait entendre,
 De les soumettre aux loix qu'en prose les étendre.
 Premier cette raison fist afferuir les voix
 Soubs l'air de la syllabe à conter par ses doigts.*

*L'inuention des vers estre des cieux venue,
 Est vne opïon des plus sçauans tenue,
 Et le fils de Latone ils y font presider,
 Et les vierges qu'on fait en Pinde resider,
 Pour monstrier que la source en est toute celeste,
 Ce qu'vn rauissement à plusieurs manifeste ;*

*Car estants idiots de fureur sainte epris ,
 Ils sentent tellement éleuer leurs esprits ,
 Et de Phœbus si fort échauffer leurs poitrines
 Que, comme s'ils auoient appris toutes doctrines ,
 Ils chantent mille vers qu'on pourroit égaller
 A ceux qui font la Muse en Homere parler :
 Puis quand cet éguillon plus ne les epoinçonne ,
 Ils remachent leurs vers , leur Muse plus ne sonne :
 Et demeurants muets ils font émerueillez ,
 Quel Ange auoit ainsi tous leurs sens reueillez ,
 Quel Bacchus leur auoit l'ame tant éleuee ,
 Et du Nectar des dieux tellement abreuuee ,
 Que sans corps ils estoient en tel rauissement
 Tirez iusques au Ciel , ou le saint souflement
 De la bouche de Dieu leur halenoit en l'ame
 Vne fureur diuine , vn rayon , vne flame ,
 Qui sans art , sans sçauoir , les faisoit tant oser ,
 Qu'en tous arts ils vouloient & sçauoient composer ;
 Cela fist que l'on vid maints doctes recognoistre ,
 Les Orateurs se faire , & les Poëtes naistre.
 Et truchemens des dieux beaucoup les appeloient ,
 Croyans que par leur bouche aux humains ils parloient.*

*On void aussi que l'homme ayant dés la naissance
 Le Nombre , l'Armonie & la Contrefaisance ,
 Trois points que le Poëte obserue en tous ses vers ,
 Que de la sont venus tous les genres diuers
 Qu'on a de Poësie : à raison que naissante
 Premier cette Nature en tous contrefaisante ,
 Fist que celuy qui fut enclin pour imiter ,
 S'enhardit peu à peu de nous représenter*

*Tous les gestes d'autrui, chanter à l'aventure,
 Rapportant à la voix l'accort & la mesure;
 Depuis il s'enfuiuit qu'en beaucoup de façons
 Elle fut diuifée en l'esprit des garçons,
 Selon que de leurs meurs la coustume diuerse
 A faire les pouffoit des vers à la trauerse.
 De la vint qu'on voyoit les sages genereux
 Les gestes imiter des hommes valeureux :
 Les prudens contrefaire vne vieille prudence,
 Et mettre d'un Nestor l'esprit en euidence,
 En imitant leurs meurs, leurs belles actions,
 Comme elles reffembloient à leurs intentions :
 Les autres plus legers les actions legeres
 Imitoient des mauuais : & comme harengeres
 Touchoient l'honneur de tous, vsant de mots picquants,
 Au contraire de ceux qui les dieux inuoquants,
 Faisoient à leur honneur des Hymnes venerables,
 Ou celebroident des bons les bontez fauorables :
 De Nature ils estoient pouffez à cet effet :
 Nul ne pensoit à l'Art qui depuis s'en est fait :
 Mais l'vsage fist l'Art; l'Art par apprentissage
 Renouuelle, embellit, regle & maintient l'vsage :
 Et ce bel Art nous sert d'escalier pour monter
 A Dieu, quand du nectar nous defirons gouster.
 Le Nombre & la Musique en leur douce Harmonie,
 Sont quasi comme l'ame en la sainte manie
 De tout genre de vers, de qui faut emprunter
 Le sucre & la douceur pour les faire gouster.
 Bien que la vigne soit aussi belle, aussi viue,
 Q'aucun autre arbrisseau qu'un laboureur cultiue,*

*Il la faut toutesfois appuyer d'échalas ,
 Ou quelque arbre à plaisir luy bailler pour soulas :
 Ainsi des autres Arts il faudra qu'on appuye
 La Poëse, afin qu'elle en bas ne s'ennuye :
 Le Lierre en la sorte en forme de serpent ,
 Sans son grand artifice en bas iroit rampant :
 Aux arbres il s'attache, industrieux il grimpe
 Par son trauail, plus haut que le coupeau d'Olimpe :
 Il grauit contremont sur les antiques murs,
 Il s'éleue collé dessus les chefnes durs,
 Et sa force si bien hauffant il etançonne,
 Que plus ferme est son pied qu'une ferme coulonne.
 De mesme la Nature aux Arts a son recours,
 Pour auoir vn soustien, pour auoir vn secours,
 Qui ferme rend sa peine en plaisir égayee
 De se voir par les fleurs de science étayee :
 C'est pourquoy quand on fait par vn prix droiturier ,
 La couronne aux sçauans de verdoyant laurier ,
 (Signe que la verueur d'immortelle duree
 Aura contre le temps vne force asseuree)
 On y met du lierre ensemble entrelassé,
 Pour montrer que sans l'Art l'esprit est tost lassé :
 Ainsi representoit l'Egiphtienne écolle
 Le Poëte parfait , par ce gentil symbolle.
 Comme vn autre disoit, que de lait doucereux,
 Pour montrer la Nature ; & de miel sauoureux ,
 Pour marquer l'artifice, on debueroit repaistre,
 Celuy qui veut aux vers se faire appeler maistre,
 Personne ne pouuant sans leur conionction
 Jamais toucher au but de la perfection.*

*C'est vn Art d'imiter , vn Art de contrefaire
 Que toute Poësie , ainsi que de pourtraire ,
 Et l'imitation est naturelle en nous :
 Vn autre contrefaire il est facile à tous :
 Et nous plaist en peinture vne chose hideuse ,
 Qui seroit à la voir en essence facheuse.*

*Comme il fait plus beau voir vn finge bien pourtrait ,
 Vn dragon écaillé proprement contrefait ,
 Vn visage hideux de quelque laid Therfite ,
 Que le vray naturel qu'vn sçauant peintre imite :
 Il est aussi plus beau voir d'vn pinceau parlant
 Dépeinte dans les vers la fureur de Roland ,
 Et l'amour forcené de la pauvre Climene ,
 Que de voir tout au vray la rage qui les mene.*

*Tant s'en faut que le beau , contrefait , ne soit beau ,
 Que du laid n'est point laid , vn imité tableau :
 Car tant de grace auient par cette vray-semblance ,
 Que sur tout agreable est la contrefaisance.*

*Donc s'vn peintre auoit peint vn beau visage humain.
 Y ioignant puis après d'vn trait de mesme main ,
 Vn haut col de cheual dont l'estrange figure
 D'vn plumage diuers bigarraist la nature ,
 Et qu'ores d'vne beste , & qu'ores d'vn oyseau
 Il adioutast vn membre à ce monstre nouueau ,
 Ses membres asssemblant d'vne telle ordonnance ,
 Que le bas d'vn poisson eust du tout la semblance ,
 Et le haut d'vne femme , ainsi qu'on dit qu'estoient
 Celles qui de leurs voix les nochers arrestoient :
 Sire , venant à voir ce monstre de Sirene ,
 De rire que ie croy vous vous tiendriez à peine.*

*Croyez, ô mon grand Roy, qu'en ce tableau diuers,
 Semblable vous verrez vn beau liure en ces vers,
 Auquel feintes seront diuerses Poësies,
 Comme au chef d'vn fieureux sont mille fantafies :
 De forte que le bas ni le sommet auffi
 Ne se rapporte point à mesme sorte icy :
 Toutesfois tout le corps des figures dépeintes
 Donnent vn grand plaisir ainsi qu'elles sont feintes ;
 Ce sont des vers muets que les tableaux de prix,
 Ce sont tableaux parlants que les vers bien écrits.*

*Le Peintre & le Poëte ont gaigné la puissance
 D'oser ce qu'il leur plaît, sans faire à l'Art nuisance :
 Au moins nous receuons cette excuse en payment,
 Et la mesme donnons aux autres mesmement.
 Mais non pas touteffois que les choses terribles,
 Se ioignent sans propos avecques les paisibles :
 Comme de voir couplez les serpens aux oyseaux,
 Aux tigres furieux les dous bellants agneaux.
 Tout se doit rapporter par quelque appartenance,
 Tant qu'vn fait ioint à l'autre ait de la conuenance,
 Comme en Crotisque on voit par entremeslemens
 De bestes & d'oyseaux diuers accouplementens.*

*Bien souuent bastissant d'vn hautain artifice
 Quelque ouurage superbe, on met au frontispice
 Et de pourpre & d'azur maint braue parement,
 Pour enrichir le front d'vn tel commencement.
 Tout de mesme on décrit la forest honoree,
 Et l'autel ou iadis fut Diane adoree,
 Ou le bel arc en ciel bigarré de couleurs,
 Ou le pré s'émaillant de différentes fleurs :*

*Ou le Rhin Germanique, ou la Françoisse Seine,
 Qui par tant de beaux champs en serpent se pourmeine,
 Puis embrasse en passant de ses bras tortueux
 Paris le beau sejour des libres vertueux.
 Mais de ne mettre point chose qui ne conuienne
 Au suiet entrepris tousiours il te souuienne :
 Et ne fay pas ainsi que ce peintre ignorant,
 Qui peindre ne sçauoit qu'un Cypre odorant :
 Et desirant de luy tirer quelque peinture,
 Tousiours de ce Cypre il bailloit la figure.
 A quel propos cela ? quand pour argent donné
 Veut estre peint celuy, qui sur mer fortuné
 Le naufrage a souffert ? te chargeant de pourtraire
 Un Satire cornu, ne fay rien au contraire.
 Parquoy doncques au lieu d'un Satire paillard,
 Nous viens tu figurer Sylene le vieillard ?
 Si tu fais un Sonnet ou si tu fais une Ode,
 Il faut qu'un mesme fil au suiet s'accommode :
 Et plain de iugement un tel ordre tenir,
 Que hautain commençant haut tu puisses finir.
 Pour dire en bref il faut qu'à toy mesme semblable,
 Ton vers soit tousiours mesme en soy mesme agreable,
 Si bien que ton Poëme égal & pareil soit.
 Sous l'espece du bien souuent on se deçoit :
 Qui fait que la plupart des Poëtes s'abuse.
 Car l'un pour estre bref importunant la muse,
 Trop obscur il deuiet : à l'autre le cœur faut
 Suiuant un suiet bas : trop s'enflant s'il est haut :
 Qui trop veut estre seur, & qui trop craint l'orage,
 Il demeure rampant à terre sans courage.*

*Qui veut d'un autre part, prodigue de ses vers,
 Vn mesme fait changer par vn parler diuers,
 Il conduit aux forests les Dauphins hors des ondes,
 Les Sangliers hors des bois dedans les-eaux profondes,
 Et les Cerfs il veut faire en hardes abbander,
 Pour aller hors la terre en la mer viander :
 Au vice nous conduit la faute qu'on éuite,
 Si par Art elle n'est du iugement conduite.*

*A Paris, Renaudin, Imager diligent,
 Sçait bien representer en bronze & en argent
 Les ongles & la main : & de douce entailleure
 Imiter gentiment la crêpe cheueleure :
 Mais le chetif ne peut d'une derniere main
 Parfaire son ourage : Ainsi ie fais en vain
 Mille vers, quand ie veux composer vn Poëme,
 Qu'imparfait, ie ne puis paracheuer de mesme
 Que ie l'ay commencé : comme si mal en point
 L'auois la chauffe neufue & quelque vieux pourpoint.*

*O vous qui composez, que prudens on s'efforce
 De prendre vn argument qui soit de vostre force :
 Pensez long temps au fais que vous pourrez porter :
 Car s'il est trop pesant il s'en faut deporter.
 Qui sçait bien vn suiet selon sa force elire,
 Point ne luy manquera l'ordre ni le bien dire.*

*La grace & la beauté de cet ordre sera,
 Si ie ne me deçoy, quand bien on dressera
 Ce qui dire se doit, & non se dire à l'heure,
 Reseruant plusieurs points en leur saison meilleure,
 Et quand bien à propos on sçaura prendre vn point,
 Et quand hors de propos on ne le prendra point.*

*Sur tout bien inuenter, bien disposer, bien dire,
Fait l'ouurage des vers comme vn Soleil reluire.
Comme sur tous louable est l'edifice, ou l'art
Fait prifer la matiere, auquel d'vne autre part
La matiere fait l'art estimer dauantage :
Tout ainsi le Poëme a l'honneur en partage,
Quand vn digne suiet fait les vers estimer,
Et quand les vers bien faits font le suiet aimer.*

*Si quelques mots nouueaux tu veux mettre en vsage,
Montre toy chiche & caut à leur donner passage :
Ce que bien tu feras les ioignant finement
Auec ceux dont la France vse communement.
Si mesme le premier il te faut d'aenture,
Décourrir en françois des secrets de nature
Non encor exprimez, lors prudent & rusé,
Tu peux feindre des mots dont on n'a point vsé :
Et puis les mots nouueaux que les nostres inuentent,
Qui de l'Italien la langue representent,
Ou qui sont du Latin quelque peu détournez,
Ou qui sont du milieu de la Grece amenez,
Seront receus, pourueu qu'auec propre matiere
La France rarement en soit faite heritiere :
Et tous les mots qui sont proprement françoisez,
Et tous ceux qui ne sont du françois deguisez,
Et les vieux composez desquels tousiours en France
On ysoit à l'égal de la Grecque eloquence.*

*Mais seroit ce raison qu'à Thiard fust permis,
Comme à Sceue d'auoir tant de mots nouueaux mis
En France, dont il a nostre langue embellie
Par les vers éleuez de sa haute Delie,*

*Et que Bellay , Ronsard , & Baif inuentant
 Mile propres beaux mots , n'en peussent faire autant ?
 Si i'en inuente aussi , par la trace suiuite
 Des plus doctes , pourquoy m'en porte l'on enuie ?
 Puis que tant ont ainsi nostre langage orné ,
 Quand à nouvelle chose ils ont vn nom donné ?
 Comme ont fait nos Herauts , en beaucoup de manieres
 Blasonnant les escus armoyez aux banieres :
 Comme en la chasse ont fait nos antiques chasseurs ,
 Comme ore font aussi nos recens bastisseurs :
 Tefmoin vn Iean Martin qui nostre langue a faite ,
 Propre pour exprimer Vitruue l'architecte :
 En la chasse il y a pour les champs & les bois ,
 Du Fouilloux & Modus , & le prince de Foix ,
 Dont puiser tu pourras les mots de venerie :
 Et puis Iean de Franciere en la fauconnerie ,
 Volland t'enseignera les traits & les façons
 D'affaiter & leurrer les Gerfauts & Faucons.
 Et du braue cheual caluacadour agile
 Le parler tu sçauras d'vn escuyer habile ,
 Et voirras le Grifon (bien qu'à le manier
 Il ne soit à la fin qu'vn françois escuier)
 Et d'autre part Nicot , qui de plume diuine
 Voyageant t'assembla des termes de marine.
 L'idiome Norman , l'Angeuin , le Manceau ,
 Le François , le Picard , le poli Tourangeau ,
 Aprens , comme les mots de tous arts mecaniques
 Pour en orner après tes phrases Poëtiques.
 Si tu veux vn deffein ou d'armes ou d'amour ,
 Ou de lettres montrer qui soit digne du iour ,*

*Que tu saches la regle au vray des Entreprises,
Cris-de-bataille, Mots, Ordres, Chiffres, Deuises,
Brisures & Couleurs, les Armes des maisons,
Anagrammes, Rebus, Emblefmes & Blasons,
Et des Egiptiens des choses les images
Sous lesquels ils couuroient leurs do&trines plus sages.*

*Aux festins solennels, aux ioustes, aux tournois
Tu rempliras ainfi les Oualles des Rois
Dames & de beaux corps : ce sont Mots & Figures,
Qui de guerre & d'amour cachent les auantures :
Alors il te fera permis de mots vfer
Que la necessité ne pourroit refuser :*

*(Je ne veux toutesfois qu'un bon esprit se fiche
A faire un Anagramme, à faire une Accrostiche
D'un trauail obstiné : ce sont frui&ts abortifs
Dont la semence vient des pources apprentifs,)
Lors en renouuelant une vieille empirance
Changer tu peux des mots par quelque tolerance.*

*On a toujours permis, est, & permis fera.
Faire naistre un beau mot, qui representera
Une chose à propos, pourueu que sans contrainte
Au coin du temps present la marque y soit empreinte.
Comme on void tous les ans les fueilles s'en aller,
Au bois naistre & mourir, & puis renouueler :
Ainfi le vieux langage & les vieuls mots perissent,
Et comme ieunes gens les nouveaux refleurissent.*

*Tout ce que nous ferons est suiet à la mort :
Ce qui fut terre ferme à cette heure est un port,
Oeuure haute & royalle : & maintenant la Seine
Pour enceindre la ville abandonne la pleine :*

*Et ce qui d'un costé n'estoit rien que marests,
 Et qui d'un autre endroit n'estoit rien que forests
 Est, fendu sous le soc, deuenu champ fertile
 Des blonds cheueux que tond la dent de la faucille.
 Comme ore en mainte part Loire a changé son cours,
 Et sans plus nuire aux bleds, des prez est le secours :
 La mer en maint endroit de nos costes Normandes
 A pris, sans partager des campagnes trop grandes :
 Ailleurs se reculant de ses bords sablonneux,
 Elle a fait des pastils de marests limonneux.
 A la fin periront toutes choses mortelles :
 Aussi fera l'honneur des paroles plus belles :
 Car si l'usage veut, plusieurs mots reuiendront
 Après un long exil, & les autres perdront
 Leur honneur & leur prix, sortant hors de l'usage
 Sous le plaisir duquel se regle tout langage.*

*De quel air, en quel vers on doit des Empereurs,
 Des princes & des Rois descrire les erreurs,
 Les voyages, les faits, les guerres entreprises,
 D'un siege de dix ans les grandes villes prises,
 L'enseigne Homere grec, & Virgile Romain :
 Autre exemple choisir ne te traueille en vain.
 Comme Apelle en peinture estoit inimitable
 En ses traits, en ses vers Virgile est tout semblable :
 En l'Epique tu peux suiure ce braue auteur :
 Nul ne peut en sa langue atteindre à sa hauteur.*

*Pour t'aider tu pourras bien remarquer tes fautes
 Dedans la Thebaide & dans les Argonautes,
 Suiure un coulant Ouide, & cet Italien,
 Qui ne les suit de loin, bien que d'un seul lien,*

*Dans vn mefme fujet de trois digne, il afsemble
Vn long fiege, vn voyage & maint amour enfemble.*

*Et d'autant qu'il ne fiet au Poëte fameux,
De prendre rien des fiens quand il écrit comme eux,
(Eftant né de bon fiecle avec la vehemence
Qu'en la France a produit la premiere femence)
Sans rien luy dérober honore ce bel Art
En Francus voyageant fous noftre grand Ronfard.*

*Si né fous bon afpeã tu auois le genie,
Qui d'Apolon attire à foy la compagnie,
Pour d'vn ton afsez fort l'Heroïque entonner,
Les fiecles auenir tu pourrois étonner :
Mais il faut de cet Art tous les preceptes prendre,
Quand tu voudras parfait vn tel ouurage rendre :
Par ci par là meflé rien ici tu ne tis,
Qui ne rende les vers d'vn tel œuure embellis.*

*Tel ouurage eft femblable à ces fecons herbages,
Qui font fournis de prez & de gras pasturages,
D'vne haute fustaye, & d'vn bocage épais,
Ou courent les ruiſſeaux, ou font les ombres frais,
Ou l'on void des eſtangs, des vallons, des montagnes,
Des vignes, des fruiçiers, des forests, des campagnes :
Vn Prince en fait fon parc, y fait des baſtimens,
Et le fait diuifer en beaux appartemens :
Les cerfs, ſoit en la taille, ou ſoit dans les gaignages,
Y font leurs viandis, leurs buiffons, leurs ombrages :
Les abeilles y vont par eſquadrons bruyants
Chercher parmi les fleurs leurs viures roufoyants :
Le bœuf laborieux, le mouton y paſture,
Et tout autre animal y prend ſa nourriture.*

En

*En l'ouurage Heroïque ainsi chacun se plaist ,
 Mesme y trouue de quoy son esprit il repaist :
 L'vn y tondra la fleur seulement de l'Histoire ,
 Et l'autre à la beauté du langage prend gloire :
 Vn autre aux riches mots des propos figurez ,
 Aux enrichiffemens qui sont elabourez :
 Vn autre aux fictions, aux contes delectables
 Qui semblent plus au vray qu'ils ne sont veritables :
 Bref tous y vont cherchant, comme sont leurs humeurs,
 Des raisons, des discours, pour y former leurs mœurs :
 Vn autre plus sublime à trauers le nuage
 Des sentiers obscurcis, auise le passage
 Qui conduit les humains à leur bien-heureté
 Tenant autant qu'on peut l'esprit en seureté.*

*C'est vn tableau du monde, vn miroir qui raporte
 Les gestes des mortels en differente sorte.
 On y void peint au vray le gendarme vaillant ,
 Le sage capitaine vne ville assaillant ,
 Les conseils d'vn vieil homme, ecarouches, batailles ,
 Les ruses qu'on pratique au siege des murailles ,
 Les ioustes, les tournois, les festins & les ieux ,
 Qu'vne grand' Royne fait au Prince courageux ,
 Que la mer a ietté par vn piteux naufrage ,
 Apres mille dangers à bord à son riuage.
 On y void les combats, les harengues des chefs ,
 L'heur apres le malheur, & les tristes méchefs
 Qui tallonnent les Roys : les erreurs, les tempestes
 Qui des Troyens errants pendent dessus les testes ,
 Les sectes, les discords, les points religieux ,
 Qui brouillent les humains entre eux litigieux :*

*Les astres on y void & la terre descrite ,
 L'ocean merueilleux quand aquilon l'irrite :
 Les amours, les duels, les superbes dédains ,
 Ou l'ambition mist les deux freres Thebains :
 Les enfers tenebreux , les secrettes magies ,
 Les augures par qui les citez sont regies :
 Les fleuves serpentants, bruyants en leurs canaux ,
 Le cercle de la Lune, ou sont les gros iournaux
 Des choses d'ici bas, prieres, sacrifices ,
 Et des Empires grands les loix & les polices.
 On y void discourir le plus souuent les Dieux ,
 Vn Terpandre chanter vn chant melodieux ,
 A l'exemple d'Orphee : & plus d'vne Medee
 Accorder la toyson par Iason demandee :
 On y void le dépit ou poussa Cupidon
 La fille de Dicæe & la poure Didon :
 Car toute Poësie il contient en soy-même
 Soit Tragique ou Comique, ou soit autre Poëme.
 Heureux celuy que Dieu d'esprit voudra remplir ,
 Pour vn si grand ouurage en françois acomplir !
 En vers de dix ou douze après il le faut metre :
 Ces vers la nous prenons pour le graue Hexametre
 Suiuant la rime plate, il faut que mariez
 Par la Musique ils soient ensemble appariez ,
 Et tellement coulans que leur veine pollie
 Coule aussi doucement que l'eau de Castalie.
 Mais du vers Heroic ailleurs nous parlerons
 Et tandis d'autres vers ici nous meslerons.
 Les vers que les Latins d'inegale iointure
 Nommoient vne Elegie, aigrete en sa pointure ,*

*Seruoient tant seulement aux bons siecles passez,
 Pour dire après la mort les faits des trepassez;
 Depuis à tous suiets : ces plaintes inuentees,
 Par nos Alexandrins sont bien representees,
 Et par les vers communs, soit que diuersement
 En Stances ils soient mis, ou bien ioints autrement.*

*Cette Elegie vn Lay nos François appelerent,
 Et l'Epitete encor de triste luy baillerent :
 Beaucoup en ont escrit; tu les imiteras,
 Et le prix non gagné peut estre emporteras.
 Breue tu la feras, te reglant en partie
 Sur le Patron poli de l'amant de Cinthie,
 Les preceptes tousiours generaux obseruant,
 Tels que nous les auons cottez par ci deuant.*

*Nos Poëtes François, qui beaux Cignes se fient
 A leur voler hautain, or la diuersifient
 En cent genres de vers; si trop long est leur cours,
 Ils couurent sa longueur d'vn beau nom de discours.*

*Qui la triste Elegie a premier amenee,
 Cette cause au Palais encor est demenee :
 Car les Grammairiens entre eux en vont plaidant,
 Et sous le Iuge encor est le procez pendant.
 Tibulle est le premier dont la Muse bien nette
 A Romaine imité Callimaque & Philætte :
 Puis Ouide & Properce, & Gallus le vieillard,
 Dont tu peux emprunter les regles de cet Art.
 Mais ta Muse ne soit iamais enbesongnee
 Qu'aux vers dont la façon ici t'est enseignee,
 Et des vieux chants Royaux décharge le fardeau,
 Oste moy la Ballade, oste moy le Rondeau.*

*Les Sonnets amoureux des Tançons Prouençalles
 Succederent depuis aux marches inegalles
 Dont marche l'Elegie : alors des Trobadours
 Fut la Rime trouuee en chantant leurs amours :
 Et quand leurs vers Rimez ils mirent en estime ,
 Ils sonnoient, ils chantoient, ils balloient sous leur Rime.
 Du Son se fist Sonnet, du Chant se fist Chançon,
 Et du Bal la Ballade, en diuerse façon :*

*Ces Trouuerres alloient par toutes les Prouinces
 Sonner, chanter, danfer leurs Rimes chez les Princes.
 Des Grecs & des Romains cet Art renouuelé,
 Aux François les premiers ainsi fut reuelé :*

*A leur exemple prist le bien difant Petrarque
 De leurs graues Sonnets l'ancienne remarque :
 En récompence il fait memoire de Rembaud,
 De Fouques, de Remon, de Hugues & d'Aarnaud.
 Mais il marcha si bien par cette vieille trace,
 Qu'il orna le Sonnet de sa premiere grace :*

*Tant que l'Italien est estimé l'auteur
 De ce dont le François est premier inuenteur :*

*Iusqu'à tant que Thiard, épris de Pasithee,
 L'eut chanté d'une mode alors inuistee,
 Quand Sceue par dixains en ses vers Deliens
 Voulut auoir l'honneur sur les Italiens,
 Quand defia Saingilais, & doux & populaire,
 Refaisant des premiers le Sonnet tout vulgaire,
 En Court en eut l'honneur : quand bien tost du Bellay
 Son Olliue chantant l'eut du tout r'appelé :*

*Et que Ronfard bruslant de l'amour de Cassandre
 Par dessus le Toscan se sceut bien faire entendre :*

*Et Baïf du depuis (Meline en ses ébats
N'ayant gagné le prix des amoureux combats)
Ces Sonnets repillant, d'un plus hardi courage,
Et changeant son amour, & changeant son langage,
Chanta de sa Francine au parangon de tous,
Faisant nostre vulgaire & plus bas & plus dous.*

*Puis Ronsard reprenant du Sonnet la mesure
Fist nostre langue aussi n'estre plus tant obscure,
Et des lors à l'enui fut des François repris
L'intereft du vieux sort, que l'Itale auoit pris.
Et du Bellay quitant ceste amoureuse flame,
Premier fist le Sonnet sentir son Epigrame:
Capable le rendant, comme on void, de pouuoir
Tout plaissant argument en ses vers recevoir.*

*Desportes d'Apolon ayant l'ame remplie,
Alors que nostre langue estoit plus accomplie,
Reprenant les Sonnets, d'art & de iugement
Plus que deuant encor écriuit doucement.
De nostre Cathelane ou langue Prouençalle
La langue d'Italie & d'Espagne est vassalle:
Et ce qui fist priser Petrarque le mignon,
Fut la grace des vers qu'il prist en Auignon:
Et Bembe reconnoist qu'ils ont pris en Sicille
La premiere façon de la Rime gentille,
Que l'on y fut planter avecques nos Romants,
Quand conquise elle fut par nos Gaulois Normands,
Qui faisoient de leurs faits inuenter aux Trouuerres
Les vers que leurs Iouglours, leurs Contours & Chanterres
Rechantoient par apres. (Ainsi les Grecs auoient
Des Rapsodes, qui lors tous les carmes sçauoient*

*D'Homere & d'Hefiode , eftant les fecretaires ,
Interpretes , conteurs des fabuleux miſteres
De ces Poëtes vieux.) Lors Triftau de Cifteaux
En Pouille avec Guifcart plantoit ſes panonceaux.
Puis enfuite plus grand Tancred de Hauteuille ,
Conduifant douze fils de ſa terre fertile ,
Miſt en Pouille & Calabre vn vulgaire François
Du Cathelan, Roman, Vualon & Thiois ,
Langages tous formez ſur la langue Gauloiſe,
Que corrompit ainſi la Latine & Thioiſe ;
Qui par les Cours des grands Romande ſe forma ,
Et chacun à la fin ceſte derniere aima.
Les Normands derechef , fuiuant hors de leur terre
Guillaume leur grand duc , mirent en Angleterre
Leur couſtume & leur langue , & de la d'autres lois,
Qu'en François bien long tems n'ont point eu les Anglois.*

*D'Archilocque premier la furieuſe rage ,
De ſon Iambe propre arma le fier courage :
Ce pied du gros ſoulier des Comicques fut pris ,
Et du beau brodequin des tragiques eſpris :
Outil propre à traiter des communes affaires ,
Des propos mutuels & des bruits populaires,
Se pouuant comme on veut en François r'apporter ,
Car il peut en tous vers l'oreille contenter :
Mais noſtre vers d'huiſt ſied bien aux Comedies ,
Comme celui de douze aux graues Tragedies.*

*Nos longs vers on appelle Alexandrins , d'autant
Que le Roman qui va les proueſſes contant
D'Alexandre le grand , l'vn des neuf preux de l'aage ,
En ces vers fut eſcrit d'vn Romanzé langage ;*

*Heroïques ainſi les Carmes furent dits ,
D'autant que des Heros les hauts geſtes iadis
En ces vers on chanta : Heros qui de la Grece
Guiderent en Colchos la fleur de la ieuneſſe
Dans la parlante Nef , quand le preux fils d'AEſon ,
Mais deſloyal amant , emporta la toyſon .*

*On peut le Sonnet dire vne chanſon petite ,
Fors qu'en quatorze vers touſjours on le limite :
Et l'Ode & la Chanſon peuuent tout librement
Courir par le chemin d'vn bel entendement .
La chanſon amoureuſe , affable & naturelle ,
Sans ſentir rien de l'Art , comme vne villanelle ,
Marche parmy le peuple aux danſes , aux feſtins ,
Et raconte aux carſours les geſtes des mutins :
L'Ode d'vn graue pied , plus nombreuſe & preſſee
Aux dames & ſeigneurs par toy ſoit adreſſee :
De mots beaux & choiſis tu la façonneras ,
De mille belles fleurs tu la couronneras :
D'ornemens , de couleurs , de peintures brunies ,
En leurs deſiectemens egalement vnies .
En cent ſortes de vers tu la peux varier :
Mais touſjours aux accords du Luth la marier :
Et que chacun couplet r'entre de telle ſorte ,
Que quelque mot poignant en ſa fin il rapporte
Sentant ſon Epigramme , & tellement ſoit ioint
Qu'au leſteur il ſemble eſtre acomply de tout point .
Si d'vne fiction d'vn long diſcours tu cauſes ,
Tu pourras diuiſer cette longueur en pauſes ,
Ou par les plis tourneꝝ des Odes du Sonneur ,
Qui Grec ſur les neuf Grecs lyriques eut l'honneur .*

*Mais rien n'est si plaisant que la courte Odelette
 Pleine de ieu d'amour, douce & mignardelette :
 Si tu veux du sçauoir philosophe y mesler,
 Par la Muse il le faut à ton aide appeler,
 A toy mesme asseruant la douce Polimnie,
 Autrement sa faueur, depite elle denie,
 Et non l'affuiettir aux mots sentencieux
 Sans qu'elle sente vn peu son air capricieux,
 Sur quelque fantasia éleué (par la grace
 De contes fabuleux) dessus la prose basse.*

*La Muse sur le Luth pour suiet fist ioüer
 Et les Dieux & les Rois, & leurs mignons loüer,
 Les iustes, les combats, la ieunesse s'aymante
 A picquer les cheuaux sous la bride écumante ;
 Les ballets & le vin, les danfes, les banquets
 Et des ieunes amants les amoureux caquets.*

*Mais avec son fredon, or la Lyre cornue
 En la France est autant qu'en la Grece connue :
 Et nul vulgaire encor n'a iamais entrepris
 De vouloir par sus elle en emporter le pris.
 Car depuis que Ronsard eut amené les modes
 Du Tour & du Retour & du Repos des Odes,
 Imitant la pauane ou du Roy le grand bal,
 Le François n'eut depuis en l'Europe d'égal :
 D'Elbene le premier cette lyre ancienne,
 A l'enuy des François, fait ore Italienne.*

*En ce genre sur tous proposer tu te dois
 L'inimitable main de Pindare Gregois,
 Et du Harpeur Latin, & t'esioir & rire
 Et sur la Teïenne & la Saphique Lyre.*

*Le but de Galien c'est garder de mourir
 Le malade qu'il veut par drogues secourir :
 Le but de Ciceron c'est de bien faire croire
 Par ses viues raisons , son fait comme vne histoire.
 Mais quand & l'un & l'autre à ce but n'atteindroit ,
 Le nom de medecin Galien ne perdroit ,
 Ni Ciceron son tiltre : à raison que procede
 Le mal souuent d'un point qui n'a point de remede :
 Et qu'aussi d'un procez l'entremeslé defaut
 Empesche qu'on ne soit entendu comme il faut :
 Mais sans donner plaisir son nom perd vn Homere ,
 Il deuiet de Poëte vne laide Chimere.
 C'est le but , c'est la fin des vers que resfouir :
 Les Muses autrement ne les veulent ouir.
 Les Peintres font ainsi peingnants la Madelene ,
 Pleurante ils la feront ressembler vne Helene ,
 Nonchalante , agreable , ouurant de tous costez ,
 En son rauissement vn thresor de beautez.
 Ce qui fist sembler beaux à la Grece ancienne
 Et les vers & les chants de Saphon Lesbienne ,
 C'est qu'ils parloient tousiours de mile faits plaisans ,
 Des ombrages , des prez , des oyseaux degoisans ,
 Des épesses forests , des sources gasouillardes ,
 Roullant sur le grauois leurs ondes babillardes ,
 Des Hesperides Sœurs , de leurs iardins encor ,
 Ou le dragon vueillant gardoit les pommes d'or :
 Des Nymphes , de leur bal , des danses mesurees
 Qu'elles branloient en rond sur les tardes ferees ,
 De mile autres plaisirs qui tous delicieux
 Sont , sans les regarder , agreables aux yeux :*

*Semblables au Printemps, dont les fleurs aurilleres
Bigarrant vn iardin, promptes & journalieres,
Vous plaisent sans penser aux bons fruides de l'Esté,
Tant vous est à propos ce plaisir présenté :
Sans fruidâ ainsi vous plaist vne rose nouvelle,
Et le baiser sans fruidâ qu'on prend d'vne pucelle.*

*Puis des vers le Genie estant du Ciel venu,
Pour celeste plustost que terrestre est tenu.
Car encor que la perle Indienne & gemmeuse
Naïsse dedans le nacre en la mer escumeuse,
Toutefois elle tient plus du Ciel que de l'eau,
Aprochant en couleur de son visage beau :
Aussi l'esprit conduit par la Muse diuine,
Dépend plustost du Ciel, dont il prend origine,
Que non pas de la terre ou son corps est viuant,
Ainsi que le Soucy son beau soleil suiuant.*

*C'est pourquoy des beaux vers la ioyeuse alegresse
Nous conduit aux vertus d'vne plaisante adresse,
Et pourquoy Dieu se prie aux Temples en chantant,
Et d'vn cœur réiouï, plustost qu'en lamentant.*

*Je sçay bien toutefois que profiter & plaire,
Comme ailleurs ie diray, est le seul exemplaire
De la perfection; mais tousiours si faut il
Qu'on trouue quelque chose au profit de gentil :
Chasteau-vieux bouffonnant pour goffer & pour rire
Ne laisse à profiter & plaire en son medire.*

*Des gemmes que l'on trouue aux riuages Indoï,
P'estime tousiours celle estre de plus grand choï,
Qui non seulement belle en couleur variante
Sçait réiouïr les yeux agreable & riante,*

*Mais qui sçait à des maux remedes apporter ,
 Et par vertu secrete vn esprit conforter :
 Ainsî des Muses est la chanson souueraine ,
 Qui n'a pas seulement la voix belle & sereine ,
 La parole plaisante & l'air delicieux :
 Mais qui sçait d'auantage enchasser precieux
 Le diamant en l'or, tirant avec delices ,
 Par ses enseignemens vn homme de ses vices.*

*Si quelqu'un deuant vous, si quelqu'un puis apres
 Imite en mesme endroit les Latins & les Grecs ,
 Vous rencontrant ensemble, il ne faut par enuie ,
 Ni par dépit laisser l'œuure non pourfuiue :
 Les Auteurs sont communs, tels les imiteront ,
 Qui mieux que les premiers les représenteront :
 Qui va même chemin & fait même voyage ,
 Quelquefois se rencontre en vn même passage.*

*Comme tout peintre n'est parfait en châce part
 De tout ce que requiert la regle de son art :
 Mais l'un en simples traits tant seulement charbonne ,
 L'autre sçait porfiler l'ombre d'une personne :
 L'un de membres fait bien vn raccourcissement ,
 L'autre sçait de couleurs faire vn rehaussement :
 L'un peindra seulement des grands dieux les images ,
 Et l'autre au naturel contrefait les visages :
 L'un sçait bien les couleurs subtil entremesler ,
 Et l'autre en Symmetrie aussi tout egaller.
 Des Poètes ainsî, l'un fait vn Epigrame ,
 L'autre vne Ode, vn Sonnet, en l'honneur d'une dame ,
 L'un vne Comedie, & l'autre d'un ton haut ,
 Tragique fait armer le royal echafaut,*

*L'un fait vne Satyre , & l'autre vne Idillie ,
 Qui iusque aux petits chants des Pasteurs s'humillie ,
 Et peu , qui sont bien peu , la trompette entonnant ,
 Font bruire d'un rebat l'air au tour resonnant .
 Mais comme avec Apelle on loüe vn Timagore ,
 Protogene , Zeufis , Timante , Apollodore ,
 Parrasse & Pollignot , peignants diuerfement :
 Homere seul ainsi , ni Maron seulement
 N'ont gagné le Laurier : De cette branche on pare
 Comme eux , Catule , Horace , Hefiode & Pindare :
 Auffi pour le fujet des premiers ne traiter ,
 On ne doit de leur rang les seconds reietter :
 Chacun en fon espece a part à la Couronne
 De l'arbre Delphien , qui leurs chefs enuironne .
 Mais celuy qui ne peut garder l'ordre diuers ,
 Et les couleurs de l'œuure en escriuant des vers ,
 Et donner son vray iour à l'argument qu'il traite .
 Ne meritera point qu'on l'appelle Poëte .
 Pourquoi veut il honteux , ignorant demeurer ,
 Plustoft qu'en aprenant , plus hardy s'asseurer ?
 Par vn Tragicque vers ne veut estre traitee
 Vne chose Comique , ains baffement contee :
 Et ne faut reciter en vers priuez & bas
 De Thiëste sanglant le plorable trespas ;
 Chacune chose doit en fa naïfue grace
 Retenir proprement fa naturelle place :
 Si l'Art on n'accommode à la Nature , en vain
 Se traueille de plaire en fes vers l'escriuain :
 Neaumoins quelquefois de voix vn peu hardie
 S'éleue en son couroux la basse Comedie ;*

*Et d'une bouche enflée on void souventefois
Chremes se dépiter en éleuant sa voix ;
Le Tragicque souuent de bouche humble & petite ,
Bassément sa complainte aux échaffauts recite.*

*Quand Telephe & Pelé banis & caimandans ,
S'efforcent d'émouuoir le cœur des regardans ,
Et Ragot belittrant, vn Euesque importune ,
Il a des mots piteux propres à sa fortune ,
Tous laissent les gros mots empoulez & venteux ,
Comme mal conuenant aux banis souffretteux.*

*Non ce n'est pas assez de faire vn bel ourage ,
Il faut qu'en tous endroits doux en soit le langage ,
Et que de l'écouteur il sache le desir ,
Le cœur & le vouloir tirer à son plaisir .
Montre face riante en voulant que l'on rie ,
Pour nous rendre marris montre la nous marrie ,
Si tu veux que ie pleure il faut premierement
Que tu pleures & puis ie plaindray ton tourment.*

*Ragot, si tu venois en priere caimande ,
Me faire, trop hautain, vne sottie demande ,
Ie me rirois, ou bien tu n'aurois rien de moy ;
Vn doux parler est propre aux hommes tels que toy :
Aux hommes furieux paroles furieuses ,
Lasciues aux lascifs, & aux ioyeux ioyeuses :
Et le sage propos & le graue discours
A quiconque a passé de ieunesse le cours :
Car Nature premier dedans nous a formee
L'impression de tout pour la rendre exprimee
Par le parler après ; & selon l'accident
Elle nous aide, ou met en vn mal euidant ,*

*Ou d'angoisse le cœur si durement nous ferre,
 Qu'elle nous fait souuent pamez tomber à terre,
 Et découvrir apres d'un parler indiscret,
 Aueuglez de fureur, de nos cœurs le secret.
 Il faut que la personne à propos discourante,
 Suiue sa passion pour estre bien difante.*

*Si le graue langage à celuy qui le tient,
 Selon sa qualité, peu seant n'appartient,
 La Noblesse Françoisse & le bas populace
 Se pasmeront de rire en voyant son audace.*

*Grand' difference y a faire vn maistre parler,
 Ou Dauus qui ne doit au maistre s'égaller,
 Ou le bon Pantalon, ou Zany dont Ganassé
 Nous a representé la façon & la grace :
 Ou le sage vieillard, ou le garçon bouillant
 Au mestier de l'amour & des armes veillant :
 Ou bien faire parler vne dame sçauante,
 Ou la simple nourrice, ou la ieune seruante,
 Ou celuy qui la pleine en fillons va trenchant,
 Ou bien de port en port vagabond le marchant,
 L'Alleman, le Souisse, ou bien quelque habile homme
 Qui n'est point amendé de voyager à Rome,
 Ou celuy qui nourri dans l'Espagne sera,
 Ou celuy qui d'Italle en France passera.*

*Toy, qui sçauant escriis d'une plume estimee,
 Au plus pres suy cela que tient la renommee :
 Ou bien des choses fein, conuenantes si bien
 Que de non vray-semblable en elles n'y ait rien.*

*Si tu descris d'Achille, honoré par Homere,
 Les faits & la valeur, l'ardeur & la colere,*

*Fay le brusque & hautain , adif & conuoiteux ,
Ardant , impitoyable , inuaincu depiteux ,
Ne confessant iamais que les loix engrauees ,
Pour luy soient en du cuyure es tables eleuees :
Mais voulant par le fer , poussé de son dedain ,
Soumettre toute chose à son pouuoir hautain .*

*Descriis vne Medee , indomtable & cruelle ,
Inon toute epleuree , Ixion infidelle ,
Oreste furieux , Ion vagabondant
De son dieu rauisseur le secours attendant .*

*Si tu veux sur le ieu de nouveau mettre en vëüe
Vne personne encor en la Scene inconneüe ,
Telle iusqu'à la fin tu la dois maintenir ,
Que tu l'as au premier fait parler & venir .
Mais il est malaisé de bien proprement dire
Ce qu'on n'a point encor veu par vn autre escrire :
Pour ce plus seurement tu pourras imiter
L'Aueugle clair voyant , qu'vn suiuet inuenter ,
(Qui n'ait point esté dit) de choses inouyes ,
Rendant sans aucun fruit des fleurs epanouyes .
Ou bien si d'vne Histoire , vn grand Prince fameux
Tu veux faire floter sur les flots ecumeux ,
Faire tu le pourras , & Chrestien son nauire
Hors des bancs perilleux & des ecueils conduire :
Aussi bien en ce temps , ouir parler des dieux
En vne Poësie est souuent odieux .*

*Des siecles le retour & les saisons changees ,
Souuent sous d'autres loix ont les Muses rangees .*

*Taffo , qui de nouveau dans Solyme a conduit
Le deuot Godefroy , qu'vne grand' troupe suit ,*

*Certaine preuve en fait ; mais vn suiet semblable
 Il te faut imiter sur vne vieille fable ,
 Et pour n'estre dedit , il faut bien aduertir
 De prendre vn argument ou l'on puisse mentir :
 Le vers du vray-semblable aime vne conterie ,
 Qui plustost que le vray suit vne menterie.*

*Si d'vne longue alaine vn bel œuure tu veux
 Parfaire pour passer iusqu'aux derniers neueux ,
 Chante d'vn air moyen, non tel que l'Heroïque,
 Ni si bas descendant que le vers Bucolique,
 Mais qui de l'vn & l'autre vn vers enlassera,
 Qui tantost s'éleuant, tantost s'abbaissera :
 Tel que du grand Maron le doux plaisant ourage,
 Qu'imitant Hefode il fist du labourage :
 Et que celuy d'Ouide ayant par les retours
 De l'an, chanté l'honneur de leurs chommables iours :
 Et tel qu'après Pontan en nostre langue encores
 Auoit bien commencé Baïf aux Meteores :
 Tel que de Saintemarte est cet œuure diuin
 Qu'il a fait sur le Clain au bel air Poiteuin :
 Quand Latin & François imitant la Nature,
 Il chante des enfans la chere nourriture,
 Et tel qu'après Arat Manile chante ainsi
 Les Estoiles du Ciel, leurs figures aussi :
 Tel qu'après Empedocle, ô Lucrece, tu oses
 Chanter d'vn air pareil la Nature des choses.*

*Premier souuienne toy, par vn humble recours,
 De la toute puissance inuoquer le secours
 Soubs quelque nom diuin, puis de trop d'abondance,
 Garde toy de la Muse enfreindre l'ordonnance,*

Enfillant

*Enfillant tes propos si Poëtiquement ,
 Qu'ils ne sentent grossiers la Prose aucunement :
 Et ne mets nul suiet , nul conte , nulle histoire .
 Qui dans le cabinet des filles de memoire ,
 Ne puisse bien entrer : de peur de cette erreur ,
 Rends au bon iugement suiette ta fureur :
 A quoy te seruiront mille choses chantees
 Par les Grecs , dudepuis des Romains imitees .
 Les argumens connus aux Poëmes ouuers ,
 Comme tiens se liront estre tes propres vers ,
 Si tout tu ne veux point t'embrouiller à la suite
 De l'ample & du vil tour de la matiere escrite .
 Pour ce tu ne doibs point , mot pour mot t'arrester ,
 A vouloir vn suiet fidelle interpreter :
 Car l'on ne doit iamais , lors que libre on imite ,
 De son gré s'engager en place trop petite :
 La honte d'en sortir nous viendroit empescher ,
 Et la loy de l'ouurage ensemble d'y toucher .
 Qui veut trop curieux vne langue traduire
 Veut la langue estrangere & la sienne destruire :
 Ce qui proprement est au langage ancien
 Il le faut proprement dire au langage sien .
 Pourtant ie ne veux pas à nos François deffendre
 De ne traduire plus , & fidellement rendre
 Le Grec & le Latin : quiconque aura cet heur ,
 De rapporter au vray le sens d'vn vieil autheur ,
 Profite à la ieunesse en la langue suiuiante ,
 Qui sans Grec & Latin fera tousiours sçauante :
 Salel premier ainsi , du grand François conduit ,
 Beaucoup de l'Illiade a doucement traduit ,*

*Et Iamin bien disant l'a tellement refaite
 Qu'à l'autheur ne fait tort vn si bon interprete :
 Long temps auparauant le bon Odauien
 De Saintgilais fist voir le preux Dardanien
 En habit de François : & depuis des Mazures
 Le fist marcher encor sous plus douces mesures.
 Mais nos deux Cheualiers doctes freres ont ioint
 Leurs esprits, & l'ont mis encores mieux en point :
 Et pour estre François Apolon mesme auoue
 Qu'en eux se reconnoist le Cigne de Mantoue :
 Qu'ainfi puissions nous voir tous autres vers chantez
 Auecques la trompette en France interpretez.
 Je voudrois bien aussi quelquefois variable
 Rendre nostre François au Latin mariable ,
 Et s'yure en traduisant nostre langue sur tout
 Mais ô mechef ! souuent nous n'allons iusque au bout
 De la course arrestee, & recullons arriere
 Deuant qu'auoir atteint le but de la carriere.
 Car les vns retirez par leurs empeschements ,
 Les autres détournent par fous débauchements
 Abandonnent les vers : Mais bien peu par adresse
 Fendent l'empeschement , comme on fend vne presse
 De gens en vn passage : & l'ayant renuersé,
 Le chemin d'ignorance est bien tost trauerfé.*

*Comme pour s'esjouir de voir briller la flame
 Des rais d'vn beau Soleil par les yeux d'vne dame
 Qui soit auecques nous : nous ne pouuons pas voir
 Que l'Amour ait sur nous encor aucun pouuoir :
 Car à tous est commun de sentir quelque ioye
 Quand vn œil amoureux ses regards nous enuoye ,*

Puis éloignez de luy la flame s'amortit
 Aussi tost qu'autre part son œil on diuertit.
 Mais ne le voyant plus , & porter dedans l'ame
 Le trait de la beauté qui nostre cœur entame,
 De ce triste depart tousiours s'entretenir ,
 Ne paissant nos esprits que de son souuenir ,
 C'est d'Amour qui commence vne enseigne certaine,
 Qui porte en son drapeau pourtraite nostre peine,
 Qui nous pousse à reuoir ce bel œil messager
 D'Amour , qui s'est venu dans nostre ame loger :
 Aussi pour voir plusieurs s'esjouir & se plaire
 Aupres du saint troupeau des neuf Muses , & faire
 Mile sortes de vers , ce n'est pour asseurer
 Qu'ils pourront amoureux des neuf Sœurs demeurer :
 Aux affaires tirez , aux vers plus ils ne pensent ,
 Et de suiure la Muse oublieux se dispensent :
 Mais celuy qui vrayment sent l'éguillon picqueur
 Des Muses iusqu'au vif luy chatouiller le cœur ,
 Il fait , doux & modeste , amoureux ses caresses ,
 Courtisant par ses vers ses sçauantes maistresses :
 Puis s'il en est distrait , aux affaires tiré ,
 On le verra fascheux bruslant & martiré
 De toute autre entreprise : Impatient encore
 De se voir absenté , de l'amour qui deuore
 Son esprit éloigné des Sœurs & d'Apolon ,
 Oubliant ses amis : dépiteux & felon ,
 Iusques à tant qu'il soit de retour avec elles :
 Tant le point le desir de ses doctes pucelles .
 Tant il se tient heureux en son loisir dequoy
 Il peut viure seulet comme elles à recoy ,

*Sçachant pour en iouir prendre l'heure opportune,
 Aidé de la science & non de la fortune.
 Car bien qu'un bon Pilote aborde par hasard
 Aussi tost à bon port, comme il fait par son art,
 Et qu'un grand Capitaine aussi tost mette en fuite
 L'ennemy par hasard comme il fait par conduite :
 Toutefois la fortune aux arts ne sert de rien :
 Sinon qu'elle seruit à ce Peintre ancien,
 Lequel ayant tiré de main presque animante,
 Un cheual furieux à la bouche ecumante,
 Il n'en peut onc l'écume au vif représenter :
 Ce qui le fist cent fois à la fin depiter :
 Et iettant dédaigneux son éponge souillée,
 (Et de toutes couleurs du pinceau barbouillée)
 Au mors de son courfier, le dedain par hasard
 Fist ce que le pinceau ne peut faire par art.
 Mais le beau iugement à l'art conioint, assemble
 Vne perfection qui les vnit ensemble.*

*De ce beau iugement un exemple se voit,
 Quand Polignot, Scopas, & Diocle (qu'on croit
 Trois peintres excellens auoir des leur bas aage
 Payé soubz Apelles le droit de l'écollage)
 Entreprendrent chacun de tirer curieux
 Le Roy borgne Antigone, à qui feroit le mieux.
 Polignot lors estant à son art tout fidelle,
 Bien qu'il sceust que le Roy portast haine mortelle
 A ceux qui se moquoient de son œil arraché,
 Toutefois sans respect de l'en rendre fasché,
 Marchant par le chemin aux peintres ordinaire
 Le Roy borgne & hideux au vray va contrefaire :*

*De forte qu'il sembloit avec son œil osté,
 Estre en l'image mort mieux qu'au vif rapporté.
 Mais Scopas plus craintif n'ayant pas osé peindre
 Le Roy tel qu'il estoit : ni ne voulant enfreindre
 Les regles de son Art, il le peignit moins vieux,
 Tel qu'il estoit alors qu'il auoit ses deux yeux :
 Son pinceau deslié rapportoit chose vraye,
 Antigone n'ayant encor receu la playe
 Qui luy fist perdre l'œil : ce pourtrait bien tiré
 Semblable à ceux du temps fut de tous admiré.
 Scopas par ce moyen se pensa digne d'estre
 De ses deux compagnons le premier & le maistre
 Pouuant se conseruer en la grace du Roy,
 Auecques le renom que l'art tire apres foy.*

*Mais Diocle d'ailleurs desseignant mesme chose
 Que Polignot faisoit, en l'ame se propose
 Les respects qui rendoient Scopas aussi douteux,
 Ne voulant se iouer à ce prince airêteux,
 Ni suiure de son Art le plus commun vsage,
 Ni trop flater le Roy par vn lasche courage :
 Ains suiuant du moyen le sentier assureé,
 Auecques vn espoir du laurier esperé,
 Il peignit en profil d'Antigone la face :
 Dont le tableau couuroit, d'ombre de bonne grace,
 Vne part du visage : & son œil emporté
 En droite ligne estoit couuert de ce costé,
 Tant qu'auecques bien peu de soigneux artifice,
 En l'ombre se cachoit de son œil tout le vice :
 Et l'outreplus si bien le Roy representoit,
 Que le Roy si semblable à luy mesme n'estoit.*

Quand au iour arresté les trois se rencontrerent,
 Et leurs tableaux au Roy chacun à part montrerent :
 Le Roy voyant celuy de Polignot, soudain
 Conceut en son esprit vn superbe dedain,
 Pensant lors receuoir vn affront, vn outrage
 De se voir peint ainsi d'vn si hideux visage,
 Des l'heure le faisant hors de sa Court chasser,
 Et hors de son Royaume en autre endroit passer :
 Par ce que la prudence il auoit par enuie,
 A son art glorieux trop malin afferuie :
 Art dont il hauſſoit plus la basse qualité
 Que de l'honneur Royal la haute dignité.

Le tableau de Scopas à tous fut agreable
 Pour raporter au vray cette aage fauorable
 Auquel fut Antigone au beau May de ses ans,
 Ayant encor ses yeux amoureux & plaisans :
 Toutefois au visage vne rougeur luy monte,
 Qui naturelle fait qu'il semble qu'il ait honte
 D'auoir esté trompé par le pinceau menteur,
 Qui trop ieune l'a fait dans son tableau flateur :
 La façon de flater est douce & delicate
 Quand point elle n'importe à celuy que l'on flate :
 Mais celle la despleut à sa simple bonté,
 Et le voulut chasser comme vn homme ehonté.

A l'heure Diocles son tableau luy presente :
 Qui des le premier front tout le monde contente .
 Et sur tous Antigone en fut fort satisfait :
 Luymesme remarquant le iugement parfait
 De ce peintre modeste, ayant plustost laissée
 La grandeur de son art par sa gloire abaissée

Que de manquer prudent à l'avis temperé,
 Qui de l'extremité rend l'erreur moderé,
 Et pour ne sembler pas aimer la courtoisie,
 Qui par vn noble choix des nobles est choisie.
 De sorte que voyant le defaut du pourtrait
 Du visage en profil en epargne retrait.
 Il sembloit qu'à dessein cette petite espace
 Plustost qu'une plus grande adioutast de la grace
 A ce que cachoit l'ombre : & le Roy de costé
 Mieux que parlant estoit muet representé.
 Antigone depuis luy fist de l'auantage,
 Autant que meritoit le prix de cet ouurage,
 Et luy fist reconnoistre en prenant le tableau
 Qu'il payoit son esprit plustost que son pinceau.
 Beaus esprits, pensez y, vostre Muse auertie
 Ne soit doncques si fort à l'Art assuiettie,
 Que le bon iugement ne face election
 De tout ce qui depend de la discretion :
 Donnez puissance egalle aux mœurs, au tems, aux Muses,
 Sans pourtant tromper l'Art de quelques fausses ruses.
 Quand vous voudrez les Roys à vos chants amuser,
 De paroles de foye il faut tousiours vser :
 Et sans les flater trop d'une ame trop mauuaise,
 Leur ombrager le vray par chose qui leur plaise.
 Sans pourtant offusquer du tout la verité :
 Mais leur faire à propos paroistre sa clarté.
 Vous en aurez ainsi de l'honneur sans dommage,
 Et vostre iugement fera que dauantage
 Vous tirerez profit de cet Art, ou souuent
 Les sçauants indiscrets n'emportent que du vent.

*Je ne fay point du Ciel vn Apolon descendre ,
 Pour faire ce bel Art mieux par sa bouche entendre ,
 Et donner à mes vers plus grande auctorité
 Suiuant des vieux authcurs la docte antiquité .
 De peur d'estre semblable à ces bouffons tragiques ,
 Qui vestus de drap d'or pompeux & magnifiques ,
 Ouuroient la bouche grande vn Priam imitant ,
 Ou le Roy des Gregois enflez representant ,
 Puis disoient quelque chose indigne d'estre à peine .
 Ou dite par Hecube ou dite par Helene :
 Mais sans deguifement , sans le masque d'autruy ,
 Ces Preceptes ie mets comme on parle auiourdhuy ,
 Marri que n'est ma Muse & plus nette & polie .
 Sans geindre soubs le fais de la melancolie :
 Plus nette elle feroit si les criarts tabus
 Du Palais ne m'auoient separé de Phæbus .
 Car pour neant aux vers mes esprits s'euertuent :
 Je suis tousiours troublé , les affaires me tuent :
 Je suis comme vn grand lac ou beaucoup vont à l'eau
 Qui tarissent ma source & troublent mon ruisseau .
 Il faut laisser r'asseoir cette eau tant epaisie :
 C'est assez iusqu'à tant qu'elle soit eclairsie .*

FIN DV I. LIVRE.





L'ART
P O E T I Q U E
FRANÇOIS,

*Ou l'on peut remarquer la perfection & le défaut
des anciennes & des modernes poësies.*

AV ROY.

Par le sr. DE LA FRESNAIE VAVQVELIN.



LIVRE SECOND.



*M*USES, filles de Dieu, qui tous les Arts
sçaez,
Le reste de cet Art, Nymphettes, acheuez:
Montrez moy le chemin par lequel il
me loise

*Conduire seurement la ieunesse Gauloise :
Quittez, Vierges, quittez le mont de Citheron,
Habitez des François le plaisant enuiron,
Et faites que les eaux d'Hipocrene chantantes,
Aprennent leurs chansons à nos eaux ecoutantes :*

*Donnez moy de l'esprit la reluisante ardeur ,
 Que la grace Aglaïe accorde à la verdeur
 De Thalie , agreable en sa ieunesse blonde ,
 Faites que la gayeté d'Euphrosine responde
 Auecques la douceur de sa ioyeuse vois ,
 Et qu'vn plaisir parfait ie reçoïue des trois .*

*Faites que vostre grace , ô riantes Charites .
 Couure ici le defaut de ces Regles escrites
 En vers mal agencez : & vous , Phœbus , ostez
 Les cailloux des chemins , qui sont mal rabotez .
 Marchez deuant afin que ces masses rocheuses
 Rendent suiuant vos pas les sentes moins facheuses .*

*SIRE , qui sçauuez faire vn saint accouplement
 Des neuf filles du Ciel , (diuin asseblement !)
 Et des Graces ensemble : a portez vostre grace ,
 Qui ces filles du Ciel & les Charites passe :
 Il est fort mal aisé les Muses bien gouster ,
 Qui ne sçait attentif leurs beaux chants ecouter :
 De bien loin on ne peut la hauteur reconnoistre
 Des hauts monts que l'on void seulement aparoiſtre :
 Mais en les approchant on tient pour merueilleux
 De grimper sans danger sur leur dos orgueilleux :
 Et puis on s'esbahit quand quelque sente estroite
 Nous conduit au plus haut de la montaigne droite
 On ne regarde aussi combien sont les esprits
 Des Poètes hautains en leurs faits entrepris ,
 Comme ils sont esleuez sur toute chose humaine ,
 Si soy mesme on ne veut entrer dans leur doumaine ,
 Et contempler de pres leurs diuines façons ,
 En l'ancre Thespien imitant leurs chansons :*

*Et puis on s'esbahit que pas à pas on gaigne
 Au haut sommet cornu de la double montaigne.
 Comme l'Emant le fer , & l'Ambre le festu
 Attire sans effort , par secrete vertu :
 La Muse attire ainfi , sans force violente .
 Par vn secret instinct , à soy l'ame excellente :
 Quafi des le berceau tout bel entendement
 Met à suiure ses pas tout son contentement .
 L'Auette pour aimer la douceur sauoureuse
 De toute plante douce est toufours amoureuse :
 L'homme auffi de luy mefme estant ingenieux
 Aime, embrasse & cherit tout œuure industrieux .
 C'est pourquoy l'enfançon de sa nature , en haste
 Prendra plusloft qu'un pain vn oifelet de paste :
 Et quand on luy presente vn pourtrait , vn belet
 En argent imprimé , l'argent luy semble laid
 Qui n'est qu'en simple masse : il aime vne meflange
 Qui la chose suiette à l'artifice range .
 Ce qu'on void de gentil & d'artificieux ,
 De nature est à l'homme aimable & precieux :
 Les paroles ainfi des Muses animees
 Sont naturellement de tous hommes aimees :
 Ils aiment beaucoup plus vn parler mesuré ,
 Que celui qui sans pieds marche mal affeuré :
 De fait les Muses sont l'Ocean , dont les ondes
 Arrousent nos esprits de sciences profondes :
 Et ne faut pour y voir des discours mensongers
 Croire qu'y voyageant s'y trouue des dangers .
 Comme en la vigne on void deffoubs la fueille verte ,
 La grappe cramoisie estre souuent couuerte*

*Sans qu'on la puisse voir : ainsi sous les discours
D'un conte Poétique & dessous les amours
Des Heros & des Dieux, entremeslez de fables,
Sont des enseignemens richement profitables.*

*Souvent nous nous plaisons à l'odeur, aux couleurs.
Sans chercher les vertus des odorantes fleurs :
L'abeille toutefois en tirera sacree
La cire & la liqueur dont son œuure est sucee :
De mesme on void plusieurs s'abuser aux beautez
Des parolles qui sont pleines de nouveautez :
Mais d'autres n'arrestant aux paroles fleuries,
Recueillent le beau sens couuert d'allegories.
De feuillage d'Acante & de plaisans festons,
Les Muses cachent l'or des vers que nous chantons.*

*Mais r'entrons au chemin de la forest sacree,
Ou parmi les lauriers la Muse se recree
A rendre des Heros les beaux faits immortels,
Et difons comme on doit chanter en œuure tels.*

*Pour vn commencement tu n'enfleras ta veine,
Comme fist vn Ciclic, d'une trop forte aleine.*

*De Priam les destins hautain ie veux chanter,
Ses valeureux exploits, & ses guerres conter ;
Ou comme a fait celuy qui, tout plein de brauade,
Voulut du premier mot router vne Illiade :
Ie chante les combats de ce grand Pharamont,
Qui les Gaules iadis bouluersa contremont.
Que pourroit apporter ce prometteur qui dresse
L'aisle si haut, qui fust digne de sa promesse ?
Les montaignes s'enflant, grosses accoucheront,
Vne mouche en naistra dont les gens se riront !*

*O combien mieux a dit d'Vlisse la trompette,
 Qui rien meffeamment en ses œuures ne traite !
 Muse, di moy celuy qui tant a voyagé
 Apres Ilion pris & son mur saccagé :
 Pratiqué tant de mœurs & tant d'ames diuerfes,
 Et tant souffert de maux dessus les ondes perses ?
 Ou bien nostre Ronsard, si d'vn air entonné
 Hautement sa trompette en long vers eust sonné.
 Abusé du plaisir qui trompe la ieunesse,
 Seruiteur des beaux yeux d'vne ieune maistresse,
 En vain i'ay soupiré les amours bassément :
 Puis r'enforçant ma voix vn peu plus hautement,
 Le premier des François i'ay façonné les modes
 De marier la lyre au nouueau son des Odes :
 Maintenant plus hautain, Charles Roy treschrestien,
 Le chante les valeurs & les faits du Troyen,
 Qui poussé du destin, des dieux & de Cassandre,
 Fuitif de son pays quand Troye fut en cendre,
 Ayant beaucoup souffert & par terre & par mer
 Vint de son nom Francus la France surnommer :
 De qui, de pere en fils nos Roys ont pris naissance,
 Et qui nous raportant vne autre Troye en France
 Fonda pour Ilion la cité de Paris,
 Et l'enrichit du nom de son oncle Pâris
 Apres mille combats. Tant il y eut de peine
 Auant que de l'enclorre entre les bras de Seine :
 Ou l'empire d'Europe ebranlé tant de fois,
 Deuoit à tout iamais y demeurer François.
 Filles de Iupiter, Muses, venez moy dire,
 Si ce fut par fortune, ou si ce fut par l'ire*

*D'un dieu trop couroucé que Francus a esté
Si loin du bord Gaulois tant de fois reieté?*

*Et s'il m'estoit permis d'aleguer de ma rime,
Peut estre ie pourroy me mettre en quelque eslime
En l'ouurage que j'ay des long temps auancé,
Autant qu'autre qui soit en France commencé.*

*Inspiré de l'esprit qui diuin tout inspire,
Muse, fay moy chanter sur la celeste lire,
Les faits & la valeur du magnanime Hebreu,
Qui berger fut choisi par le conseil de Dieu,
Flouet, ieune & cadet d'une maison petite,
Pour estre l'oinc sacré du peuple Israélite?
Et qui suiuant de Dieu les eternels destins,
Du Royaume promis chassa les Palestins,
Chassa l'Ammonien & soustint la colere
De Saül enuieux sur son regne prospere :
Par bois & par forests, par deserts pleins d'horreurs
Il souffrit mille maux, fuyant à ses fureurs.*

*Car Saül tout ardent de voir sa main puissante
S'affoiblir par la force en Daudid accroissante,
Brusloit ouir d'ailleurs le destin predisant,
Que du tronc de Iessé le Sion florissant
Ombrageroit le monde. Ainsi par mainte guerre
Il endura beaucoup pour asseurer la terre
Ou il deuoit fonder l'admirable-Cité
Qui aux Peres croyants promise auoit esté.*

*Cité qui deuoit estre en son contour assise,
Pour figurer du CHRIST l'vniuerselle Eglise,
Dont Chrestiens nous venons : & ce nom ancien
Par dessus tous retient nostre Roy treschrestien*

*Henry, soubz lequel puisse Europe, Asie, Afrique,
Couronner de ce nom du monde la fabrique.*

*O parler souuerain, dont la Triple-vnité
Est vne avecques Dieu de toute eternité,
Ayant en toy parfait vne parfaite essence
En la perfeccion de la grand prouidence :
Qui Pere, Fils, Esprit, es le Dieu tout-puissant,
Commençant toute chose, aussi la finissant,
Par ta parole fais, que cette œuvre conceue
De moy, soit enfantee à bien heureuse issue.*

*Seigneur, raconte moy comme des Cieux amis
Ce Prince fut esleu pour estre leur commis?
Pourquoy tant il souffrit pour vn courroux inique,
Et pour vn feu sorti d'une flamme impudique ?*

*Mais pour sonner, Seigneur, tes honneurs bien à plain,
Cette harpe il faudroit dequoy sur le Iourdain,
Prophete il fredonnoit tes celestes louanges,
Qui vont encor bruyant depuis Eufrate & Ganges,
Iusques sur nostre Seine! O bien heureux sonneur,
Celuy qui du grand Ihoue auroit eu cet honneur
De retoucher les nerfs de ta harpe seraine,
Diuin rabaisseroit la gloire plus hautaine
De ces fameux Harpeurs. dont les fables contoient,
Qu'au mouuoir de leurs doigts les fleuues s'arrestoient,
Et qu'ils estoient suiuis des arbres & des plantes
Marchant aux doux accords de leurs voix souspirantes!*

*Mais ce n'est nous qu'il faut aux François aleguer,
Il faut en la mer Grecque & Latine voguer,
Amener ses vaisseaux tous chargez de la proye,
Que tant d'esprits trouuoient aux beaux restes de Troye.*

*Suiuant Virgile ainsi, (quand du fuiet plus bas ,
Passant par le moyen il chanta les combats :)*

*Ce fut moy qui flutay ma chanson bocagere
Au pipeau pertuisé d'une auene legere :
Puis sortant des forests , apris aux champs voisins
A doubler au fermier les bleds & les raisins :
Au laboureur champestre œuure bien agreable :
Maintenant de la guerre & de Mars effroyable
Le chante les combats, & ce Prince guerrier,
Qui fugitif de Troye aborda le premier
Aux champs Italiens : avec peine infinie
Arriuant par destin au port de Lauinie.*

*Il passa maints hasards : on ne peut estimer
Combien dessus la terre & combien sur la mer.
Il endura de maux : de Iunon couroucee
Et des dieux ennemis sa flote estant pouffee :
Iunon qui dans son cœur la vengeance couuoit
Des affronts du passé que soufferts elle auoit.
Aussi de grands perils il courut en Latie
Auant que la cité superbe y fust bastie,
Et qu'il eust mit ses Dieux, par vn fatal deslin
Et par ses grands exploits, dans le terroir Latin,
D'ou vint la gent Latine, & d'ou tant on renomme,
Et les Peres Albains & les hauts murs de Rome.*

*Muse, raconte moy la cause de ces maux?
Et quel Dieu luy brassa tant de facheux trauaux?
Pourquoy fut à ce Preux si iuste & debonnaire,
La Princeesse des cieux si cruelle & contraire?
Que de le voir ainsi sur les mers agité?
Peut vn celeste cœur estre tant irrité?*

Voyez

*Voyez comme le Grec rend la Muse estimee ,
Tirant vne clarté d'une obscure fumee :
Ne voulant pas aussi la lueur enfumer ,
Mais d'un epais brouillas vne flamme allumer ,
Afin qu'il chante apres des choses merueilleuses ,
Vn Antiphat , Caribde & Scille perilleuses ;
Vn Cyclops qui cruel Vlyffe eust englouti ,
S'il ne s'en fust plus caut que les siens garanti.*

*Ainsi le doux Virgile a sa voix abaissee ,
Afin qu'elle parust dauantage haussée ,
Pour dire de Iunon le couroux tempesteux ,
Et d'Eole animé les tourbillons venteux ,
Vne Troye embrasée , vne Didon pleureuse ,
La descente d'AEnee en la cauerne ombreuse
De Pluton ou chetif il fust lors demeuré ,
Sans sa guide fidelle & le rameau doré.*

*Le Grec n'a commencé des l'œuf iumeau , la guerre
Des Troyens & des Grecs : le retour en sa terre
De Diomedé aussi , des le fatal trespas
Du faé Maleagre il ne raconta pas.*

*Et de forte Maron n'a son œuvre ordonnée ,
Qu'elle commence aussi des l'enfance d'AEnee :
Mais le milieu prenants ils font subtilement
Sçauoir la fin ensemble & le commencement :
Et tendant vers la fin , chacun d'eux rend connues
Les choses qui ne sont & qui sont auenues :
Car ils font au liseur le milieu si bien voir ,
Que tout le precedent il en peut conceuoir :
S'ils trouuent quelquefois la matiere choisie
Ne pouuoir aisement couler en Poësie ,*

*Ils la quittent bien tost, & si vont tellement
Mellant le faux au vray, mentant si doucement,
Qu'au premier le milieu se rencontre en la sorte,
Qu'au milieu le dernier proprement se raporte.*

*Or comme eux l'Heroic, suiuant le droit sentier,
Doit son œuvre comprendre au cours d'un an entier :
Le Tragic, le Comic, dedans vne iournee
Comprend ce que fait l'autre au cours de son annee :
Le Theatre iamais ne doit estre rempli
D'un argument plus long que d'un iour accompli :
Et doit vne Iliade en sa haute entreprise,
Estre au cercle d'un an, ou gueres plus, comprise.*

*En Prose tu pourras poëtifer aussi :
Le grand Stragiritain te le permet ainsi.
Si tu veux voir en Prose vn œuvre Poëtique,
D'Heliodore voy l'histoire Ethiopique :
Cette Diane encor, qu'un pasteur Espagnol,
Bergere, mene aux champs avecques le Flageol.
Nos Romants seroient tels, si leur longue matiere
Ils n'alloient deduisant, comme vne histoire entiere.*

*Comme on void les couleurs beaucoup plus emouuoir,
Qu'un trait simple ne fait ou qu'un Crëon à voir,
Pour vn ie ne sçay quoy qui l'homme represente,
Trompant le iugement & toutefois contente :
Ainsi dedans les vers le faux entrelassé.
Avec le vray-semblant d'un conte du passé,
Nous emeut, nous chatouille & nous poind dauantage
Que l'estude qu'on met à polir son ouurage,
Sans faire vne meslange, vne varieté,
Qui ne suit mensongere en rien la verité.*

*Le changement diuers tousiours affectionne,
Selon l'eueneement qui le cœur passionne.*

*Les vers aiment tousiours cette diuerfité :
Car le changement tient vn esprit excité
A se passionner, selon que veut le conte,
Soit ioyeux ou facheux que la Muse raconte :
Le plaisir estant plus agreable & plaisant
Que la fin est contraire à l'aduis du lisant :
Mais d'ailleurs ce qu'on void estre simple & semblable
Ne passionne point, pour estre vn & sans fable :
Cela fait qu'vn Homere ou Virgile ne fait
Qu'vn homme soit tousiours ou vainqueur ou parfait.
Et quand ils font les dieux se mesler des affaires,
Heureux & malheureux, doux les font & coleres :
Afin qu'en nulle part ne manque l'action,
Qui tient l'homme tendu tousiours en passion :
Ce qui n'adiendroit pas si les choses heuruses
Ne trouuoient du malheur parmi les dangereuses.*

*O maistre du grand fils du Macedonien,
Si tes yeux eussent veu du Cigne Aufonien
Les admirables chants, ta voix docte & hardie
Les eust lors preferez à toute Tragedie,
A tous vers Heroics : car n'en desplaist aux Grecs,
Soit au commencement, à la fin, au progrès,
Il les a surpassez : & s'Homere il seconde
En âge, en rang il est le premier par le monde.*

*Il sçait bien à propos l'esprit rauit saisir
Tantost d'ennuy facheux & tantost de plaisir,
Quand il chante les faits du debonnaire AEnee,
Pour rendre d'autant plus l'ame passionnee :*

*Tantost d'un grand bonheur en malheur l'abaissant,
 Et tantost d'un peril en honneur le hauffant :*
Aux vices naturels le faisant vn peu tendre :
Mais ferme à la vertu tousiours le fait entendre .
Et sans du vray-semblant du tout se departir ,
Il sçait bien les vertus aux vices assortir :
Luy baillant vne grace , vne ame , vne faconde .
Qui luy fait contrefaire à propos tout le monde :
Comme quand il luy fait à Didon raconter
Le piteux sac de Troye , il luy fait emprunter
Les gestes , les discours , la posture & les âges
(Lors qu'il les fait parler) de plusieurs personnages .

Oy donc ce que le peuple & moy te desirons ,
Si tu veux que chacun publie aux enuirons
Du Theatre ta gloire , alors que le murmure
De l'aplaudissement & du chant dernier dure :
Soit qu'Homere imitant tu faces outremer
Derechef Saint Loys en son voyage armer ,
Soit que graue des Roys , soit que la Muse basse
Te chante en l'échafaut les tours du populace ,
Tu dois de chacun âge aux mœurs bien regarder ,
La bienseance en tout soigneusement garder ,
Et tout ce qui fiet bien aux natures changeantes :
L'enfançon qui petit assied fermes ses plantes
Desia dessus la terre , & qui sçait bien parler ,
Auecques ses pareils aux ebats veut aller :
Soudain il pleure , il rit , il s'appaise , il chagrine ,
D'heure en heure changeant de façon & de mine .

Le ieune gentilhomme à qui le poil ne poind ,
Et qui sort hors de page , & de maistre n'a point ,

*Aime chiens & cheuaux, & loin de son pedante,
 A voir apres le Cerf la meute clabaudante :
 Aime les champs herbeux & se plaiſt dans les bois,
 D'entendre retentir des bergeres les vois :
 Au vice, comme cire, il eſt ployable & tendre,
 Afpre & rude à ceux-la qui le veulent reprendre,
 Pareſſeux à pouruoir à ſon vtilité,
 Deſpencier, deſireux, rempli de vanité :
 Qui bien toſt eſt faché de ſes folles delices,
 Aimant diuers plaiſirs & diuers exercices.
 Quand il a l'âge d'homme il ſe veut augmenter,
 Acquerir des amis, aux grands eſtats monter,
 Garder le point d'honneur, ne faiſant temeraire
 Ce qu'il faudroit apres rechanger ou deffaire.
 L'âge aporte au vieillard mainte incommodité,
 Soit qu'aux acquets il ſoit ardemment incité,
 Soit que ſon bien acquis il ne vueille deſpendre
 Qu'il aime mieux garder qu'à ſon dommage vendre,
 Soit qu'en toute entrepriſe il ſoit timide & froid,
 Dilayeur, attendant, riotteux, mal adroit,
 Conuoiteux du futur, chagrin plaignant ſans ceſſe,
 Loüant le temps paſſé qu'il eſtoit en ieuneſſe :
 Seuerer repreneur des mœurs des ieunes gens,
 Se fachant negligent de les voir negligens :
 Pluſieurs commoditez l'âge venant ameine,
 Et pluſieurs quant & luy ſ'en allant il entraine.
 Le ieune eſt tout conduit de courage & d'eſpoir,
 Eſperant riche & grand quelqueiour de ſe voir :
 Au contraire le vieil vit plus de ſouenance
 Du temps qu'il a paſſé qu'il ne fait d'eſperance.*

*Pour ce il ne faut iamais qu'un ieune homme gaillard
 Represente en parlant la façon d'un vieillard ,
 Ni qu'un ieune homme aussi son vieillard sente encore :
 Ayant toujours egard à ce qui plus honore
 La personne parlante : & ce qui conuient mieux
 A l'âge de chacun , ou soit ieune ou soit vieux.
 Quand la forest n'est plus en Hyuer cheuelue ,
 Si plaisante elle n'est que quand elle est fueillue :
 Qui diroit son ombrage estre lors verdoyant ,
 Chacun dementiroit son parler en l'oyant :
 Quand vne Dame aussi n'est au vray contrefaite ,
 Du sot Peintre on se rit qui l'a si mal pourtraite.
 Guidé de iugement rien ne faut ignorer ,
 Ains clair & net de l'Art les regles honorer :
 Celuy qui puisera d'une source troublee ,
 De la bourbe mettra dans son œuvre assemblee.*

*Or pour loy le Tragic & le Comic tiendront ,
 Quand aux ieux vne chose en ieu mettre ils voudront ,
 Qu'aux yeux elle sera de tous representee ,
 Ou bien faite desia , des ioueurs recitee :
 Et bien que ce qu'on oit emeue beaucoup moins
 Que cela dont les yeux sont fidelles tefmoins ,
 Toutefois il ne faut lors montrer la personne ,
 Quand la honte ou l'horreur du fait les gens etonne :
 Ains il la faut cacher , & par discours prudens
 Faut conter aux oyants ce qui s'est fait dedans :
 Et ne montrer le mort , aporté sur l'Etage ,
 Qui caché des rideaux aura receu l'outrage :
 Car cela se doit dire : & plusieurs faits ostez
 Hors de deuant les yeux sont mieux apres contez.*

*Et ne faut que Medee, inhumaine marathre ,
 Massacre deuant tous ses enfans au Theatre :
 Ou qu' Astree , en public impudemment meschant ,
 De son frere ennemi les fils aille trenchant :
 Ou que Progne en oiseau deuant tous soit muee :
 Ou Cadme en vn serpent : ou Cassandre tuee :
 Ou qu'vn monstre en Toreau dans les flots mugissant
 Engloutisse Hypolite en son char bondissant :
 Ou qu'on montre Antigone en la caue pendue ,
 Et son amant Hemon lequel aupres se tue :
 Tout ce qu'en l'Echafaut tu nous faits voir ainsi ,
 Faché ie le dedaigne & ne le crois aussi :
 Mais le fait raconté d'vne chose aparente
 Fait croire le discours de tout ce qu'on inuente.*

*Le Comie tout ainsi sur l'Etage fera
 Conter ce qu'au couuert l'amoureux fait aura :
 Ne descourant à tous la honteuse besongne .
 Qu'à Paris on fait voir en l'Hostel de Bourgongne :
 Ains sortant vn Cheré ieune , affecté , mignon ,
 Il dit sa iouissance au loyal compaignon
 Que premier il rençontre : & qu'ayant la vesture ,
 Et d'vn Eunuque pris la grace & la posture ,
 Il a d'vne pucelle , au naturel deduit ,
 Cueilli la belle fleur , de Iupiter conduit ,
 Qui peint en gouttes d'or tomboit comme vne pluye ,
 Dedans le beau giron d'vne fille eblouye
 De ce plaissant metal ! l'aspec de ce tableau
 Rendit plus courageux l'amoureux iuuenceau !*

*Quand au commencement, au temps de leurs vendenges,
 Que les Grecs celebrioyent de Bacchus les louenges ,*

*Ils dresseoient des autels de gazons verdelets ,
 Et chantoient à l'entour quelques chants nouuelets :
 Puis ioyeux, enuinez, simples & sans malice ,
 D'vn grand Bouc amené faisant le sacrifice ,
 Ils le mettoient en ieu trepignant des ergos :
 Et ce bouc s'apeloit en leur langue Tragos ,
 D'ou vint premierement le nom de Tragedie :
 Et celuy qui chantoit de plus grand melodie
 De ce loyer estoit content infiniment :
 Ces vers n'estoient finon qu'vn gay remercement
 De la bonne vendange, vn los de la sageffe
 De Dieu qui leur donnoit de biens telle largeffe.*

*Mais pour ce que les grands, les Rois & les Tirants
 Commencerent depuis, les siecles s'empirants,
 D'vsurper la louange aux dieux appartenante,
 Il y eut des esprits qui, de Muse sçauante,
 Commencerent aussi par leurs vers à montrer
 Que l'homme à tous propos peut la mort rencontrer .
 Combien de maux diuers sont ioints à nostre vie,
 Et d'heur & de malheur egallement suiuite,
 Au respect du plaisir, de la felicité,
 Qui tousiours est au Ciel, des Dieux seuls habité :
 Et pour le faire voir par des preuues certaines,
 Lors ils ramenteuoient des plus grands capitaines .
 Des Princes & des Rois les defastres soudains,
 Comme ils estoient tombez de leurs estats hautains
 En misere & souffrête : & cela nous fait croire,
 Que c'est du vers Tragic la plus vieille memoire :
 Ainsi la Tragedie eut son commencement :
 Ainsi les Rois chetifs en furent l'argument.*

*La braue Tragedie au Theatre attendue ,
 Pour estre mieux du peuple en la Scene entendue ,
 Ne doit point auoir plus de cinq actes parfaits :
 Ange ni Dieu n'y soit , s'il n'est besoin de faits
 Qui soient vn peu douteux , ou d'vne mort celee
 Qui d'vne Ombre ou d'vn Dieu lors fera reuelee :
 Et ne parle vn quatriefme en l'Etage avec trois :
 Trois parlant seulement suffisent à la fois.*

*Le Chœur de la vertu doit estre la defence ,
 Du parti de l'auteur repreneur de l'offence :
 Doit parler sagement , graue & sentencieux ,
 Se montrant de conseil aux grands officieux :
 Chose n'entremeslant aux actes , que bien dite ,
 Bien ne vienne à propos , & qui bien ne profite :
 Aux bons & vertueux il fauorifera ,
 Et les non feints amis , ami vray prifera .
 Qu'il apaise tousiours vne ame couroucee ,
 Et plein de iugement descouure sa pensee :
 Qu'il honore celuy qui du vice est vainqueur ,
 Loüant ouuertement les hommes de grand cœur ,
 La table sobre & nette , & l'vtile Iustice ,
 Les Edits & les Loix qui vont bridant le vice .
 Et qu'il loüe en passant la douce oisfueté
 Qu'on reçoit en la paix viuant en feureté :
 Et qu'il tienne secrets les secrets qu'on luy baille :
 Et que les puissants Dieux tousiours priant il aille ,
 Qu'aux humbles afligez il oste la douleur ,
 Et qu'aux fiers orgueilleux il donne le malheur .
 La Flute aux premiers temps , aux Scenes ordonnee
 N'estoit , comme depuis , de Cuyure enuironnee ,*

Et l'esclatant Hautbois n'enuioit point encor
 La Trompette guerriere aux longues houpes d'or :
 Mais tenue , gresle & simple & bien peu pertuisee ,
 Es ieux de ce temps la n'estoit point mesprisee
 Quand elle ne pouuoit si haut son entonner ,
 Qu'aux sieges elle peust grands troupes amener :
 Car le peuple nombrable estoit petit à l'heure ,
 Honteux , chaste , modeste & plein d'vne foy seure .
 Ainsî nos vieux François ysoient de leur Rebec ,
 De la Flute de bouis & du Bedon avec ,
 Quand ils representoient leurs Moralitez belles .
 Qui simples corps voloient sans plumes & sans ailles :
 De Chœur ils n'auoient point : & par Ades leurs ieux
 N'estoient point separez : mais or plus courageux
 Ils feroient eleuer le Theatre de France ,
 S'ils auoient longue paix , sur l'antique arrogance .
 Or quand le Romain eut , riche & victorieux ,
 Estendu son doumaine , & d'vn mur glorieux
 Plus ample enuironné l'enclos de sa grand'ville ,
 Et que libre viuant sous vne loy ciuille ,
 Impuniment sortoit par les beaux iours festez ,
 Pour plonger ses esprits dedans les voluptez :
 Aussi tost on vit naistre avecques la licence ,
 Et des vers & des ieux la grand'magnificence :
 Car qu'eust peu lors sçauoir le paisan appelé
 Avecques le bourgeois confusement meslé ?
 Et qu'estoit ce de voir vn mal propre mesnage
 Des champs estre en la ville & la ville au village ?
 Et l'habile homme ioint avec le mal apris ,
 Et voir les ignorants parmi les beaux esprits ?

*Mais apres que le temps rendit ciuilifée ,
 Par l'abondant plaisir, l'allegresse prisee,
 Il aduint d'adepuis qu'avec le mouuement,
 Le Violon ioua beaucoup plus plaisamment :
 Et par l'attrait mignard des voix musiciennes,
 Fist cette gayeté passer les anciennes,
 Sur le Theatre ouuert ioyeux se proumenant,
 Et pompeux à longs plis sa grand'robe trainant :
 Sur les cordes aussi mieux que deuant sonnantes
 Creurent les doux accents des voix bien accordantes :
 Et du parler encor l'ornement estimé,
 Vn langage eleua lors non accoustumé.*

*Auecques l'ornement de la langue pollie,
 Volontiers la science & s'vnit & s'allie,
 Qui fist qu'vn beau sçauoir à l'vtil auifant,
 Et sage par raison, le Futur predifant,
 Obtint es faits priuez comme es choses publiques
 Honneur pareil à ceux des Oracles Delphiques :
 Par loix & par vsage, vn Regne policé,
 Quasi comme diuin est conduit & dressé.*

*La France tout ainsi comme estant en enfance,
 Gaillarde mesura ses pas à la cadance
 Diuerse en diuers lieux, quand des Pasteurs apries
 De Bourgogne & Poitou, furent les branles pris.*

*Les Ballets tremoufants, les branles & la dance,
 Auec la Poësie ont grande conuenance :
 Car on peut par la mine & le geste branlant,
 Demontrer ce que font les Muses en parlant :
 Et comme en la Pirriche en nos bouffonneries,
 On peut représenter mille plaisanteries,*

*Qui font aux passions les ames emouuoir,
 Et nous font sans parler vn fait Tragique voir ;
 Vn fait Comic auffi, qui par la contenance
 Nous montre des humains les mœurs & la semblance ;
 Vn plaisant Mataffin, qui sçait bien bouffonner,
 Et contrefaisant tout sçait tout plaisir donner.*

*Chantant en nos festins, ainsi les vau-de-vire
 Qui sentent le bon temps nous font encore rire.*

*Vau-de-vire plaisant, ie te tiens bien heureux
 D'auoir pour gouverneur Bordeaux le genereux,
 Qui Cæsar imitant, dans la fureur des lances,
 Meſle les doctes Arts avecques ſes vaillances.
 Muſes, de voſtre main tortiſſez le Laurier
 Dont l'ombrage le front de ce ieune guerrier.*

*Le temps qui tout polit depuis rendit polies
 La grace & la douceur de ſes chanſons iolies,
 Avec vn plus doux air les branles accordant,
 Et la douce Muſique aux nerfs accommodant :
 Et nous representant ſes farces naturelles,
 Choifit vn chant qui fut alors bien digne d'elles.
 Mais, à dire le vray, la France n'eut iamais
 Vn repos aſſez long pour iouir de la paix :
 La miſere touſiours ſa triſteſſe a meſlee
 Avec la gaillardife ou elle eſt appelee :
 Toutefois imitant tant qu'elle peut les vieux,
 Elle tient aux malheurs ſon courage ioyeux :
 Et nous a ramené de la Lyre cornue
 (Qui fut au parauant aux noſtres inconnue)
 Les chants & les accords, qui vous ont contenté,
 Sire, en oyant ſi bien vn Dauid rechanté*

*De Baïf & Couruille : O que peut vne Lyre ,
Mariant à la voix le son & le bien dire !*

*La France auffi depuis son langage hauffa ,
Et d'Europe bien tost les vulgaires passa ,
Prenant de son Roman la langue delaiſſee ,
Et denouant le neud , qui la tenoit preſſee ,
S'eſlargit tellement qu'elle peut , à ſon choiſ ,
Exprimer toute choſe en ſon naïf François .
Suiuamment c'eſt auffi la ſcience eleuee ,
Au cœur des bons eſprits des l'enfance grauee ,
Qui , ſoit en faits communs , ſoit en diuinité ,
A gagné ſur les vieux le prix d'eternité .
Et d'autant que meilleurs ſont en Gaule les hommes ,
D'autant plus excellens que les autres nous ſommes
En toute Poëſie , & broſſons à trauers ,
Tant ſoient ils buiſſonneux , des haliers plus couuers .*

*Toutefois l'Artiſan n'entreprend point d'ouurage ,
S'il n'a fait ſon Chef d'œuure & ſon apprentiſſage :
Mais nous du premier pas les Muſes nous ſuiuons ,
Œauans & non Œauans des vers nous eſcriuons .*

*Neaumoins ie diray cette douce folie ,
Cette gentille erreur , eſtre toute remplie
De beaucoup de vertus . Iamais premierement
Le Poëte n'eſt point auare aucunement :
Il aime ſes labeurs , ſon ſeul but & ſa ioye ,
Il aime des foreſts la ſolitude coye :
Il aime ſes egaux , qui de franche bonté
N'eſtrangent de leurs mœurs l'honneſte volupté .
Il ſe mocque , il ſe rit des grands citez rafees ,
Des pertes , des ennuis , des maiſons embrasees ,*

Contre Dieu ni l'estat il n'a point comploté :
En l'Ocean d'erreur son esprit n'a floté :
Comme vn peu Philosophe il laisse aller le monde .
Les Destins plus courants volontaire il seconde :
Contre ses compagnons il ne machine rien :
Il ne tache d'auoir des orphelins le bien :
Sa table est sobre & nette , & comme il se presente ,
Du peu comme du prou , souuent il se contente .
S'il n'est propre à la guerre , aux armes nonchalant ,
Il est bon à la ville , aux meilleurs s'egallant :
Et si tu reconnois que les choses petites
Aux grandes aident bien , tu connois ses merites .
Car aux ieunes il sçait aprendre la vertu ,
Leur former le parler que ce monstre testu ,
Que ce peuple ignorant , par mauuaise prononce
Des vulgaires plus bas , diuersement anonce :
Leur fait hair le vice , & gracieux & doux ,
Leur corrige l'enuie & l'aigreur du couroux :
Les beaux gestes passez il remet en memoire ,
Il raconte tousiours quelque agreable histoire ,
Il donne enseignements , par le resouenir
Des exemples connus , pour le siecle aduenir :
Plaisante est son humeur , vtile sa hantise ,
Estant tout courtisan , hormis par la feintise :
Et quand , Sire , aux honneurs vous l'auiez eleué
Estant de la liqueur d'Hipocrene abreué ,
Beau laurier entre tous il paroist en la forte
Que fait la fueille verte au pres la fueille morte .
Mais en mettant moymesme en nos moissons la faux ,
J'ay veu dire d'ailleurs qu'on trouue des defauts

*Aux Poëtes aussi. Vostre maiesté mesme
 Qui les Muses connoist, les cherit & les aime,
 Sire, s'en aperçoit lors que mal à propos
 Vous presentant des vers on rompt vostre repos :
 C'est vne faute encor quand depit on mesprise
 De l'ami de nos chants vne iuste reprise ;
 Quand on le fait vn vers plusieurs fois ecouter,
 Que des le premier coup il a bien sceu gouster :
 Et quand nous nous plaignons que nos chants & nos veilles.
 Que nostre Luth qui donne aux forests des oreilles,
 N'est point ouy de vous, qu'il n'est point recherché,
 Pour estre comme il deust de vous, Sire, aproché :
 Et que nous esperons que quand vous aurez, Sire,
 Connu comme si bien nous iouons de la Lire,
 Qu'enclin à nous aimer, vous nous apelerez,
 Et chanter vostre nom vous nous commanderez :
 De sorte que iamais la piteuse souffrête,
 N'aportera chez nous de fain ni de difete.
 Phœbus est de soy mesme vn peu presomptueux,
 Toujours ieune & vanteur, toutefois vertueux.*

*Beaucoup de nous aussi leurs ourages n'amendent :
 Beaucoup à les reuoir trop curieux se rendent.
 On nota Protogene en son art souuerain
 Pour ce qu'il ne pouuoit iamais oster la main
 De ses tableaux polis, sans toujours l'y remettre :
 De mesmes on en voit cette faute commettre
 Par trop grand'diligence à polir leurs escriis,
 Et ne trouuent iamais vn œuure assez repris.*

*Mais, Sire, vous auez fait vn choix honorable
 En beaucoup qui rendront Apolon fauorable*

*A vostre maïesté; qui d'un si grand donneur
 Couronne les bienfaits d'un immortal honneur.
 Qui diroit qu'Alexandre auroit fait dauantage,
 Voulant que seulement fust faite son image
 D'Apelle & de Lyfippe, il se mesconteroit :
 Et l'œuure de la main aux vers raporterait :
 Car un visage n'est rapporté par le cuiure,
 Si bien comme les mœurs le font par un beau liure,
 L'entens par les beaux vers des Poètes sçauants,
 Qui vont vostre louange à qui mieux escriuants.*

*Mais reuenons au lieu de nos vieilles brisees.
 Voici la grand forest, ou les chansons prisees
 Des vieux Satyres font : ie m'estoy forlongné
 Du labour ou i'estoy n'aguere embefongné :
 Et n'estant ces ramas qu'un plaisant tripotage
 D'enseignements diuers, i'en faits un fagotage
 De bois entremeslé : Car l'arbre Delphien
 S'y peut voir des premiers : l'arbrisseau Paphien
 Ioint au rampant Lierre ; & d'Oliuier paisible
 S'y faire vne couronne à tous il est loisible :
 De ces bois sont sortis les Satyres rageux,
 Qui du commencement, de propos outrageux
 Attaquoient tout le monde, estant dessus l'Etage,
 Mais depuis ils se font polis à l'auantage :
 Car sortant des forests, lasciuement bouquins,
 En la bouche ils n'auoient que des vers de faquins,
 Tantost longs, tantost cours, comme les Dithyrambes
 Des mignons de Bacchus, qui n'ont ni pieds ni iambes.*

*Les bons esprits d'alors, afin que depiteux
 Ils peussent mieux taxer les vices plus honteux,*

Ils

*Ils mettoient en auant ces Satyres rustiques ,
 Qui font Dieux ehontez , impudens fantastiques ,
 Qui les fautes nommoient & le nom des absents ,
 Et les forfaits secrets quelque fois des presents :
 Telle estoit des Gregeois la Satyre premiere .
 Lucile à Rome mist la nouvelle en lumiere .*

*Et celuy qui premier debatit au passé ,
 Par vn Tragicque vers , pour le bouc barbaissé ,
 Ce fut mesme celuy qui le cornu Satyre ,
 Sauvage pied-de-bouc , nous descouurit pour rire :
 Qui seure gardant la meure grauité ,
 Entremesloit le ris & la simplicité ,
 Afin de retarder , par nouveauté plaisante ,
 Et par rians attraits , la troupe regardante ,
 Quand le peuple sortoit ioyeux & desbauché
 Apres le sacrifice & le ieu despeché .*

*Et comme nos François les premiers en Prouence
 Du Sonnet amoureux chanterent l'excelence
 D'auant l'Italien , ils ont aussi chantez
 Les Satyres qu'alors ils nommoient Syruentez ,
 Ou Syluentois , vn nom qui des Sylues Romaines
 A pris son origine en nos forests lointaines :
 Et de Rome fuyant les chemins perilleux ,
 Premier en Gaule vint le Satyre railleux .*

*Depuis les Coc-à-l'asne à ces vers succederent ,
 Qui les Rimeurs François trop long temps possederent ,
 Dont Marot eut l'honneur . Auiourd'hui toutefois ,
 Le Satyre Latin s'en vient estre François ;
 Si parmi les trauaux de l'estude sacree ,
 Se plaire en la Satyre à Desportes agreee :*

*Et si le grand Ronfard, de France l'Apolon,
Veut poindre nos forfaits de son vif eguillon ;
Si Doublet, (animé de Iumel qui preside,
Sçauant au Parlement de nostre gent Druide,))
Met ses beaux vers au iour, nous enseignants moraux.
Soit en dueil, soit en ioye, à se porter egaux ;
Et si mes vers gaillards, suiuant la vieille trace
Du piquant Aquinois & du mordant Horace,
Ne me deçoient point, par l'humeur remontreux
Qu'vn Satyreau follet soufla d'vn Chefne creux.*

*Mais rendre il faut si bien les Satyres affables,
Mocqueurs, poignants & doux, en contes variables,
Et mesler tellement le mot facetieux
Avec le raillement d'vn point sentencieux,
Qu'egalle en soit par tout la façon rioteuse,
Qu'agreable on rendra d'vne langue conteuse,
Sautant de fable en autre, avec vn tel deuis
Qu'on fait quand priuément chacun dit son aduis
D'vn fait qui se presente : en langue Ausonienne
On apelle Sermon cette mode ancienne.*

*Horace a sous ce nom ses Satyres compris,
Nos Sermonneurs preschants aussi l'ont mis en prix.*

*Et si tu fais parler quelques Nymphes diuines,
Des Dieux ou des Heros avec leurs Heroines,
Accoustrez brauement de pompes conuoiteux,
Qu'apres on ne les voye, & bouffons & boiteux,
Suiure par leurs discours la vulgaire maniere
De ceux qui vont hantant l'escole tauerniere :
De sorte que pensant bas la terre euitier,
On le voye haut au ciel mal à propos monter,*

*Et peu digne Tragicque estendre à la vollee
Vne parole basse & puis vne empoulee.*

*Suiuant vn dous moyen subtil faut ioindre l'Art
Auecques la fornnette & le graue brocart :
Et mesme faire encor que l'ami ne se fache ,
Quand d'vn vice commun à chacun on l'atache.
Comme la Dame honneste aux Dimenches chommez
Se trouue quelquefois aux banquets d'elle aimez ,
Ou contrainte à danser , ne laisse bien modeste ,
De courtoise montrer vn graue & ioyeux geste :
Ainsi doit la Satyre , en fornnettes riant ,
La douce grauité n'aller point oubliant :
Estant & de plaisir & d'honesteté pleine ,
Comme la belle Grecque & la chaste Romaine.
Ainsi void on souuent la ioyeuse beauté ,
Coniointe chastement avec la loyauté.
Des mots dous & friants il ne faut point elire ,
Ni ceux qui sont trop lourds en faisant la Satyre ,
Les communs sont les bons , dehors du rond compas
Du Tragicque , du tout ie ne sortiray pas :
Mais ie mettray toujours vne grand' difference
Alors que Zani parle avec quelque aparence :
Ou Pite ayant Simon de son argent mouché :
Ou bien quand de Bacchus vn Sylene embouché
Ie feray discourir. D'vne chose vulgaire
Et commune à chacun , mon vers ie pourray faire ,
D'vne facilité si douce la traitant ,
Que chacun pensera pouuoir en faire autant :
De sorte qu'il dira que mes vers & la prose ,
En discours familiers sont vne mesme chose ,*

*Que chacun parle ainsi, qu'on ne craint le malheur
De voir friper ces vers pour leur peu de valeur :
Mais s'il vient pour en faire à l'enui de semblables,
Il verra qu'aisément ils ne sont imitables :
Tant bien l'ordre, le sens, & les vers se ioindront,
Et le langage bas & commun ils tiendront :
Et tant d'honneur aduient & de bonne fortune
Au suiet que l'on prend d'une chose commune.*

*Selon mon iugement, ces Faunes fron-cornus .
Qui des noires forests aux villes sont venus,
Ainsi que s'ils estoient aux citez dans les rues,
Aux Palais, aux marchez des villes plus courues,
Comme ieunes muguets n'vferont affettez
Du parler de la ville ou d'ordes saletez,
Et ne vomiront point d'une maniere fote
Vn propos indiscret, vne iniure ou riote,
Les riches & les grands s'en tiendroient offensez :
Et bien que des bouffons il se rencontre assez,
Et tels marchants louans cette façon bouffonne,
Si n'aquerront ils point des sages la couronne.*

*En Satyre tu n'as en Grec autheur certain :
Suy doncques la façon du Lyrique Romain ;
De Iuuenal, de Perse, & l'artifice brusque
Que suit le Ferrarois en la Satyre Etrusque :
Remarque du Bellay; mais ne l'imite pas :
Suy, comme il a suyui, la marque des vieux pas .
Meflant sous vn dous pleur entremeslé de rire,
Les ioyeux eguillons de l'aigrette Satyre :
Et raporte vn butin du Latin & Gregeois,
Ainsi comme il a fait au langage François.*

*Et ieune ne fuy pas ces Damerets Poëtes ,
 Qui larrons ne font rien que Singes & Choëttes.
 Quand la syllabe longue apres la breue alloit ,
 Ce pied vite en Latin Iambe on apeloit :
 Et si nom de Trimetre à l'Iambe l'on donne ,
 Pour ce que sous les doigts par fix fois il refonne.
 A foy premierement semblable il fut sans plus :
 Mais depuis les Spondés pesans & resolus ,
 En fin avecques luy plus fermes prindrent place :
 L'Iambe patient les receut de sa grace :
 Mais en les receuant il ne leur quitta pas
 Ni le siege second ni le quatriefme pas.
 Plus dous par ce moyen ils furent à l'oreille ,
 Et les vieux les faisoient de cadence pareille.*

*Après que maints esprits rangeants la quantité
 De la langue Françoisse à la Latinité,
 Eurent rendus aux pieds de leurs mots ordinaires ,
 La demarche & les pas de leurs legers Senaires :
 De ces vers l'artifice en la France a esté
 Par maints autres esprits diuersement tenté :
 De sorte que Toutain a fait que l'Alexandre
 En la Rime pouuoit en Phaleuces se rendre.*

*Baïf qui n'a voulu corrompre ni gaster
 L'accent de nostre langue , a bien osé tenter
 De renger sous les pieds de la Lyre Gregoïse .
 Mais en son propre accent , nostre Lyre Françoisse :
 Et tant a profité ce courageux ofer ,
 Que comme luy plusieurs ont daigné composer ,
 Allians à leurs vers mesurez à l'antique ,
 L'artifice parlant de la vieille Musique :*

*Je ne sçay si ces vers auront autorité,
 C'est à toy d'en parler, sage Postérité.
 Qui sans affection peux iuger toutes choses,
 Et qui sans peur les prendre ou reietter les oses.
 Bref ces Iambes sont bisferres & diuers,
 Par nous representez à maints genres de vers :
 Comme sont d'autrepart les doux vers de Catule,
 De Pontan, de Second, de Flamin, de Marule,
 Qui d'unze pieds marchotent : mais les François gaillars,
 Qui les font plus petits, ne les font moins mignars :
 Tesmoins tant de Baifers, Chanfons, Airs, Amourettes,
 Mignardifes, Gaytez & telles œuurelettes,
 Dont leurs escrits font pleins, peignans d'un dous pinceau
 Tout ce que la Nature a de rare & de beau.*

*Les vers pesants & lourds enuoyez sur la Scene.
 Langoureux ou hâtez, ou composez à peine,
 Ne sont pas estimez par vn sçauant en l'Art :
 Il blasmera celuy qui tente le hafard
 De se faire mocquer, quand trop mal il s'affeure.
 En balançant au poids des nombres la mesure,
 Et de n'enfanter pas en termes bien receus,
 Les vers qu'en luy premier Phœbus aura conceus,
 Et de n'estre soigneux d'une Rime coulante,
 Qui se rende à l'oreille agreable & plaisante.*

*Chacun n'auiſe pas les vers qui mal limez
 Sont montrez au public, d'entre les estimez.
 A la Muſe Romaine ayant esté permise
 Vne grande Licence, (indigne d'estre admise,)
 Alors qu'on commençoit : & meſme nos François
 S'estants plus largement estendus mille fois,*

*Me dois-ie hasarder de metre sur la presse
 Mes Poëmes qui sont pleins de toute rudesse ?
 Ou si plustost ie doy , par iugement preuoir ,
 Que chacun pourra bien ma faute aperceuoir ?
 Si bien que me taisant , par vne sage ruse ,
 Ie ne sois point tenu de faire aucune excuse ?
 La faute en ce faisant ie peux bien euter ,
 Mais de louange aussi ie ne puis meriter.*

*Esprits qui recherchez , & matins & serees ,
 Des Grecs & des Latins les traces asseurees ,
 Fueilletez leurs labeurs & la vous trouuerrez
 Comme vn renom fameux acquerir vous pourrez :
 Le sçauoir , l'artifice avec l'experte vsance ,
 Donnent en quelque temps au renom accroissance.
 Comme on void l'vne fois nostre ombre aller deuant ,
 Et l'autrefois derriere : ainsi va s'esleuant
 Le renom des humains : quelquefois des la vie.
 Et quelque fois apres la mort en est suiuite :
 Et les Muses tousiours laisseront renommiez
 Tous ceux qu'elles auront cheris & bien aimez.*

*Mais nostre Poësie en sa simpleste vtile ,
 Estant comme vne Prose en nombres infertile ,
 Sans auoir tant de pieds , comme les Grecs auoient ,
 Ou comme les Romains qui leurs pas ensuiuoiert ,
 Ains seulement la Rime : il faut comme en la Prose ,
 Poëte , n'oublier aux vers aucune chose
 De la grande douceur , & de la pureté
 Que nostre langue veut sans nulle obscurité :
 Et ne receuoir plus la ieunesse hardie
 A faire ainsi des mots nouueaux à l'eslourdie ,*

*Amenant de Gascongne ou de Languedouy ,
D'Albigeois , de Prouence , vn langage inouy :
Et , comme vn du Monin , faire vne parlerie
Qui nouvelle ne sert que d'vne moquerie.*

*Ceux qui cherchent des mots empoulez & bouffis ,
Et des discours obscurs , qui ne sont point confis
Dans le sucre François , font vne faute telle
Que ceux qui vont quitant vne fontaine belle ,
Pour puiser de l'eau verte en vn palu fangeux ,
Ou dans le creux profond d'vn lieu marefcageux :
Vos paroles soient donc & vos pointes eleues ,
En figures qui sont des Muses bien voulues :
Manieres de parler qu'vn Rethoricien
En Grec apelle Scheme enseignant l'Artien.*

*Chasser on ne doit point par les forests espaiſſes ,
Qui ne ſçait les detours , les routes , les adreſſes ,
Qui ne ſçait redreſſer les chiens à leur defaut ,
De faire vn Horuari requêter comme il faut :
Ainſi dans l'epaiſſeur du buiſſon de Permeſſe ,
Ne faut s'auenturer qui ne ſçait la r'adreſſe ,
Qui conduit au ſommet du double mont cornu :
Car Poëte on n'eſt point qu'on n'y ſoit paruenu.*

*Je confeſſeray bien que les Romains antiques
Auoient fort eſtimé les nombres Poëtiques ,
Les vers & plaiſants mots de Plaute qu'ils portoient
Par trop patiemment , & qu'ils s'en contentoient
Par groſſiere ſimpleſſe , & que l'innocent âge
De nos bons vieux Gaulois eſtimoit le ramage
De nos premiers Romants (qui le Romain parler
Fait Gaulois , au Gaulois ſçauoient entremeſler)*

*Vn peu legerement : & si ne veux pas dire
 Qu'à l'heure qu'ils oyoient quelque bon mot pour rire
 En leurs chants, Chanterels, Sons, Seruantois, Tançons,
 Pastorelles, Deports, Soulas, Sonnets, Chançons,
 Triolais, Virelais, leux-partis, Lais, Sornettes,
 (Sans les bonnes iuger d'entre les imparfaites)
 Goffes, tout leur plaiçoit, en tel contentement
 Qu'ils n'ont iugé depuis des Rondeaux autrement,
 Balades, Chants-royaux, Epistres & Complaintes,
 Que bons ils adoroient d'affections non feintes :
 Descruiant leurs amours, ainfi comme en tableaux,
 Dedans leurs beaux Romants, & dedans leurs Fableaux.
 En France lors n'estoit de race grande & belle
 Qui n'eust quelque Roman particulier pour elle.*

*Depuis long temps encor Guillaume de Loris,
 Iean de Meun-clopinel, on prisoit à Paris
 Auec peu de raison : au moins si pour cette heure,
 Des Rimes nous sçauons discerner la meilleure :
 Et si nous sçauons bien à l'oreille & aux dois
 Iuger le vers qui marche au nombre de ses lois.*

*Or l'Vualon estant tout le premier vulgaire,
 Et l'Itale, & l'Espagne, ont formé l'exemplaire
 Du leur sur son Roman, ayant pris pour leçons
 De nos chants & Sonnets les antiques façons :
 Et puis comme celui qui de ruse maline,
 Derobe le cheual en l'estable voisine,
 Luy fait le crin, la queuë & l'oreille couper,
 Et quelque temps apres le reuend pour tromper
 A son mesme voisin : ainfi nostre langage
 Ils ont prins & planté dans leur terreur sauuage.*

*Et l'ayant deguisé nous le reuendent or,
 Comme fins maquinons, plus cher qu'au prix de l'or.
 Et comme nous voyons beaucoup d'herbes plantees
 D'un bon terroir en l'autre, & les greffes entees
 Dessus vn autre pied, derechef reuenir,
 Et de leur premier tronc perdre le souuenir :
 Tout de mesme les traits, les phrasés & la grace,
 Prenant d'une autre langue en nostre langue place,
 S'y ioignent tellement qu'on diroit quelquefois,
 Qu'un trait Latin ou Grec est naturel François.
 Virgile ainsi pillá d'Homere la richesse,
 Et naturalisa des Gregeois la sagesse :
 Et l'Arioste apres, en les pillant tous deux,
 Plus hardiment a pris les gestes hasardeux
 De nos vieux Paladins, connus par tout le monde,
 Et des preux Cheualiers de nostre Table-ronde,
 Du Prophete Merlin les forts enchantemens :
 De Turpin l'Archeuesque, en ses racontemens
 Suiuant l'histoire vraye, alors que Charle-magne
 Pauoit, à Roncevaux, de morts toute l'Espagne :
 Et qu'Agramant venu cet outrage vanger,
 Vouloit deffous ses lois la grand'Citè ranger.
 A l'heure Lancelot, en Prose Heroïque,
 Montroit de nos maieurs la fureur Poëtique.
 Et rauissoit l'esprit de cent diuersitez :
 Mestant avec l'Amour les grands solennitez
 Des iustes, des Bouhourds, lors que de Connoissances
 Ils honoroient le bout de leurs guerrieres lances :
 Et deffous le secret des figurez blasons,
 Se cachoient de l'Amour les plaisantes raisons.*

*Aux combats mefmemment on void mille manieres
De porter armoyez les Efcus aux Banieres ,
Le Tymbre menaçant l'Armet epanaché ,
Et le Mot-de-bataille au deffous attaché ,
Cotte-d'armes, Harnois, les armes etofees
Par la courtoife main des gracieufes Fees.*

*Nofre Amadis de Gaule en vieil Picard rimé ,
N'eftoit moins que nos Pairs entre nous eſtimé :
D'Amadis l'Eſpagnol a fa langue embellie ,
Et fa langue embellit de nos Pairs l'Italie :
Et quand nous reprendrons ces beaux larcins connus ,
De rien nous ne pouuons leur en eſtre tenus.*

*De Theſpis le premier la maniere eſt venue
De la Farce Tragicque encor lors inconnue ,
Quand dans les Chariots & Tombereaus couuers
Conduit, il fiſt iouer publiquement ſes vers
Par des gentils bouffons, qui d'vne lie epeſſe
Leur face barbouilloient par les villes de Grece :
Ainſi vont à Rouen les Conards badinants ,
Pour tout deguiſement leur face enſarinants.*

*Mais par AEſchile fut cette façon oſtee ,
Depuis que braue il eut la maniere inuentee
De ſe ſeruir du maſque, & proprement changer
D'habillemens diuers, commençant à ranger
Les limandes, les ais, pour dreſſer le Theatre :
Il enſeigna deſlors à parler, à s'ebatre
Vn peu plus hautement, & lors fut amené
L'vfage encor non veu du ſoulier cothurné.*

*De fauſſe barbe ainſi nos vieux François vſerent ,
Quand leurs moralitez au peuple ils expoſerent :*

*Comme on conte qu'un Tigre au son du Tabourin
 Et s'irrite & bondit, comme un monstre marin,
 Et tant plus le Tabour il oit sonner & bruire,
 Depit en se mordant plus fort il se déchire :
 Ainfi fait l'enuieux, les louanges oyant
 Du vertueux qu'il va miserable enuiant.
 Toufjours il se tourmente, & toufjours vne enuie
 Luy ronge les poulmons le reste de sa vie :
 Chetive enuie, encor, tu fais bien seulement
 En donnant à tous ceux qui t'aiment du tourment.
 Vne belle lumiere amene un bel ombrage,
 Qui les yeux enuieux eblouit d'un nuage :
 Né de bonne maison par la faueur des Cieux,
 Mon bon heur offusqua l'œil de mes enuieux.*

*Mais quel vent ma nacelle en haute mer enuole ?
 Car i'ay passé le temps que marque ma bouffole :
 Reuenons au courant ou les grands Empereurs
 Mourants sont faits egauls aux pures laboureurs.*

*Au Tragique argument pour te seruir de guide,
 Il faut prendre Sophocle & le chaste Euripide,
 Et Seneque Romain : & si nostre Echafaut
 Tu veux remplir des tiens, chercher loin ne te faut
 Un monde d'argumens : Car tous ces derniers âges
 Tragiques ont produit mille cruelles rages :
 Mais prendre il ne faut pas les nouueaux argumens :
 Les vieux seruent toufjours de leurs enseignemens,
 Puis la Muse ne veut sous le vray se contraindre :
 Elle peut du vieil temps, tout ce qu'elle veut, feindre.*

*Poure France qui dors, quand tu t'euilleras,
 De tes enfans mutins tu t'emerueilleras.*

*Celuy qui pourroit voir vne forest arbreuse ,
 Grande, belle, peuplee, antique, noire, ombreuse ,
 Et la reuoir apres sans ombre ni rameaux .
 Vn Taillis remarqué de quelques balliueaux ,
 Ayant senti le fer de la hache , emoulue
 Pour faire trebucher sa richesse feuillue :
 France, il te void ainsi, sans Sceptre maiesteux ,
 Sans couronne Royale en port calamiteux ,
 Ta robe par lambeaux, comme à l'accoustumee
 N'estant plus de lis d'or sur l'azur parfemee.
 Tes massacres cruels aux beaux ans qui suiuront ,
 Aux Poètes Tragics de suiet seruiront :
 Mais ore appaise toy ; permets que tes contrees
 Ne soient à l'auenir de tes fureurs outrees :
 Nous en ce peu de paix, Nous, qui sentons en nous
 Vn Dieu qui nous echauffe & nous chatouille tous ,
 Nous nous reiouirons, tachant par vn bel aise
 A faire quelque chose en quoy Phœbus se plaise :
 Aussi bien pouuons nous, Muses, vous dire adieu ,
 Car, Muses, de long temps ici vous n'aurez lieu :
 Des bons ioueurs de Luth la main est engourdie ,
 L'ardeur de la ieunesse est par tout refroidie ,
 Et desia de vos sons, & desia de vos chants ,
 Moins de conte il se fait que des contes des champs.
 Et si par cette paix, vn peu d'eiouissance ,
 Ne nous donne pouuoir sur l'aeugle ignorance ,
 Tous vos arts se perdront : Muses donc , aprouuez
 Que parmi tant de maux ioyeux vous nous trouuez.
 Comme vn forçat Chrestien qui, depuis mainte annee,
 Viuoit deffoubs le Turc en triste destinee ,*

*De Tripoly sortant à Malte va ioyeux,
Echapé hors des mains d'un bascha furieux :
Ainsi gais nous viurons si sortis de l'oppreffe
De la guerre il se peut tirer quelque alegresse.*

*Vous, Sire, cependant aimez le saint troupeau,
Qui du guide Apolon a fuiui le drapeau :
Replantez les Lauriers, refournissez les places
Des monts & des vallons, des Muses & des Graces :
Faites que leurs recois de Mars endommagez,
Ainsi qu'au parauant ne soient desombragez :
Vous laisserez le Sceptre & le beau Diadesme,
Les ornemens Royaux, & la Couronne mesme :
Mais cela que la Muse acquis vous gaignera,
Sire, tousiours par tout vous accompagnera :
Et dans le Ciel les vents en la bouche des Anges,
Les Anges iusqu'à Dieu porteront vos louanges.*

FIN DV 2. LIVRE.



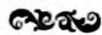


L'ART
P O E T I Q V E
FRANÇOIS,

*Ou l'on peut remarquer la perfection & le defaut
des anciennes & des modernes poësies.*

AV ROY.

Par le sr. DE LA FRESNAIE VAVQVELIN.



LIVRE TROISIÈME.



*SIRE, ie voy le port : montrez vostre faueur :
Dans ce trouble Ocean , foyez l'Astre
sauueur ,
Qui me face esperer que vous , ma petite
Ourse ,*

Conduirez mon esquif seurement en sa course.

Muses, ayant passé les flots plus oragez,

Ne permettez qu'au Port nous soyons submergez.

*Jeunes, prenez courage, & que ce mont terrible
Qui du premier abord vous semble inaccessible,*

F

*Ne vous estonne point. Jeunesse, il faut oser ,
 Qui veut au haut du mur son enseigne poser .
 A haute voix defia la Neuuaine cohorte ,
 Vous gaigne , vous appelle & vous ouure la porte ,
 Vous montre vne guirlande , vn verdoyant lien ,
 Dont ceint les doctes fronts le chantre Delien ,
 Et par vn cri de ioye anime vos courages
 A vous ancrer au port en depit des orages :
 Elle repand defia des paniers pleins d'œillets ,
 Des roses , des boutons , rouges , blancs , vermeillets ,
 Remplissant l'air de musc , de fleurettes menues ,
 Et d'vn parfum suaue enfanté dans les nues :
 Ces belles fleurs du Ciel vos beaux chefs toucheront ,
 Et sous vos pieds encor la terre enioncheront .
 Dans le Ciel obscurci de ces fleurs epandues
 Sont les diuines voix des Muses entendues :
 Voyez comme d'odeurs vn nuage epaisfi
 De Manne , d'Ambrosie , & de Nectar aussi
 Fait pleuuoir dessus vous vne odeur embamee ,
 Qui d'vn feu tout diuin rend vostre ame enflamee .
 Les vers sont le parler des Anges & de Dieu ,
 La prose des humains : Le Poëte au milieu
 S'eleuant iusqu'au Ciel , tout repeu d'Ambrosie ,
 En ce langage escrit sa belle Poësie .*

*Pleust au Ciel que tout bon , tout Chrestien & tout Saint ,
 Le François ne prist plus de suiet qui fust faint !
 Les Anges à milliers , les ames eternelles ,
 Descendroient pour ouir ses chansons immortelles !
 C'est defia trop long temps cette Muse inuouqué ,
 Qui rend d'vn court plaisir vn bel esprit moqué ,*

*Sur l'Helicon menteur couronnant les Perruques
 De Lauriers abuseurs, flestriffants & caduques :
 Apres elle tousiours il ne faut s'incenser :
 Il faut monter aux Cieux sur l'aïste du penser ;
 La cette Muse voir , qui d'Astres couronnee ,
 Ayant de beaux rais d'or la teste environnee ,
 Couronne les beaux chefs de Lauriers qui sont tels ,
 Que non mourants ils font les mourables mortels ,
 Dessus vn vray Parnasse ou la sainte verdure
 Des Myrthes amoureux eternellement dure :
 Ne laissant touteffois d'embellir, d'emperler ,
 De fleurs d'humanite ses vers & son parler :
 Du sage Medecin imitant la coustume ,
 Qui pour faire aualer la facheuse amertume
 D'vn breuuage salubre , au bort du gobelet
 Met du iulet sucré , plaisant & doucelet.*

*Mais les Prouinces sont en France si troublees .
 Que pour Mars seulement s'y font les assemblees :
 Les Muses n'y sont plus , Phœbus en est parti :
 Les doctes autrepant veulent prendre parti :
 Vn orage par tout les beaux lauriers fracasse ,
 Saccage nos forests , destruit nostre Parnasse.*

*Viendra iamais le temps que le harnois fera
 Tout couuert des filets que l'araigne fera ?
 Que le rouil mangera les haches emoulues ,
 Que les hantes seront des lances vermoulues ?
 Que le son des clairons ne rompra nuict ne iour
 Du pasteur en repos le paisible seiour ?
 Viendra iamais le temps que les amours iolies
 Et les Muses ie voye en France racueillies ,*

*Sans que de la discorde on parle deormais?
Viendra iamais le iour que retourne la paix,
La main pleine d'espics avec l'Oliuier palle,
La corne d'Amaltee, & qu'ici liberalle,
Abondante elle seme vne moisson de bien
Qui remette la France en son heur ancien?
Que de rechef encor les Bouffons on reuoye
Masquez & deguisez se brauer par la voye,
Et laissant leurs vieux ieux, à la façon du temps
Des Grecs & des Romains, iouer leur passetemps?*

*Or aux Grecs vint ainsi la vieille Comedie,
Non sans grande louange outrageuse & hardie:
Quand en vice tomba cette grand' liberté,
Qui de tout blasonner prenoit autorité:
Et par Edi< expres elle fut reformee,
Ce qui fut bien receu, la vieille estant blamee:
Et le Chore deslors s'en teut honteusement,
Et de piquer ne fut permis aucunement.*

*Ainsi dedans Paris i'ay veu par les colleges,
Les sacrileges estre appelez sacrileges
Es lieux qui se faisoient, en nommant franchement
Ceux qui de la grandeur vsoient indignement,
Et par son nom encor appeler toute chose:
Medire & brocarder de plus en plus on ose.
Alors vous eussiez veu les paroles d'un faut,
Comme balles bondir, vollant de bas en haut.*

*Mais cette liberté depuis estant retrainde,
Mile gentils esprits sentant leur ame attainte
De la diuinité d'Apolon, ont remis
Le foulier du Comicque aux limites permis:*

*Fuyant d'Aristophane en medisant la faute,
 Et prenant la façon de Terence & de Plaute,
 Ils ont en leurs Moraux, d'un air assez heureux,
 De Menandre meflé mille mots amoureux :*
*Mais les Italiens exercez dauantage,
 En ce genre euffent eu le Laurier en partage,
 Sans que nos vers plaisans nous representent mieux,
 Que leur prose ne fait cet argument ioyeux :*
*Greuin nous le tesmoigne : & cette Reconnue
 Qui des mains de Belleau n'agueres est venue :*
*Et mille autres beaux vers, dont le braue farceur
 Chasteau-vieux a monsté quelque fois la douceur.*
*Premier la Comedie aura son beau Proëme,
 Et puis trois autres parts qui suiuront tout de mesme.*
*La premiere sera comme vn court argument
 Qui raconte à demi le suiet breuement,
 Retient le reste à dire, afin que suspendue
 Soit l'ame de chacun par la chose attendue.*
*La seconde sera comme vn Enu'loperment,
 Vn trouble-feste, vn brouil de l'entier argument :*
*De sorte qu'on ne sçait quelle en sera l'issue,
 Qui tout autre fera qu'on ne l'auoit conceue.*
*La derniere se fait comme vn Renuersment,
 Qui le tout debrouillant fera voir clairement
 Que chacun est content par vne fin heureuse,
 Plaisante d'autant plus qu'elle estoit dangereuse :*
*Des ieunes on y void les faits licencieux,
 Les ruses des putains, l'auarice des vieux.*
*Elle eut commencement entre le populaire,
 Duquel l'Athenien bailla le formulaire :*

*Car n'ayant point encor basti sa grand' Cité,
 En des bordes ce peuple estoit exercité
 Marcher comme champestre, & par les belles plaines,
 Aupres des grands forests, des prez & des fontaines,
 Tantost il s'arrestoit, tantost en autre lieu :
 Il faisoit cependant sacrifice à son Dieu
 Apolon Nomien : en grandes assembles,
 Faisant tous à l'enui des cheres redoublees,
 Buuants, mangeants ensemble, ensemble aussi chantant :
 Ils apeloient cela Comos, qui vaut autant
 Que commune assemblée, & de leurs mariages,
 De leurs libres chansons & de leurs festiages,
 Qu'ils faisoient en commun, ce fist en fin le nom
 De Comedie, ayant iusqu'ici son renom.*

*La Comedie est donc vne Contrefaisance
 D'vn fait qu'on tient meschant par la commune vsance :
 Mais non pas si meschant, qu'à sa meschanseté
 Vn remede ne puisse estre bien aporté :
 Comme quand vn garçon, vne fille a rauie,
 On peut en l'espousant luy racheter la vie.*

*Telle dire on pourroit la mocquable laideur
 D'vn visage qui fait rire son regardeur :
 Car estre contrefait, auoir la bouche torte,
 C'est vn defaut sans mal pour celuy qui le porte.*

*Mais le suiet Tragic est vn fait imité
 De chose iuste & graue, en ses vers limité :
 Auquel on y doit voir de l'affreux, du terrible,
 Vn fait non attendu, qui tienne de l'horrible,
 Du pitoyable aussi, le cœur attendrissant
 D'vn Tigre furieux, d'vn Lion rugissant :*

*Comme quand Rodomont, abusé par cautelle,
Meurtrit se repentant la pudique Isabelle.
Ou comme quand Crëon, aux fiens trop inhumain,
Vit sa femme & son fils s'occire de leur main.*

*On fait la Comedie aussi double, de sorte
Qu'avecques le Tragic le Comic se raporte.
Quand il y a du meurtre & qu'on voit toutefois
Qu'à la fin sont contens les plus grands & les Rois,
Quand du graue & du bas le parler on mendie.
On abuse du nom de Trage-comedie;
Car on peut bien encor, par vn succez heureux.
Finir la Tragedie en ebats amoureux:
Telle estoit d'Euripide & l'Ion & l'Oreste,
L'Iphiginie, Helene & la fidelle Alceste.
Tasso par son Aminte aux bois fait voir d'ailleurs
Que ces contes Tragics ainsi sont des meilleurs.*

*Au Poëme Tragic se raporte & refere
Vne Iliade en soy. Le Margite d'Homere
Respondoit au Comic, ou des hommes moyens,
(Comme des plus grands Rois) des humbles citoyens,
Se voyoit la nature & la façon bourgeoise,
Comme Heroïque escrite, en sa langue Gregeoise.
Le Tragic ne monroit que des faits vertueux,
Magnifiques & grands, Royaux & somptueux:
Le Comic que des faits, qui tous dignes de blame,
Ne rendroient pas pourtant le bon Margite infame.
Las! le temps deuant Margite a deuoré,
Et le nom seulement nous en est demeuré.
Depuis nul authour Grec, ni Romain, ni vulgaire,
De Poëme pareil n'ont entrepris de faire.*

Mais rien n'est si plaisant, si patie ne si dous,
 Que la Reconnoissance, au sentiment de tous!
 Vlyffe fut connu par vne cicatrice,
 Qu'en lui lauant les pieds remarqua sa nourrice.
 Par ioyaux, par vn merc, qui sur nous aparoiſt,
 Et par cent tels moyens, les fiens on reconnoiſt.
 Puis qu'est il rien plus beau qu'un aigreur adoucie,
 Par le contraire euent de la Peripetie?
 Poliniſſe croyoit la mort d'Ariodant,
 Eſperant voir ietter dans vn braſier ardent
 L'innocente Geneure, alors que miſerable
 Au contraire il ſe void mourir comme coupable.
 Leon, de Bradamante ayant eſté vainqueur
 Par Roger inconnu, ſon amour & ſon cœur,
 Par la loy du combat de Charles ordonnee
 Elle deuoit au Grec epouſe eſtre donnee :
 Mais elle ne pouuant en ſon ame loger
 Vn autre amour egal à celui de Roger,
 Pluſtoſt que de le prendre elle ſe veut defere :
 Son Roger d'autrepart de mourir delibere.
 Par vn euent diuers il auient autrement :
 Roger eſt reconnu pour auoir feintement
 Combatu ſoubs le nom du Prince de la Grece,
 Soubs ce maſque vaincu ſoymeſme & ſa maiſtreſſe :
 Deſia toute la Court de l'Empereur Latin
 La donne bien conquiſe au fils de Conſtantin :
 Quand Leon, le voyant eſtre Roger de Riſe,
 De ſa vaine poursuite abandonne la priſe,
 Luy quitte Bradamante, & courtois, genereux,
 Aide à conioindre encor ce beau couple amoureux.

*Ainsi sont ioints ensemble & la reconnoissance,
Et le contraire euent qui luy donne accroissance.
L'Heroic, le Tragic, vse indifferemment
Auecques le Comic, de ce dous changement.*

*Tu ne dois pas laisser, ô Poëte, en arriere
Croupir seule es forests la Muse Forestiere :
Mais tu la dois du croc dependre, & racourrer
Son enche & son bourdon, & pastre luy montrer
Comme Pan le premier soufla la Chalemie,
Coniointe des roseaus de Syringue s'amie,
Qu'Apolon ensuiuit, quand sur le bord des eaux
D'Admete en Theffalie il gardoit les troupeaux.
Après vn Berger Grec es champs de Syracuse,
A l'egal de ces Dieux enfla la Cornemuse.
Sur le Tybre Romain Tytire dudepuis
Les imitant sonna la Flute à sept pertuis :
Long temps apres encor reprist cette Musette,
Vn Berger sur les bords du peu connu Sebethé :
Et ce flageol estoit resté Napolitain,
Quand, pasteur, des premiers sur les riues du Clain,
Hardi ie l'embouchay, frayant parmi la France
Ce chemin inconnu pour la rude ignorance :
Je ne m'en repen point, plustost ie suis ioyeux
Que maint autre depuis ait bien sceu faire mieux.
Mais plusieurs toutefois, nos forests epandues
Ont sans m'en faire hommage effrontement tondues :
Et mesprisant mon nom, ils ont rendu plus beaux
Leurs ombres decouuers de mes fueillus rameaux.*

*Baïf & Tahureau, tous en mesmes anneés,
Auions par les forests ces Muses pourmenees :*

*Belleau, qui vint apres, nostre langage estant
Plus abundant & dous, la nature imitant,
Egalla tous Bergers; toutefois dire i'ose
Que des premiers aux vers i'auoy meflé la prose:
Or Pibrac & Binet pasteurs iudicieux,
Font la champestre vie estre agreable aux Dieux.*

*Tu peux encore faire vne sorte d'ouurage,
Qu'on peut nommer forest ou naturel bocage;
Quand on fait sur le cham, en plaisir, en fureur,
Vn vers qui de la Muse est vn Auancoureur.
Et que pour vn suiet on court par la carriere,
Sans bride gallopat sur la mesme matiere,
Pouffé de la chaleur, qu'on suit à l'abandon,
D'vne grand'violence & d'vn aspre randon.*

*Stace fut le premier en la langue Romaine,
Qui courut librement par cette large plaine.
Comme dans les forests les arbres soustenus
Sur leurs pieds naturels, sans art ainsi venus.
Leur perruque iamais n'ayant esté coupee,
Sont quelquefois plus beaux qu'vne taille serpee:
Aussi cette façon en beauté passera
Souuent vn autre vers qui plus limé fera.*

*Les François n'ont encor cette façon tentee.
Si Ronfard ne l'a point au Bocage chantee:
En mon âge premier chanter ie la pensoy,
Quand ma Foresterie enfant ie commençoy.*

*Si puis apres on veut la toile ourdir & tistre,
Du vers sentencieux de l'enseignante Epistre.
Le vray fil de la trame Horace baillera,
Libre, graue, ioyeux à qui trauaillera.*

*Et tu verras chez luy qu'aux Satyres il tache
 Arracher de nos cœurs les vices qu'il attache ,
 Et que tout au contraire aux Epistres il veut
 Mettre & planter en nous toutes vertus s'il peut.
 Vne Epistre s'escrit aux personnes absentes ,
 La Satyre se dit aux personnes presentes
 Sans grande difference : & pourroient proprement
 Sous le nom de Sermons se ranger aisément.*

*Imite dans les Grecs l'Epigramme petite ,
 Marque de Martial , trop lascif , le merite :
 Sur tout breue , r'entrante & subtile elle soit :
 De Poëme le nom trop longue elle reçoit :
 Elle sent l'Heroic , & tient du Satyrique ,
 Toute graue & moqueuse elle enseigne & si pique.
 L'Epigramme n'estant qu'un propos racourci ,
 Comme vne inscription , courte on l'escrit aussi.*

*Les Huidains, les Dixains, de Marot les Estreines ,
 Ty pourront bien seruir comme adresses certaines ,
 Et les vers raportez , qui sous bien peu de mots
 Enferment brusquement le suc d'un grand propos.*

*L'Epicede se chante auant que l'on enterre
 Le corps du trespassé. Quand la voute l'enferre
 L'Epitaphe se met sur le Tombeau graué ,
 Ou bien dans un Tableau dignement eleué.*

*Quand en vers l'Epitaphe on fait en Epigramme ,
 Mis contre vne coulonne en Cuyure en quelque lame ,
 Celuy pour le meilleur on doit tousiours tenir ,
 Qu'on peut mesme en courant & lire & retenir.*

*Or si d'un plus beau feu ton ame est echauffee
 Pour des Hymnes chanter : suy les restes d'Orphee ,*

*Homere & Callimach : & fuy ce Bifantin
 Marule , & Claudian les chantans en Latin :
 Note pareillement la genereufe audace
 De Ronfard , qui les vieux en ce beau genre paffe :
 Et le iugement graue & la facilité
 Du fçauant Pelletier , en fon antiquité :
 Et fi tu ne veux point vfer de noms eſtranges ,
 Donne leur , comme luy , le beau nom de louanges.
 Ou fi tu veux , plus ſage , imite de Sion
 Le Prophete Royal ſur le Pſalterion.*

*A dire il reſte encor que Poèmes ſe prennent
 Pour vn ſuiet petit que peu de vers comprennent :
 Comme qui deſcriroit le ſuperbe pauois
 Ou du Troyen AEnee ou d'Achile Gregeois .
 Et deſſus tout au long de leur race future ,
 Et du temps auenir la diuerſe auenture :
 Ou l'amour d'Angelique & du ſoldat Medor :
 La fureur de Roland , de Rodomont encor ,
 Qui d'une Poëſie eſtant vn petit membre ,
 Qu'en peu de vers à part de ſon corps on demembre.
 Les Cartels de deſſy , qu'on preſente aux tournois ,
 Des Poèmes ce ſont pour le plaifir des Rois ,
 Et qui ſeruent auſſi de nuiſſe aux Mommeries
 Soubſ le maſque muet : meſme aux bouffonneries
 Que ſans deſpence on fait. Mais les Italiens
 Faiſant repreſenter à leurs Comediens ,
 (Soit Tragic , ou Comic) vn fait ſoubſ la parade
 De la non coutageuſe & braue Maſcarade ,
 Nous ont laiſſé ce nom , prenant l'effeſt de nous :
 C'eſt pourquoy nous ſuiuons leurs maſcarades tous ,*

*Ou soit que d'un ballet la feste on solennise,
 Ou soit qu'en vn Tournoy se face vne Entreprise
 Couuerte d'un beau corps & d'un mot genereux
 Qui montre d'un amant le dessein amoureux :
 Comme a fait du Bellay, quand il fait d'Hibernie
 Venir de Cheualiers vne grand' compagnie,
 Qui portent à la louste vne Entreprise, afin
 Qu'on conneust le dessein du gentil Roy-Dauphin.*

*Nos Poëtes vrayment, pleins de haute pensee,
 N'ont point, sans la tenter, chose aucune laiffée :
 Et n'ont pas merité peu de gloire & d'honneur,
 D'auoir laiffé du Grec & du Romain sonneur
 Le vieux chemin batu, faisant chanter la gloire
 De leurs gestes priuez aux filles de Memoire.
 Et ne seroient point plus les François trauaillans,
 En Iustice, en proësse, en fait d'armes vaillans,
 Qu'à bien dire ils seroient, si plus soigneux la lime
 Le Poëte employoit à bien polir sa Rime :
 Et si tant à l'enui ne faisoient voir au iour
 Leurs Sonnets enfantez, plustost que leur amour,
 Sans prendre le loisir de penser qu'un bon Astre,
 Regarde le Poëte & non le Poëtastre.*

*Vn secret est aux vers que ie ne diray point :
 On le gouste, on le sent, son eguillon nous poind
 Quand nous oyons sa voix qui nous frape l'oreille,
 Et mesme l'ignorant admire sa merueille.*

*Vous, ô vray sang Gaulois, reprenez & blamez
 Les vers qui ne sont pas assez veus & limez,
 Assez bien repolis, dont la Rime tracee
 N'a plusieurs fois esté refaite & r'effacee :*

*Et par plus de dix fois corrigez vous si bien
Qu'à la perfection il ne manque plus rien.*

*D'autant que Democrite aimoit plus vne veine,
Coulante naturelle en son grauois sans peine,
Que l'art trop miserable ou l'on mordoit cent fois,
Deuant que faire vn vers, ses ongles & ses doigts :
Qu'il banissoit encor d'Helicon & Parnasse,
Celuy qui tous les vers par le seul Art compasse,
La Nature estimant plus heureuse que l'Art,
Pour ce maints on voyoit, qui faisoient bien à tard
Rongner leur poil hideux, leurs ongles pleins d'ordure,
Pensant par ce moyen figurer la Nature :
Comme encor on en voit qui vestus simplement,
Solitaires ne vont ou sont communement
Les gens en compagnie, estimant fantastique
Vn homme estre agité de fureur Poëtique,
Et remporter le nom de Poëte parfait,
Si iamais au Barbier son poil raire ne fait :
Pour garir ce catarre vn monde d'Elebore
D'Anticire aporté ne suffiroit encore.*

*Mais moy n'estant Poëte, vne Queux ie seray.
Qui le fer des esprits plus durs aiguiferay :
Car bien que la Queux soit à couper inutile,
Elle rend bien coupant tout l'acier qu'elle affile.
Ainsi n'escriuant point, ie diray le deuoir
Du Poëte & comment il peut des biens auoir,
Et ce qui peut encor le tenir à son aise,
Le dresser & conduire en chose qui luy plaise ;
Ce qui conuient le mieux ; & ce qui point ne duit,
Ou la vertu nous meine, ou l'erreur nous conduit.*

*Et ie seray celuy qui porte vne lumiere
 La nuit pour eclairer à ceux qui vont derriere :
 Son flambeau seulement flambra pour autruy :
 Fort peu, quoy que ce soit, il flambra pour luy.*

*Le sage & saint sçauoir est la fontaine claire,
 Et le commencement d'escire & de bien faire :
 Chose que te pourront montrer les hauts escriis
 De Socrate & Platon ou tous biens sont compris :
 Et mieux nos liures saints, dont la sainte science
 Allume vn ray diuin en nostre conscience :
 Qui nous fait voir le vray, qui du faux est caché;
 Et le bien qui du mal est souuent empesché :
 Puis les choses suiuront, doctement preparees,*

*Les paroles apres non à force tirees :
 Quand seront amassez ensemble tels aprets,
 Aisement tout dessein tu conduiras apres.*

*Le parler le sçauoir de telle Poësie,
 (Qui n'entrera iamais qu'en belle fantasia)
 N'est point comme vn graueur qui fait sans sentiment.
 Vn Satyre qu'il met sous vn soubassément :
 Ou bien qui taillera de ces images riches
 Que muettes on met aux Palais dans les niches ;
 Car il veut rendre vn cœur actif eguillonné
 Aux exploits genereux, bien qu'il n'y fust pas né :
 Il donne des esclans, qui pouffent les personnes
 A faire vertueux tousiours des œuures bonnes,
 Et sous vn plaisant voile, il va cachant souuent
 Des choses auenir vn admirable euent.*

*Mais comme tu vois bien que tousiours verdoyantes
 Les forests ne sont pas, ni les eaux ondoyantes ;*

*Et que iusques aux bords Orne & Seine toujours
N'emplissent regorgeant les riuës de leurs cours :
Aussi foible est parfois la veine Poëtique ,
Et langoureuse encor s'estend melencolique ,
De sorte qu'on voit bien qu'Apolon depité
N'a pas de son esprit cet esprit agité ,
Et que les doctes sœurs & des Graces la suite
Ont ailleurs, loin de luy , pour l'heure pris la fuite.*

*Lors il faut retourner à la saine liqueur
Du beau mont dont Phœbus nous echauffe le cœur ,
Et la se reposer mesme à l'heure d'etendre
La corde lentement, pour ses forces reprendre :
On rendroit son esprit tout morne & rebouché ,
Qui le tiendrait toujours au labeur attaché :
Il faut espier l'heure, attendre qu'à la porte
Frape le Delien, qui la matiere aporte :
Lors doucement les vers de leur gré couleront ,
Et dans l'œuure auancé d'eux mesme parleront ,
Sans forcer violent les Vierges Tespiennes ,
Versant contre leur gré leurs eaux Pegasiennes.
Dans vn bocage ombreux, les Rosignots plaisans
Vont d'vn si grand courage à l'enui degoisans ,
Que souuent en chantant, la puissance debile
Defaut plustost au corps, que la chanson gentille :
Ainsi beaucoup sont tant des Muses amoureux ,
Que par trop de trauaux leurs corps sont langoureux :
Et tandis qu'en sçauoir leur sçauoir chacun domte ,
Leur peine surmontee eux mesme les surmonte.
Pour ce gardez vos corps : versant moderement
De bonne huyle en la lampe, on void plus clairement.*

Celuy

*Celuy qui bien preuoit , bien ordonne & commence ,
En n'allant que le pas souuent le plus auance .*

*Comme le voyageur (apres plusieurs detours
D'vn long chemin fuiuis) qui voit les hautes tours
D'vne Cité fameuse , ou faut qu'enfin il rande
D'vn cœur deuotieux vne deuote offrande ,
S'efiouit & prend cœur se sentant aprocher
Des murs de la Cité dont il voit le clocher :
Ainsi fait le Poëte , alors qu'il se repose
Ioyeux de voir de loin le but qu'il se propose ,
Et voir les arbres hauts qu'il a sceu remarquer ,
De peur qu'vn ombre obscur ne le fist detraquer .*

*Iamais d'enfants ioyeux vne brigade belle ,
Plus volontairement , en la saison nouvelle ,
Ne se trouua parmi les vermeillettes fleurs ,
Qu'vn pré d'email bigarre en cent mille couleurs :
Ni iamais d'vn beau fils belle Dame accouchee ,
Ni la Dame bien peinte & bien endimenchee
Ne s'aima iamais plus aux danfes & aux sons ,
Aux deuis amoureux , aux mignardes chansons ,
Que la Muse se plaißt aux peines & aux veilles ,
En recherchant des vers les secrettes merueilles :
Et l'homme n'a iamais plus grand plaisir trouué
Que celuy du Poëte en son œuure acheué .*

*Celuy qui du Deuoir a la science aprise ,
Ce qu'il doit au Pays , ou naissance il a prise ,
Ce qu'il doit à son Roy , ce qu'au public il doit ,
Ce qu'il doit aux amis , qui bien iuge & bien voit
Comme respectueux il faut estre à son pere ,
De quelle affection il faut cherir son frere ,*

*Son hofte, fon voifin, comme encore cherir
 L'eftranger qui nous peut quelquefois fecourir :
 Et qui fçait bien ou gifi d'un vray iuge l'office,
 Et de celuy qui doit regler vne Police :
 Et ce que doit tenir vn braue Chefuetain
 En la charge que haute il n'entreprend en vain,
 Soit pour aller vaillant en efrangere terre
 Reuancher vne iniure, ou foit pour la conquerre,
 Cetuy-la certes fçait donner ce qui conuient
 A chacun, quel qui foit, felon le rang qu'il tient.*

*Le docte imitateur, qui voudra contrefaire
 De cette vie au vray le parfait exemplaire,
 Toufiours i'auertiray de regarder aux mœurs,
 A la façon de viure & aux communs malheurs :
 Et puis de là tirer vne façon duiſante,
 Vn parler, vn marcher qui l'homme repreſente :
 Bref que Nature il fçache imiter tellement
 Que la Nature au vray ne foit point autrement.*

*Quelquefois vne farce au vray Patelinee,
 Ou par art on ne voit nulle rime ordonnee :
 Quelquefois vne fable, vn conte fait ſans art,
 Tout plein de goſſerie & tout vuide de fart,
 Pour ce qu'au vray les mœurs y ſont repreſentees,
 Les perſonnes rendra beaucoup plus contentees,
 Et les amuſera pluſtoſt cent mille fois,
 Que des vers ſans plaifir rangez deſſous les lois,
 N'ayant ſauce ni ſuc, ni rendant exprimee
 La Nature en ſes mœurs de chacun bien aimee :
 Nature eſt le Patron ſur qui ſe doit former
 Ce qu'on veut pour long temps en ce monde animer.*

*Zeuxis fut si soigneux de suiure la Nature ,
 Que voulant de Iunon faire la pourtraiture
 Pour vn peuple lascif, premier il voulut voir
 Les belles qu'il pouuoit en sa grand' ville auoir .
 Il les fist depouiller en secret toutes nues ,
 Et cinq tant seulement de luy furent esleues
 Pour d'elles retirer les marques de beauté
 Dont fut le naturel de son œuure emprunté :
 De mesme aussi qui veut escrire vn bel ouurage ,
 Il faut que des Autheurs , par choix & par triage ,
 Il choiuisse tousiours les plus excellens traits
 Pour l'embellissement de ses parlants pourtraits ,
 Et que tous au patron de Nature il les tire :
 Car en tout, fors en elle, il se trouue à redire.*

*Phœbus donna iadis aux Romains & aux Gres
 La grace de parler, la bouche ronde expres ,
 Pour atteindre au vray but : & rien que la louange
 De surpasser ainsi toute autre langue estrange ,
 Doctes ne les guidoit (leur langage ils plantoient
 Dedans tous les pays, ou vainqueurs ils estoient ,
 Ainsi que leurs Édits), car l'ardante auarice
 Ne bruloit point leurs cœurs, pour estre exempts de vice :
 Mais la plus part de France enseigne ses enfants
 Au trafic & au gain, comme à faits triomphants.*

*C'est pour le seul profit, c'est pour la seule enuie
 D'estre riche & d'auoir que l'estude est suiuite :
 Ce n'est pour la bonté, ce n'est pour la vertu ,
 Que des lettres on suit le sentier peu batu :
 Qui des richesses a, n'a besoin de science :
 Les hommes seulement aux biens ont confiance.*

*Les vns apprendront bien à porter sur le poin
 Vn oiseau pour voler, les autres auront soin
 Des chiens & des cheuaux : mais tousiours mesprisees
 Les Muses seruiront dans leurs cœurs de rifees :
 Les autres aux Barreaux s'emploiront aprentifs,
 Aux seules actions profitables adifs,
 Autres à separer & les cens & les rentes
 D'vne succession en parts equipolentes,
 A bien dresser vn compte, & l'ample reuenu
 Et la mise reprendre apres par le menu :
 Et de là conuoiteux de la riche finance
 Se iettent affamez aux Bureaux de la France.
 Les ieunes à Paris aprennent à ietter
 Combien d'vn milion se peut le tiers monter :
 A partir, à sommer, multiplier, distraire,
 A sçauoir d'vn Banquier l'adresse necessaire.
 S'on demande au garçon: qui de mille osterà
 Sept cents escus, di moy, qui plus te restera?
 Trois cents : c'est bien conté : c'est assez, bon courage,
 Tu peux à l'auenir te garder de dommage :
 Si i'en remets deux cents, combien demeureront
 Sur le conte dernier? cinq encor resteront.
 Tu peux garder le tien; car cette experience,
 Mon enfant, vaut bien mieux que toute autre science.
 Or comme pourrons nous esperer que ceux ci,
 Nourris des leur enfance apres les biens ainsi,
 Ayans defia graué, des leurs tendres ieunesses,
 Les gloutons apetits des friandes richesses,
 Aimassent la vertu, faisant quelque œuure beau,
 Qui fust pour ne tomber iamais dans le tombeau?*

*Voire qui meritoit d'estre en planche imprimée,
 Consacré seulement à peu de renommée?
 Tant s'en faut qu'il deust estre en vn ecrin doré,
 En vierge parchemin bien peint, bien azuré,
 Escrit, illuminé, pour chatouiller l'oreille
 D'un second Alexandre à l'heure qu'il sommeille?
 Enseigner, profiter, ou bien donner plaisir,
 Ou faire tous les deux, le Poëte a desir,
 Comme propre à la vie : en faisant tout ensemble
 Chose qui profitable & plaisante nous semble.
 Or si premier tu veux enseigner, sois toujours
 Clair & bref, sans user d'obscurs & longs discours,
 Afin qu'incontinent tes preceptes faciles
 Se grauent au cerueau des auditeurs dociles.
 La chose superflue aussi bien sortira
 Hors de l'estomac plein, qui la reuomira :
 Et si plaire tu veux toujours conte tes fables
 Pour donner du plaisir, comme estant véritables :
 Car n'estant vray-semblable vn propos inuenté,
 Comme vray sans propos ne veut estre conté.
 Pourtant tu ne feindras rien qu'on ne puisse croire :
 Comme celuy qui conte ainsi comme vne histoire,
 Que les Fees iadis les enfans voloient,
 Et de nuict aux maisons secrettes deualoient
 Par vne cheminee : en tout fois vray-semblable,
 Le vieillard ne se plaist au conte d'une fable,
 Ni voir des vers qui soient sans quelque vtilité :
 La chose graue plaist aux gens de grauité,
 Et la Muse seuere, en ce temps ou nous sommes,
 Pareillement deplaist aux ieune gentils hommes.*

*Qui sçait entremesler l'vtile avec le dous ,
L'honneur facilement remportera sur tous .
Enseignant les liseurs , & de Muse pareille ,
D'vn rauisseur plaisir leur rauissant l'oreille .*

*Vn tel liure sçauant , plein d'vn iugement meur ,
Aporte de l'argent bien tost à l'Imprimeur ,
Et tost outre les mers il passe en telle sorte ,
Qu'à son auteur connu grand renom il apporte :
Il s'y trouue pourtant quelques defauts souuent ,
Ausquels fait pardonner la fuite & le deuant :
Car la corde ne rend tousiours à la pensee
Vn son tel que voudroit la chose commencee ,
Sous les doigts fredonnants , & cherchant vn ton bas ,
Souuent en rend vn haut & ne vous respond pas .
Tousiours l'arquebuser ne frape ce qu'il mire ,
Ni l'archer bien expert n'atteint le blanc qu'il tire .
Mais s'vn œuure en maint lieu son lecteur satisfait ,
Le ne le diray pas tout soudain imparfait
Pour vn petit d'erreur passé par non chalance ,
Ou que n'a peu preuoir l'humaine preuoyance :
Et quoy donc , ie vous pry ? comme on ne deuroit point
Excuser l'imprimeur , qui faut au mesme point
Dont on l'auoit repris : & comme on se doit rire
De l'escriuain qui faut tousiours à bien escrire
Aux mots qu'on luy a dits : & mesme du sonneur
Qui faut en mesme ton à son grand deshonneur :
Tout ainsi de celuy , qui fait comme vn Chærilie ,
Qui pour faire des vers est rimeur mal habile ;
Et de Sagon se fait appeler Sagouyn ,
Meflant en nostre langue vn sot barragouyn*

*De propos decoufus, ric à ric voulant prendre
Le Latin à la barbe & vulgaire le rendre,
Et duquel ie me ri, de merueille surpris
Quand deux ou trois bons vers ie trouue en fes escriis.*

*Souuent en œuure long la Muse mesme chomme,
Par fois le bon Homere est surpris par le somme :
Mais vn ouurage long on excuse es endroits
Ou le sommeil glissant fait errer quelque fois.*

*La douce Poësie est comme la peinture,
Que belle on trouuera bien prise en sa nature :
Car l'vne de plus pres plus belle semblera,
Et l'autre de plus loin dauantage plaira,
L'vne se voudra voir dans vne sale obscure,
Et l'autre au iour plus clair d'vne pleine ouuerture.
L'vne en iour se deuise ou par ombragemens,
Et l'autre a de couleurs mile deiettements,
Qui d'vn iuge ne craint la plus subtile veue :
L'vne contentera si tost qu'on l'aura veue,
Et l'autre d'autant plus qu'on reuifitera
Ses beaux traits, d'autant plus elle contentera.*

*Comme le voyageur, qui d'vn beau lac aproche,
En son bord se va mettre au coupeau d'vne roche,
Là demeurant long temps oisif en son repos,
Il n'a rien pour obieã que les vents & les flots :
Touteffois les forests dedans l'onde vitree
Montrent de cent couleurs leur robe diapree :
Et l'ombre des maisons, des tours & des Chasteaux
Cette eau luy represente au cristal de ses eaux ;
Il s'esjouit de voir que l'onde luy rapporte
Par vn double plaisir ces forests en la sorte :*

*Tout ainsi le Poëte en ses vers raura
 Par diuers passetemps celuy qui les lira,
 Emerueillé de voir tant de choses si belles,
 En ses vers repeignant les choses naturelles :
 Et de voir son esprit, de ce monde distrait,
 Mirer d'un autre monde un autre beau pourtrait.*

*Combien que de vous mesme, ô Françoise ieunesse,
 Qui suiuez ce bel Art, vous ayez la sagesse,
 Toutefois ie veux bien vous auertir ici,
 Qu'il faut un grand sçauoir aux hommes en ceci :
 Nous voyons beaucoup d'Arts, ausquels est suportable
 D'un apparent sçauoir l'apparence notable :
 Comme pour n'estre aux droits un Duarin second,
 Ou pour docte à plaider un Marion facond,
 On ne laisse pourtant d'auoir en bonne estime
 Sa part de l'or que tant es Palais on estime.*

*En tout sçauoir aisé, pour n'estre Historien
 Autant que Titeliue, il suffit du moyen :
 Le Peintre qui peint bien d'un homme la figure
 Sans l'auoir mesme appris, peut tirer en peinture
 Tout autre tel qu'il soit : ainsi qui sçait des Arts
 Le principe & la fin, s'en aide en toutes parts :
 Pourueu qu'à son suiet, d'une gentille mode,
 Du sçauoir qu'il a veu l'usage il accommode :
 Mais les hommes ni Dieu ne veulent receuoir
 Celuy qui pour les vers n'a qu'un moyen sçauoir.*

*Toutes langues ont eu leurs Poëtes chacune :
 Ne pense donc auoir si courtoise fortune
 Que de les surpasser, sinon qu'en ton parler
 Comme ils ont fait au leur tu vueilles exceller :*

l'approuue toutefois d'escrire en ses langages,
Afin de remarquer les siecles & les âges
Par les hommes sçauants : Entre qui les lauriers
Du Poëte Rouffel verdoiront des premiers
Car Phœbus & les sœurs eux-mesmes les arrosent
Dans les iardins de Caen : & les beaux vers disposent
Du Fanu, de Michel, de Cahaignes avec,
Qui doctes le Romain escriuent & le Grec :
Et comme Sainte Marthe escrit de mesme plume
Le Latin & François quand sa fureur l'allume,
De sorte qu'il egalle vn Dorat d'vne part,
Et de l'autre il seconde vn dous bruyant Ronfart :
Ainsi nostre Malherbe & Tirmois, l'eloquence
Et les vers balançants d'vne mesme cadence,
Vn Ciceron Latin font deuenir Gaulois,
Et Phœbus tout Romain est comme tout François.
Le grand de l'Hospital a toute Ausonienne
En France ramené la troupe Aonienne :
Et Filleul a conduit à la Cour ces neuf Sœurs :
Dauid qui son Perron orne de leurs douceurs,
Possede à iuste droit leur eternelle gloire,
Comme elles filles sont estant fils de Memoire.
Bertaut, qui du Soleil a le cœur allumé,
Chez luy mesme leur dresse vn seiour bien aimé :
Et qui taire pourroit la douce Polymnie
De ce diuin Vaillant, tirant la compagnie
De ces iumelles Sœurs hors de dessus leur mont,
Pour les faire habiter en son sacré Pimpont ?
Et le sçauant Sueur, que Latin on compare,
Au peu iusqu'à present imitable Pindare ?

*Et Passerat ayant trois langages diuers ,
 Qui, comme aux deux, au sien mesure ces beaux vers ?
 Et Chantecler profond , qui de Rome & d'Athenes
 Fait bruire en ses dous vers les bouillantes fontenes ?
 Et qui pourroit cacher le rayon qui reluit
 En l'Ascale & Chrestien , que tous Phœbus conduit ?
 Et cette Aurore ouurant au Soleil la barriere
 Sur le Tybre Romain , iaune de sa lumiere ?
 Et cet autre Apolon de Thou , qui tout diuin
 Va par les airs traçant le peu connu chemin
 Des Sacres & Faucons , ou la Muse Romaine
 Atteindre ne peut onc tant fust elle hautaine ?
 Et quel Siecle d'ailleurs a receu si beau don
 Qu'en son Poëte a fait l'isle de Caledon ?
 De Baïf, Grec-latin , comme François , la Muse
 Au combat les nouveaux ni les vieux ne refuse :
 Et Pasquier a montré par ses vers excelens ,
 Que Phœbus hante aussi les barreaus turbulens .*

*Mais qui met son esprit pour rendre plus connues
 Ces Langues qui nous sont pour estranges tenues ,
 Et contemne la fienne , adultere il commet :
 Car son ioug delaiſſant sous l'estrange il se met .
 Et tel est que celuy qui de tout meuble rare ,
 Riche tapifferie & de beau lambris pare
 Vn Chasteau solitaire , ecarté dans les bois ,
 Ou seulement il couche en deux ans vne fois ,
 Pour estre loin du lieu : Son Palais au contraire ,
 Qu'il choisit en tout temps pour demeure ordinaire ,
 Il delaiſſe sans meuble & sans nul parement :
 A soy mesme bien faire on doit premierement .
 Comme entre les banquets & les ioyeuses tables ,*

*Les chants mal accordez feront defagreables,
 Et facheux le parfum, dont la forte senteur,
 Trop aspre passera iusqu'à la puanteur
 (Car bien souuent encor aux festins on s'en passe) :
 Ainsi la Poësie amoindrissant sa grace,
 (Comme estant inuentee & faite seulement
 Pour donner du plaisir & du contentement)
 Nous deplaiſt aussi tost qu'elle s'esleue ou baiſſe,
 Ou que bas trebucher du tout elle se laiſſe.
 Qui lutter ne ſçait point se garde de lutter,
 Et qui iouster ne ſçait se garde de iouster,
 Ni de vouloir froiſſer, mal appris, vne lance :
 Et qui ne ſçait danser ne se trouue à la dance :
 Et qui ne peut la balle au tripot bricoller,
 Passant son temps ailleurs se garde d'y aller,
 De peur qu'un grand amas de personnes s'assemble,
 Qui librement de luy se gaudiroient ensemble
 Et toutefois celuy, qui ne ſçait l'Art des vers,
 S'en veut pourtant meſler de tort & de trauers :
 Pourquoi non ? dira t il, moy qui ſuis gentil homme,
 Et qui reçoÿ du Roy de penſion grand' ſomme,
 Deſſa tenu Poëte, à qui ſa Maieſté
 Pour ſes vers mainte fois a liberale eſté,
 Qui de la chambre ſuis deuenu Secretaire,
 Des vers à mon plaisir ne pourray-ie bien faire ?
 Eſtant au bel eſtat des fauoris couché,
 Et d'ailleurs n'eſtant point d'aucun vice entaché ?
 Ne di rien, ne fais rien en depit de Minerue :
 En cet Art ne veut point la Nature eſtre ſerue.
 Mais, amis, vous auez vn tel entendement,
 Que vous pouuez en vous en faire iugement.*

*Si quelquefois encor, ô Françoise ieunesse,
 Quelque œuvre vous voulez mettre dessus la presse,
 Il la vous faut soumettre au iugement exquis
 D'un sçauant, qui tout ait ce qu'en l'Art est requis.
 Et la garder neuf ans dedans le coffre enclose :
 Pendant vous pourrez corriger mainte chose.
 La parole parlée on ne peut deparler,
 Et l'œuvre mise hors ne se peut rappeler.*

*On raconte qu'Orphé, des grands Dieux interprete,
 Les humains qui viuoient d'une façon infete
 De massacre & de sang, sceut bien desauuager,
 Et sous plus douces loix hors des bois les ranger :
 C'est pourquoy l'on disoit qu'il sçauoit bien conduire
 Les Tigres, les Lions, aux accords de sa Lyre :
 Et mesme qu'Amphion (le gentil batisseur
 Des nobles murs Thebains) sceut par la grand' douceur
 De son Luth façonné d'une creuse tortue,
 Faire marcher des rocs, mainte roche abatue,
 Qu'il conduisoit au lieu que meilleur luy sembloit.
 Et les faisant ranger, en murs les assembloit.*

*Telle fut des premiers iadis la Sapience,
 De sçauoir separer, par prudente science,
 Le public du priué, du prophane le Saint,
 D'auoir par vn dous frein son appetit retrain
 D'un vague accouplement, d'auoir du mariage
 Ordonné les Saints droits, d'auoir trouué l'vsage
 De bastir les Citez ; dans des tables de bois
 Engrauant l'equité des droiturieres lois.*

*Voila comme s'aquist aux vers & aux Poëtes
 Vn honneur, vn renom tel qu'à diuins Prophetes.
 Puis Homere & Tyrté mirent des vers au iour,*

*Qui graues detournants les hommes de l'amour ,
 Les firent fuiure Mars : & par les vers à l'heure
 Des Oracles se fist la responce meilleure :
 Et furent mis en vers les beaux enseignemens
 Pour maintenir la vie en tous gouuernemens ,
 Et par la Muse encor fut la grace tentee
 Des Princes & des Rois , pour leur gloire chantee.
 Puis vinrent les derniers les ebats & les ieux ,
 L'agreable repos de tous trauaux facheux .*

*Premier ainfi iadis nos Poëtes Druides ,
 Nos Samothés Gaulois , nos Bards , nos Sarrornides ,
 Policerent la Gaule : & leurs vers animez
 Rendoient apres la mort les Princes plus aimez .
 Et mesme auparauant Dauid auoit choisie
 Pour mieux celebrer Dieu la sainte Poësie ,
 Et tant peurent ses vers que sans pompeux arroy ,
 Ce berger maïesteux de Poëte fut Roy .
 Ce que ie dis , afin que vous n'ayez point honte
 De faire d'Apolon & de la Muse conte ,
 De l'Apolon sur tout qui diuin & sacré
 Defancrant de Delos en France s'est ancré .
 Portez donc en trophé les despouilles payennes
 Au sommet des clochers de vos citez Chrestiennes .*

*Si les Grecs , comme vous , Chrestiens eussent escrit ,
 Ils eussent les hauts faits chanté de Iesus-Christ :
 Doncques à les chanter ores ie vous inuite ,
 Et tant que vous pourrez à despouiller l'Egipte ,
 Et de Dieu les Autels orner à qui mieux mieux
 De ses beaux paremens & meubles precieux :
 Et des autheurs humains , comme l'vtilite alette ,
 Prenons ainfi des fleurs la manne & la fleurete ,*

*Pour confirmer de Dieu les auertiffemens,
Contenus aux secrets de ses deux testamens.*

*Vous, Prelats, qui n'avez qu'à Dieu seul la pensee,
A luy seul soit aussi vostre Muse addressée :*
*Ainsi que ton du Val, Moulinet, chante nous
Cette grandeur de Dieu, qu'on voit reluire en tous.
Toy, Dangennes sçauant qui bois en la fontaine
De l'Hippocrene vraye, & de bouche Romaine
Et Gregeoise & Françoisse, epuises, bien disant,
Le puis de verité, dont tu vas arrosant
De Noyon la contree : ouure nous ta poiçrine,
Que nous goutions ici les fruits de ta doctrine.
De Cossé, qui ne quiers les Lauriers fletriffants,
Qui sur le mont menteur des Muses vont croiffants,
A ce recoin du monde, au mont ou Michel l'ange
Tient ferme sous ses pieds cette chimere estrange,
Plante par les beaux vers de Dieu les estandarts
Qui facent l'Ocean trembler de toutes parts.
Toy, race d'Espinay, qui de maison antique,
Deuot, polices seul ton Eglise Armorique,
Apren les flots Bretons, selon le saint Hebrieu,
A redire apres toy les louanges de Dieu.
Desportes, que ta Muse à Dieu toute tournée,
Ne soit des vers d'amour desormais prophanee :
Maintenant, fauori, (puisque dans le cerueau
Apolon t'a versé toute la celeste eau),
Arrouse, doux coulant, la Royale prairie
De l'onde que iamais on ne verra tarie.*

*Hé! quel plaisir seroit-ce à cette heure de voir
Nos Poètes Chrestiens, les façons receuoir
Du Tragique ancien? Et voir à nos misteres,*

*Les payens afferuis sous les loix salutaires
 De nos Saints & Martyrs? & du vieux testament
 Voir vne Tragedie extraite proprement?
 Et voir representer aux festes de Village
 Aux festes de la ville en quelque Escheuinage,
 Au Saint d'une Parroisse, en quelque belle Nuit
 De Noel, ou naissant vn beau Soleil reluit,
 Au lieu d'une Andromede au rocher attachee,
 Et d'un Persé qui l'a de ses fers relachee,
 Vn Saint George venir bien armé, bien monté,
 La lance à son arrest, l'espee à son costé,
 Affaillir le Dragon, qui venoit effroyable
 Goulument deuorer la Pucelle agreable,
 Que pour le bien commun on venoit d'amener?
 O belle Catastrophe! on la voit retourner
 Sauue avec tout le peuple! Et quand moins on y pense
 Le Diable estre vaincu de la simple innocence!
 Ou voir vn Abraham, sa foy, l'Ange & son fils!
 Voir Ioseph retrouvé! les peuples deconfis
 Par le Pasteur guerrier qui, vainqueur d'une fonde,
 Montre de Dieu les faits admirables au monde!
 C'est vn point debatue par argumens diuers,
 Si de Nature ou d'Art se compose vn beau vers,
 Et laquelle des deux plus on estime & prise
 En vers, ou la Nature ou la Science aquisse:
 Quand à moy ie ne voy que l'Art ou le Sçauoir,
 Sans veine naturelle, ait beaucoup de pouuoir:
 Ni que, sans la Science, vne veine abondante
 Soit pour bien faire vn vers assez forte & puissante:
 Et tant bien l'un à l'autre aide, fert & suuient,
 Et d'amiable accord s'vnit & s'entretient,*

*Que si Nature & l'Art ne sont tous deux ensemble ,
Vn vers ne se fait point bien parfait , ce me semble.*

*Or celui qui parvient enfin au haut sommet
Ou le but désiré de ce bel Art se met ,
Qui se fait remarquer par la belle couronne
Du laurier verdoyant qui son chef environne ,
A porté des l'enfance vn monde de travaux ,
Enduré chaud & froid & souffert mille maux ,
N'a connu de Bacchus la liqueur honorée ,
Ni la belle Venus des autres adorée.*

*Qui sçait d'un pouce expert à bien raver les Dieux
Joindre au Luth la douceur d'un vers mélodieux .
En aprenant il a quelque fois craint son maître ,
Et sceu premièrement cet Art aussi cognoistre :
Aujourd'huy c'est assez de dire & se vanter
Que sa Muse sçait bien de beaux vers enfanter :
Moy, ie fay bien un vers, soit à l'Italienne ,
Soit à le mesurer à la mode ancienne.
Si Mecæne viuoit, ainsi comme autre fois ,
Ie serois à bon droit son Virgile François.
La Pelade & le mal venu de Parthenope ,
Puisse par tout saisir cette vanteuse trope ,
Ces Poëtaïstres fous qui, pour sçauoir rimer ,
Pensent comme bons vers leurs vers faire estimer :
Ie n'ose de ma part ni confesser ni dire
Qu'un vers ie puisse bien fredonner sur la Lyre :
Ains ie reconnoistray franchement deormais
Que ie ne sçay cela que ie n'aprins iamais.*

*Comme vn crieur public à l'encan sçait attirer ,
Sous ombre de profit, la tourbe populaire ,
Pour luy faire acheter les meubles des deffuns :*

Tout

*Tout ainſi le Poëte , au fumet des parfuns
 De ſa bonne cuiſine & de ſa grand' deſpence
 Chacun attire à luy , comme par recompence :
 Et riche par prezents attrayant les flateurs ,
 Il orra de ſes vers mille contes menteurs :
 S'il eſt homme qui tienne vne table friande ,
 Donnant franche repue on vient à ſa viande ,
 Et ſ'il ſçait liberal & preſter & pleger ,
 Pour aider au beſoin ceux qui ſont en danger
 Ou de perdre vn procez ou de ſouffrir dommage :
 Ce ſeroit grand' merueille, eux luy faiſant hommage ,
 Qu'il les peuſt remarquer ou vrais ou faux amis :
 Se maſquer le viſage aux flateurs eſt permis.*

*Si doncques riche & grand tu deſires de faire
 Plaiſir à telles gens tout franc & volontaire ,
 Ne les prens pour iuger tes vers aucunement.
 Car eleuants leurs voix , ſourians faintement ,
 Te diroient : ô quel vers ! ô quelle douce veine !
 Comme Nature & l'Art , tu ſçais ioindre ſans peine !
 Que ces vers ſont bien faits ! & fauſſement ravis ,
 Repaiſtront la deſſus leurs eſprits affouuis :
 Feront plouuoir encor deſſus tels rudes carmes ,
 De leurs yeux façonnez , quelques flateuſes larmes ,
 Ils drefſeront au Ciel les yeux en t'admirant !
 Comme ceux , que iadis on alloit requerant
 A gages , pour pleurer , aux grandes funerailles :
 Qui faignant lamenter du profond des entrailles ;
 Diſoient & faiſoient plus par leur pleurer moqueur ,
 Que ceux la qui pleuroient leurs amis de bon cœur :
 Ainſi le flateur faint , d'vn deguiſé ſourire ,
 Plus que le vray loueur ſ'ebahit & ſ'admire.*

*Les grands, ainsi qu'on dit, font quelquefois tenter
 Vn homme par le vin, pour l'experimenter,
 Le font boire d'autant, luy font faire grand' chere.
 Pour sçauoir s'il pourroit bien celer vne affaire :
 S'il est d'amitié digne ils veulent lors sçauoir :
 Par espreuue se peut vn mal apercevoir.
 Aussi faisant des vers tu te dois donner garde
 D'vn esprit qui se masque, en sa façon mignarde,
 De la peau d'vn Renard : aujourdhuy rarement,
 On trouue des amis de libre iugement.*

*S'on recitoit des vers à Quintil, dit Horace,
 Il disoit : mon enfant, il faut que ie t'efface
 Cet endroit, & cet autre : & corriger ceci :
 Tes vers n'ont point de sens, n'ont point de grace ainsi.
 Si tu luy confessois ne pouuoir mieux escrire,
 Ayant beaucoup de fois taché de les reduire :
 Lors il te les faisoit tout du long effacer,
 Et sçauoit de nouveau plus beaux les retracer,
 Te les faisant remettre & tourner sur l'enclume,
 Il les repolissoit des bons traits de sa plume.*

*Mais si mieux on aimoit defendre sa fureur,
 Que de les r'agencer, corrigeant son erreur,
 Plus rien ne t'en disoit, estimant chose veine
 De perdre apres tes vers son conseil & sa peine :
 Et seul te permettoit de prifer sans riual,
 Comme aueugle en ton fait, toy, ta faute, & ton mal.*

*L'homme bon & prudent, d'ame non violante,
 Reprend des vers grossiers la rime mal coulante,
 Et les vers qui ne sont polis & relimez,
 D'vn trait de plume sont par luy defestimez :
 Il retranche d'vn vers comme chose ocieuse*

*L'ornement superflu , la pompe ambicieuse ,
 Il donne vne lumiere au passage obscurci ,
 Il rend vn dire obscur beaucoup plus eclarci :
 Et ce qu'il faut changer , clair voyant il remarque ,
 Prenant l'authorité que prenoit Aristarque :
 Et si ne dira point : Pourquoi veux-ie offenser
 Mon ami pour si peu ? Ce peu peut radresser
 L'homme qui s'alloit perdre à la sente egaree
 Qu'on voit estre sans fruid des hommes separee :
 Car en ayant le faux pris pour la verité ,
 Moqué dans son ouurage il se fust depité.*

*Il est vne autre humeur d'hommes qu'on dit Poëtes .
 Inconstans & legers , comme des Giroëtes
 Qui vont vireuoltant . à tous vents , sur les tours :
 Ces gens mal affeurez , par incertains detours ,
 Veulent gagner du Mont la cime double & haute :
 Ils ont la volonté : mais par la grand' defaute
 De la Lune (qui n'est forte comme Phœbus)
 Qui leur ceruelle occupe , en l'Art font mile abus .
 Ils font cent mile vers , ou Megere preside ,
 Qu'au lieu de Caliope , ils prennent pour leur guide.*

*Le sage doit fuir ces hommes affolez ,
 Autant comme on feroit les poures verolez ,
 Ou bien les furieux pleins d'erreur frenetique
 Et pleins d'opinion deuote & fanatique :
 Mais les petits enfans en tous lieux les suiuront ,
 Les garçons debauchez avec eux se riront ,
 Imitant toutefois les pitaux de Village ,
 Qui suiuent vn chien foul tourmenté de la rage ,
 Quand l'vn epoinde du bruit de ses voisins prochains ,
 Prend en hâste vne fourche , & l'autre entre ses mains*

*Vn vouge bien trenchant, s'asseurant de defence
Si l'animal cruel leur veut faire vne offence.*

*On voit leurs vers escrits par tout aux cabarets,
Farouches & gourmans ils vont dans les forests,
Après vne debauche importuner les Muses,
Mestlant en leurs discours mille choses confuses :
Ils seruent bien souuent aux Seigneurs de plaisants,
Vanteurs, iniurieux, iureurs & medifants.*

*D'ailleurs les courtifans les incitent sans cesse
A chanter leur amour de quelque grand' Princeffe :
Et leur derniere fin c'est de mourir batus,
Langoureux, verollez, déchirez, deuestus,
Dedans vn hospital, si leur fureur subite,
Pour irriter quelqu'un morts ne les precipite :
Et ne reste rien d'eux, que contre les parois
Les noms qu'ils egalioient aux noms des plus grands Rois.*

*Horace de son temps vouloit qu'en patience,
On laissast de ces fols l'indiscrete science :
Et si quelqu'un d'entre eux (tandis qu'il vomiroit
Mille vers que, rai, seul il admireroit
Ainsi que l'oïseleur, trop ententif à prendre
Les oïseaux à qui sots les filez il veut tendre)
Tomboit dedans vn puis, ou dans vn creux profond,
Bien qu'il criast d'embas longuement contremont :
Amis, secourez moy, mes voisins, ie vous prie,
Tirez hors de ce puis ce malheureux qui crie.
Il dit qu'il ne faut pas à son secours aller,
Ni pour le retirer la corde deualer :
Que sçait il si ce fol de fait apens luymesme
S'est point allé ietter en ce peril extrefme,
Et s'il veut glorieux qu'on l'aille secourir ?*

Il conte, à ce propos, qu'ainfi vouloit mourir
 Vn Poëte en Sicile : Empedocle, pour estre
 Estimé comme vn Dieu qu'on a veu disparestre,
 Secret s'alla ietter dans Mongibel ardent :
 Qu'il soit loisible donc à ces fols, cependant
 Qu'ils seront en humeur, de mourir ou de viure
 Ainfi comme ils voudront, pour Empedocle suiure :
 Qui sauue ces gens là, s'oposant à leur mort,
 Il s'opose à leur gloire & leur defend le port :
 Les gardant de passer l'onde non renageable,
 Ils tiennent ce bien là facheux & dommageable :
 Auffi bien d'autrefois, d'vn esprit resolu,
 Ils voudront de rechef cela qu'ils ont voulu :
 Desireux d'acquérir vne gloire nouvelle
 Par ce mourir fameux, qui les tient en ceruelle.

Mais courtois de ces fols il faut auoir pitié,
 Les garder, secourir, d'vne douce amitié :
 Et prier le grand Dieu que leur ame agitee
 Du Demon tourmenteux ne soit plus tourmentee.
 Comme vn Alambiqueur tire des mineraux
 L'esprit, la quintessence & vertu des metaux,
 Fait des eaux de parfum, des huiles salutaires,
 Et sçait bien allier maintes choses contraires :
 Tandis souuentefois de faux coin, faux alloy,
 Il frape monnoyeur sur la face du Roy :
 Tout ainfi maint Poëte ayant à gorge pleine
 Beu de l'onde sacree à la docte Neuuaine,
 Fera mile beaux vers : Mais souuent orgueilleux
 Il meslera des traits mutins & perilleux :
 Et souuent contre Dieu, superbe, il outrepasse,
 Par folle opinion, les loix du Saint Parnasse :

*Et puis il deuiet foul : car Dieu le veut punir
 D'auoir aux Saints Edits voulu contreuenir ,
 Et deslors plein de gloire & de fotte vantance ,
 Il fera le vangeur de son outrecuidance :
 Et si n'aparoist point pourquoy , si furieux ,
 Il veut hauffer au Ciel son vers ambitieux ,
 Ni quelle est la raison de sa fureur si grande ,
 Ni quel vice mutin sur son ame commande ,
 Ou s'il a le tombeau de son pere brouillé ,
 Ou si dedans son sang , son sang il a souillé ,
 Polu les saints autels , & que par penitence ,
 Il luy fust de besoin de punir cette offence.
 Il est pourtant tousiours incensé caqueteur .
 De ses vers à chacun importun reciteur :
 Comme l'Ours irrité , si de sa caue il ose
 Deffaire les barreaus , rompre la porte close ,
 Loin il chasse tous ceux qui marchent deuant luy :
 L'ignorant & le docte ainsi craignants l'ennuy ,
 S'enfuiront autrepars : Si quelqu'un il arreste ,
 De ses vers iargonant il luy rompra la teste :
 Car comme la Sangsue ayant trouué la chair ,
 Il s'emplira de sang , auant que la lacher.
 La fureur de ces fous , l'erreur des Poëtaftres
 Suiuis , malencontreux , de quintes , de defaftres ,
 Se decouure bien tost : Et se decouure aussi
 La passion de tous sous vn voile obscurfi :
 Car chacun va tousiours ou le plaisir le tire ,
 L'un souhaite Bacchus , l'autre Venus desfire :
 Homere a tant souuent fait les Dieux banqueter ,
 Que d'aimer le bon vin des Grecs se fist noter :
 Car comme on vit iadis que le peintre Arélie*

*Decouvroit par ses traits sa lasciue folie ,
 En pourtrayant au vif, sous chacun sien pourtrait ,
 Celles dont il auoit defia senti le trait ,
 Aux Temples ayant paint les Romaines deesses ,
 Par leur face on connut aisement ses maistresses :
 Ainsi voit on souuent que beaucoup d'escriueurs
 Descouurent leurs desirs, decourant leurs labeurs :
 Tant qu'il est bien aisé de coter la pensee,
 Qui leur ame retient aux vices enlassée.*

*Or, Sire, vous offrant souuent de mes escriis,
 Importun ie craindrois de pecher mal apris
 Encontre le public : voyant que vos espales
 Seules portent le fais des affaires des Gaules :
 Toutefois puis qu'il plaist à vostre Maiesté
 Que de moy fust escrit des vers quelque traité,
 M'ayant tant honoré que daigné m'en escrire :
 A vous, ô mon grand Roy, le Prince de bien dire,
 Et de toute vertu, qui d'esprit excellent,
 Retenez par douceur ce Siecle turbulent :
 Le presente cet Art de Regles recherchees,
 Que sans Art, la Nature aux hommes tient cachees :
 Non pour vous enseigner (bien qu'en mesmes raisons
 Horace ait autrefois enseigné les Pisons),
 Mais afin que la Gaule, ainsi que vous sçauante,
 De ses enseignemens, à l'auenir se vante :
 Et que tous ces esprits, qui de mots entassez
 D'vn ordre non suiui font des monceaux assez,
 Se reglant ne soient plus à ces Singes semblables,
 Qui, regardans bastir des maisons habitables,
 Tenterent plusieurs fois, marmots & babouins,
 Le mesme, mais en vain : n'ayant pas les engins*

*Propres à cet effet : & leur menagerie
Ne fut rien à la fin que toute Singerie.*

*Je composoy cet Art pour donner aux François ,
Quand vous, Sire , quittant le parler Polonnois ,
Voulutes , reposant deffous le bel ombrage
De vos Lauriers gaignez , polir vostre langage ,
Ouir parler des vers parmi le dous loisir
De ces Cloestres deuots ou vous prenez plaisir :
Ayant aupres de vous, comme Auguste, vn Mecœne .
Ioyeuse, qui sçauant des Virgiles vous mene,
Des Horaces, vn Vare, vn Desportes qui fait,
Composant nettement, cet Art quasi parfait.*

*Depuis vn chant plus haut i'entrepri tout celeste ,
Alors que Mars , armé du dernier Manifeste ,
Me rabaiſſa la voix. Je demeuray soudain ,
Comme dans la forest demeure vn petit Dain ,
Qui voit vn Ours cruel , au pied d'vne descente ,
Ouurir les flans batans de sa mere innocente :
Il fuit par la broſſaille, il fuit de bois en bois ,
Timide & defiant il pense à chaque fois
Reuoir l'Ours qui sa mere & la France deuore :
Depuis ce iour tout tel ie suis poureux encore.*

*Je viuoy cependant au riuage Olenois ,
A Caen, ou l'Ocean vient tous les iours deux fois,
Là moy De Vauquelin content en ma Prouince
Preſidant ie rendoy la Iuſtice du Prince.*

FIN.



SATYRES

FRANÇOISES,

AV ROY DE FRANCE

ET DE NAVARRE, HENRY III.

Par le Sieur De la Fresnaie
Vauquelin.

LIVRE PREMIER.



A CAEN,

Par CHARLES MACÉ, Imprimeur
du Roy.

1 6 0 4.





DISCOVRS

P O V R S E R V I R

D E P R E F A C E S V R

le fujet de la Satyre.



A Satyre estant vne sorte de Poësie qui n'est pas encores si commune en nostre France que les Tragedies & Comedies: i'ay bien voulu toucher quelque chose de l'antiquité de ce fujet, pour en donner plus claire & facile intelligence: me persuadant que quand il sera connu, il se pourra trouver autant vtile & agreable en nostre langue, que nul autre quel qui puisse estre. Pour donc sçauoir d'ou il a pris son origine & son commencement, il faut entendre qu'aux premiers temps que le monde sortoit de son enfance, & que les gents estoient encores

ignorants & groffiers, ayans pluftoft les mœurs fimples & naturelles, que fines & artificieufes, ils auoient accoutumé, comme bons & deuotieux, de facrifier à leurs Dieux, & d'accomplir leurs vœux avec grande feſte & ſolennité. Ce qu'ils faiſoient en toutes ſaiſons : mais beaucoup plus communement au temps de la moisſon & des vendanges : d'autant que ſ'aſſemblans chacun en leurs champs, par diuerſes familles & compagnies, ils dreſſoient des autels de ramee, de branchages & de gazons, aufquels ils mettoient le feu en ſacrifiant à Bacchus vn Bouc, (qui ſ'apelle Tragos en Grec) & chantoient à qui mieux mieux vne maniere de vers tous ruſtiques & mal polis : & de leur chant & de ce Mot Tragos, (comme qui euſt dit, chanſon du Bouc,) eut ſon origine la Tragedie. Pour cette meſme cauſe on donnoit vn Bouc à celui qui auoit le mieux chanté. Et la raiſon pourquoy ils immoloient pluftoft vn Bouc à Bacchus qu'vn autre animal, eſtoit que par ſon brouſt & viande, il nuifoit plus aux vignes que les autres animaux. A l'heure donc la Tragedie n'eſtoit autre choſe, qu'vn remercement à Dieu de la bonne vendange, & vne louange de ſa bonté, de ſa largeſſe & de ſa grandeur. Mais pour ce que les hommes Grands Tyrans & puiffants, commencerent depuis à vſurper les louanges qui appartenoient aux Dieux, il ſe trouua des perſonnes de gentil entendement, qui commencerent

aussi à montrer par leurs vers, combien la vie des hommes estoit fresse, debile, & infortunee, au respec de la bienheureuse felicité de Dieu. Ce que voulant faire voir par exemples, ils ramenuoient les calamitez des Roys & des Princes, lesquels estoient tombez de leur grand et magnifique estat, en misere & en poureté. Qui fait croire que de là, la Tragedie, telle quelle est maintenant eut son commencement. Au moyen de quoy les Tragedies sont toutes fondees sur faits tous vertueux & pitoyables : & bien qu'elles soient à leurs entrees quelquefois pleines d'alle-gresse, toutefois à la fin elles sont toutes doulou-reuses : sinon celles d'Euripide, qui finissent en ioye & contentement, comme l'Alceste, l'Ifiginie, l'Ion, &c. Ce qui a fait inuenter aux modernes le mot de Tragicomedie, duquel les anciens Grecs & Latins n'vsoient point. La Comedie au contraire est fondee sur faits tous vitieux, mais non de telle forte que le vice ne s'en puisse bien amender & reparer : Et tout ainsi qu'en l'vne ne sont introduits que Roys & Princes bien nour-ris & bien appris, aussi en l'autre ne se voient que des personnes vulgaires & de moyenne condi-tion, qui pour auoir debauché & suborné vne fille ne font cas de l'épouser pour couvrir leur faute & euter la punition du peché : & tousiours finit en noces ou autre contentement cette Co-medie : laquelle eut son origine en cette sorte : Deuant que les Atheniens eussent basti leur Cité

ils faisoient leur demeure en des tentes & pail-
lons, ils habitoient aux champs en des bordes &
cabanes, & deuant que sacrifier à leur Apolon
Nomien, Dieu des pasteurs & Bergers, ils s'af-
sembloient en grandes compagnies & grandes
assemblees, & buuant & mengeant tous ensem-
ble, ils faisoient grand' chere, ils faisoient mille
ieux, passoient le temps à diuers plaisirs & chan-
toient vne infinité de vers, toutefois goffes &
mal faits : lesquels ils apeloient Comedie, de Co-
mos, ou Comoï qui signifient en Grec, Assemblee
ou Mengerie publique: comme qui diroit, Chanfon
d'assemblee & de grand' chere. Et cette Comedie
ainfi faite ne contenoit autre chose, que des vers
& des chants, qui principalement reprenoient
les vices & les fautes d'autrui. D'ou fortirent
depuis les escriueurs de l'antique Comedie : qui
nottoient & découuroient, avec grande liberté,
non seulement les vices des absents, mais bien
souuent aussi ceux des personnes presentes. La-
quelle liberté de reprendre seruit long temps
aux vertus & aux bonnes mœurs : pour ce que
plusieurs ayans crainte d'estre decouuers & dif-
famez pour leurs vicieuses actions & mauuais
deportements, s'abstenoient de choses infames
& deshonestes, & se gardoient de se faire re-
marquer de faute & de peché, qui peult estre
manifesté au public. Mais afin que les Poëtes de
ce siecle là peussent taxer plus librement les vi-
ces & les defauts voluptueux & lascifs de chacun

ils introduisoient deuant tous quelques Satyres, qui sont especes de Dieux habitans les forests, ayans des cornes au front & des pieds de Bouc, qui sont foletons ehontez & impudens, & qui sur tout se recreent de paillardises & choses lasciuës : & comme encore nos derniers maieurs, qui faisoient représenter quelques ieux, Farces, ou Moralitez en public, mettoient quelquefois en auant vn fol, vn bouffon, vn badin, pour parler en plus grande liberté : ainsi en ce temps là, ceux qui n'auoient pas la hardiesse de dire les méchanfetez & mauuaitiez d'alors, ils se couuroient de l'ombre & du nom de ces Satyres. En cette maniere fut introduite la Satyre antique & la Comedie : Lesquelles à peu pres estoient semblables au vers & au suiet : mais elles differoient en ce qu'en la Comedie on ne representoit point de Satyres comme en la Satyre. La Satyre donc & la Comedie sortirent incontinent apres l'antique Tragedie. Mais depuis que les Grecs eurent vû par vn long temps de cette façon d'écrire, ils commencerent à deuenir vn peu trop licentieux par ce qu'estant gaignez par prieres, ou corrompus par presents, ils se mirent à diffamer & dire mal des plus gents de bien. Qui fut occasion de faire la Loy par laquelle il estoit deffendu de faire vers diffamatoires contre aucun homme viuant, ne qui fust taxé par son nom. Pour cette raison Menandre trouua l'inuention de la nouvelle Comedie, & fut reietee la liberté de dire

d'Aristophane. Finablement Lucilius à Rome fut le premier inuenteur de la nouvelle Satyre. Il estoit né de la ville d'Aronce, homme docte, d'un sçauoir vehement & d'un courage franc & libre : lequel retint & conserva la vieille vsance de reprendre les vices : mais il changea la maniere & façon des vers, moderant quelque peu la premiere liberté en consideration & consequence de la Loy. Mais pour ce que ses vers alloient & fautoient d'un vice à l'autre, suiuant la coutume des Satyres, le nom de Satyre demeura à ce genre d'escrire. Or la Satyre doit estre d'un stile simple & bas, entre celui du Tragic & du Comic, imitant & representant sur tout les choses Naturelles, d'autant qu'il doit suffire au Satyrique de reprendre ouuertement & sans artifice les fautes & les vanitez d'autrui. C'est pourquoy ceux-là ne meritent de louange qui escriuant des Satyres vsent d'un stile trop élevé : car ce seroit faire des vers Heroïques, qui requierent vn air haut & magnifique. Ce qui fait qu'au commencement de ces graues Poësies on inuoque quelque Deité, quasi confessant que ce qu'on doit chanter surpasse les forces de l'entendement humain, chose qui n'auient point en la Satyre : à raison qu'elle traite de choses basses, humbles & communes. Aussi les Satyriques ne commencent leurs ourages avec inuocation ou autre merueille : ains avec quelque dedain, quelque courroux ou autre telle façon de dire, comme s'ils e-

stoient prouoquez & presque forcez par l'abondance & multitude des vices, à s'éleuer pour les reprendre, ne se pouuants taire estants piquez de l'eguillon d'un si juste depit. Dauantage on introduit seulement des gents de moyenne qualité à discourir & parler en la Satyre, comme flatteurs, esclaves, seruiteurs & autres telles gents : & par occasion on y entremesle des contes & des fables de choses pareilles & basses. Au contraire aux Poësies Heroiques on ne met que des Princes, des Heros & des grands & genereux Capitaines : des gestes & exploits desquels le Poete chantant, embellit son œuure & ses discours, comme aussi de mille fictions, de beaucoup de figures, de harangues & descriptions : de phrases & paroles, eslues & choisies d'entre la naïueté du parler de sa nation. Mais la Satyre ne demande que la verité simple & nue, & des paroles du cru du pays de celui qui escrit sans s'éleuer ni rabaisser trop en son propos. Telle est la maniere d'escire d'Horace entre les Satyriques, avec des vers si naïfs & si bas, que bien souuent il n'y a point autre difference entre eux & la prose que la mesure & la quantité, desorte qu'à grand' peine ils semblent meriter le nom de Poësie. Aussi il a compris les Satyres sous le nom de Sermons, pris du mot Latin *Sermo*, qui n'est autre chose que le deuis familier & commun d'entre vn ou deux deuisants ensemble. Et pour cette raison (& que pareillement Horace reprend les vices

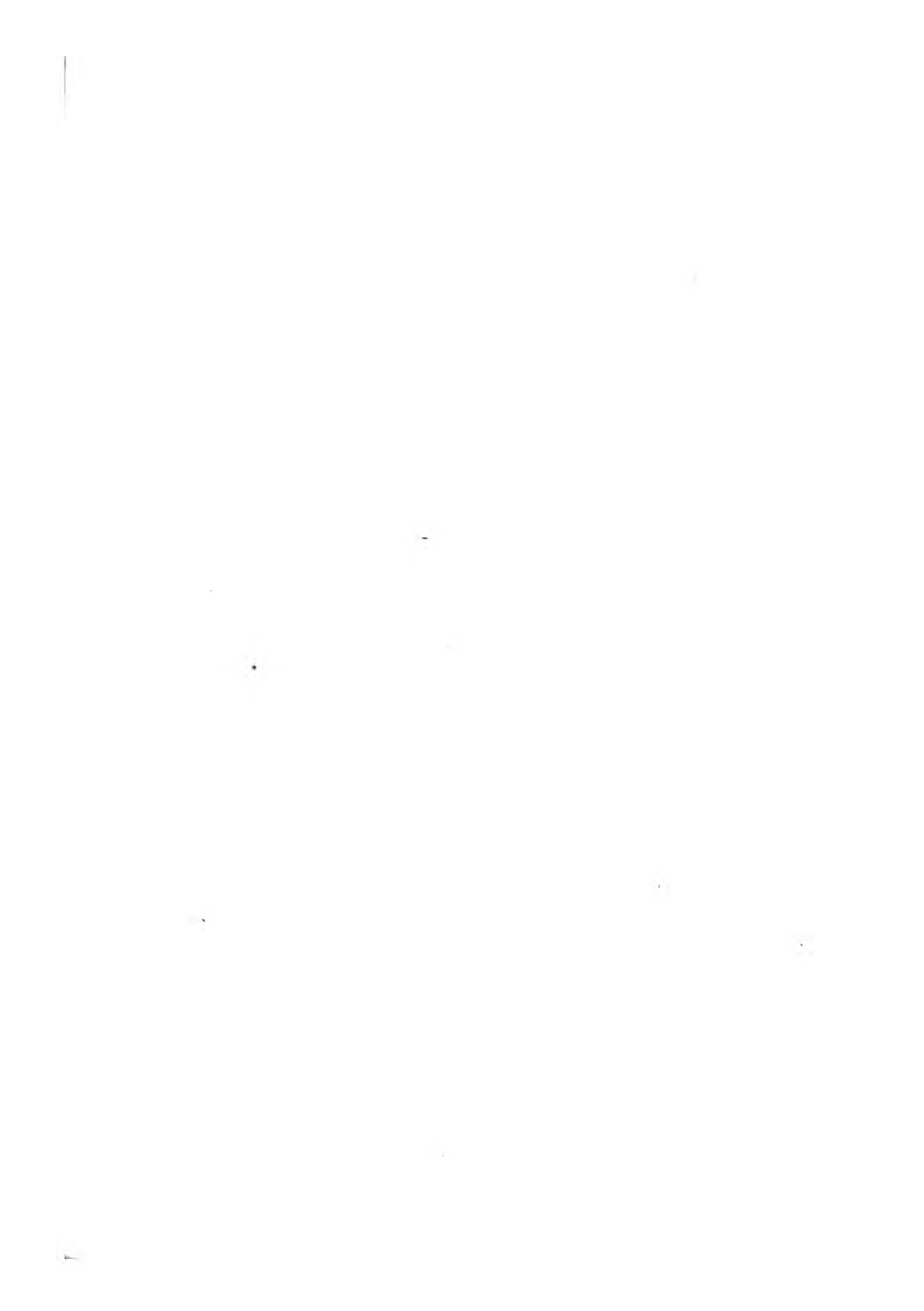
en ses Sermons) il est vray semblable que l'usage a fait appeler de ce nom les predications de nos prescheurs. Donc il ne faut douter que la Satyre ne soit vne espece de Poësie, qui fera merueilleusement plaisante & profitable en nostre François, pourueu qu'on s'abstienne de diffamer personne en particulier, & qu'on ne se licentie par vengeance ou autrement à faire des vers pleins de medifance, d'iniure & de menterie, tels que sont les Cocqs à l'Asne : lesquels prindrent pied & succederent aux Syluantez de nos Poetes Vualons & Prouençauls, qui auoient imité proprement en nostre langage les Satyriques Latins. Enquoy Marot (lequel regla le premier cette façon de Cocqs à l'Asne) se contint assez modestement, retenant la douceur & naifueté de nostre François (auquel il excelloit sur tous ceux de son âge) il adoucissoit ses sornettes & brocards de tel iugement, que ceux à qui il importoit de s'en ressentir les comporterent doucement. Mais vne infinité de Rimeurs qui sont venus apres, & qui chaque iour, comme Singes, pensent contrefaire leur premier autheur, ont fait & font des Cocqs à l'Asne, & des Asnes au Cocq, qui sont vers iniurieux & diffamatoires, plustost dignes d'estre bruslez avec leurs peres, que d'estre veus d'aucun homme d'honneur. Il faut donc fuir cette façon d'escrire : & retenir par ce que nous auons dit (& plus au long en nostre Art Poetique) qu'au suiet de la Satyre ne sont requis l'ornement,

l'embellissement ni la douceur de dire que requiert la matiere Epique & Heroique : mais y est requise vne aigreur meslee de quelque sel poignant en general, adoucie de quelque trait ioyeux & sentencieux. Les ignorants tachez des vices communs aux vulgaires, se facheront de se voir depeints & remarquez en la Satyre, comme si le Poete auoit pensé à dechiffrer leurs mœurs & à les reprendre : Mais les sages & aisez se plairont de la lire, encores que leur naturel & leurs fautes y soient descrites & touchees : mesme par tel aduertissement se corrigeront : & noteront les defauts que beaucoup n'aperçoient point en eux. Que le suiet de la Satyre soit donc pris d'une chose commune : enquoy faisant il ne faut que l'auteur luy mesme se pardonne, ains qu'il depaigne le premier ses imperfections. Quelques anciens ont remarqué, que Lucilius estoit trop aspre & feuere, mais Horace estoit plus doux & moderé en ses dedains, lesquels il cachoit dauantage aux commencemens de ses Satyres : Iuuenal d'un stile entre les deux les découuroit plus fort, chacun auoit son stile particulier, comme Perse l'a different de tous les autres. C'est vne chose aussi que j'ay notee, qu'il n'y a pas grande difference entre les Epistres & les Satyres d'Horace, fors que volontiers il escrit ses Epistres à gents absents & à personnes éloignées : & qu'il semble qu'en ses Satyres son intention ait esté d'arracher le vice du cœur des

hommes, d'en defricher & deraciner les mauuaises herbes : pour en fes Epiftres y planter au lieu les vertus, & y enter & greffer des fruits d'un bon ordre. Je di ceci d'autant qu'ayant en diuers lieux imité Horace, tant en fes Epiftres qu'en fes Satyres, i'ay diuerfement entremeflé les miennes fous mefmes tiltres : comme a fait l'Ariofte : lequel i'ay pareillement fuiui en quelques vnes. Je ne diray rien de ma façon d'efcrire, finon que quelque imitation que i'aye faite, & quelque liberté d'efcrire que ie me fois permife, i'ay tâché à ne sortir hors des limites qui doiuent borner les affections d'un homme de bien & Chrestien, fans toutefois m'entremettre de parler des questions de la fainte Theologie, dont ie ne fay profession. Je confefferay en passant qu'encor que la simplicité requife en la Satyre & la franchise de parler qu'on trouuera dans mes vers, me deuffent excufer en mon ftile : que toutefois i'euffe bien defiré pouuoir contenter les hommes de cet âge avec vn langage plus net & poli que le mien : & tel que ie le voy aux ouurages de beaucoup, qui l'ont non feulement adouci fur le meilleur Idiome François, mais ont tellement naturalisé les manieres de parler Grecques, Romaines, Italiennes & Efpagnoles, qu'elles semblent auoir cru en nostre propre terroir. Ce que ie n'enten pas du parler d'aujourd'hui, quand il est tout confit en antitheses & contrarietez, & dont vferent quelques Latins fous l'Empire de

Neron : Parler di-je, que quelques Italiens font tenir aux Pedants & aux Docteurs introduits en leurs Comedies : & duquel iamais le graue Virgile, Ciceron & autres Peres de la langue Romaine, n'vferent en leurs vers ni en leurs escrits. Je ne le di pas pour blamer du tout ces figures pointues, ni moins pour m'en formaliser autrement, i'en parle sans querelle. Mais pour les prier de m'excuser en ma franchise & en ma façon d'escire (que ie reconnoy vraiment bien maigre & sterile) & confiderer qu'ayant fait voir de mes vers à la France il y a prés de cinquante ans, il seroit trop tard de me deguifer deormais, & bien difficile de changer mon stile & ma main. Toutefois ie me rauise, les vers maintenant font en peu d'estime, Lecteur, n'achette point les miens : au moins ie n'auray que faire par ce moyen, que tu m'excuses, & toy, tu n'auras moindre contentement.







SATYRES

FRANÇOISES,

AV ROY.

Par le SIEVR DE LA FRESNAIE
VAVQVELIN.



GRAND ROY, dont la valeur a recon-
quis sa France

Et dont le braue esprit a vaincu l'igno-
rance,

O que i'ay de regret en ma premiere ardeur,

De n'auoir, mon grand Roy, chanté vostre grandeur!
Celebré vostre nom en vers autant durables,
Que vos belles vertus sont à tous admirables!
En Cigne transformé, d'un vol audacieux,
L'auroy bien tost passé les nouveaux & les vieux :
Et peut estre passé le mieux volant qui passe
Iusqu'au plus haut sommet du montueux Parnasse.
Mais à mes derniers ans, à moy qui suis grison,
Me charger de ce fais il est hors de saison :

*L'âge n'est plus semblable, & n'est plus ma pensée,
D'un furieux Phœbus, comme alors, incensée.*

*Nos anciens François retournants las & vieux,
Après avoir vaillants deffendu les saints lieux
De la cité diuine : & fait rougir la terre
Du sang des Mescreans, qui leur faisoient la guerre,
Mettoient les armes ius : Et les preux Banerets
Depouilloient leurs haubers, greues & solerets :
Et l'Ecu qui pendoit à la large couroye
Richement estoffé de grand' boucle & de foye :
Et la cotte de Maille & l'Armet menaçant,
Timbré d'un beau signal de la crête naissant
En figures d'oiseaux ou d'animaux, issantes
De diuerses couleurs les seruiettes bouffantes :
(Les moindres Cheualiers apportoient leurs Pennons,
En leurs lances ayans des vermeils Gouffanons)
Avec leurs coutelas, leurs Banieres ployees,
Et leurs Cottés par tout de Blasons armoyees.
Cet amas ils mettoient aux Eglises voué,
Comme un noble trophé de chacun auoué :
Et vieux se retiroient dans les champs soliteres,
Ou bien Religieux aux deuots monasteres :
Depeur qu'estants recrüs d'age vieil & flouet,
Ils ne seruissent plus à Mars que de iouet,
S'ils estoient employez : Ainsi ie suis en crainte,
Voyant mes Lauriers secs & mon ardeur esteinte,
De demeurer faiblet accablé sous le fais,
Mon Roy, si i'entrepren de chanter vos grands fais.*

*Mon bon Ange souuent en l'oreille me sonne,
Comme sage ie doy gouuerner ma personne :*

Et

*Et me dit : defai-toy du vieil cheual, afin
 Que boiteux ne deuienne & pouffif à la fin :
 Et depeur qu'au befoin au combat ne te faille,
 Et te face moquer le iour d'vne bataille.
 C'est pourquoy maintenant ie quitte le Laurier,
 Les vers & passetemps de ce plaisant metier :
 Je ne suis plus poli, ie ne sçay plus les modes
 De faire des Sonnets, des Stances, ni des Odes,
 Ni des Airs amoureux qu'on chante en vostre Court :
 Mon stile n'est plus fait à la mode qui court.
 Je cherche seulement parmi la vray-semblance,
 Ou gist le veritable, ou gist la bienseance,
 Qui conuient à chacun : mesme à bien demeller
 Le Mal qui bien souuent se fait Bien appeller.
 Je compose, i'escris, ie cotte maint passage,
 Pour en mettre le fruit tout soudain en vsage :
 Et sans m'affuiettir à nul autheur certain,
 Je pren tantost du Grec & tantost du Romain
 Ce qui me semble bon : essayant de confire
 Auec leur sucre dous, soit Epistre ou Satire :
 Et quelquefois ie pren des vulgaires voisins,
 Pour mettre en mon iardin, des fleurs de leurs iardins.
 Je vay, ie vien, ie cours, quelque part que l'orage
 Me vueille transporter, i'aborde le riuage.
 Tantost legerement dispos ie vay nageant
 Dans les ruisseaux des mœurs : & tantost me plongeant
 Dans la mer des raisons, graue prendre i'essaye
 Celle qui me semble estre entre elles la plus vraye :
 Et souuent me rendant populaire, pourtant
 De la vertu ie suis vn aspre combatant,*

*(Et toujours mon Abeille en son miel Satyrique,
 Reserue vn eguillon, dont le vice elle pique)
 Tantost ie me derobe & me laisse emporter
 Pour des autheurs plaisans quelquefois regouster :
 Et tâche d'asseruir les choses à ma vie,
 Sans toutefois la rendre aux choses asseruie.*

*Comme longue la nuit semble estre au ieune amant,
 A qui Life a promis & toutefois luy ment :
 Et comme long le iour aux ieunes fiancees,
 Quand on fait retarder leurs noces commencees :
 Et comme paresseux semble l'an aux mineurs,
 A qui la mere est rude & durs les gouuerneurs :
 A mon regret ainsi le temps ingrat se passe,
 Qui tarde mon espoir, que soigneux ie ne face
 Quelque ouurage qui puisse en bon enseignement
 Profiter, comme au riche, au pòure egalement :
 Et dont ieunes & vieux aussi puissent aprendre
 Comme par la vertu meilleurs on se peut rendre.*

*Mais n'y pouuant vaquer pour mes empeschemens,
 Seulement ie m'arreste à ces commencemens.
 Qui n'egale en valeur Roland ou Charlemagne,
 Ne laisse caualier de marcher en campagne :
 Qui n'est vn Fierabras, vn Oger le Danois,
 Ne doit laisser pourtant d'endosser le harnois.
 C'est quelque chose encor de montrer son courage,
 Quand on ne peut atteindre à faire dauantage.
 Ainsi ne pouuant pas autre argument choisir,
 Ie fay ce que ie puis en mon peu de loisir.*

*En liberté i'escris des Moraux en ce liure,
 Qui rendront meilleurs ceux qui les voudront ensuiure.*

Ont ils d'vn trait d'amour l'estomac entamé ?
 Ont ils le cœur bruslant d'avarice enflamé ?
 Ils trouueront ici des charmes, des paroles,
 Pour atiedir l'ardeur de leurs passions foles.
 Craignent ils l'Ocean du monde hasardeux ?
 Ont ils le cœur enflé de quelque fard venteux
 De l'amour de leur los, de la vaine fumee
 Dont l'ame ambicieuse est toufiours animee ?
 S'ils veulent par trois fois deuots lire mes vers,
 Ils feront nettoyez de ces fangeats diuers.
 Sont ils sans loyauté paillardant adulteres ?
 Les remedes ici sont vrais & salutaires :
 Ont ils aux Cours des Grands perdu leurs libertez,
 De beaux cordages d'or liez & garrottez ?
 Mes vers rompront les nœuds : les faisant en grand' ioye
 La Fortune domter, dont ils estoient la proye.

L'homme ne tient si fort aux beaux liens d'Amour,
 Que l'on ne puisse bien l'en deslier vn iour.
 Homme n'est si farouche enfin qu'on n'apriuoise,
 Quand il oit patient la reprise courtoise.
 La vertu c'est fuir le vice & le peché.
 La premiere sagesse est de n'estre entaché
 D'aucun trait de folie. Or le Peuple estre estime
 L'infortune ou le peu, vne espece de crime :
 C'est pourquoy pour auoir, fuyant la poureté,
 Il vient, il court, il va iusqu'à l'extremité
 Des Indes d'Orient : il cherche nouueaux mondes
 Par les rocs, par les bois, par les feux, par les ondes :
 Cependant il n'a soin de sçauoir ni d'ouir
 D'vn prudent comme il faut des richesses iouir :

*N'admirer folement leur aparence vaine ,
 Conuoiteux les cherchant avecques tant de peine :
 Toutefois on ne voit villageois si lourdaut ,
 Qui ne tâche à gagner ou la course ou le saut :
 Qui refuse le prix de la palme emportee ,
 Ni dedans les Carfours sa louange chantee.*

*L'argent vaut moins que l'or, l'or moins que la vertu.
 Mais le peuple & beaucoup des grands ont debatue ,
 Que l'or marche deuant & la vertu derriere :
 Tous en veulent auoir. Car qui sçait la maniere
 D'acquérir, d'amasser des monceaux somptueux,
 Puisqu'il a, c'est assez, il est tout vertueux :
 En vain on est vaillant & loyal & preudhomme :
 Sire, qui n'a dequoy malheureux on le nomme.*

*Moy ie di tout contraire aussi d'une autre part ,
 Qu'il faut que l'homme face vn assure rampart ,
 Vn mur d'erain de n'estre aucunement coupable
 En son cœur de peché : d'estre tout veritable,
 Et de ne pallir point pour vn meschant forfait :
 Que ie trouue vn tel homme estre le plus parfait.
 Souuent de telles gents l'antique gent Romaine,
 A choisi maint grand chef & maint grand capitaine.*

*Le vulgaire de moy bien tost se moquera
 Quand à luy tout contraire il me remarquera.
 Tu es, peuple, tu es la plus grande des bestes ;
 Vne muable Empuse, vn Monstre à plusieurs testes ,
 Vn vray Cameleon, changeant à tous propos
 De formes & d'avis sans prendre aucun repos :
 Tantost heureux il tient le ioug de mariage .
 Et tantost malheureux vn si rude seruage :*

*Bref il ne peut dormir long temps sur vn costé :
Toufjours au premier vent son cœur est emporté.
De quel neu pourroit on retenir ce Protee,
Qui de face changeant n'a de forme arrestee ?
Quelle chaine de fer, quels liens & quels clous
Pourroient bien arrester ce vertumne entre nous ?
Il destruit, il bastit & de façon diuerse,
Ce qu'il fait auiourdhuy, demain il le renuerse.
Ce Monstre ne faudra de vouloir s'empescher
De mes libres escrits d'en rire & s'en fâcher.
Mais quand à moy ie veux que tout le monde entende
Que ie me veux tirer de cette obscure bende
Qui n'aime point le iour : & n'auoir plus souci
Que des vers, des vertus & des Muses aussi.
Ie sçay ia de long temps les ennuieuses peines,
Qu'a l'auaricieux en ses richesses vaines :
Ie sçay comme à la fin miserables sont pris
Ceux qui des lacs des grands enlassent leurs esprits :
Et ie sçay d'autrepart, comme avec humble audace
On grimpe courageux au saint mont de la Grace :
Et comme on peut son chef brauement couronner
Du laurier verdoyant que Phœbus sçait donner.
Ie sçay combien il faut de liqueur en mon vase,
Et de quelle grandeur est ma petite case.
Ie sçay qu'il faut encor de gentillesse & d'art,
Dequoy la bien meubler emprunter autrepart.
Ie sçais ou doit germer la semence secrete,
Qu'au centre de mon cœur ie tien comme en cachete.
Ie sçay ce que le monde espere, doute & craint ;
Ie sçay ce qu'on dit vray, ie sçay ce qu'on dit faint.*

*Puisqu'au plus pres ie sçay ce qu'au monde il faut faire,
Tay toy, Peuple ignorant, tay toy, grossier vulgaire,
Et plein d'ombre & de songe aueugle ne te mets
A iuger du Soleil, que tu ne vis iamais.*

*Mais vostre Maiesté, d'un iugement plus sage,
Iugera plus mes vers au bon sens qu'au langage :
Et vrayment Magnanime & d'un genereux cœur,
Des vulgaires mortels vous serez tout vainqueur.
Or ie n'apelle, Sire, vn homme Magnanime,
Qui fouuent sans raison indignement s'anime
Contre les gens d'honneur, qui ne peut resister
Aux promptes passions, & qui ne peut domter
Cet aueugle fureur, ou la haine, l'enuie,
Et le profit tyran fait broncher nostre vie :
Ains cestuy-la ie di magnanime vrayment
Qui se iuge soy mesme & qui va tellement
Cherissant la vertu, qu'il reçoit pour hostesse,
Que tousiours la raison demeure en luy maistrresse :
Et qui porte au courage, en esprit arresté,
Aussi bien le malheur que la felicité.*

*Sire, enfin le seul sage en sa prudence excelle
Par dessus les façons de la race mortelle :
Il est moindre qu'un dieu seulement d'un seul point,
C'est qu'en son corps mortel immortel il n'est point.
Mais luy qui vit tousiours hors de son corps tout libre,
Tout immortel il est, fait d'un autre calibre
Que les hommes communs : il est la loy des lois,
En son obeissance estant par sus les Rois.
Il adore tousiours le Soleil de son ame,
Il auieue les feux dont Nature l'enflame,*

*Il rebouche prudent ces poignants eguillons ,
 Que la Passion rend contre l'ame felons :
 Il est constant & ferme , il est ieune en vieillesse ,
 Il iouit en son cœur de certaine lieffe ,
 Il est heureux & riche , il est plein de santé ,
 Si quelquefois son corps de mal n'est tourmenté .*



A MONSEIGNEVR DE
 Chiuerny, Chancelier de France.



GRAND Chiuerny, qui fais par ton
 adresse

*Que des autels & des vœux on te
 dresse :*

Et qui connois les races & le rang

*Des grands maisons & des Princes du sang :
 Et toutefois tu veux sous ta conduite ,
 Qu'à rechercher ma plume soit instruite ,
 Des Cheualiers les antiques façons ,
 Blafons, Tournois, Ordres, Cris, Ecuffons ,
 Ce qui seroit au Roy tresagreable :
 Mais diferant ce labour honorable ,
 Je vien peut estre ici te presenter
 Vn mets duquel tu ne voudras gouster .*

*Ce font des vers qui, remarquants le vice,
Se font auffi remarquer de malice :
Et toutefois ils font de bonne foy,
Et font blasmez à tort comme ie croy.*

*C'est vn malheur que des Satyres faire :
Car on ne peut à toutes gents complaire.
On dit de moy que ie suis trop aigret :
Qu'outre la loy ie touche maint segret ,
Qui se deust taire , & n'est chose permise
Parler de Dieu, des Grands, ni de l'Eglise.
On dit encor que les vers que ie fais
N'ont point de nerfs & font lachement fais :
Et qu'on pourroit d'un air du tout semblable,
En faire mile au sortir de la table :
Et qu'on compose aujourd'huy graument
Des vers nerueux qui coulent doucement :
A dire vray, ie fais vn fagotage
De mes discours sans farder mon langage.*

*Que doy-ie faire? auisé di le moy,
Grand Chancelier, oste moy cet emoy
Et ce desir contraire à ma fortune,
Dont iour & nuit la Muse m'importune.*

*Tu me responds : N'escris plus & te mets
A viure à toy pour les tiens deormais :
Et si tu sens ton ame tant ardante
Après les vers, d'une plume sçauante
Ose vn ouurage admirable tenter :
Ou les exploits de nostre Roy chanter :
Comme iadis Virgile prenoit peine
De celebrer Odaue & son Mecæne :*

*Quitte les vers & repren curieux
Des vieux herauts le faix laborieux,
Et tu feras œuvre digne & Royale,
De poursuivre l'histoire Armoriale,
Et si plairas non seulement aux Rois,
Mais aux plus grands de nos Princes François :
Et tu auras, au moins comme ie pense,
De tes labeurs quelque iour recompense.*

*Ie te redis, ô mon grand Chiuerny,
Que si j'auoy Phœbus de moy banny,
Ce seroit bien pour moy le plus vtile,
Et le meilleur pour viure en homme habile :
Mais ie ne puis dormir ni sommeiller,
Ni passer temps à la Prime à vueiller,
Qu'à tous propos la Muse mal contente,
De son caquet importun ne me tente,
Et pour mon Roy la force me defaut :
Car tout chacun n'a pas le cœur si haut,
Que de chanter d'vn tel preux les vaillances :
Ni de son Camp tout herissé de lances
Les grands efforts, dont furent assaillis
Ses ennemis : ni les grands chamaillis
Des combatans, ni les cris effroyables
Des Alemans & Reîtres redoutables,
Tombants au choc de nos braues lanciers,
Et sous le hurt de nos rudes piquiers,
Encouragez par la haute presence
De nostre Roy quasi des son enfance :
Tant qu'à la fin reuenu de l'Etour,
France il rendit paisible à Moncontour.*

*Mais ayant fait l'Armoriale histoire,
 Je la veux bien sacrer à la memoire
 D'un si grand Roy, par grande affection,
 Quand i'en verray s'offrir l'occasion.
 Car ie ne veux que mon Roy s'emerueille,
 D'ouir ma verue estourdir son oreille,
 Et que ie sois comme importun noté,
 Pour n'auoir pris son oportunité :
 Ou que sa gloire en mes vers recitee
 Mal à propos, ne soit point ecoutee.
 Je ne veux point en Paradis entrer
 Malgré les Saints, & ne veux point montrer
 Mon œuure au Roy par indiscrete audace,
 Si ie n'y suis appelé de sa grace.*

*Mais tu me dis : combien mieux ferois-tu
 De nostre Roy d'escrire la vertu,
 Que d'attacher par sornettes piquantes
 D'un courtifan les rencontres plaisantes,
 Ou d'un Chiquot, naturel plaisanteur?
 Ou l'art meschant de quelque fin flateur?
 Et puis d'ailleurs tu mets chacun en crainte,
 De receuoir par tes vers quelque attainte :
 Et qui se sent de vices entaché,
 Te hait encor qu'il n'y soit attaché.*

*Et ie redis : Adrian danse & saute,
 Quand le vin monte en sa ceruelle haute,
 Qui luy fait voir à la fois deux flambeaux.
 Castor tousiours s'esfouit des cheuaux :
 Et d'un mesme œuf sorti son autre frere
 Aux lutttes veut & aux combats se plaire.*

*Autant qu'on voit ici d'hommes viuans,
Autant vont ils d'exercices fuiuans.*

*Moy ie me plais, comme Horace Lyrique,
Chanter des vers goffeur & Satyrique :*

Non pas qu'ils soient d'un tel Art que les fiens :

Trop éloigné ie suis des anciens :

Leur beau Soleil ne luit en nos ombrages.

Parmi nos rocs & nos deserts sauuages

Phœbus n'habite : aussi ne voit on pas

De cent mile un qui remarque ses pas,

Sans appeler à son aide Mercure :

Ici des vers sans profit on n'a cure.

Mais tout ainsi qu'Horace se plaisoit

Suiure Lucile aux vers qu'il composoit,

J'en fay de mesme : aux neuf chastes Pucelles,

Comme il eust fait à compaignons fidelles,

A ses beaux vers, à ses liures aussi,

Il racontoit son heur & son fouci :

Et de sa vie on voit comme en Histoire,

Dans ses escrits vne belle memoire,

Depeinte, ainsi qu'à la posterité,

Un beau tableau voué d'antiquité.

Passant ma vie en ma chere contree,

En l'imitant, plaisant ie me recree :

Du vieux gagné ie façonne mes vers

Entremeslez d'un iugement diuers

(Beau iugement que Dieu sur tout nous donne,

Comme l'honneur de toute la personne).

Sans feuilleter les liures ennuyeux,

J'escri des vers tousiours d'un front ioyeux :

*Et ne faut point qu'un vertueux ait crainte
 De recevoir en mes vers quelque atteinte.
 Mon vers piquant aucun ne piquera,
 Qui trop hardi ne me prouoquera.
 Il sera tel qu'une trenchante espee
 Dans son fourreau : dont ne sera frapee
 Nulle personne : & ne la saqueray,
 Sinon alors qu'affailli ie seray.
 Aussi pourquoy voudroy-ie sans colere
 La degainer, n'ayant point d'aduersaire,
 Tousiours estant sans peur comme ie suis,
 De voir fraper les voleurs à mon huis?
 Bon Dieu, permets qu'en sa gaine enrouillee
 Elle demeure, & iamaïs embrouillee
 Ne soit ma vie au repos ou ie veux
 Viure paisible entre les querelleux !
 Mais si quelqu'un mon innocence irrite,
 Il sentira ma colere depite :
 Et ie veux bien qu'il entende ce point,
 Qu'il vaudroit mieux qu'il ne me faschast point.
 Car quelquepart de la France qu'il voise,
 Il trouuera tousiours un peu de noise :
 Tous le verront en vain se lamenter
 D'ouïr son nom en diffame chanter.
 Ou si quelqu'un vouloit, plein d'arrogance,
 Noircir ton nom & ta blanche innocence,
 Autre Archiloc, en mes vers un cordeau
 Je luy tordrois pour son digne tombeau.
 Varlon fuitif epouuante ses maistres
 De les brusler en leurs maisons champestres.*

*Ses ennemis le plaideur Tamberlois
 Va menaçant de Procez & de Lois :
 Des fauffetez Rauin aux fiens machine ,
 Et de poison menace Valentine :
 Et Rudemont de son auðorité
 Ceux contre qui iuge il s'est irrité.
 Ce qui fait voir que la Nature forte
 A nous vanger nous enseigne & nous porte,
 Et que chacun de ce qu'il peut de luy,
 Pour offencer , va menaçant autruy.
 Poëte ainfi de mes vers ie menace
 Des enuieux la medifante race.*

*Le Loup des dents affaudra le troupeau ,
 Que deffendra des cornes le Toreau :
 Qui leur apprend cette façon de faire,
 Sinon Nature à tous commune mere ?
 Sans estre appris le Toreau mugissant
 A la deffence elle va conduifant,
 Qui de soy mesme au fier Lion s'opose
 Quand rugissant bien affronter il ose
 Vn grand troupeau d'Aumailles epeuré ,
 Que le Toreau lors defend aſſeuré!*

*Il ne faut point personne à nous instruire
 Contre tous ceux qui tachent de nous nuire.
 Baille à garder à son fils heritier
 La vieille mere : il n'en fera meurtrier
 S'il croit Nature aux Parens debonnaire :
 Non plus qu'un Loup ne s'efforce de faire
 Mal du talon , vn Toreau de la dent :
 Mais Sabournet faignit qu'un accident*

*Surprit sa mere en vne Apoplexie,
 Quand on trouua colé dans sa vessie
 Vn clair sablon d'un mineral broyé,
 Qu'elle auoit beu dans du vin poudroyé.*

*Pour dire en bref, ou soit que la vieilleffe
 De m'en aller de long temps ne me presse,
 Soit que la mort aux noires ailles vint,
 Soit qu'en prison, soit qu'ailleurs on me tint,
 Soit poure ou riche, ou soit que hors de France
 Bani ie viue en extreme souffrance
 (Que Dieu ne vueille!) à iamais i'escriray
 Comme faillir le monde ie verray.*

*Ho, mon ami, respons-tu, la chandelle,
 Qui luit en toy ne t'est pas immortelle :
 Craindre tu dois qu'un mignon deloyal
 Ne l'esteignist en faisant du royal;
 Et t'accusant que ta Muse gosseuse
 Piquast des grands la façon cauteleuse :
 Que tu escriis au mespris de la Court,
 Ou l'on doit estre aueugle, mut & sourt.
 Contre-responce : au Poëte Lucile
 Il n'auint mal pour escrire en sa ville
 Des vers mordants, apres & repreneurs,
 Dont il taxoit les Consuls & Seigneurs.
 Non plus qu'il fist au Calabrois qui grate
 De ses amis la façon delicate,
 N'espargnant point de Rome les premiers,
 Presteurs, Questeurs, Senateurs, Cheualiers.
 Mais seulement il estoit fauorable
 A la vertu, qui le rendoit aimable*

*Aux ennemis du vice & de l'erreur :
 Et pour ce il eut d'Auguste la faueur
 Et de Mécène : & d'ame non seruite
 Il se trouuoit avec Vare & Virgile,
 Et Pollion, au cabinet caché
 De l'Empereur, tant fust il empesché :
 Quand, attendant le souper ordinaire,
 Libres, secrets, elongnez du vulgaire,
 Avec luy seuls ils goffoient à loisir
 De ce qu'apporte vn vertueux plaisir.*

*Tel que ie suis, bien que ie ne sois homme
 Né Satyrique à l'Empire de Rome,
 Ni familier d'vn Mécène courtois,
 Ni des Seigneurs estant pres de nos Rois,
 Et n'ayant tel l'esprit ni la doctrine,
 Pourtant sans blâme en tel rang ie chemine,
 Qu'avec les grands l'enuieux ehoité
 Reconnoistra que i'ay tousiours hanté.
 Et qui plus est maint vertueux encore,
 Suiuant la Cour me connoist & m'honore :
 Tant que venant l'Enuie à me pincer
 D'vn foible doy, d'vn plus fort renuerfer
 Le la feray, si prudent tu l'approuues
 Et si mauuais, Hurant, tu ne le trouues.*

*Auecques toy, ce fait i'approueray :
 Mais toutefois, Ami, ie te diray,
 Que preuoyant tu te dois donner garde
 (Toy que chacun comme sage regarde)
 De n'offencer des lois la sainteté :
 Car on punit sous leur autorité,*

*Comme tu sçais, celuy qui par vn blame,
Leger vn autre en libelles diffame.*

*Le Médit doit, respon-ie, estre puni?
Mais si quelqu'un de prudence garni
Escriuoit bien, sans faire vn sot libelle,
Dont il peust estre en Procez ou querelle
Contre quelqu'un : tellement retenu,
Que pour montrer d'autruy le vice à nu,
Il ne touchast le nom ni les personnes,
On trouueroit ces Satyres là bonnes :
Et quand le Roy iuge mesme en feroit,
Par son arrest telles les iugeroit :
Et si quelqu'un par sa malice faincte,
Rendoit à tort à Iustice vne plainte
Contre tels vers, on le condamneroit
Aux interests, & si l'amenderoit,
Moqué, fislé, d'une longue rifee,
Telle Satyre estant de tous prisee.*

*Mon Chiuerny, si tu as le loisir
De voir mes vers, quand tu prens ton plaisir
A ta Roquete, apres que les affaires
Ont agité de tempestes contraires
Ton grand cerueau, peut estre tu diras :
Ces vers ici si poignants ne sont pas,
Que leur dedain entremeslé de rire,
De toutes gents ne se puisse bien lire.
Lors ton auis m'en estant raporté,
Je marcheray de plus grand' seureté
Par les sentiers de ces routes, qu'en France
A iusque ici detraqué l'ignorance.*

Et

*Et d'autrepart en vers vn peu plus hauts,
 le chanteray l'honneur des grands Hurauts,
 Qui d'vn beau sang, genereux & antique,
 Sont descendus de la terre Armorique,
 Nostre Bretagne, ou leurs nobles Ayeux,
 Preux Cheualiers, viuoient aux siecles vieux,
 Quand de leurs Ducs la puissance honoree,
 Sur les vertus estoit ferme asseuree :
 Que la Bonté, la Iustice & valeur
 N'estoient encor suiettes au malheur
 De nostre temps, ou l'on voit en leur place
 La Mauuaitié, l'Iniustice & l'Audace :
 Temps ou les Bons n'ont maintenant pouuoir
 De faire ainsi qu'ils en ont le vouloir.*



A monsieur de Tiron.



*ESPORTES, dont la discrete pru-
 dence,
 Des plus prudens la prudence deuanee,
 Vous m'écriuez qu'aujourd'hui ie
 deuroy*

*Trouuer moyen de presenter au Roy
 Tant de beaux vers & tant de belles choses,
 Qu'à vostre auis au coffre ie tien closes :
 Que, si ie veux, vous ferez tellement
 Que ie seray mandé tout promptement
 D'vn bon Seigneur qui, sous le beau pretexte
 Du bien public, sçaura faire le reste :*

*Eclaircissant au long sa Maieſté
 Et quel ie ſuis & quel i'auois eſté
 Au Roy ſon frere : ayant, en mainte affaire,
 Montré ſçauoir plus d'vn bon œuure faire :
 Et que, laiſſant la Juſtice en repos,
 l'auoy marché les armes ſur le dos
 Suiuant le Camp de Charles debonnaire,
 Duquel i'eſtoy des viures commiſſaire
 Auec Mommort, quand ce Seigneur vaillant
 De Matignon, fut Damfront aſſaillant
 Et puis Saint Lo : quand Carentem rendue
 Fut par Quitry, quand la paix entendue
 Aux bords huittreux de Gran-Cam & de Port,
 Qui toſt apres du Roy pleura la mort :
 Et qu'à propos vous ſçaurez bien luy dire
 Qu'auffi ie ſçay bien iouer de la Lyre :
 Car, dites vous, qui ſeulement ſe dit
 Eſtre Poëte, il pert tout ſon credit,
 Eſtant tenu comme vne girouette :
 En Cour n'eſt qu'vn, eſtre fol ou Poëte.
 Mais feindre faut qu'on n'y prend point plaisir,
 Si le Public n'en donne le loifir.
 Vous m'auifez encores dauantage,
 Que ie connoy maints Seigneurs de cet âge,
 Qui tous en Cour mon heur auanceront,
 Et vers le Roy me fauoriſeront :
 Qu'ils m'aiment tous & que leur connoiſſance
 Me fera viure en toute eiouiſſance :
 Et ſi ie veux auoir Commiſſions,
 Qu'on trouue là dix mile inuentions*

*Pour en dresser : qu'on estime folie
 De blamer tant pour cela l'Italie :
 Et qu'aussi bien maints bons Parisiens
 Vont tous les iours recherchant tels moyens ,
 Soit en vendant nos Communes & Landes ,
 Soit menageant en nos Forests Normandes ,
 Soit en fieffant de nos bois abroutis ,
 Deniers d'entree à prendre estants subtils :
 Soit pour vouloir regaler nos subfides :
 Que tout cela remplit les bourses vuides :
 Et que d'autant que ie suis sur les lieux ,
 Que ie sçauroy m'en cheuir beaucoup mieux :
 Et qu'il vaut mieux estre marteau qu'enclume ,
 Quand à mal faire vn chacun s'accoustume :
 Et que, combien qu'exerçant mon estat ,
 Ie puisse encor toucher quelque ducat
 Avec honneur : pourtant c'est peu de chose
 Au prix du bien qu'en la Cour on propose :
 Et qu'en peschant dedans vne grand' eau ,
 On prendra plus qu'en vn petit ruisseau.*

*Or ma responce il vous plaise d'entendre :
 Premierement graces vous veux-ie rendre
 De voir en vous ce continu desir
 De m'agrandir & me faire plaisir
 En me louant trop à mon auantage :
 Puis ie vous di que, plein d'vn grand courage ,
 Non seulement en Cour ie m'en courroy ,
 Pour faire prompt vn seruice à mon Roy :
 Mais que i'irois en Itale, en Espagne ,
 En Portugal, en la basse Alemagne ,*

*S'il luy plaisoit : voire en tout l'vniuers,
Deusse-ie aller de la flame au trauers :
Et d'autrepart luy presenter les choses,
Que vous pensez qu'au coffre ie tien closes.*

*Mais pour me dire & que les grands honneurs
Et les grands biens viennent des grands Seigneurs,
Ie ne pourrois à ce Leurre me rendre :
Cette ré faut à d'autres oiseaux tendre.
Puis ie ne veux, par tant d'inuentions,
M'entremesler de ces Commissions :
Ha ! que ie hay toutes choses nouvelles !
Les vieilles mœurs me semblent les plus belles !
Tout remument me vient à desplaisir,
Et ce que font les hommes de loisir.
Il faut chercher inuention plus forte
Pour prendre au glus mon esperance morte.*

*Quand à l'honneur, i'en ay ce qu'il m'en faut :
Ie ne veux point iamais monter plus haut :
Il me suffit que i'en voy plus de mille
Se decourir, quand ie vay par la ville :
Qu'assis ie suis dessus les fleur-delis
Pour maintenir les ordres establis
Par nos grands Rois : ou ie puis fauorable
Faire plaisir quelquefois agreable.
Et si i'auoy des moyens tout autant
Comme d'honneur ie me trouue content,
Ie feroiy part, par honneste largesse,
Aux vertueux de mon ample richesse ;
Et n'en irois rechercher à la Court,
Ou pour aucuns le bien aueugle sourt :*

*Mais ou Promesse, à la grande escarcelle,
Bons & mauuais deçoit par sa cautelle,
Faisant sur tous, a dit Ronfard, plouuoir
Pour vn accueil vne Manne d'espoir.*

*Je ne veux plus que la fausse trompeuse,
Qui à sortir fut la plus paresseuse,
Du beau vaisseau d'Epimethé peu fin,
Me vienne encor retromper à la fin,
Ni par le nez comme vn bufle me tire :
J'ay trop vescu chetif en ce martire.
Puis de tout temps cette Roüe ou l'on paint
Vn Afne au haut poureux i'ay tousiours craint :
Car là se voit que chacun comme il monte,
Afne deuient par la teste, à sa honte
Sans aucun Sphinx, chacun l'AE nigme entend :
Qui monte là pareil salaire attend.*

*Cette Esperance en fleurs me vint surprendre
Au mois d'Auril : mais auant que d'attendre
Les fruits d'Automne, elle s'enfuit de moy :
J'eprouué lors par vn facheux emoy,
Qu'autant en bas elle estoit descendue,
Comme en la Roüe en haut ie l'auoy veue.*

*Il fut iadis vne Courge estendant
Ses bras si haut, qu'ombre soudain rendant,
Elle couurit de ses fueilles ombrees,
D'vn grand Poirier les branches encombrees :
Ce beau Poirier au temps de son destin,
Ouurant les yeux par vn ferein matin,
Vit qu'il auoit dormi par trop long somme,
Dont paresseux en soymefme il se nomme :*

*Et lors voyant sur son chef estendu
 Ce grand feuillage en rondeur epandu,
 Il luy disoit : qui es tu? quelle graine
 T'a faite à naistre & monter si soudaine?
 Et comme as tu grimpé si haut ainsi?
 Ou estois tu l'autre iour quand ici
 J'abandonné mes yeux au triste somme?
 Elle respond : à l'heure elle se nomme :
 Et montre en bas ou c'est qu'on la planta ,
 Et qu'en trois mois croissant ainsi monta.
 Et moy grand' plante auant trente ans plantee ,
 Dist le Poirier , à peine suis montee ,
 Ayant souffert par le froid & le chaut
 Mile tourmens , premier qu'estre si haut
 Mais toy qui es en vn clin d'œil venue ,
 Affeure toy qu'à peine estant connue ,
 Tu t'en iras aussi soudainement
 Que bien tost vint ton prompt accroissement.*

*Mon esperance aussi tost eleuee ,
 Pour ne durer debile i'ay trouuee :
 Comme elle vint, aussi tost s'en alla :
 Et le Prelat , qui en Cour m'appella ,
 Aussi sentit , estant puni de même ,
 Qu'en vn moment vn Prince hait & aime :
 Et lors voyant son espoir rebuté ,
 Ailleurs alla passer l'auerfité.*

*Il ne faut pas que Rauin trouue rude
 Que pour luy soit cette similitude ,
 Comme pour moy : car pique-parchemin ,
 Beau potiron né dans vn grand chemin ,*

*Il a ietté sus autruy son ombrage ,
Et pond au nic d'un oiseau de passage.*

*Elle est aussi pour ces hommes derniers ,
Qui , du Public menagent les deniers
Avec tel soin , que l'estroite finance
Du Roy leur fait vne large abondance :
Et bien souuent , par quelque defarroy ,
N'ont à la fin heritiers que le Roy.
Mignons du temps , accreus avec ioye ,
Croyez pour vray , qui du Roy menge l'oye ,
En rend la plume à bien cent ans de la ,
Se repentant qu'oncqu'il en aualla.*

*Vous qui auez le Maistre fauorable ,
Souuenez vous de ce grand Connétable
De Richemont qui , dur reformateur ,
A de Giac fauori prometteur ,
Retrencha l'heur par vne mort hideuse :
De telles gents la vie est hasardeuse.
Bien proprement cette comparaison
Se fait pour vous : car c'est iuste raison
Que vostre ioye estant si tost venue ,
Qu'aussi bien tost elle vous diminue.*

*Pour dire en brief ayant perdu l'Espoir ,
Quand ce Prelat à la Cour ie fu voir ,
Toufours depuis mon Esperance gloute
Demeura sobre : & plus rien ie n'ecoute
Qui puisse plus à tels chants m'appiper :
D'un autre appast , cet hain , pour m'attraper
Faudroit cacher , d'une finesse telle
Que ie n'en peusse auiser la cautelle.*

Or toutefois s'il vous plaiſt m'appeller
 Pour à la Cour iuſqu'à Paris aller,
 Je ſuis tout preſt : non pas que ie pretende
 Aucuns honneurs, ni biens ou ie m'attende :
 Simple ie ſuis ici content du mien,
 De cette part ie n'eſpere plus rien.
 Mais dites moy que, laiſſant la rudelſſe
 De mon païs, l'honneur de gentilleſſe
 Je reprendray, qu'vn ſi beau changement
 En moy feroit vn renouvellement
 De ma nature & de la vertu rare
 Qui point n'habite en vne gent auare :
 Ou bien ſouuent par outrage & tançon
 Le plus puiſſant met le foible à rançon :
 Et dites moy que ie pourrois encore
 Voir de Phœbus la bande que i'honore :
 Reprendre meſme, aux heures de loifir,
 Auec les Sœurs & les Graces plaiſir,
 Et m'en aller par les ondes ſacrees
 Poëtifer auec elles aux Prees :
 Et dites moy que, lors que ie voudroy,
 Ronſard, Baïf, gouuerner ie pourroy,
 Et mon d'Auy du Perron, la belle ame,
 Qui de ſon feu la glace meſme enflame :
 Et là trouuer, par heureux accident,
 Mon le Iumel, le digne Prefident :
 Et Verigny, qui le vice deſſie
 En ecriuant ſa Scotinographie :
 Et les Griffins qui, le vice domtant,
 Va Rabelais à goſſer ſurmontant :

*Et Saintemarte ayant chanté d'AEnee ,
 Aux vers nouveaux, l'amour infortunee ,
 Qui, delaisant le bel air de Poitiers ,
 Viendroit reuoir les Muses volontiers :
 Que ie pourroy reuoir, aux iours de festes ,
 Mon Chanteclair, le maistre des Requestes :
 Et par hasard rencontrer mon Moré ,
 Qui dans le cœur m'est tousiours demeuré ,
 Depuis le iour que, sur la douce Aurete ,
 Bourges ioignit nostre amitié parfaite :
 Et que du Val, de tout sçauoir recent ,
 Le reuerrois avecques son Quercent :
 Et que i'orrois les vois harmonieufes
 Des Demurats & leurs chansons ioyeufes :
 Et du Plessis, au mouuoir de ses dois
 De son mignon guider la belle vois.
 Et dites moy que i'auroy connoissance
 De tant d'espris, qu'en heureuse accroissance
 Les doctes Sœurs aux vers eleuent or',
 Qui n'estoient point de nostre temps encor :
 Bien que leurs vers connoistre me les face,
 L'ars toutefois de les voir face à face.
 Et dites moy qu'encor ie reuerray
 Sur le vieux temps discourir Pontcarray ,
 Qui, sage & bon & de nature ouuerte ,
 De ses amis inconstant ne fait perte :
 Bien qu'il ait fait des Nobles ici bas ,
 Tous à la Rose au bon coin ne sont pas.
 Et dites moy que le bon l'Abbaiffée ,
 (Ayant nostre Orne en tristesse laissée*

*Pour son absence) encor i'embrasseray ,
 Et maints debats ie luy raconteray ,
 Qui sont venus entre la Seigneurie
 Du bon Francisque & la Rembarrerie
 Au ieu de Prime, à faute qu'vn bon tiers
 Plus comme luy n'auons en nos cartiers.
 Et dites moy , qu'aimant la solitude ,
 L'auray tousiours des compagnons d'estude ,
 Qui, de nos ans les discours repetant ,
 Mile gaites nous iront recitant :
 Et que i'auray tousiours conseil fidelle ,
 Quand ie voudray parfaire vne œuure belle ,
 Soit du Tuscan , des Romains ou des Grecs ,
 Qu'empruntez soient les passages secrets.
 Proposez moy que les Bibliotecques
 De tout Paris , ie pourray voir avecques.
 Si tout cela vous m'allez proposant ,
 Et que ie fois de partir refusant ,
 Dire pourrez qu'vne humeur mal plaisante
 M'aura troublé la raison discourante.
 Mais , comme AEmile , alors ie vous iray
 Montrant mon pied , puis ainsi vous diray :
 Vous ne sçaez en quel endroit me presse
 Ce mien foulier , cause de ma detresse :
 Hors de moy-mesme on me met sans raison ,
 Quand on me veut tirer de ma maison
 En terre estrange : & hors de ma patrie
 Ne me plait point des hommes l'industrie :
 Et ne viurois iamais content de rien ,
 Fusse-ie au sein du grand Saturnien.*

*Je ne pourroy iamais estre à mon aise,
Si bien souuent, trauerfant par Falaise,
Je ne quittoy de Caen le beau seiour
Pour mieux ouir des Rossignols l'amour
Dedans nos bois, visiter nos ombrages,
Et les detours de nos sentiers sauuages :
Et remarquer des Peres anciens
L'innocent âge en nos Parroissiens.*

*Je ne suis pas Baron, Marquis ne Conte,
Et si des miens ie fais autant de conte
Comme vn plus grand : & me sont mes Curez
Autant qu'aux grands leurs Prelats, asseurez.
Et prens plaisir, suiui d'vne grand' suite
De mes vassaux, comme d'vn exercite,
Nous pourmenants & contants à qui mieux,
Du bon vieux temps quelque conte ioyeux.
Et qui voudroit que ces lieux ie quittasse,
Et qu'en la Cour captif ie m'en allasse
Pippé d'espoir, qui rendit endormi
Mon iugement, qui n'est plus que demi,
Il me mettroit en plus grande colere,
Que les forçats battus en la Galere.*

*Si vous voulez encores m'informer,
Je ne diray ce qui me fait aimer
A viure ici, non plus que par finesse
Vn fau-garçon ses fautes ne confesse.
Car ie sçay bien que dire on vous orroit :
Mon Dieu quel homme ! & qui iamais croirroit,
Ayant defia quarante cinq annees,
En tant d'endroits tant d'affaires menees,*

*Devenu iuge & nous representant
Le graue port d'un homme tout constant,
Se deust ainsi rechatouiller du vice
De liberté, maniant la Iustice?*

*O bon pour moy ! qu'asseuré me voici,
Que dans nos bois seul ie me cache ici,
Et que vostre œil, bien que perçant, encore
Ne pourroit voir quel teint mon front colore !
Si ie ri point ainsi que, variant
Dessous le masque, Helene à l'œil friant,
Ni s'escriuant me rougit point la ioue
Quand de beaucoup à la paume ie ioue :
Car ie connoy, contre moy pour tefmoin,
Que mon visage aparoiestroit de loin,
Plus rouge encor qu'un pepin de grenade,
Qu'un vermeillon d'Espagne & de pomade,
Bien emplastré, bien coloré, bien peint,
Bien imitant un frais & ieune teint,
Mis sur la face à Madame d'Alonne,
Qui d'amour est vne ferme colonne :
Et rouge autant qu'est de rubis orné
Le nez perleux d'un Chanouene enuiné :
Ou d'un Abbé buuant avec les freres,
Lors qu'ils estoient Maistres aux Monasteres,
Et que l'Abbé l'on n'appeloit encor
Monsieur, Madame, ainsi que l'on fait or' :
Qu'on ne disoit, par moqueuse cautelle,
Reuerend Pere en Dieu, Madamoiselle.
Si maintenant i'estoy vostre voisin,
Prendriez vous pas un gros bâton afin*

*De me fraper, Desportes, pour ma peine
De prendre ainsi la raison peu certaine,
Pour ne vouloir viure en Cour avec vous,
Entre les Grands vrlant comme les Lous.*



SONNET.

*Comme le Villageois a les yeux eblouis,
Rencontrant le Soleil quand il sort de l'ombrage :
Ainsi suis-ie resté comme vn aueugle image,
Mon Desportes, ayant vos vers diuins ouis.
Et bien que j'ay' senti tous mes sens reiouis
De connoistre Apollon en vostre bel ouurage :
Si esse que, tout froid & failli de courage,
Ainsi qu'au parauant de moy ie ne iouis.
Mais comme on voit que l'eau dans vn Cristal enclose,
Quand aux iours du Lion au Soleil on l'oppose,
Iette vn autre beau feu par secrette raison :
Moy, qui n'espere rien des vers que ie compose,
En ma froideur ainsi bien promettre ie n'ose
Que vous r'allumerez de vos rais mon tison.*



A MESSIRE CLAUDE
d'Angennes, lors Euesque de
Noyon & Pair de France,
depuis Euesque du Mans.



ANGENNES qui, doué de diuine
excellence,
Estes choisi de Dieu sous sa grand' prou-
dence,

*Afin de retrencher, par le glaiue trenchant
Du parler eternel, les vices du méchant :
Et qui, pratic du bien & du mal de ce monde,
Faites voir maintenant qu'en vous sa grace abonde :
Je plain qu'en mon Printemps tant de bon heur i'auoy,
Tant d'aïse, tant d'honneur, qu'auéc vous ie viuoy,
Et qu'ore en mon Yuer, ie n'oy de vostre bouche
Dieu, qui le cœur de tous par vostre exemple touche.
Car par vous on verra que le vice & l'erreur
Seront vn iour en France à chacun en horreur :
Au lieu qu'ore par tout l'ombre malencontreuse
Des vices rend du Ciel la clarté tenebreuse,
Et la vertu cachee & les crimes méchans
Iusqu'au comble remplir les villes & les chams.
La Foy, la Charité, se cache sous la nue,
L'amour est entre nous maintenant inconnue :*

*Et rien plus que vergongne , haine , dommage , ennuy ,
N'apporte la façon de viure d'aujourd'hui .*

*Car on voit maints Verrés , qui la France despouillent ,
Et qui les biens sacrez de leurs ordes mains souillent ,
Tenir les premiers lieux : le peuple à l'environ
Miserable souhaite encore vn Ciceron .*

*Les Macrons , les Sejans aupres de leurs Tiberes ,
Vont en se destruisant accroissant nos miseres :*

*Et les peres cruels ensanglantent leurs mains
Au sang de leurs enfans : les enfans inhumains*

Ofent bien attenter sur les ans de leurs peres :

Sans pitié d'autrepart sont les barbares meres :

Infidelles aussi les femmes aux maris :

Et la Court ordinaire augmente dans Paris

*Ce malheur tellement que , par accoutumance ,
Beaucoup ont fait vertu de cette sottise usance .*

*Les freres entre soy vont traistres conspirants ,
A la succession l'un de l'autre aspirants .*

Les amis ne sont plus l'un à l'autre fidelles .

Maintenant d'amitié sont rompus les modelles .

*D'ailleurs , qui le croiroit ! beaucoup de gents d'esprit
Ne reuerent assez le Sauueur IESVS-CHRIST :*

Et chacun , aueuglé d'une gloire petite ,

De son sang respandu cache ore le merite .

Vn Simon derechef d'habits nouveaux vestu ,

Nous vend le Paradis , que la haute vertu

De ce grand fils de Dieu par sa grace nous ouure ,

Et d'un ombre enfumé le beau Soleil nous couure .

Les boucs ords & paillards & les fangeux pourceaux

Ont gasté de leurs pieds nos sources & ruisseaux :

*Et deuenus marchands ont fait vne foire ample
De l'Eglise de Dieu, trafiquants en son temple.*

*O cruelle Auarice, as tu pas tellement
Nauré le cœur des grands, que plusieurs vainement
S'efforcent de garir par sainte medecine
Le mal qui trop auant aux ames s'enracine,
Tant que par toy seroit ce beau Temple destruit
Si de la main diuine il n'eust esté construit :*

*Voyant d'autre costé des hommes fanatiques,
Qui, blamants nostre mal, font cent mille pratiques
Pour renuerfer de Dieu ce grand Temple Immortel,
Voulants sur l'autel vray dresser maint faux autel ?*

*O France corrompue ! ô miserable terre,
Qui defia dans la paix va recherchant la guerre !
Voy-tu point que les Rois font gardez du Destin,
Qui dedans son malheur fait perir le mutin ?
Ah, qui se pourroit taire en voyant l'arrogance
Des ieunes indiscrets gourmander nostre France ?
Et voir vn temeraire, vn fat, vn effronté,
De bas & vil estat aux hauts estats monté ?
Et voir l'homme d'honneur (dont la belle ame ornee
De cent mille vertus deust estre guerdonnee
Selon son grand merite) estre au loin deieté
Pour ce que iuste il a conseillé verité ?*

*Quelle honte de voir des arts plus mecaniques,
Les artisans monter aux grands charges publiques ?
Et voir les fauoris des fauoris, prisez,
Et les plus gents de bien des mechants maistrisez ?
Voir le maistre trompé ? voir par ruse & cautelle
Faire pour le proffit, d'inuention nouvelle,*

Mile

*Mile nouveaux partis? & par arts tous nouveaux,
Faire que l'Ecarlatte est moins que les Bureaus?*

*Et qui ne rougiroit d'ouir que les grands dames,
Pour auoir embrasé d'artifice & de flames,
Comme Venus, des Mars, reçoient tel loyer
Que chacune à l'enui vueille ore s'employer
A tromper son vulcan? Et bien que cette honte
Le Soleil face voir, pourtant on n'en tient conte!*

*Faustine, experte aux ieux de l'aveugle enfançon,
Se ioüe en mainte sorte avecques maint garçon,
Et de son escrimeur elle a tousiours memoire,
Bien que de son pur sang son Marc luy face boire.
Et Messaline veut eprouuer ce plaisir
Iusqu'à tant qu'elle en ait assouui son desir:
Mais fortant de l'ordure, apres mainte embrassée,
Lice chaude, elle estoit moins soule que lassée.*

*Puis les dames on voit changer en toutes parts
Leur face en autre face & leur teint par les fards:
Chetifues qui voulez, en depit de Nature
Et de Dieu qui vous fist, prendre vne autre figure!*

*Lucelle laisse entrer le Prelat, le Seigneur,
Secret en sa maison, sous pretexte d'honneur:
Le Mari n'en voit rien, qui tout expres s'absente
Pour ce qu'à son retour le profit le contente.*

*Argine, en son Yuer comme en son bel Eté,
Veut demener l'amour sous nom de chasteté:
Subtile elle choisit vne sotte ieunesse,
Ne voulant qu'un rusé remarque sa finesse:
Cependant elle tend ses panneaux aux plus fins,
Chez elle apriuoisant les femmes des voisins:*

*Et puis ces belles brus & ses filles discrettes,
 Qui sont, comme l'on dit, au badinage faites,
 Aportent mille las au festin apresté,
 Ou se trouuent les Grands en toute priuauté :
 Qui, prodigues, payant cette fine despence,
 Laisent le deshonneur avec la recompence :
 Outre les diamants, les perles, les rubis,
 Serre-testes, carcans, enfileures, habis,
 On baille de l'argent, qui maintient l'equipage,
 La maison & le train d'Argine en son veuage.*

*Le seiour de la Court & des grands ont rendus
 Les bordeaus en maints lieux de la France epandus :
 Et maint Pollux on voit & mainte Helene nee
 Sous le large manteau du nocier Hymenee.*

*Il est donc bien besoin d'employer cette fois
 De vostre grand sçauoir l'artifice & la vois,
 Pour amollir l'acier de l'humaine malice,
 Qui par accoutumance a fait de vertu vice.
 Et sur tous nostre Roy, bon & deuotieux,
 De bon oreille orra vos propos gracieux,
 Prenant en bonne part la parole seure,
 Que iette quelquefois vostre sainte colere,
 Quand on luy recommande, en toute humilité,
 D'ouir des bons Docteurs la nette verité,
 Laisser des Penitens, des Cloistres la conduite
 Au deuot Feuillantín ou bien au Iesuite :
 D'autrepart droiturier son peuple gouuerner,
 Comme vn Pere l'enfant que Dieu luy veut donner,
 Tenant d'vn poids egal la balance si forte,
 Qu'vn Grand sur le petit d'auantage n'emporte.*

*Mais pour tourner au port ou du commencement
 Je detachay l'esquif de mon entendement ,
 Quand i'entray dans la mer de vos vertus si rares ,
 Je diray que ie plain les coutumes barbares
 De ce Siecle, ô Prelat ! & ie chante en mes vers ,
 Que , comme vn beau Soleil eclaire l'vniuers ,
 Echauffant de ses rais sous les ombres touffues
 Des couuertes forests , les herbes plus menues ,
 Qu'ainfi de vos vertus la luisante clarté ,
 Des vices plus couuerts perce l'obscurité ,
 Nous reiouit l'esprit, nous poind d'vne esperance
 De reuoir quelquefois reuerdir par la France
 Les lauriers desechez , & de voir quelquefois
 Le mensonge chassé de la maison des Rois.*



Epitaphe de luy mesme.



*PASSANT, si tu voulois trouuer cette
 doctrine,
 Qui d'vn rayon diuin les ames illumine,
 D'antique preudhomie vn exemple nou-
 ueau,*

*Et pour monter au Ciel vne echelle, vn flambeau ,
 Qui dans l'obscur nue eclairoit tout le monde,
 La blanche Verité, la Conscience ronde,
 L'humble Religion, la simple Pieté,
 L'Esperance, la Foy, la viue Charité*

M ij

*Pleine de beaux effets à tous humains parlante ,
 Las ! tu la trouuerois sous ce Tombeau gifante ,
 Auec vn noble corps de noble sang extrait ,
 Qui de toutes vertus estoit vn beau pourtrait :
 Car Dieu ne voulut point enter en plante basse ,
 Vn sien eleué , qui les autres surpasse :
 Et toutefois iamais , pour son antique sang ,
 On ne vit ce Prelat orgueilleux en nul rang :
 Ou fust au Parlement exerçant la droiture ,
 Ou bien fust en sa charge enseignant l'Escriture :
 Fust parlant pour l'Eglise au Conseil de nos Rois ,
 Fust preschant en la chaire aux grands Estats de Blois :
 Il estoit des Prelats la parfaite excellence ,
 Ou fust en bonnes mœurs , ou fust en eloquence ,
 Ou fust pour soustenir ferme la verité
 Aux Princes estrangers deuant sa Sainteté ,
 Et montrer Catholique en franchise Françoisse ,
 Que peut la liberté de l'Eglise Gauloise :
 Ou fust pour se roidir à vouloir confuter
 L'Erreur , & l'ignorant qu'il faisoit rebuter .
 Helas ! il gist ici des vertus l'exemplaire ,
 D'Angennes , qui tenoit le chemin salutaire
 Qu'vn Prelat doit tenir , qui n'espargnoit son bien
 Pour remettre l'Eglise en l'honneur ancien :
 Maintenant son trespas fait , las ! que ie deuine
 Que ce siecle peruers à son malheur decline ,
 Et qu'on ne verra plus qu'aucun Euesque encor
 Ait la Crosse de bois & la doctrine d'or .*



A Monsieur de Saintemarthe, Tresorier
General de France en la Generalité
de Poitou.



*CAEVOLE, mon mesme âge au sortir
de l'enfance,*

*Ou bien peu s'en falloit, nous eufmes con-
noissance*

Sur le Clain l'vndel'autre, & de pas innocents

*La Muse nous guidant sous les plaisants accents
De ses douces chansons, aux Bois nous fismes dire
Qu'en nos chants reuiuoient Palemon & Tytire :
Et le haut mont Ioubert lors respondit cent fois
Aux retentiffements de nos gentilles vois.
Depuis, Dieu le voulant, par chemins tous contraires,
Nous auons manié du monde les affaires :
Car vous en court habit, de France Tresorier,
Vous auez en Poitou, couronné de laurier,
Toufours sçauant, rendu d'vn art emerueillable,
Par le docte Apollon, le Dieu Mercure aimable :
Mais moy, d'vne autre part le long habit trainant,
Tant de bruits importuns me vont environnant
Qu'à grand' peine ie puis maintenant reconnoistre
Estre ce Vauquelin qu'alors ie soulois estre :
A raison que la Muse & le gaillard Phœbus
N'aprochent plus de moy parmi tant de tabus.*

*Et ce qui plus me fache est de voir , ô Scæuole ,
 Nos Cours & nos Palais n'estre plus qu'une Ecole
 D'usage, de rotine & de formalitez,
 Qui couuent là deffous mille mechansfetez.
 Et si ie ne croyoy qu'on me tint pour volage,
 Ou bien , qui vaut autant , pour vn homme trop sage,
 Ie ferois vn beau coup ! tous mes liures de Lois ,
 D'Ordonnances, d'Edits, tant Latins que François ,
 Ie mettroy dans le feu : ie prendroy pour deuise
 Le bonnet & la vigne en signe de franchise :
 Et comme le serpent , laissant sa vieille peau ,
 Raieunit , se refait au plaisant renouueau :
 Ainsi raieunissant , recommençant mon âge ,
 Ie laisseroy ma rafle en quelque beau solage ,
 Et fondant les Edits grauez dedans mon cœur
 Par le burin de Dieu, ie me rendroy vainqueur
 De tant d'opinions , dont nostre ame est souillee ,
 Et dont nostre raison est par tout embrouillee.*

*Ie voudroy raieunir , ainsi que fist AEson ,
 Garçon redeuenir capable de raison ,
 Sachant ce que ie sçay : croyez, mon Saintemarte ,
 Qu'encor ie reuerroy le beau Loire & la Sarthe ,
 Et qu'aux riues du Clain viuant à l'abandon ,
 Ie feroy voir encor Damete & Corydon
 Rechanter derechef : & leurs chansons ouies ,
 Rendre plus que iamais les forests reiouies.*

*Mais ne pouuant tant faire ore pour m'asseurer
 Le reste de mes ans , ie me veux retirer
 De tant de mauuaitiez , de tant de brigandages ,
 Ou nous ont afferuis mille tyrans vsages,*

*Qui geshnent la Raison, belle ame de la Loy,
Et baillent, comme on dit, le Droit à liche doy.*

*Je me veux d'autrepart separer & distraire
De ceux qui disent bien & qui font le contraire.
Je desire, ie veux m'en aller, m'en fuir
Plustost en Canadas mille fois que d'ouir
Raconter pour vertus les cautes iniustices
Des Tiberes trompeurs, emmantelants leurs vices
De l'habit de Numa, qui, pour couvrir le mal,
Font Carefme le iour & la nuit Carneual.*

*Tous vont en empirant : aujourd'hui nostre Empire
Est pire qu'hier n'estoit, & demain sera pire.*

*Je m'en veux donc aller, retirer ie me veux,
Pour viure en l'innocence ou nous viuions tous deux
En nostre premier âge : & sur tout ie desire
Qu'à faire comme moy mes compagnons i'attire.
Je veux iouir de moy, ie veux en triompher,
Et libre entre les maux ioyeux philosopher :
Non pas contemplatif, ni solitaire encore,
Comme cet admirable & diuin Pithagore,
Ni du tout populaire ainsi qu'en Xenophon
Philosophe vn Socrate, ains ainsi qu'en Platon :
Accort, entremestant parmi la vie Adieu,
Les celestes effets de la Contemplatiue.*

*Aussi ie veux Chrestien viure à Dieu, viure à moy,
Et viure à mes amis d'une constante foy,
Me reiouir souuent : car ie le pourray faire,
Avec le grand Virgile, avec le bon Homere
Le reste de mes ans : & d'honneste loisir,
Aux lettres & aux Arts prendre tousiours plaisir.*

*O que i'ay de regret qu'à vostre Poiteuine,
 Cette terre de Nort ne peut estre voisine !
 Nous nous assemblerions , nous ferions assembler
 Les compagnons à qui nous voulons ressembler.
 Nos doctes compagnons qui , de mœurs toutes bonnes ,
 Par l'aspect seulement vont gaignant les personnes :
 Qui iouiaux, bien nez, bien nourris, bien apris,
 Gaillards vont reueillant les plus mornes espris :
 Sans souffrir pres de nous ces ames soupçonneuses ,
 Qui font du vray le faux par haines dedaigneuses :
 Et n'aurions lors sinon que des hommes prudents,
 Qui sçauroient supporter tous humains accidents :
 Pefer de leurs amis les raisons, les excuses,
 Mesme prendre en payment quelques petites ruses
 Qu'apporte le mesnage : & qui tousiours prendroient
 Leurs amis comme amis estre pris ils voudroient :
 Sans se montrer quinteux, defians ni sauuages,
 Changeants à tous propos de cœurs & de visages.*

*Comme nous craignons moins les Lions & les Lous ,
 Que nous ne faisons pas les Pucés & les Pous ,
 La morsure & l'odeur des puantes Punaises ,
 Quand ils viennent la nuit entreromppe nos aises :
 Ainsi nous deuons moins craindre les Affasins ,
 Les voleurs, les brigans, les guetteurs de chemins ,
 Que les hommes facheux, malnez, opiniaftres ,
 Pleins de mauuaises mœurs, depits, accariaftres ,
 Que tousiours nous pouuons trouuer à tous propos
 Venir mal enseignez troubler nostre repos.
 Car nous ne pouuons pas peut estre, à mainte annee,
 Rencontrer de brigands vne troupe damnee ,*

*Et nous pouuons trouuer à toute heure, en tout temps,
Des hommes mal appris, chagrins & mal contents.*

*C'est pourquoy ie me veux retirer, mon Scæuole,
Sur le mien, à l'ecart, de cette bande fole :
Me parer de prudence & m'armer de raison
Contre ceux qui voudroient affaillir ma maison :
Sans plus rien acquerir, plein de secrette ioye,
Ie me veux retirer avec ma douce proye :
Ie veux garder mon bien, i'y veux viure & mourir :
Ce n'est moindre vertu de garder qu'acquerir.*

*L'espere Mettre à chef bien tost mon entreprise,
Et si vostre raison vostre desir maistrise,
Vous en ferez autant : & si trop obstiné
Vous ne le voulez faire, enfin mal guerdonné,
Vous en ferez marri : car libre & d'ame heureuse,
Quand i'auray delaiissé la passion facheuse,
Si bon, si vertueux, ie viuray desiré,
Et si bien arriué dans vn Port retiré,
Et que vous & plusieurs n'aimants auez enuie,
Alors que ferez sours de cette poure vie
(Ce qui fera bien tost) sur mon contentement :
Si qu'alors vous direz, par vn bon iugement,
Peut estre que ie suis, finon du tout bien sage,
A tout le moins prudent & plein d'vn grand courage.*

*Les sages & les bons tousiours rares feront :
Et croy qu'en plus grand nombre ils ne se trouueront,
Que les portes de Thebe', & que du Nil fertile,
Les huis, qui limonneux enfertilent la ville
De Memphis la superbe : & la France en ce point
La Grece de iadis ne surpassera point.*

*Et croy que des moins fous on me pourra bien dire ,
Si durant vn tel temps libre ie me retire.*

*Croyez que par raison ie m'y suis resolu ,
Sans qu'une opinion soudaine l'ait voulu :
Car vous pouuez penser que ce n'est par defaute
De pouuoir ma nature , orgueilleuse ni haute ,
Courtois accommoder avecques vn chacun :
Car faire ie le sçay , cela m'est tout commun :
Ni moins pour ne vouloir m'addonner à la peine :
Car i'aime le trauail de l'adion humaine :
Ni pour ce que trop i'aime encor la liberté :
Car ie suis defia tant à seruir arresté ,
Et tellement i'ay pris ainsi mon habitude ,
Que ce m'est liberté que telle seruitude.
Mais ie le fais , guidé d'un iugement certain ,
Qui me force à quitter ce grand Allant mondain ,
Qui nous prend en ces rets : ces Circes , ces Alcines ,
Ces Syrenes , qui sont du monde les ruines :
De sorte que , voulant le public manier ,
Ie ne m'oserois plus à rien qui soit fier
Pour vouloir faire bien : car si grande est l'ordure ,
Qu'incontinent le sain se change en pourriture ,
Le chancre prend par tout , tout est empoisonné ,
Le membre plus entier est ore estiomené
De tant d'inuentions , de façons rechangees .
D'offices , de Partis , de rentes engagees .
Qu'heureux , trois fois heureux i'estime estre celuy
Qui , chez luy retiré , peut viure sans ennuy ,
Et sans que du public en rien il s'entremette !
Qui peut faire à propos vne belle retraite ,*

*Ainsi comme ie fais ! & sous l'autorité
Des grands charges d'honneur , ou digne réputé,
Au public il viuoit par les saisons passées,
Qui peut viure en grandeur, les grandeurs delaisées.*

*Or voyant loin de moy l'infame poureté,
Soit qu'en nauire grand ie sois ore porté,
Soit en petite nau, i'auray mesme visage,
Du mondain Ocean ne craignant plus l'orage;
Et bien qu'en pleine voile vn vent second soufflant,
N'aille ma grand' Olonne en eau tranquille enflant,
Si est-ce toutefois qu'une orageuse Bise
Contraire à ma nauire à fonds ne l'a pas mise.
Et bien que des plus grands en force ie ne sois,
En moyens, en honneurs des premiers, toutefois
Ie ne suis des derniers en moyenne richesse,
En esprit, en vertus, en parens, en Noblesse.
Tellement que m'estant retiré priuément,
Ie puis en plus d'un lieu m'ebatre honnestement :
Ou soit en la campagne ouuerte & plantureuse,
Que Ceres nourriciere a rendu fourmenteuse,
Ou soit dans le Bocage, ou les bois epineux,
Ou les ruisseaux bruyants, les etangs poissonneux,
Les taillis cheuelus, les montaignes ombrees,
Les vallons fleurissants, les verdoyantes prees,
Donnent tout le plaisir, tout le contentement,
Que pourroit souhaiter vn bel entendement.*

*Adieu vous dis, espoir, adieu vous di, fortune,
Ie ne veux plus auoir de vous faueur aucune,
Des autres iouez vous; fortune n'est ici
Aueugle seulement : mais elle aueugle aussi*

*Les hommes de ce temps, qui tous bandez la suiuent,
Et se deconnoiffants masquez sous elle viuent.*

*Si la Fortune veut, d'un auocat plaidant
Elle vous pourra faire vn premier prefidant :
Si la Fortune veut, elle peut au contraire
D'un premier prefidant vn auocat vous faire.
Mais elle ne pourroit renuerfer les vertus,
Dont les sages esprits fermes sont reueftus.*

*Scæuole, c'est l'habit que ie veux ore prendre,
Et, de luy reueftu, m'aller hermite rendre
En mon sauuage Ereme &, dispos & plaisant,
Me reiouir souuent, tousiours en bien faisant.
Car pour montrer que Dieu veut qu'on se reiouisse,
Il veut qu'auèques chants on confesse son vice :
Autant luy vient à gré d'un cœur deuotieux
Vne sainte chanson, vn son harmonieux,
Que les gemiffements d'une ame desolee :
Et Dieu l'ame ioyeuse a tousiours consolee :
Et ioyeux & content vit vn homme de bien,
Car en sa conscience il ne craint iamais rien.*

*A ce sage vieillart ie veux estre semblable,
Qui trouuant vn tresor ne l'eut point agreable :
Et son œil seulement pour le voir n'abbaiſſa,
Ains passant par dessus à terre le laiffa :
A raison, disoit il, qu'au bout de sa vieillesse
Il n'auoit plus besoin d'une telle richesse.*

*Sçaez vous point quelle est la soif d'un langoureux ?
La soif telle n'est pas des sains & vigoureux.
Des que les sains ont beu, leur soif toute etanchee
Donne vne nourriture en leurs corps epanchee ;*

*Tefmoin eft que le vin, de trifteffe vainqueur,
De riante alegrefse a reioui leur cœur :
Mais la foif du malade eft bien tout au contraire :
Car buuant elle femble vn peu de temps luy plaire ;
Toutefois elle prend vn foudain changement,
Ore en forte colere , ore en vomiffement :
Ou luy caufant vn flus , dans l'eftomac batante ,
Plus que deuant elle eft facheufe & vehemente.*

*Il en prend tout ainfi à ceux qui , trop ardants
En conuoitife, vont de grands biens demandants ;
Auares defireux , plus ils ont , plus defirent ,
Et toufjours alterez à reboire ils aspirent.
C'eft vn cas tout pareil qu'auides commander ,
Et fans fin conuoiteux grands terres poffeder :
Car cette foif, vn peu demeurant comme eteinte ,
Toufjours d'alte raifon aura la gorge atteinte.*

*Auffi de mefme en prend aux amants malheureux ,
Qui vont brulant d'amour, malades amoureux.
Ont ils d'vne Laïs iouy paraenture ?
Plus que deuant , apres ardante eft leur pointure.
Bref qui n'a l'efprit fain, bien fait, bien compofé,
Jamais il n'eft content : ains d'vn ombre abusé
Pluftoft que du vray bien , en la foffe il deualle
Auecques l'appetit & la foif de Tantalle.*

*Ou me fuis-ie egaré par ce difcours verueux ?
Seulement ie vouloy vous dire que ie veux
Me retirer , Scæuole , & viure pacifique
Sans plus m'entremefler de la chofe publique.
Mais vous m'excuferez fi la grand' puanteur
Des vices de ce temps m'a fait trop caqueteur :*

*Et la crainte que i'ay que vostre ame si nette
 Aupres d'un tel fangeas ne soit de fange infette,
 Si, comme moy, chez vous retiré priuement,
 Le reste de vos ans ne passez doucement :
 Imitant le Soleil qui, pour toucher l'ordure,
 Ne reçoit pas pourtant de puante souillure :
 Et qui, pour les pechez des hommes d'ici bas,
 D'estendre ses rayons sur eux ne laisse pas.*



A son Liure.



*ON Liure, ie voy bien que quelque
 vain espoir
 Te leue maintenant & te veut deceuoir :
 Et ie m'appercoy bien, qu'ennuyé tu te
 faches,
 Entre tant de papiers, & qu'echapper tu taches
 Pour aller à Paris, pour te faire Imprimer,
 Eccarrir & lauer, pensant te faire aimer,
 Estant ainsi vendu par la main d'un Libraire
 Qui tiendra sa boutique au Palais ordinaire.
 Ie voy que curieux tu veux or' demander
 Aux doctes de leurs vers pour te recommander,
 Comme si d'un Dorat le Latin, ou la Rime
 D'un Ronfard te deuoit mettre en plus grand' estime :
 Car un Liure n'est pas de bonne mere né,
 S'il n'est des vers d'autruy par tout enuironné :*

*Mais si ta Muse n'est digne d'estre vantée ,
Ne quête point le los d'une gloire empruntée.*

*Regarde que tu fais : tu veux doncques partir ?
Tu me veux donc laisser ? ie veux bien t'auertir ,
Que tu te hâtes trop ! quelle mouche te pique
De te vouloir soumettre à l'iniure publique ?
Tu veux estre imprimé ? Tu pleures & gemis ,
Alors que ie te montre à quelques miens amis ?
Ne voulant estre veu que de peu qui te plaisent ,
Et si tu veux encor que sages ils s'en taisent .
Pourquoy donc changes-tu si tost d'opinion ?
Pourquoy veux-tu sortir de ma suietion ?
Hors de mon cabinet , hors de ma chere Estude ?
Ie t'ay nourri tousiours en douce solitude ,
Et pour vn autre effet que publier tes vers
En ce temps ou les yeux de chacun sont ouuers
A medire & reprendre : il n'est besoin qu'on sache ,
Mon Liure , que tu fois , recache toy , recache :
Ne monte point si haut : celui qui n'est sauteur
Ne craint point de tomber : & qui de sa hauteur
(Ce qui gueres n'auient) tombe en l'herbeuse pleine,
Auec peu de secours se releue sans peine.
Tien toy doncques secret , & demeure à requoy ,
N'estant veu que de peu qui t'aiment comme moy .
Tu ne veux donc , mon Liure , ouir ma remontrance ?
Tu ne m'ecoutes pas ? Or va t'en par la France
Ainsi qu'il te plaira . Mais pense aussi , depuis
Que tu seras sorti , qu'on te fermera l'huis .
Tu ne pourras ici reuenir solitaire ,
Et diras en toy mesme : He ! qu'ay-ie voulu faire !*

*Ah, qu'ay-ie miserable, indiscret, desiré !
Lors que tu te verras d'un moqueur déchiré,
Qui te fera douloir par vne aspre pointure,
Dont tu ne pourras pas guarir paraenture.*

*Celuy que tu croiras estre encor ton ami,
Ne voudra seulement te lire qu'à demi :
Vn autre dedaigneux, te iettant par la place,
D'auoir blamé ses mœurs blamera ton audace :
Vn malin enuieux tes vers detournera,
Et d'auoir trop parlé remarquer te fera.*

*Si la haine que i'ay pour ta faute conceue,
Ne rend ma preuoyance à deuiner deceue,
Le deuine & preuoy que, pour la nouueauté,
Tu seras à Paris bien venu, bien traité
Pour vn commencement, & que tu pourras plaire
A quelques beaux esprits : mais du vil populaire
Tu seras par mespris deça dela ietté,
Sans qu'aucun plus te lise en ta calamité :
Ou bien tu seras leu iusqu'à tant qu'une plume,
Mieux disante que toy, de parler s'accoutume
En propos familiers ainsi comme tu fais :
S'efforçant de montrer, que masles sont les faits
Et femme la parole : & qu'en ce mechant âge,
On voit bien peu d'effet qui soit masle au courage.
Alors tu cederas à ces bons escriuants,
Et les reconnoistras, plus que tu n'es, sçauants :
Ou bien tu te verras tout mengé de vermine,
De tignes ou de rats pres de quelque ruine,
Et sentant tout le rance & le moisi relent,
Decoufu tu seras en quelque coin, dolent*

De

*De n'auoir creu ton pere : enfin aux merceries,
 Aux pignes, aux miroirs, aux hains, aux drogueries,
 Aux couteaux, aux daguets, à cent petits fatras
 Qu'on transporte au Brefil, chetif tu seruiras
 D'enu'lope ou de cornets à mettre de l'epice,
 Du clou, de la muguette ou bien de la riglisse
 Chez vn apoticaire : ou dedans vn priué
 Tu feras le secours du premier arriué.*

*Alors moy qui te fus vn conseiller fidelle,
 Je me riray de voir ta misere estre telle,
 Me tenant contre toy iustement depité,
 Comme celuy qui fut de son Afne irrité,
 Quand il ne peut iamais, pour luy battre la teste,
 Retirer du peril l'opiniastre beste :
 Si bien que son cheuestre il fut contraint lacher,
 Et le faire en aual tomber d'vn haut rocher.*

*Va donc, va, mon enfant, va t'en à l'aventure,
 Puisque de mon conseil, obstiné tu n'as cure :
 Toutefois si tu as quelquefois ce bon heur,
 De voir au tour de toy quelques hommes d'honneur,
 Qui te prestent l'oreille : & qu'vn Soleil aimable
 De ses rais echauffants te rende fauorable :
 Et que le bon Genie & la forte vertu
 Ait le vice enuieux à tes pieds abatu :
 Si l'on s'enquiert à toy, Quel homme ie puis estre,
 Et dont ie fus extrait, & quand ie vins à naistre :
 Di, Que peut estre vint mon nom du Val-d'Eclin,
 Qu'au langage du temps on nommoit Vauc-Elin,
 Dont Vauquelin se fist, en la belle contree
 Que Cerés & Pomone entre toutes recree.*

*Des ce temps mes Maieurs defia nobles viuoient,
 Et nos Ducs genereux en leurs guerres fuiuoient :
 Mais Vauquelin du Pont, Vauquelin de Ferieres,
 Capitaines portoient gouffanons & banieres,
 En passant l'Occean, quand leur grand duc Normant
 Alla contre l'Anglois tous fes fuiets armant :
 Et planterent leur nom en Gloceftre & Clarence,
 Dont il refte aux vieux lieux mainte vaine aparence :
 Là font peints & boffeꝝ nos Ecus & Blafons,
 Tels que nous les portons encor en nos maifons.
 L'an neuf cents au deuant les furnoms commencerent,
 Et du nom de leurs fiefs beaucoup lors s'appelerent.*

*Les Fiefs, que du nom d'homme alors on furnommoit,
 Firent que pour furnoms ces noms on retenoit ;
 Comme plusieurs auffi prenoient des Seigneuries,
 Et de nouveaux furnoms nouvelles armoiries :
 Et Capet, & Martel, des foubriquets eftoient,
 Qui des hommes du temps les effets raportoient.
 Le Dé, le Du, n'eftoient point encor en vfage.
 Le grand Robert Bertran, fi vaillant & fi fage,
 Baron de Briquebec qui conquift l'Arragon,
 De Dé ne mift iamais à Bertran fon furnom.
 Les Roturiers auffi nez de familles baffes,
 Le Dé, comme le Noble, vſurpent en leurs races :
 Mais ce Dé fans propos ne doit eſtre adiouté
 Afin que nouveau noble on ne foit point noté.*

*Di, Que de temps en temps, par mariages dignes,
 Les miens furent conioints touſiours en nobles lignes,
 Auec ceux de la Heuſe & ceux du Boifhubout,
 Du Meſle dit Melo, de Breouſe & Tibout :*

*Avec ceux de Sacy, de la Pallu de Clere,
 Et ceux de Verfainuille & ceux de Sainthilaire,
 Ceux du Pontbellenger & ceux-la de Sarceaus.
 Et ceux de la Varende & ceux des Iueteaus,
 Et ceux de Boiflichauſſe : encor mon nom s'allie,
 En la Bretagne enté ſur le nom de Tallie.
 Et toy, mon cher germain, aux armes appelé.
 Vauquelin, tu es ioint au bon ſang Du Bellai :
 Et le temps me faudroit de conter les familles.
 Ou toutes noblement furent miſes nos filles.*

*Di, Que mon Pere ieune apeine ayant trente ans.
 Orphelin me laiſſa ſeulet pour tous enfans.
 Floüet ſon heritier d'une terre endettée.
 Que chacun eſtimoit bien toſt voir decrettee
 Par tant de Creanciers à qui, pour fuiure Mars.
 Il s'eſtoit engagé quaſi de toutes pars.
 Gendarme ayant eſlé, d'Ordonnance ancienne.
 Du Sire d'Anebaut, du Conte de Brienne.*

*Di, Que contre l'eſpoir de pluſieurs toutefois
 Gardez premierement entiers furent nos bois.
 Quand par vn heureux ſoin ma mere gouuernante.
 Ayant ma Garde-noble, en fut la conſeruantte,
 Et maniant du mien l'annuel reuenu,
 Mes debtes aquitta depuis par le menu.*

*Di, Qu'en cette âge foible, ayant vne ame encor me
 Et promte à receuoir toute belle doctrine.
 Sous Buquet à Paris enfant ie fu mené :
 Aux lettres courageux alors ie m'addonné.
 Aux Colleges i'apris comme c'eſt qu'on imite
 Du Grec & du Latin vne choſe bien dite :*

*Puis deuenu plus grand, sous le grand Tournebu
Aux ruisseaux d'Helicon tout alteré ie bu :
Et sous Muret encor, qui des Odes d'Horace,
En nos beaux vers François nous rapportoit la grace.
Ie connoissoy Baïf & Ronsard i'adoroy,
Du Bellay qui m'estoit plus connu i'honoroy,
Et sans le pratiquer ie portoy toute viue,
Telle qu'en ses Sonnets, au cœur sa rude Oliue.*

*Di, Que ne passant point encor dix & huit ans,
Grimoult, Toutain & moy, poussez d'vn beau Printans,
Nous quittames Paris, & les riues de Seine,
Vinmes dessus le Loir, sur la Sarte & sur Maine :
Lors Angers nous fist voir Tahureau, qui mignart
Nous affrianda tous au sucre de cet art.
De là nous vinmes voir les Nymphes Poiteuines,
Qui suiuoient par les Prez, Françoises & Latines,
Le ieune Saintemarthe, & ses vers enchanteurs
Après eux attiroient les filles & pasteurs.*

*Et di, Qu'ayant encor sans cotton le visage,
Ie mis au iour les vers de mon apprentissage.
Au lieu de demesler les epineuses lois,
Les Nymphes, les Syluains nous suiuiions par les bois.*

*Mais di, Qu'ayant souffert vne dure reprise,
Qu'en Berry ie pris cœur à plus haute entreprise;
Et du grand Duarin à l'estude animé,
Nos lois plus que deuant & plus soigneux i'aimé.*

*Puis di, Qu'estant sorti de mon orphelinage,
Il me vint des honneurs & des biens dauantage
Que ie n'en esperoy, comme ainé de maison,
A quelques nobles fiefs succedant par raison.*

*Di, Qu'en mon cœur estoit de Dieu la iuste crainte,
D'un caractère saint toujours diuine empreinte :
Et comme en iugement, là ie faisois venir
A part mon noir peché, pour le faire punir.*

*Di, Que ie fus couplé, sous le ioug d'Hymenee
Auec vne ieunesse à toute vertu nee :
Et malgré le souci, le chagrin, le couroux,
Nous trouuâmes le faix de ce fardeau plus doux
Que ie n'eusse pensé : m'estant appris de faire
Vne heureuse vertu de ce mal necessaire.*

*Puis Dieu, qui nostre plant de ses greffes enta,
Ainsi qu'il augmentoit nos moyens augmenta.*

*Di, Que le court habit i'eusse pris de Nature :
Mais que le long me vint par ma bonne aenture,
Ains par la main de Dieu, qui m'y voulut guider,
Me faisant d'un beaupere à l'estat succeder.*

*Di, Que ie fus suiet à la haine, à l'enuie
De plusieurs qui depres eplucherent ma vie :
Et ne m'ayant haineux par medits pardonné,
Secret sur leurs medits mes mœurs ie façonné.*

*Di, Que ie fus d'ailleurs aimé de tout le monde,
D'un cœur ouuert & franc, de conscience ronde,
Et que i'aimé chacun : mais sur tous ces esprits,
Que la douceur d'Amour & des Muses tient pris.*

*Di, Qu'aux Grands, aux Seigneurs representans le Prince
Au beau Gouvernement de nostre grand' Prouince,
Que ie fus agreable : & que durant l'effroy
Des troubles, ils se sont toujours seruis de moy.
Ce grand de Matignon, si sage en nos affaires,
Si vaillant, si prudent aux exploits militaires,*

*Le premier loin de moy , chassa par ses beaux rais ,
 Du sçavoir sans usage vn grand nuage epais ,
 Qui m'ombrageoit l'esprit. Et mesme l'Excellence
 De ce grand Duc qui n'a de pareil en vaillance ,
 Beaufrere de mon Roy , nostre grand Gouverneur
 En terre comme il est de nostre mer Seigneur ,
 Sous vn front de Bellonne ayant de la science
 Et des armes conioint en vn l'experience ,
 M'a donné l'Intendance & toute autorité ,
 En nos côtes de Mer de son Amirauté.*

*Mais di, Que sa faueur vint de la bienueillance
 Que Desportes portoit aux bons des sa naissance :
 L'aimeroÿ beaucoup mieux pouuoir m'en reuancher
 Par quelques bons effets, que ses vertus prescher.*

*Di, Que ma taille fut moyenne & non grossiere ,
 Et que ma grace fut plustost humble que fiere :
 Que l'air de mon visage à tous tesmoignoit bien
 Que i'estoy Iouial & non Saturnien :
 Qu'estant chauue, ie fus vn peu prompt à colere ,
 Mais soudain reuenu , cruel ni trop seure :
 Que quand ie t'enfanté, i'auoy par les maisons
 Du Ciel ia veu passer quarante cinq saisons :
 Et iustement en l'an, naissance pris i'auoye ,
 Que le grand Roy François conquesta la Sauoye :
 Sur les fons me leua lors Iean de Fontené ,
 Qui repassa les monts ainsi que ie fus né :
 Capitaine vaillant & duquel la memoire ,
 Au nom de Bertheuille , enrichit mainte histoire.
 Comme i'ay cheminé par chemins tant diuers ,
 On le peut remarquer lisant mes autres vers.*



SATYRES

FRANÇOISES,

LIVRE II.

Par le SIEVR DE LA FRESNAIE VAVQVELIN.



A Messire Claude Groulart, Cheualier,
Premier President au Parlement
de Normandie.



ÇAVANT GROVLART qui peux,
par maint genre d'escrire,
Faire les faits d'autruy, comme vn Soleil
reluire :

Et qui de tes vertus aux sçauants mesmement,

Donnes aussi d'escrire vn luisant argument :

Il me fache d'escrire à toutes gents d'office :

Il leur faut du respect, il leur faut du seruice :

Et qu'on n'oublie à mettre en rang leurs qualitez,

Et leurs tiltres qu'ils ont cherement achetez :

N iij

Quand on m'en fait de mesme aussi tost ie m'en moque,
 Et toujours à regret ie rends le reciproque :
 Mais à toy, qui n'es point de ce vice entaché,
 Qui tout franc, qui tout bon, prudent te tiens caché
 Dessous cette écarlatte, ou beaucoup par la mine
 Trompent en aparence vne ame la plus fine :
 A toy, di-ie, qui sçais quelle est la vanité :
 De l'amitié i'escris en franche liberté,
 Pour sçauoir ou peut estre vne amitié sincere ?
 Je la cherche par tout comme vn Zenon seure :
 Encore ai-ie grand peur de ne la trouuer pas,
 Combien que chacun croit l'auoir entre ses bras.

O diuine amitié, que tu es chose rare !
 Ton beau nom attendrit le cœur du plus barbare,
 Et rabaisse souuent le cœur au plus hautain,
 En la chose incertaine estant toujours certain !
 Mais tu es maintenant pour de l'argent prisee,
 Comme vne Courtisane est par l'or courtisee :
 Le vulgaire à l'ami ne rend plus de deuoir,
 S'il ne pense plaisir ou proffit en auoir.

Toutefois, ô Groulart, comme vn clair voyant iuge,
 Tu remarques bien ceux ausquels elle a refuge :
 Comme on voit que les lous & les regnards, au chien
 Ressemblent à peu pres, qui n'y regarde bien,
 Ainsi le Charlatan, le flateur, l'adultere,
 Semblent à des amis qui ne les confidere.
 Donc nous faut regarder, au lieu d'auoir des chiens
 Qui soient de nos maisons fidelles gardiens,
 Que nous ne receuions, par nostre negligence,
 De tels feints animaux la dommageable engence.

*Car si tost que le temps ou que le Sort vainqueur
 Apporte ou Mort ou perte, ils demasquent leur cœur,
 Et courent tous au bois (comme on dit en prouerbe)
 A l'arbre que le vent a couché dessus l'herbe.*

*Or on voit que chacun d'egale volonté,
 Aime ce qui luy plaist, soit Richesse ou Beauté :
 C'est donc vn fait commun, Que de voir tout le monde
 Aimer ainsi la chose ou son Desir il fonde.*

*Mais sçauoir separer les Biens d'entre les Maux,
 Connoistre vn Amour vray d'avec vn Amour faux,
 C'est, ô grand Prefident, chose trop mal aisee !
 Qui toutefois du Sage est bien tost auisee,
 Quand il veut obseruer, Qu'vn homme prend plaisir
 D'aimer sur tout la chose ou il met son Desir.*

*Mais celuy qui ne sçait discerner toutes choses,
 Comme les noirs pauots d'entre les blanches roses,
 Les vices des vertus, & comme differents
 Sont du bien & du mal mille biens aparents,
 Ne connoist l'Amitié. C'est pourquoy le seul Sage
 Au vray de l'Amitié peut connoistre l'vsage.
 Car il sceut faire choix des hommes arrestez,
 D'entre les inconstants volants de tous costez,
 Qui comme Papillons, pleins d'opinions vaines,
 Bauolent sans arrest à choses incertaines.
 Tels hommes ore on voit, courtois & gracieux,
 Et puis tout aussi tost chagrins & furieux.
 Et bref, quand tel seroit ou ton oncle ou ton frere,
 Parfait en amitié tu ne le pourrois faire :
 Car iamais l'Inconstance Amitié ne receut,
 Et la blanche amitié iamais de tache n'eut :*

*Telle des vertueux n'est l'Amour volontaire :
 Mais telle est des parents souuent la necessaire.
 Plustost il faut aimer vne simple vertu
 Qu'un vice qui seroit de tiltres reuêtu ,
 Et qui s'enfle, sorti d'une race ancienne,
 En la valeur d'un autre & non pas en la fienne.*

*Or l'Amour des Parents connoistre tu pourras ,
 Et toute autre Amitié, si tost que tu verras
 Deux petits chiens nourris d'une mesme littee,
 Ou bien deux petits chats ; d'une patte affetee
 Se flater doucement, se ioüer, s'embrasser ,
 Fôlâtrer ioints ensemble, & s'entrecareffer :
 Il n'est rien si gentil, il n'est rien plus aimable,
 Il n'est rien plus conforme, il n'est rien plus semblable
 A deux amis, que voir ce spectacle plaisant :
 Toy, qui vas sans raison vne Amitié prisant ,
 Si tu veux l'eprouuer iette vn peu de viande ,
 Quelque offet moëlleux, quelque chose friande ,
 Entre ces petits chiens, entre ces petits chats ,
 Et tu l'eprouueras par leurs soudains debats.
 Qu'il y ait entre toy, ton enfant ou ton frere,
 Quelque fief, quelqu'honneur, quelqu'Amour, quelqu'affaire
 A debatre & vuider, tu verras tout soudain
 Que ton fils te voudroit voir mort le lendemain :
 Et toy pareillement tu voudrois voir avecques ,
 Comme il feroit de toy, de ton fils les obseques.*

*Auienne qu'un veuf pere agé soit amoureux ,
 Que son fils par hasard, en ses ans vigoureux ,
 Aime en ce mesme endroit, & que tous deux aspirent
 D'epouser poursuiuants la femme qu'ils desirent.*

*Lors tu verras bien tost , que leur belle Amitié
 Se tournera cruelle en rage & mauuaitié.
 Tu defires iouir , dira l'amoureux Pere,
 De la beauté du iour , de sa lumiere claire,
 Et veux seul contempler la lueur du Soleil?
 Tu dois penser qu'au tien mon defir est pareil :
 Comme toy ie fuy l'obscurité mauuaise,
 Et veux de la clarté iouir tout à mon aise :
 Tu me veux depouiller & du liçà m'approcher ,
 Et ie n'ay point encor defir de me coucher :
 Ie suis encor bien sain & des ans la foiblesse ,
 Mon corps de son fardeau n'appesantit ni blesse.
 Tous ces propos disoit le pere depité
 Contre Admette, son fils , qui l'auoit irrité.
 Vn Roy de nostre temps ainsi ne fist de grace
 A son fils eleué contre luy par audace ,
 Et le Comte de Foix iadis de la façon ,
 A regret vit mourir son fils ieune garçon.*

*Les enfans tout ainsi vont afligeant leurs Peres .
 Quand il y va dequoy , de cent mile miseres .
 Vn Loys debonnaire , afin de le chasser ,
 Vit il pas ses enfans contre luy se hausser ?
 Commynes (qui décrit aussi bien son histoire,
 Comme il fait de son Roy les gestes & la gloire)
 Montre bien que celuy qui fut enfant mauuais ,
 Du Dauphin successeur ne s'asseura iamais .
 Mais combien se voit il d'histoires veritables ,
 De ceux qui ont meurtri leurs Peres venerables ?*

*Les freres ne sont pas l'vn à l'autre meilleurs :
 Chaque iour il se voit aux maisons des Seigneurs .*

Le vaillant Eteocle & le preux Polinice
(Comme dit le Tragic) n'eurent qu'une nourrice,
De mesme pere & mere engendrez ils estoient :
Tous deux viuants ensemble, ensemble ils s'ebatoient :
En leur âge petit couchant en mesme couche,
Ils n'auoient qu'un desir, ils n'auoient qu'une bouche,
Et ce que l'un vouloit, l'autre le desiroit,
Et chacun à l'egal son frere reueroit,
S'entrebaisants sans cesse & s'entre aimants de forte
Qu'immortelle on eust dit vne Amitié si forte :
Qui les eust veus se fust des Philosophes ris,
Qui l'Amitié vulgaire ont en si grand mespris.
Aussi tost qu'entre eux deux va tomber en partage
Du Royaume Thebain le superbe heritage
(Comme vn morceau de chair entre deux petits chiens)
Ils ont mille debats pleins de cruels soustiens :
Le sang ne les retient ; quand d'ires enflammées
Deuant Thebes ils ont deux puissantes armées,
Se desfiants l'un l'autre : Ou te trouueras tu,
Disoit l'un, pour sentir l'effort de ma vertu ?
Ie t'appelle au combat ! maintenant ie desire,
En m'opposant à toy cruellement t'occire !
Eteocle respond : i'ay ce desir aussi,
Seul à seul te combatre & te creuer ici.
Tous deux par ces deffis à la mort se vouerent,
Et freres inhumains tous deux s'entretuerent.
Tant de freres ainsi l'on a veu massacrez
Pour l'Empire prophane & pour les biens Sacrez :
Pourueu que seul Romule en l'Empire commande,
Faire mourir Remus est vne gloire grande.

*Afin donc qu'on ne soit surpris aucunement ,
 Il faut en general croire certainement
 Que tout homme à cela , par instinct de Nature ,
 (Voire tout animal & toute creature)
 D'aimer , comme obligé des sa natiuité ,
 Plus que chose qui soit , sa propre vtilité.*

*Quand il est question de faire ses affaires ,
 De faire son profit , on n'epargne ses freres ,
 Ses parents, ses coufins, soient ieunes ou soient vieux .
 Et mesme on ne pardonne aux beaux temples des Dieux :
 Ains en les blasphemant on brise leurs images ,
 Et pour vn petit gain on fait de grands dommages.
 Et quand l'Affection en quelque chose on met ,
 Contre Dieu , contre tout , tout mal on se permet :
 Et cette Affection , qui tient comme la place
 De quelque vtilité , toute autre amour efface.*

*En quelque part que soit Mien & Tien, tout soudain
 Chacun bouillant y va de pied comme de main :
 Et ce qui rend ici les hommes plus agrestes ,
 Honnestes, patients, courtois, souffrants, modestes ,
 C'est l'espoir d'emporter quelque bien attendu ,
 Ou bien de paruenir à leur but pretendu ,
 Ou soit d'vn bel estat, ou soit d'vn mariage ,
 Qui leur qualité basse eleue dauantage.
 Chacun met son profit ou il met son desir :
 Et pour donner au blanc, il prend à tout plaisir :
 Et si c'est son profit que se montrer affable ,
 Tout humble & vergongneux, fidelle & secourable ,
 Autant il le fera qu'vn Amy bien certain ,
 Pensant ne faire point aucun seruice en vain.*

Au monde du Desir font les guerres venues :
De la Troyenne encor font les causes connues :
Car Paris Alexandre, vne fleur de beauté,
Estant chez Menelas par hospitalité
(Chacun sçait que la foy hospitaliere & sainte
Estoit au cœur de tous par Iupiter emprainte)
Logé, receu, cheri, comme vn Prince Troyen,
Auec la bienueillance & le riche moyen
D'vne telle maison : Qui lors eust veu la ioye,
Qu'ensemble demenoient, ce beau Prince de Troye
Et ce bon Roy de Sparte, & comme ils se donnoient
Mille contentements aux plaisirs qu'ils prenoient,
Il n'eust iamais pensé qu'vn Amour aparente
Eust produit vne haine apres si violente,
Ni qu'vn feu de couroux entre eux deux allumé,
Eust vn cœur ennemi si soudain animé.

Mais au milieu des deux, d'vne faueur friande,
Se presentant alors vn morceau de viande,
L'excellente beauté d'Helene qui passoit
Vn beau ieune Printemps qui chacun rauissoit,
Ce bel obiet emeut entre eux vne querelle,
Qui causa d'adepuis vne guerre mortelle.

Bref, qui voudra connoistre ou sont les vrais amis,
Qu'il remarque prudent ceux qui leur cœur ont mis
Aux choses d'ici bas, qui d'eux point ne dependent :
Si des possessions esclaves ils se rendent,
De leurs corps, de leur gloire, & des Principautez,
Et des Rayons qu'on voit reluire aux Royautez,
Qui ne sont de leur œuure : & n'est en leur puissance
De leur prolonger l'estre ou leur donner naissance.

*Comme ils se trouueront & loyaux & constans
En l'amour de cela qui ne dure qu'un tans,
Ainsi tu les verras à t'aimer veritables.
Tous sont en Amitié fermes ou variables,
Selon que les souhaits, ou leurs cœurs sont fichez,
Les tiennent aux liens des desirs attachez.*

*Si leur affection, & si leur saint courage,
Ils ont mis au beau choix, en ce bel arbitrage,
Que la Nature donne (& que Dieu fermement
Graue de son burin en leur entendement)
Qui leur fait remarquer vne fente, vn passage,
Pour suiure la Raison au cœur d'un ami sage,
Trouuant de tels Amis, tous bons & tous humains,
Ha! ne regarde point s'ils sont coufins germains,
Freres ou Compagnons, ains ayant connoissance
De leurs belles vertus, mets y ton assurance.*

*Comme les hommes sont iustes, bons & prudens,
Ainsi sont ils amis dehors comme dedans.
L'Amitié là se trouue ou se trouue la honte,
L'honneur, la volonté qui l'affection domte,
De n'auoir rien d'autrui, de iamais ne vouloir
Desirer ce qui n'est mis en nostre pouuoir.*

*Mais tu me pourras dire: elle m'a, diligente,
Gardé par si long temps, aimé d'amour constante,
Supporté ma colere! & bien qu'ainsi constant,
Comme elle me faisoit, ie ne l'aimasse autant,
Son amour toutefois toujours estoit egalle:
Ha! rien si ferme n'est qu'une Epouse loyalle!
Que sçais-tu si d'un œil doux & respectueux,
Elle t'aimoit ainsi qu'un habit somptueux?*

*Qu'un manchon, qu'un furcot qu'elle garde & nettoye,
 Ou que son petit chien que tant elle festoye?
 Et d'ailleurs que sçais-tu, s'elle prendra tel soin
 De toy, n'en ayant plus, comme elle en a besoin?
 Te mesprisant ainsi qu'une glace cassée,
 Ou comme d'un tableau la peinture effacée?*

*Toutefois c'est ma femme! & puis si longuement
 Nous auons sans ennuy vescu si doucement!
 Hé! combien a vescu plus long temps Eriphile
 Avec Amphiaras? Tant qu'il luy fut utile
 D'aimer ce cher Mary. Car luy prophete (en vain
 Ayant preueu deuoir mourir en l'Ost Thebain)
 Cependant qu'à forcer le destin il traueille,
 Secret s'estoit caché pour n'estre à la bataille,
 Quand sa femme, sachant la cache & le cauein,
 Ou le chetif pensoit fuir le mal prochain,
 D'elle (par des presents & des ioyaux gaignee)
 A Polinice fut cette cache enseignée:
 De sorte qu'en son Char combatant, ce dit on,
 Son mary fut sous terre englouti par Pluton.*

*Mais comme pourroit il arriuer quelque noise
 Par vne femme belle, humble, douce & courtoise?
 Il en peut arriuer pour des petits ioyaux,
 Pour vne bague, vn chiffre, ou des habits nouueaux.
 Que veut dire cela? rien autre chose à dire,
 Sinon qu'une femme est bien tost surprise d'ire
 Pour vne opinion prise d'un afiquet,
 D'un carcan, d'un bouton ou d'un plaisant bouquet,
 Ou de chose pareille: entrant en fantasie
 Par soupçon dedaigneux, par fausse ialousie:
 Desorte*

*Deforte qu'elle veut feule à part demeurer ,
Soit à droit , soit à tort , du Mari separer .
Souvent pour vn Landry , comme vne Fredegonde ,
Elle veut enuoyer son Espoux hors du monde :
Et n'a ferui de rien au malheureux amant ,
D'auoir vne Galfonde etranglee en dormant .*

*Les Maris font de mefme , Ariadne & Medee
Virent la foy des leurs à d'autres accordee :
Defrants de brûler sous d'autres nouueaux feux ,
A nouuelles amours se iôignirent tous deux .*

*Mais quiquonque voudra d'vn esprit tout aimable ,
En constante Amitié viure à tous agreable ,
Mefme auoir de fa part des amis tous certains ,
Qu'il ofte hors de foy tous foupçons , tous dedains ,
Et les opinions de toutes chofes vaines ,
Qui troublent vn esprit de chagrins & de peines .
Toufiours semblable à luy , ce faifant , il fera :
Iamais avec luy mefme il ne decordera :
Et fans se repentir en fa triste penfee ,
Il ne s'offencera , pour auoir offence
La perfonne qu'il aime : & l'aprehenfion
Ne l'afligera point de fotte opinion .
Auecques fes egaux fa façon fera telle
Qu'vn en tous il fera d'vne amitié fidelle :
Contre ceux qui feront ennemis de raifon ,
Par leur biferre humeur changeants toute faifon ,
Il fera patient , de nature gentile ,
Et pour en fupporter , dous , courtois & facile ,
Comme ayant ignoré du fait la verité
Quand leur cœur sur le mont de l'orgueil eft monté .*

*Jamais finalement, comme vn ardant Cerbere,
 Contre celuy qui faut il ne fera colere :
 Ains plustost en son cœur prudent il pensera,
 Que tout homme à regret à l'autre malfera :
 Car tousiours l'outrageux se repent au courage,
 S'il a mal à propos aux autres fait outrage.*

*Mortels, si par ces vers vos mœurs vous ne reglez
 Pour domter par raison vos Desirs aueuglez,
 Pour cherir les vertus, pour faire que hâtiue
 La sottie opinion tous d'amis ne vous priue,
 Viuez, viuez ensemble, ensemble demeurez,
 Couchez en mesme liâ, tout ainsi vous ferez
 Que les communs amis qui mangent & qui boient
 En vne mesme table, & qui gages reçoient
 D'vn mesme capitaine : & qui freres seront
 Sortis d'vn mesme ventre : & qui nauigeront
 Dans vn mesme bateau : Toutefois la pecune,
 Les profits, les Desirs, les mettent en rancune :
 C'est pourquoy cependant qu'estranges vous serez,
 Et que le cœur aux biens sans raison, vous aurez
 De ces opinions mechantes & rusees,
 Ayant sans iugement les ames abusees,
 Vous ne serez meilleurs que les malins serpents,
 Qui haineux, qui depits sur la terre rampants,
 N'ont aucune amitié, demeurant vostre vie
 A mille maux facheux miserable afferuie.*

*Groulart, ces vers ne sont de la Muse Eraton,
 Ils ne sont empruntez du Lisis de Platon,
 Du Romain Orateur, des Amitiez des Scithes,
 Qui sont au Toxaris de Lucian descrites :*

*Mais ie les ay tirez du Puis de verité,
 D'vn Stoïque qui tout cherche en feuerité :
 Pour eprouer s'ils sont de race legitime ,
 A ton clair iugement ie presente leur rime ,
 Et pour voir s'ils pourront supporter tes rayons ,
 Comme font le Soleil les vrais Aillerions.*



A C. d'Auberuille, Cheualier,
 Bailly de Caen.



*ON D'AVBERVILLE, en qui
 les bonnes mœurs,
 Iointes au sang des antiques maieurs,
 Font la vertu comme vn Astre luiifante
 En ta maison de vieux biens abondante:*

*Puisque m'aimant tu desfres sçauoir
 De ton ami l'estat & le pouuoir :
 Et si son ame encore non contente ,
 Comme deuant facheuse se lamente ,
 Ayant changé, d'vn heureux changement ,
 Le court habit au long accoutrement :
 Ie te diray qu'office & charge aucune
 Ne me tient point rang de bonne fortune :
 Comme deuant auffi ie me desplais :
 Di maintenant tout cela que tu sçais ,
 Que ma nature est vn peu depiteuse :
 Ma bouche n'est toutefois point menteuse.*

*Et si n'estoit que le faix trop pesant
 Du ioug hargneux que ie vay conduisant
 Seul me contraint qu'Aristipe i'imité,
 Vfant du temps sous vn front hypocrite,
 Je n'eusse pas quitté la liberté
 D'estre à moy mesme & Court & Royauté.
 Mais puisqu'ami ne m'est assez Mercure,
 Pour supporter vne charge si dure
 Il faut plusost contraint viure en honneur,
 Que sans moyen suiure ainsi son humeur.*

*Je sçay fort bien que maints en ce passage
 N'estimeront mon auis estre sage :
 Et que d'auoir honneurs & grands estats,
 Aupres des grands ils estiment grand cas :
 Et toutefois ie l'estime au contraire
 N'estre que vent, seruitude & misere :
 Y serue donc qui seruir y voudra :
 Mais Vauquelin se tirer ne faudra
 (S'vn iour luy fait quelque bonne largesse
 Le fils de Maie) hors d'vne telle presse.*

*A tout cheual, toute selle & tout bas,
 Tout fer, tout mors ne s'accommode pas :
 A l'vn il faut vn pas d'asne à la bride,
 Et d'vn canon l'autre aisement se guide :
 Le Chardonnet fredonne sa chanson
 Bien enfermé comme dans vn buisson :
 Le Rossignol dure à peine en la cage :
 Et l'Arondelle en vn iour meurt de rage.*

*Je suis content du tiltre d'Escuyer :
 Je suis content qu'on face Cheualier*

*Celuy qui veut acheter ce bel Ordre ,
 Ou le petit comme le grand veut mordre :
 Et qui voudra quelque Abbaye accrocher ,
 Aille les grands Cardinaux rechercher :
 D'Abbé, Prieur , ou de Protenotaire ,
 Ou par argent Euesque on se peut faire :
 Celuy qui peut , par le bienfait des Rois ,
 Vn bel office attraper quelquefois ,
 Ou par achat : ainsi qu'au pont au change ,
 A l'Euesché peut on en faire échange :
 S'il poise moins , il est permis encor
 En contre pois y remettre de l'or.
 Car comme on veut en France se manie ,
 O quel mechef ! l'auare Simonie ,
 Et le Seigneur & la dame souuent ,
 Au lieu d'Abbé , commandent au couuent .*

*Suiue la Cour , croque le benefice ,
 Qui vil se veut esclauer en seruice :
 Mais i'aime mieux tresfidelle à recoy ,
 Et libre ici faire Jeruice au Roy ,
 Qu'esclaue là , d'vne face trompeuse ,
 Tromper le monde en ma grace pipeuse .*

*Si pres des Grands en Cour ie fusse allé ,
 Quand ie m'y vi quelquefois appelé ,
 Dira quelqu'vn , & si lors i'eusse prise
 L'occasion en si belle entreprise ,
 En m'estant fait d'offices attrapeur ,
 I'en eusse pris quelqu'vn au ré trompeur
 Sans l'acheter , & si i'eusse peut estre
 Maint prieuré de quelque gentil maistre ,*

*Que i'eusse en garde au cuisinier baillé,
 Dont en secret ie me fuisse raillé,
 Voyant par là ma cuisine echauffee :
 Tout bien est bon dont la table est coiffée.
 Aisé m'estoit : car alors ie sçauoy
 Beaucoup d'amis, que pratiquez i'auoy,
 Qui, faits Prelats, aujourd'hui par la France
 M'eussent fait part de leur riche abondance :
 Et Saint François me iura qu'au besoin,
 Comme d'un frere, il auroit de moy soïn.*

*A cil qui croit que, par cette esperance,
 Le deuoy prendre vne ferme assurance
 De me voir riche, & d'auoir par dehors
 La crête noire & verte dans le cors,
 Je respondray par vn notable exemple :
 Li la de grace : encor qu'elle soit ample,
 Moins à la lire elle te peut coûter
 Qu'à l'escriuant si tu veux l'ecouter :*

*Il fut iadis vne saison ardante,
 Si fort la terre & les herbes brulante,
 Que de rechef on eust dit Phaëton
 Du Soleil estre encores le charton :
 Tout puis secha, toute fontaine viue,
 Et tout marefc, tout lac & toute riue,
 Et qui plus est chacun passoit sans pons,
 Voire à pied sec, les fleuues plus profons.*

*Or en ce temps vn pasteur bon & riche,
 Par faute d'eau voyant ses biens en friche :
 Ses fiers haras, ses gents & ses troupeaux,
 Ses bœufs membrus mourir par faute d'eaux :*

Ayant en vain cherché par toutes places,
 Eut son recours au Seigneur plein de graces,
 Qui point ne laisse en souffretteux ennuy
 Ceux qui leur foy du tout ont mise en luy :
 Qui l'inspira d'une sainte pensee,
 Qu'ayant la terre en vn vallon creusee,
 Non loin du lieu, que tost il trouueroit
 La claire humeur que tant il desiroit :
 Là donc il mene enfans, bestes & femme,
 En sa maison ne laisse vne seule ame,
 Tous vont à l'eau, commencent à bêcher,
 Et tous ensemble au trauail s'empêcher :
 Ils n'ont caué long temps à telle peine,
 Qu'ils trouuent l'eau d'une claire fontaine :
 Et n'ayant lors, pour atteindre à cette eau,
 Fors seulement vn bien petit vaisseau,
 Le Pasteur dist : amis, ne vous ennuye,
 J'auray pour moy le premier trait de buye :
 Et le second pour ma femme sera :
 Mon fils aîné le tiers apres aura :
 Le quart, le quint, comme iuste il me semble,
 Auront apres mes autres fils ensemble,
 Pour appaiser leurs gosiers alterez,
 Qui sont à tous haletants demeurez :
 Et puis apres vous autres tous de suite
 Boirez chacun selon vostre merite,
 Et comme auez plus ou moins trauaillé
 Au Puis qui l'eau benin nous a baillé.

Puis il regarde encore dauantage
 Aux animaux de plus leger dommage,

*Pour en bailler aux meilleurs les premiers,
 Puis à leur rang aux moindres les derniers,
 Lors qu'une Pie, vne causeuse Agace
 Qui peu deuant estoit bien en la grace
 De son Seigneur, lui donnant mille ebas,
 Se mist derriere à haut crier : *helas !*
Je ne luy suis ni fille ni parente,
Je n'ay serui pour trouuer l'eau presente !
Las ! ie voy bien que de soif ie mourrois
Si de moy mesme ailleurs ie n'en querois !
Je suis ici de tous la moins vtile,
Ma iaferie aupres du gain est vile :
Hé ! quand boirai-ie ? ils vont tous vn à vn,
*Je demourray pour boire apres chacun.**

*Par cet exemple, ô Bailly, ie desire
 Respondre à ceux qui veulent que i'aspire
 La preference au deuant des amis
 De ces Prelats qu'en auant on m'a mis.*

*Tous leurs neueux & la longue sequelle
 De leurs coufins & grande parentelle
 Boiront premier, puis à leur tour boiront
 Ceux qui secrets leurs secrets maniront :
 Apres ceux-ci, ceux qui par entremise
 Furent courtiers de telle marchandise.*

*D'ailleurs il faut faire des magafins
 De prieurez, pour quelques affafins :
 Et pratiquer de prebendes certaines
 Des Conseillers de nos Cours souueraines,
 Afin d'auoir des arrests de faueur :
 Par ces moyens s'achete le bonheur.*

*D'vn benefice il faudra bien qu'on bouche
 D'vn foul hagard la medifante bouche :
 Et contenter des grands les fauoris :
 Et largement des belles les maris.*

*Il faut auffi bailler, au lieu de gages .
 Aux aumoniers, aux valets, voire aux pages
 Cure ou Prebende, ou quelque personat
 De Saint Vigor ou bien de Saint Donat :
 Au cuifinier il faut vne Chapelle,
 Dont il fera penfion annuelle
 A deux laquais : Mais au maiftre d'hôtel
 Vn Prieuré pour viure de l'autel.*

*D'vne autrepart le fleur d'Aule demande
 Pour fes cheuaux la promife Prebande:
 L'vn dit: ie fus pour luy faire prefter
 Coche & harnois & des foï's emprunter :
 L'autre: ie fis des courfes de pirate
 Pour recourir les deniers de l'annate :
 Ie luy prefté, dit le fleur du Varquier,
 Les mile efcus auancez au banquier.
 Vn autre dit: i'ay conduit fes affaires,
 Et par vn an nourri deux de fes freres.*

*Et fi ie veux auoir ie ne ſçay quoy
 Des bons Seigneurs qui font aupres du Roy,
 Combien de temps las, feray-ie fans boire,
 Auant qu'on ait de moy quelque memoire!
 Premier boiront & les freres germains,
 Meres & ſœurs, & leurs parents prochains.
 Car bien que i'aye ore en vers, ore en profe,
 A leur honneur efcrit diuerſe choſe,*

*Qui leur plaiſoit alors que familier
De leurs maiſons i'eſtoy comme premier ,
L'auancement touteſois le cœur change ,
Et la grandeur des vieux amis s'eſtrange.*

*Ce qui m'eufft fait ſimple trop alterer ,
Et puis ſans boire à la fin demeurer .
Donc attendant de voir boire à la file
Les fauoris , i'en euſſe veu dix mille
Les premiers boire , & tant i'euffe attendu
Que le deſir du vin i'euffe perdu :
I'euffe encor veu l'eau du Puis aſſechee
Premier que voir leur ſoiſ toute etanchee :
Et ie me fuſſe en ma ſoiſ conſumé
Pour auoir trop le goſier enflammé.*

*Il vaut bien mieux qu'en ce lieu ie demeure ,
Que d'aller là m'aſtiger à toute heure :
Et ſi ie voy la ſaiſon à propos ,
Ie ne faudray viure en plus de repos
Sans nul eſtat : & hors de tout ſeruice
A m'eiouir en tout libre exercice ,
Et reprenant le court habillement ,
Pour viure au moins à mon contentement .
Alors ie croy que quand de ma penſee
Tu auras bien la raiſon balancee ,
Que tu diras, qu'heureux tu tiens celuy
Qui libre vit ſans eſtat aujourd'hui :
Et ſi tu peux vne fois ainſi viure ,
Que tu ſeras bien aïſe de me ſuiure.*



A Monsieur du Perron I. d'Auy,
maintenant Euesque d'Eureux.



*VIROIR d'honneur, du Perron, la
lumiere
De nostre siecle, ayant mis en arriere
Tout vain sçauoir, tu montres bien-
faisant,*

*Que des beaux Arts tu ne vas abusant.
Di moy de grace ou les vertus fachees
Hors d'entre nous sont apresent cachees?
Le voudroy bien que l'on m'eust auerti
Ou maintenant peut estre leur parti,
Car les voyant en quelque lieu paroistre,
Le les ferois à mes fils reconnoistre :
Et pour autant que la meilleure part
De ces vertus, le bon Dieu te depart,
L'auroy besoin que tu me conseillasse,
Comme il faudroit qu'avec eux i'en vsasse :
Si tu sçais point quelqu'un de bon esprit,
Qui docte & bon en ma maison les prit,
Pour leur montrer, d'une prudence accorte,
De la Vertu tant seulement la porte.
Le trouue bien vn ieune homme artien,
Qui Grec-Latin les enseignera bien :
Mais i'ay grand peur qu'ainsi qu'à la doctrine,
A la bonté ne soit son ame encline :*

*Et la science on voit bien rarement
 Et la bonté iointes ensemblement.
 J'aimasse mieux qu'il eust moins de science,
 Et qu'il fust bon & d'entiere fiance :
 Je ne fay cas d'un sçavoir abundant,
 Si la bonté n'y va point respondant.*

*O que nostre âge est plein de grand' fortune,
 Ou des vertus ne s'en trouue pas vne
 A qui ne soit vn mechant vice ioint!
 Et d'Humaniste on ne trouue ore point,
 (Ou peu souuent) qui la Toute Puissance
 Pense s'estendre à foudroyer l'engeance
 Des fous mortels : & faire qu'un mechef,
 Vne Gomorrhe enflamme de rechef.*

*Et la pluspart, comme ceux d'Italie,
 Defia ce vice (à trop commun) pallie
 De la grandeur, alleguant que les dieux
 D'un Ganymede ont embelli les cieux.
 Et par sur tous maint debordé Poëte
 Vne vertu de cet' horreur a faite.
 Voire d'Espagne a pris l'impieté,
 Marran sans croire à la Triple-vnité.
 Non qu'il contemple en foy comme procede
 Le Fils du Pere : & que ce fait excede
 Le sens humain, & que le Saint Esprit
 De tous les deux son origine prit :
 Mais il luy semble en croyant d'autre sorte
 Que l'on ne croit, qu'un grand los il emporte :
 Et tellement il presume de foy,
 Qu'il veut à part tenir vne autre loy.*

*Si Nicolet est Chrestien infidelle,
 Et si Martin heretique on appelle,
 Leur trop sçauoir i'en accuse soudain,
 Et n'en prens point contre eux si grand dedain :
 Pour ce qu'au sein de la grand' Sapience
 Sautant en haut, leur basse intelligence
 (Pour mieux la voir) estrange estre ne doit,
 Si lors confuse aueugle elle se voit.*

*Mais cil de qui l'estude est toute humaine,
 Qui pour suiet a les vaux & la plaine,
 Qu'vn clair ruisseau, d'vn murmure plaisant,
 Va doucement pres des bois arroufant,
 Et le chanter des antiques faits d'armes,
 Et le pouuoir d'adoucir par ses larmes
 Les rudes cœurs, & souuent contenter
 Princes & Rois pour leur faux los chanter,
 Pourquoi si haut volle sa Calliope,
 Qui son esprit en tant de rets enu'lope,
 Qu'il ne croit point en son cœur tout ainfi
 Que va croyant toute la gent d'ici?
 D'ou pense til tenir plus que les autres,
 De mespriser les Saints & les Apostres,
 Lors que voulant, nouuel Italian,
 Changer le nom de Ian en Iouian;
 Et ioindre vn Iule, vn Marc à son nom, mesme
 Ne l'ayant eu sur les fonds au Baptesme?
 Quasi pensant, par vn tel changement,
 Des bons cerueaux tromper le iugement :
 Et que cela Poëte mieux le face,
 Qu'auoir dormi sur Pinde ou sur Parnasse,*

*Ou bien pris peine à l'estude dix ans ?
Tels deuoient estre en Grece les plaisans ,
Que bannissoit , par ordre politique ,
Iadis Platon, de la Chose-publique.*

*Mais tel Phœbus ni tel fut Amphion ,
Ni ceux qui , pleins de grand' perfection ,
Premierement les carmes inuenterent ,
Et tel exemple en leurs mœurs rapporterent ,
Que leurs vertus plus encor que leurs vers
Tirerent hors les hommes des desers ,
Persuadez par raison plus humaine ,
De quitter là les bois, le glan, la faine,
Et se reduire ensemble sous les lois
Mises en vers en des tables de bois ;
Sans viure plus epars dans les bocages ,
Effarouchez comme bestes sauuages :
Et puis encor ils firent que les fors ,
Qui commandoient aux plus foibles alors ,
Fussent couplez par vn diuin vsage ,
Deffous le ioug d'vn loyal mariage :
Et les faisants de grands troupeaux seigneurs ,
De viure bons les premiers enseigneurs ,
Tous peu à peu sous les loix les rangerent ,
Et les toreaux au labeur engagerent :
Et commençants par le soc eclarci ,
Fendre en fillons le gueret endurci ,
Ils racueilloient par les campagnes belles ,
Le blond gerbage assemblé des iauelles :
Et des bons fruits accreus par leur labeur
Ils en faisoient vn bruuage meilleur.*

*Et de là vint que les Poëtes firent
 Accroire apres aux peuples qui vesquirent
 Merueille d'eux ; que l'vn, par le dous son
 Du Lut, bastit sans aide de maçon
 La grande Troye, & l'autre, de sa lyre,
 Les murs hautains de Thebes sceut construire,
 Et qu'ils faisoient descendre à grands monceaux
 Des monts pendants les pierres & carreaux :
 Qu'Orphee estoit, sans estre plus fellonnes,
 Suiui par tout des tigres & lionnes.*

*Le grand sçauoir de ces Poëtes là,
 A la vertu le vice ne mesla.
 Mais auiourdhuy la science est confuse
 Auec l'erreur compaigne de la Muse :
 Et Phæbus ore en la France est tenu
 Estre sans sens vn bouffon deuenu.*

*Non seulement aux beaus vers la malice,
 Mais en tous Arts elle mesle le vice.
 Car ceux qui font des Arts profession
 Sont tous suiets à la corruption :
 Et feuilletants, d'ame luxurieuse,
 De l'Aretin, l'estude vicieuse,
 Qui a descrit, par ords enseignements,
 L'Art de Venus en ses Raisonnements,
 (Nous enuoyant du terroir Italique
 Et son langage & sa mode impudique)
 Ont apporté ces maux trop vsitez,
 A maints Docteurs des Vniuersitez :
 Et tel semble estre Vlpian ou Sæuole,
 Qui vit en brute au retour de l'escole :*

*Tel nostre Maistre, estre Saint Augustin,
 Qui Rabellais lira soir & matin.
 Sous la couleur ou blanche ou noire ou grise,
 Le vice court encore en mainte guise.
 Les Medecins & les Phisiciens
 Sont, la pluspart, de foy tous Galiens,
 Encor dit on maintes Religieuses
 Auoir d'Amour des figures ioyeuses :
 Et si le temps le permet quant & quant,
 Elles les vont folâtres pratiquant.
 Si ie laschois la bride ore à ma plume,
 Elle escriroit qu'vn tel chaste volume
 Est conserué par la dame de Gré,
 Comme vn present à Priape sacré.*

*Bref ie ne sçais ou la vertu connue
 le puisse voir sans masque toute nue,
 Pour la montrer à mes enfants auant
 Qu'elle se masque en eux d'vn front sçauant :
 A tout le moins simplement leur aprendre
 De ne iamais vn faux visage prendre
 Pour le leur vray : le pain, pain apeler,
 Et le vin, vin : & iamais ne mesler
 Au vray le faux : ni l'or au rude cuiure :
 Et nue encor tousiours verité suiure.*

*Vn iour ie leu dans vn liure estimé,
 Qu'vn Asne fut autrefois diffamé,
 Et d'vn bâton eut l'echine batue,
 Pour du Lion auoir la peau vêtue :
 Et qu'vn oiseau, dont ie ne sçay le nom,
 Perdit aussi son honneur, son renom,*

Pour

*Pour auoir pris des autres le plumage ,
 Qui , se trouuant vestu de leur panage ,
 En vn banquet de mille oiseaux diuers ,
 Le pelaudants à tort & à trauers ,
 Tous d'vn accort bien tost le desplumerent ,
 Et chacun d'eux leurs plumes remporterent :
 Ce que pensant en moy , i'ay fait serment
 De ne changer iamais mon vestement :
 Et ie voudrois aussi que l'ame pure
 De mes enfans se vist sans couuerture.*

*Iusques ici soigneux i'ay tant esté ,
 Que bien auant ils ont le fruit goûté
 De la Science : & ia des sa ieunesse
 L'ainé peut bien boire seul en Permesse ,
 Et d'Apollon ouurir au Palatin
 Tous les secrets d'vn Poëme Latin :
 Ors encor , en iargonnant l'Attique ,
 Il peut aller iusqu'au temple Delphique.
 Quant au second , plus grand en est l'espoir
 Que de nul autre on pourroit conceuoir.
 Ils ont esté comme des leur naissance
 Plus auancez que tous ceux qu'on auance :
 Et sous Piel & sçauant & Chrestien ,
 Ils ont appris le sçauoir ancien.*

*Mais or' ie crains que cette vertu feinte ,
 Qu'on voit sans plus au front des hommes peinte ,
 Ne les deçoie , & qu'eux mesme trompeurs
 N'aillent trompant par leurs yeux deceueurs.*

*Des qu'vn enfant est né , mesme il desire
 De paruenir au but ou il aspire ,*

*Et de nature vn instinct fingulier
Luy fait aimer son bien particulier,
En demandant simplement à sa mere,
S'il aura pas les armes de son pere
Après sa mort : & desia fait vn chois
D'une Ecurie à ses cheuaux de bois.*

*Voila comment des l'enfance plus tendre,
Vn chacun tache à son affaire entendre :
Ainsi, ie croy, mes enfans en feront,
Et par mon mal leur bien desireront.
Mais toutefois mon deuoir ie veux faire
De leur montrer la vertu la plus claire,
Dans l'epaisseur de cet air obscurci,
Qui nous aueugle en tenebres ainsi.
Car ils croiroient que sous l'ombre offusquee
De l'apparat d'une face masquee,
Fust la vertu, d'ou souuent le peché
En seureté nous frappe estant caché.*

*Mais quelle part les feray-ie conduire?
Qui les pourra tant seulement instruire
A la vertu, puis qu'on voit en tous lieux
Les plus sçauants estre tous vicieux?
Et puis ie suis desia plein de paresse,
Pour leur donner vers les Muses adresse :
D'ailleurs ce temps tout mutin & felon
Or' me deffend le temple d'Apolon.
Puis i'ay marché sans guide ne lumiere,
Par vn tel ombre en ma saison premiere,
Qu'à tous propos aueugle & chancelant,
Le trebuchois mille fois en allant,*

*Sans que bien peu mes conioints de Nature
 M'aidassent lors à si forte aventure.
 Aussi peu sage, orphelin depourueu,
 Le bien & mal ie n'auois pas preueu :
 Ni n'eusse sceu le bien preuoir, de forte
 Que pour sortir tard i'en trouué la porte.
 Tantost voulant mon feu Pere imiter,
 Et comme luy les forests habiter,
 Entre les miens, mes vassaux & mes hommes,
 Viuant ioyeux plus qu'au temps ou nous sommes,
 Aimant les chiens, la chasse & les cheuaux,
 Les bastiments, & tous plaisants trauaux.
 Vne autrefois, comme son second frere
 Des Yuteaux, aux durs combats me plaire :
 Vray que garçon defia ie m'epeurois
 D'ouir parler de Lignys en Barrois
 Ou ce mien oncle au plus chaud de l'alarme
 Fut prisonnier, braue & vaillant gendarme,
 Auec plusieurs laissez à l'abandon :
 Sous Bertheuille alors il fut guidon,
 Qui, Lieutenant du conte de Brienne,
 Cent lances eut d'ordonnance ancienne.
 (Pour dire vray, les coups ie n'aimoy pas.)
 Vne autre fois en voyant les ebas
 Des grands festins, & l'aparence honneste,
 Qu'on voit en court en vn grand iour de feste,
 (Ne connoissant le monde deguisé)
 D'vn faux honneur poussé, malauisé
 Je desirois, bruslant de mille flames,
 Faire seruice aux Princes & aux Dames.*

*Vne autre fois tout à Dieu retourné,
 A le seruir i'estoy comme addonné.
 Puis auerti d'un ami debonnaire,
 Je reprenoy l'Institute en colere,
 Le Code gros, nos Pandeâtes, nos Lois,
 Estudiant pour deux iours plus que trois :
 D'opinion estant vn vray Protee,
 Et n'auois point la ceruelle arrestee.*

*Mais cependant les Muses & Phœbus
 Me deceuoient tousiours par leurs abus.
 Suiuant le temps, i'auois en mille modes
 Fait des Sonnets, des Chançons & des Odes,
 Qui mis au iour, peut estre, des premiers
 Eussent coulé parmi d'autres pappiers.*

*Enfin guidé d'une chaude esperance
 De paruenir à la belle assurance
 De mon autre oncle (or' graue en iugement,
 Chef du parquet de nostre Parlement,
 Et que d'ailleurs i'estoy né pour apprendre)
 Au long habit i'allay du tout me rendre.
 Lors de Poitiers quitant le mont Ioubert,
 Mon but ie mis aux Forenses d'Imbert :
 Et dudepuis de libre fait esclau,
 Hardi suiuant le conseil sage & braue
 De Duarin, à Bourges, d'un grand cœur
 Je fis des vers Bartholle estre vainqueur.*

*Or ayant eu tant d'estranges trauerfes,
 Qu'enseigneray-ie en ces façons diuerses,
 A mes enfants? toy, qui es demeuré,
 Conduit de Dieu, comme vn guide assure,*

*Apren le moy : par cette voye obscure
 Ils demourront pourets à l'aenture ,
 Si toy (qui jçais des confus elements
 Les grands brouillis , les entremeslements
 Des maux cachez dans tant de labyrinthes ,
 Si toy qui sçais les auertins , les quintes ,
 Les traistres cœurs , vengeances , passions ,
 Qu'on va couurant sous tant de fictions)
 Si toy qui vois , par ta grand' clair-voyance ,
 Ou gist le but d'une faine croyance ,
 Si toy reduit sous les loix du grand Dieu ,
 Qui sçais comment on doit viure en tout lieu ,
 Pour la faueur de nostre amitié pure ,
 De m'adresser tu ne prens quelque cure ,
 Et ne me veux donner par ta bonté ,
 Vn bon conseil en cette extremité.*



A F. De Malherbe, Sieur
de Digny.



*BIEN que ie fois moins pratic mile fois
 Que vous, Malherbe aux affaires des
 Rois,
 Second Petrarque, ayant par la Pro-
 uence*

Suiui Henry, le grand Prieur de France,

Dont vous auez, des Muses guerdonné,
 En ces cartiers vne Laure amené :
 Si vous diray-ie, en si peu de hantise
 Qu'en Cour i'ay fait, n'auoir veu que feintise,
 Et comme ami, ie veux vous auertir
 Que bien à peine on se peut garantir
 Des mauuais tours qu'en Cour chacun se donne,
 Ou pour tromper on n'espargne personne.
 En ce faisant ie sçay bien que i'apprens
 Vne Minerue, en quoy trop i'entreprends.
 Mais comme on voit vn aueugle qui montre
 Le grand chemin à tous ceux qu'il rencontre,
 Ecoutez moy, pour voir si ie di rien
 Dont vous puissiez recueillir quelque bien.
 Si vous voulez reprendre l'exercice
 De faire en Cour aux grands Seigneurs seruice,
 Il faut laisser vostre ame en la maison :
 Estre debout en chacune saison,
 Voire emprunter de iambes vn grand nombre ;
 De la vertu ne prenant rien que l'ombre.
 Car voulant viure en franche liberté,
 Il faut choisir repos d'autre côté.
 Dedans le Louure en ces chambres dorees,
 Les doctes Sœurs fort peu sont honorees ;
 Mais l'ignorance y trouue grand credit :
 Là seulement est vn Sçauoir maudit,
 Qui cauteleux, de façon deceuante,
 Va d'vn espoir la personne abusante.
 Là d'vn ré d'or chacun est enrêté.
 Heureux qui vit pres des siens arrêté,

*Sans chercher là de nouvelles conquestes !
 A tout le moins qui n'y va qu'aux grands festes !
 Comme du feu , des Grands approcher faut
 Ni de trop pres de peur d'un apre chaut ,
 Ni de trop loin de peur de la froidure.
 La grand' faueur des grands tousiours ne dure.
 Il n'y a point de chemins tant gliffans,
 Qu'est la faueur des Mignons courtisans.
 Tel aujourdhuy le plus aura de grace ,
 Qui des demain quitte à l'autre sa place.
 C'est donc pourquoy suiure il faut son bon heur,
 Tandis qu'on suit ceux qui sont en faueur.
 Quand vne fois la Fortune volage
 A ses mignons a tourné le visage ,
 Elle n'a point apres accoutumé
 De retourner vers eux son viaire aimé :
 Et tout d'un coup la racine fauchee ,
 L'herbe demeure en un clin d'œil sechee.
 Iadis Fortune eleua tout soudain
 Un Iean Doiac , un Oliuier le Dain :
 Mais tost apres , comme neige fondue ,
 A neant vint leur fortune perdue.
 Or le malheur le plus grand , c'est de voir
 Mesme les Grands leurs amis deceuoir.
 L'utilité des Grands est estimée
 Plus cher que n'est la bonne renommee :
 Et beaucoup plus glorieux ils feront ,
 Quand leur courroux ils executeront ,
 Que s'ils suiuoient la raison droituriere.
 Tousiours un pied les Grands ont en arriere.*

*A ce propos (sans des Grands dire mal)
On dit qu'un Grand ou bien un Cardinal,
Lequel auoit de son Prince la grace,
Je ne sçay pas ni son nom ni sa race,
Mais il viuoit au seruice des Rois,
Ou du premier ou du second François :
Auquel un sien gentilhomme fidelle,
D'un Prieur mort apporta la nouvelle :
Le suppliant demander pour guerdon
De son seruice, au Roy le petit don
Du Prieuré qui, toutes charges faites,
Ne valoit pas mille liures complettes :
Ce grand y va : mais estant retourné,
Dist que le Roy l'auoit desja donné :
Dont il portoit un regret plus extrefme
Que si le bien eust esté pour luy mesme :
Qu'une autre fois il fust plus diligent,
Que pour venir il n'epargnast l'argent,
Et qu'il auroit la premiere vacante,
Quand mille escus elle vaudroit de rente.
Le Gentilhomme estimant qu'il disoit
La verité, plus fort se marriſſoit
Voir ce Seigneur auoir pris tant de peine,
De demander cette chose incertaine,
Que de voir lors son placet refusé :
Mais le poure homme estoit bien abusé.
Car ce Seigneur auoit lors obtenue
Du Prieuré pour luy la retenue,
Et l'auoit mise en garde sur le dos
Du plus rusé de ses custodi-nos.*

*Le Conte dit, qu'après vn long espace,
 Que l'abusé decourrit la falace :
 Pour s'en vanger, il feignit cautelement
 Estre venu la poste vitement,
 Pour auertir ce Prelat que vacante
 L'Abbaye estoit des mile escus de rente,
 Et qu'il luy pleust en demander soudain
 Le don au Roy, depeur de lendemain.*

*Or cette Abbaye alors n'estoit mangée,
 Et point n'estoit encore vendangée :
 (Car tout au tour les touffes des grands bois
 En ombrageoient les Parcs & les recois :
 Et mesme aussi ses forests arpentées
 N'auoient encor point esté charpentées :
 Ce que sçauoit le Cardinal voisin,
 Qui la veut mettre au nom d'vn sien cousin.)
 Mais toutefois, avec vn gay visage,
 Deslors promist en faire le message
 Tout prompt au Roy : regrettant le malheur,
 Qu'elle n'estoit de plus grande valeur,
 Et qu'aussi tost en feroit la demande :
 Lors de dresser le Placet il commande,
 Le porte au Roy, comme il auoit deuant :
 Mais plus fâché cent fois qu'au parauant,
 Il s'en reuient : il deteste, il depite,
 De l'accident la fortune maudite,
 Disant qu'encore il estoit preuenue :
 Que du deffunâ vn frere estoit venu,
 A qui le Prince auoit donné l'Abbaye :
 Le Gentilhomme alors voyant non vraye*

*L'excuse feinte, il dist : vostre grandeur
 S'asseurera que ie tiens à grand heur
 De vous connoistre & l'vtile artifice
 Dont vous payez ceux qui vous font seruice,
 Et que l'Abbé de cette Abbaye ici
 N'a point de frere & n'est point mort aussi.
 Mais cette feinte au vray m'a fait connoistre,
 Du Prieuré ce qui lors en peut estre :
 Et ie me tien pour bien recompensé,
 Par ce bon tour, du seruice passé.
 Ce dit, s'en part : & n'a iamais des l'heure
 Aupres des Grands fait aucune demeure,
 Tousiours craignant en estre encor trompé.
 Bien aisement le simple est attrapé
 Sous la faueur d'vne grandeur heureuse.
 Suiure les Grands est chose dangereuse,
 Et ie le croy : Si i'en veux approcher,
 Tousiours craintif i'ay peur de les facher.
 Et si ie di, quand de la Cour i'approche,
 Ce que disoit la Taillade & la Roche :
 Ie ne veux point d'Ami necessiteux :
 Encore moins vn Ami querelleux :
 Car à tous deux il n'y a de ressource :
 Pour l'vn tousiours la main est à la bource :
 Tousiours pour l'autre il faudroit quereller :
 Ie ne me veux de telles gents meller.
 Et quand vn Grand auroit ma foy deceüe
 Ie luy dirois, sa finesse aperceüe,
 Tout ce que dist ce gentilhomme fin
 Au Cardinal, qui le flatoit afin*

*De le tromper. Heureux qui telle ruse
 Trouue au besoin pour luy seruir d'excuse,
 De ne seruir Prince ni Cardinal !
 Le suy les Grands depeur d'en auoir mal ,
 Et non pour bien, que iamais i'en espere :
 Leur seruice est vne douce misere.*



A P. De Verigny, Sieur
 Deslonde.



RV DENT De Verigny, depuis mon
 partement,

*Ie vouldroy bien sçauoir si tout est au-
 trement*

Au Chasteau maintenant: & si la face auflere

*De ce nouueau Monsieur, fume encor de colere :
 Il oit trop les causeurs, il croit trop de leger
 Qui si soudain luy fait d'opinion changer :
 Il remarque trop peu la vertu simple & douce,
 Contre qui vainement son depot se courrouce.
 Puis ces nouueaux venus, ces soldats affamez,
 Blâment les gents d'honneur en les voyant blâmez
 Pour plaire à ce Seigneur, vn seul ne se presente
 Qui ferme ami defende vne personne absente :
 Chacun comme il arriue, au maistre depoté,
 Approuue le mensonge & tait la verité :*

*Et malheureux celuy qui le veut contredire,
 Bien qu'il dist auoir veu le beau Soleil reluire
 La nuit comme à midy, mesme auoir en plein iour
 Veu le Ciel alumé d'estoiles tout au tour :
 Qui par humilité lors n'a la hardiesse
 De parler, d'asseurer ce mensonge, si est-ce
 Qu'aplaudissant de l'œil, du geste & du minois,
 Il semble qu'il veut dire, il dit vray, i'y estois.*

*Malheureux qui se fait esclau de mensonge,
 Qu'il'esprit pour complaire aux grands Seigneurs seronge!
 Qui ne veut comme moy valeureux emporter
 Vn triomfe en son cœur pour ce malheur domter !
 Pour n'auoir iamais join, peine ni malaisance
 De cela que les Dieux n'ont mis en sa puissance !*

*Verray-ie point le temps qu'en franchise viuant,
 L'aille encore à loisir mile vers escriuant,
 Sans estre plus esclau à nul Seigneur biferre,
 Qui renuerse à tous coups ses bons amis par terre !
 Mais pourquoy, Verigny, vouloient ils mon auis,
 Pour m'en blamer apres en leurs secrets deuis ?
 Je leur dis cent raisons, mais toutes veritables,
 Qui furent à leurs cœurs peut estre redoutables :
 D'ouir que iamais Dieu, ni l'ordre des Destins
 Ne permettoit regner longuement les Mutins.*

*Las ! nous estions du temps que la fureur Françoisse
 Commença nos malheurs au tumulte d'Amboise !
 Nous en auons l'horreur encor painte en nos cœurs !
 Malheureuse aux vaincus, dommageable aux vainqueurs !
 Ces commencements sont de semblable apparence :
 Je ne trouue qu'aux noms seulement diference.*

*On ne me devoit point la bride ainsi branler
 Dessous la main du Roy pour me faire parler :
 Et si tout veritable & tout plein de franchise,
 Mon auis & mon cœur point ie ne leur deguise ,
 Pourquoi disent ils mal de mon opinion ?
 Ils souloient tant priser ma bonne affection !
 Je voy que deormais c'est à moy de me taire :
 Aussi seul ie m'en vay me rendre solitaire :
 Il faut du Manifeste euter le courroux :
 Ces bons Messieurs seront à mon retour plus doux :
 Je ne puis plus souffrir cette audace si fiere ,
 Qui dit : il ne faut plus tortiller du derriere.
 Je suis leur seruiteur , tout respec ie leur doy :
 Mais premier ie le suis du public & du Roy.
 Je souhaite de voir nos Chateaux sans murailles :
 Ou bien, comme disoit le bon Sieur des Tourailles,
 Qu'vn iour on puisse voir qu'aux villes les Chateaux ,
 Ou fussent des Etangs ou des Marets plains d'eaux.
 Maudit soit l'Inuenteur de tant de Citadelles :
 Sans elles les Citez en seroient plus fidelles.
 Mais ie babille trop : mon babil tout d'vn faut
 Sera bien tost porté, mon Verigny , la haut.
 Mais si i'ay merité du blâme en autre affaire ,
 Auouez que i'estois en ce fait necessaire ,
 Et qu'on me doit priser d'auoir si dextrement
 Retardé le malheur de ce prompt remu'ment.
 Tandis libre ie vay Philosophe me rendre ,
 Et que c'est qu'estre libre en ma franchise aprendre :
 Libre est celuy qui vit selon son bon vouloir ,
 Et qui sumet tousiours ce qu'il peut au deuoir.*

*Les hommes au rebours qui, viuants sous le vice,
Font à leurs passions, miserables, seruite,
Plus esclaves on voit que l'esclave soumis
A la chiorme attaché par les Turcs ennemis.*

*Doncques la Seruitude estant vne orde vie,
Ou l'ame basse & vile est legere afferuie,
Qui voudroit soustenir ceux-la n'estre seruants,
Qui vengeurs, conuoiteux, rebelles, maluiuants,
Legers à tous propos, inconstants s'effeminent
Après les voluptez qui tousiours les dominant ?*

*Si ces discours sont vrais, les Seigneurs que tu sçais
Ne sont libres vraiment, ains serfs de mille excez !
Et qui plus est encor ayant dedans la teste
L'ardante ambition qui les brule & tempeste.
Libre ie ne suis pas aussi de mon côté,
Tandis que tant de rets me tiendront enrêté;
Pour qui las ! j'ay quité la douce Poësie,
Que naturellement gaillard j'auoy choisie
Pour mon soulagement ! Car enchêné, cloüé
(Ainsi comme vn image en vn Temple vouë)
Ie suis dans vne chaire ! ô Mantouan Virgile,
Qui suis d'vn libre pas cette fureur gentile,
Ne rend ton bel esprit aux grandeurs afferui,
Mais libre tout à toy, mais libre aux Muses vi !
Sans perdre ainsi que moy, comme en soudaine chance,
En vn coup à trois dez, ta meilleure cheuance !
Ta douce liberté, thresor qui valoit mieux
Que mille diamants qui nous trompent les yeux.*

*Heureux qui tout franc peut suiure d'vne ame pure,
Les sentiers que les Dieux montrent par la Nature.*

*Quand à moy i'aime mieux souffrir en poureté,
 Qu'esclauve perdre ainfi ma chere liberté.
 Mais quand ma liberté ie r'auroy toute entiere,
 Pour viure tout à moy, ma Raison (chamberiere
 Du vice maintenant) la Princesse fera,
 Qui dans le cabinet du chef commandera.*

*Comme l'homme est plus aise & plus heureux qui couche
 Sain, dispos & ioyeux, dans vne estroite couche,
 Que celuy qui mal sain, gouteux & languissant,
 Dans vn lièd magnifique, ample & grand est gifant :
 De mesme il est meilleur en fortune petite
 Mener heureusement de son fait la conduite,
 Se retraignant au sien, que viure malheureux
 En condition haute en moyens plantureux.*

*Pour ce ie veux quiter toute charge publique,
 Et deuenir chez moy Philosophe & rustique.
 Le temps est si malin que, quand on le voudroit,
 En s'oposant au mal bien faire on ne pourroit.
 C'est vertu que malfaire; aujourdhu y la Iustice
 Est comme vne franchise à sauuer la malice.
 Seulement vn fion de Iustice est resté
 Au cœur des gents de bien à peine replanté,
 Qui reuerdit vn peu : mais l'ombre de l'vsance
 Empesche le Soleil de luy donner croiffance.*

*D'autrepart tous les ans par mille estats nouueaux,
 Et par l'inuention de maints pretextes beaux,
 On tire de nos mains de l'argent dauantage
 Que le plus auisé n'en pratique en cet âge.
 C'est pourquoy franchement le profit amassé,
 Le veux rendre du tout sans en estre forcé.*

*Il auint d'aventure vn iour qu'une Belete,
 De fain, de poureté, grelle, maigre & defaite,
 Passa par vn pertuis dans vn grenier à blé,
 Ou fut vn grand Monceau de fourment assemblé,
 Dont gloute elle mangea par si grande abondance,
 Que comme vn gros tambour s'enfla sa grosse pance.
 Mais voulant repasser par le pertuis estroit,
 Trop pleine elle fut prise en ce petit destroit.
 Vn compere de Rat lors luy dist : ô commere,
 Si tu veux ressortir, vn long ieufne il faut faire :
 Que ton ventre appetisse, il faut auoir loisir :
 Ou bien en vomissant perdre le grand plaisir
 Que tu pris en mangeant, tant que ton ventre auide,
 Comme vuyde il entra, qu'il s'en retourne vuyde.
 Autrement par le trou tu ne repasseras,
 Puis au danger des coups tu nous demeureras.*

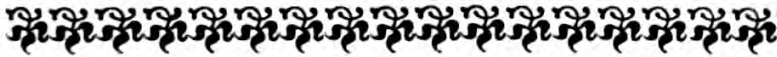
*Concluant ie di donc que si, faisant seruice
 Au Public, à mon Prince, en maint diuers ofice,
 J'ay gagné quelque peu, par ce moyen qui vient
 De cette moisson d'or, qui tant d'esclaves tient,
 Qu'il me faut rendre gorge, afin que prisonniere
 Ne soit à l'auenir ma franchise premiere,
 Et si ie ne veux point rester sous le danger
 De ne voir ma prison en liberté changer.*

*Ainsi ne voulant plus prendre de malaisance
 De tout cela que Dieu n'a mis en ma puissance,
 Ni plus me tourmenter pour les opinions
 Que prennent ces Messieurs en leurs suspicions,
 Ains rendre à mon pouuoir la lumiere plaisante
 Que Dieu fait luire en moy beaucoup plus eclairante,*

Ie

*le me veux retirer : vendant mes vieux cheuaux
Pour crainte de la pouffe , apres tant de trauaux .*

*Toy qui vis en repos , franc & libre en tes Londes ,
Qui d'vn vray iugement tousiours la raison sondes ,
Toy , Verigny , qui sçais , d'vn contrepois egal ,
Et balancer le bien , & balancer le mal ,
Et duquel ne se voit la prudence abusée
Par le discours rusé d'vne langue rusee :
Qui mesme aux vains honneurs ton esprit n'asseruis :
Escry moy , ie te pri' , si iamais ton auis
Seroit conforme au mien , afin qu'vn Diomedé
Aporte à son Vlisse en son mal vn remede .*



A M. de Repichon, Threforier general
de France, à Caen.



*REPICHON, qui plustost defires en ton
cœur*

*Les fruits de l'Oliuier que du Laurier
vainqueur ,*

Fuyant les passions, tu montres pacifique

Vn exemple nouueau de la prudence antique :

Croy si chacun voyoit des yeux de verité

Comme du monde est grande ici la vanité,

Nous n'aurions tant de maux, tant d'ennuis, tant de peines,

Que nous prenons en vain pour les choses mondaines :

*Car nous prendrions en ieu tout ce qui s'offre à nous ,
Ni du peu ni du trop nous n'aurions de courroux ,
Ains à nous reiourir , d'une ferme vifée ,
Seroit toujours nostre ame à tirer auifée.
Nous aimerions les champs & la simplicité ,
Qui pleine de vertu n'habite en la Cité.*

*Bien heureux est celuy qui , bien loin du vulgaire ,
Vit en quelque riuage éloigné folitaire ,
Hors des grandes citez , sans bruit & sans procez ,
Et qui content du sien ne fait aucun excez :
Qui voit de son chasteau , de sa maison plaisante ,
Vn haut bois , vne pree , vn Parc qui le contente :
Qui ioyeux fuit le chaut aux ombrages diuers ,
Qui tempere le froid aux rigoureux hyuers
Par vn feu continu , qui tient bien ordonnee
En viures sa maison tout du long de l'annee.
Les pensers ennuyeux ne luy rident la peau ,
Ne luy changent le poil ni troublent le cerueau ,
Et n'esperant plus rien & craignant peu de chose ,
Son seul contentement pour but il se propose.*

*Il rid de la fortune & de l'amas trompeur ,
Qu'vn auare en hafart garde toujours en peur.
Il prend son passetemps de voir dedans les villes ,
Tant d'hommes conuoiteux , tant de troupes seruilles ,
Courre aux biens , aux profits , aux estats , aux honneurs ,
Pour faire par apres des grands & des seigneurs.
Il n'est point aleché des trompeuses Syrenes ,
Dont les cours de nos Rois & des Princes sont pleines ,
Et d'aucune Harpie il n'est epouuanté ,
Qui de puante odeur ait son manger gâté.*

*Il ne voit pres de luy l'horreur des grand's armées,
 Il n'oit point la rumeur des troupes affamees,
 Qui mengent la fustance au poure villageois,
 Qui rançonnent la ferme & les biens du bourgeois.
 Le iour il ne craint point, & dans sa maison belle
 On ne pose la nuit garde ni sentinelle.
 Il n'est point desireux de hauffer son renom
 Plus haut qu'entre les siens auoir tousiours bon nom :
 Entre ses bas vallons, sa basse renommee
 Sans autre ambition se tient close & fermee.
 Ni deuant ni derriere il n'a de gents au guet,
 Il marche en tous endroits sans craindre aucun aguët.
 Il est sobre & ioyeux sans prendre nourriture,
 Que des biens qu'en ses champs apporte la Nature.*

*Il ne craint le venin ni le boucon mechant,
 Que decouure souuent vn Escuyer trenchant
 Deuant quelque grand Roy dont la chetiue vie,
 Pour auoir le Royaume, à toute heure on epie :
 Et l'outrage il ne sent d'vn Prince depité,
 Qui le face estre tel qu'vn Bodille irrité.*

*Ores seulet il va de campagne en campagne,
 Ores de bois en bois, de vallon en montagne,
 Prenant mille plaisirs iusqu'à tant que la nuit,
 Ou que le temps mauuais luy rompe son deduit :
 Et mille beaux pensers qui luy font compagnie,
 Sont cause qu'ainsi seul iamais il ne s'ennuye.
 Et puis se reposant deffous l'ombrage epais
 D'vn grand hêtre feuillu, pour prendre vn peu le frais,
 Il oit dans les forests des vents vn dous murmure,
 Qui semble caqueter aueque la verdure :*

*Il oit le gafouillis de cent mile ruisseaux ,
 Dont les Naiades font parler les claires eaux :
 Il oit mile oifillons qui sans cesse iargonnet ,
 Et les gais Rossignols qui par dessus fredonnent :
 Il oit vn escadron , vn Effein bourdonnant
 D'auettes , qui là vont vn grand bruit demenant .
 Il oit foudre à bouillons les sources fontainieres ,
 Il contemple le cours des bruyantes riuieres ,
 Ce qui luy fait alors vn tel desir venir
 De sommeiller vn peu , qu'il ne s'en peut tenir .*

*Vn autre iour apres il fait planter la vigne ,
 Vn autre , fossoyer les beaux parcs à la ligne ,
 Et , suiuant la saison , comme le temps est beau ,
 Il fait planter le fresne , il fait planter l'ormeau ,
 Les pommiers , les poiriers par belles rengeees ,
 (Montrant de toutes parts distances egalees)
 Le sapin , la pinace aux vergers ombrageux ,
 Les saules & l'osier aux lieux marefcageux .
 En Iuin il fait enter & greffer en aproche ,
 Et fait enchallasser l'arbre qui deuiet croche .*

*Puis lors que le Soleil allume les chaleurs ,
 Il fait cueillir les fruits apres les belles fleurs :
 La prune de Damas & noire & violette ,
 La bonne perdrigon , la cerise rougette ,
 Le bon mirecoton , l'abricot sauoureux ,
 Le Pompon , le melon , le sucrin amoureux :
 Receuant le loyer de sa peine agreable ,
 Qui plus qu'vn grand thresor lui semble profitable .*

*Après lors que la Liure a fané la verdeur
 Du feuillage & des prez par vne forte ardeur ,*

*Aueque ses raifins il fait cueillir ses pommes ,
 La poire que Pomone auffi depart aux hommes.
 O qu'il est en son cœur content & satisfait ,
 Quand il tient vn beau fruit du fruitier qu'il a fait !
 Quand il tient vne grape en sa vigne choisie ,
 Dont la couleur combat avec la cramoisie !*

*Iamais il ne se fache , il est paisible & dous ,
 Si quelque mouton gras ne luy mangent les lous :
 En depit il leur fait la chasse & la huee ,
 Vn grand peuple il assemble , vne louue est tuee ,
 On en porte la hure apres par les hameaux ,
 On reçoit des presents des riches pastoureaux .*

*Pour maintenir l'honneur de sa Cheualerie ,
 Aueque ses courtaux il tient en l'Ecurie
 Vn courfier , qui sçait bien manier & balser :
 Il se plaist quelquefois à le duire & dresser .
 D'autrefois il se plaist apres quelque edifice ,
 Il change , il ecarrit , d'vn soigneux artifice ,
 Le plan de sa maison , avec tel ornement
 Qu'il semble à la moderne vn nouveau bâtiment .*

*Il ne craint iamais faire en la mer de naufrage :
 Il se rid de celuy qui risque à son dommage .
 Cette infidelle roüe ou chacun a son tour ,
 Tantost haut , tantost bas va tournant à l'entour ,
 Ne le tourmente point : pour n'estre point hauffee
 Pourtant on ne voit point sa fortune abaiffee .*

*Après quand l'Hyuer vient il assaut les oiseaux
 Avec glus , avec rets , avec mille arts nouueaux :
 Comme il a pris l'Esté la caille à la tirace ,
 Il prend à la passée en Hyuer la becace .*

*Aux sources, aux etangs de tout son enuiron,
 Il tire cheualant au canard, au heron,
 Au friand butoreau qui, surpris par sa ruse,
 Ne se peut garantir de la promte arquebuse.
 Et puis pour la perdris il prendra sur le poin
 Le tiercelet de qui la cuisine a besoin,
 Menant ses petits chiens qui vont à la remise,
 Sans empescher l'oiseau, sont sages à la prise :
 Son Iason suit apres, son leurier qui ne faut
 De bourraffer le lieure & l'emporter d'affaut :
 Si le pelaut se trouue alors quittant son gîte,
 Rien ne sert de ruser ni de courre bien vite.*

*Il a ses chiens courants, qui bauz sont blancs & gris,
 De qui d'ailleurs le lieure à toute force est pris,
 Et les cerfs degourdis viandant es gaignages,
 Surpris, le plus souuent demeurent pour les gages.
 Il fait la chasse aux dains, il la fait aux sangliers,
 Qu'il enferre aculez par ses plus forts leuriers.*

*Vne autre fois il prend grand plaisir à la pesche :
 Il cherche les refous, toutes gents il empesche ;
 Aueque le tramail, la nasse, le veruain,
 La ligne, l'hameçon & l'eperuier soudain
 Il prend le grand brochet, la truite Saumonniere,
 La carpe, le saumon, l'aloise mariniere.*

*Au soir à son retour il conte à la maison
 Quelle peine il a pris apres sa venaison,
 Qu'il met lors sur la table, & prend vne grand' gloire
 De montrer le beau fruit de sa belle victoire.
 Sa femme l'accolant l'admire & le cherit,
 Tous les fiens en ont ioye & le Ciel mesme en rit.*

*Mais qui pourroit penser qu'une infidelle flame
Peust embraser le cœur d'une gentille Dame
En ces champestres lieux ? quand, sans aucun loisir,
Elle prend seulement au menage plaisir ?
A nourrir ses enfants, de qui la petiteffe,
Par mille passetemps la tient en alegresse ?
Et pour auoir le soin de toute sa maison,
Ou les biens abondants sont en toute saison ?
Bien que peinte ne soit sa face naturelle
De vermeillon d'Espagne, elle est pourtant tresbelle :
Car le ioyeux traual, qu'au menage elle prend,
Toufours belle, vermeille & ioyeuse la rend.*

*O Dame bienheureuse au menage empeschee,
Qui d'une amour de Court n'es iamais debauchee !
D'autrepart qui croiroit que, parmi tant d'ebas,
Vn mari sans chagrin loyal ne seroit pas ?
Puis la crainte de Dieu qui, par tout l'accompagne,
Le fait estre fidelle à sa chere compagne :
N'ayant iamais appris que Iupiter es cieux
Se rid des dous plaisirs des amants gracieux :
Ni mille autres propos, dont le ribaut courtise
La Dame de la Court qu'il aime & fauorise.*

*Cet homme de sa femme est toufours bien traité,
Trouuant fort à propos son menger aprêté
Par vn net cuisinier, qui hors de la cuisine
Avec le iardinier le plus souuent iardine.
Il boit du meilleur vin, qui par le bon salé
A reboire d'autant est souuent rapelé.
On prend en son paillier les mets dont on le traite,
On prend de son gibier, si que rien on n'achete.*

*Il a bonne garenne & fertile verger,
 Il a bon colombier, bon iardin potager.
 Hé qui viuroit ainsi voudroit il les viandes,
 Des mets delicieux, des tables plus friandes
 Pour estre fait esclave aux superbes Palais
 Des Rois, ou les Seigneurs ne sont que des valets?*

*O qu'il a d'aïse à voir reuenir peste-meste
 Les vaches, les toreaux & le troupeau qui bestle,
 Les aumailles marcher lentement pas à pas,
 Et puis d'autre costé galloper le haras,
 Et voir les bœufs ayant acheué leur iournee,
 Ramener la charue à l'enuers retournee,
 Et dans sa basse court grand nombre de ses gents,
 Chacun diuersement s'employer diligents,
 D'ailleurs force artisans, qui rendent tesmoignage,
 Qu'yne riche abondance abonde en ce menage.*

*Quand vn Seigneur de Cour m'eut ce propos conté,
 Je pensoy que son Prince il eust du tout quité,
 (Estant hors de faueur) pour viure & pour se plaire
 En ses maisons des champs, champestre & solitaire:
 Car tout son train s'estoit à son vouloir rangé,
 Et son viure ciuil en rustique changé:
 Et ne blamoit rien tant que la court & le vice,
 Les Imposts, les Partis, des Contans l'artifice.
 Mais ayant regagné de son Roy la faueur,
 Il estima plus grand le gain & le bon heur
 De luy faire seruice & commander en France
 A ceux qui manioient l'argent & la finance,
 Et profits à monceaux sur profits amasser,
 Que de viure au village & qu'aux forests chasser.*



A Anne Nouince, Threforier general
de France, à Caen.



*NOVINCE, cher cousin, que, des le
petit âge,
J'ay veu si chèrement de sa mere nourrir
Qu'elle eust aimé plustost cent mile fois
mourir*

*Que de voir quelque mal à toy, son bel image :
Du sang de Bourgueuille elle prit origine,
Mesme nom & furnom que ma Nimphe elle auoit :
Sens tu point en ton cœur l'amour, qui l'a mouuoit
D'aimer & d'honorer sur tout cette cousine?*

*Que fais-tu maintenant en l'ouuerte campagne
De ton plaisant Esquay? peut estre tu te mès
A faire des escrits, qui ne mourront iamais,
Aueque le plaisir qui tousiours t'accompagne :*

*Ou bien de bois en bois & d'ombrage en ombrage,
Solitaire tu vas le Sçauoir recherchant,
Qui fait par les forfaits detester le mechant,
Et fait par les vertus admirer l'homme sage :*

*Ou bien mignard tu prens de ta Catherinete
Cent mile passetemps pleins d'amour & de ris,
Comme aux bocages d'Ide on vit iadis Paris
Prendre mile plaisirs avec son OEnonete.*

*Le te connois en tout plein de magnificence :
Et Dieu t'ayant doué d'une exquise beauté ,
Il t'a donné les biens & l'heur & la santé ,
Et pour en bien user l'esprit & la prudence.*

*Qu'eust peu mieux souhaiter ta mere tant aimable ,
Quand elle te voyoit tendrelet enfançon
Affis en son giron , que te voir beau garçon ,
Que te voir bien dispos , que te voir agreable ?*

*Que te voir bien disant , que te voir sage & riche .
Que te voir aux honneurs avec l'honneur monter ,
Et toujours tant d'argent que tu peux supporter
Vne belle depeuce & rien ne voir en friche ?*

*Mais aussi ie voudrois que parmi l'esperance ,
Que parmi le chagrin , la crainte & le courroux ,
Qui dans ce monde ici bataillent entre nous ,
Que tu fusses vn roc ferme en toute assurance.*

*Je voudroy que ton ame , heureusement bien nee ,
Toujours belle se vist en ton beau corps humain ,
Et , sans apprehender vn facheux lendemain ,
Passast ainsi qu'il vient le temps & la iournee.*

*Pense que chaque iour qu'ici tu fais demeure ,
Que c'est le dernier iour qu'au monde tu feras ,
Et prudent & content , peut estre , tu diras ,
Que quand point on y pense il vient vne bonne heure.*

*Craignant Dieu vi ioyeux : & croy que ie desire
De faire comme toy , retiré maintenant
En nostre beau Bocage , ou , gay me pourmenant ,
Le ne fay que gossier , que gambader & rire.*



A R. Garnier, Lieutenant general
Criminel en la Senechauffee
du Maine.



*ARNIER, dont le grenier est garni
de semance,*

*Qui fera regermer le vers Tragic en
France,*

Et dont le bon terroir est tellement fecond,

Qu'en mille fruits diuers il n'a point de fecond :

Car ton bon iugement ſçait marier ensemble

La choſe qui le moins à la Muſe reſſemble :

Combien que le ſuiet des crimes outrageux

Se rapporte contraire à tes Tragiques ieux,

Que rien n'ait de commun noſtre chiquanerie,

Auec les dous apas de la Muſe cherie,

Toutefois par tes vers, toy, iuge Criminel,

En depit du procez tu te fais eternal,

Et penſes que ie puis en faire tout de même

Par le vers Satyric ou quelqu'autre Poëme.

Tu te trompes, Garnier, mes vers ne ſont plus tels

Qu'vn iour ils puiſſent eſtre en la France immortels,

Ils ſentent la chiquane, ils ſentent le menage :

On ne compoſe ainſi maintenant en cet âge,

En quelque Art que ce ſoit il faut vn homme entier :

Qui deux en entreprend ne fait bien vn metier.

*Et quand, selon leur temps, mes vers ie confidere,
 A peine ie connoy qu'on souloit ainsi faire :
 Car depuis quarante ans defia quatre ou cinq fois
 La façon a changé de parler en François.
 Je suis plus vieil que toy de quelque dix annees,
 Aussi tes phrases sont beaucoup mieux ordonnees
 Que celles dont i'escris : la Langue se pollit
 Entre les bien difants ainsi qu'elle vieillit :
 Et si ie mets au iour, comme tu me conseilles,
 Mes vers pleins de paresse & non de doctes veilles,
 (Mes vers qui ne sont point de ces pointes remplis,
 Qui rendent aujourd'hui tant de vers accomplis)
 Je me feray moquer comme vn fils de Climene,
 Qui pensa de Phœbus auoir la forte alene
 Pour conduire son Char : mais il trebuchera,
 Quand des cheuaux fumeux seul il aprochera.
 Toutefois l'Italie, en sa langue sçauante
 Se moquant, fait parler en pointes vn Pedante.
 Aux espines du vice il opose les fleurs,
 Qu'il cueille en des iardins aux beaux arbres des mœurs
 Lors qu'à ses apprentifs il etale en boutique
 Les fruits de son metier dont marchant il trafique :
 Mes vers donc ne plairont en cet âge pointu,
 Ou tant de pointes ont de force & de vertu.
 Puis, Garnier, croirois tu que la France feconde,
 Ayant tant de beaux vers fait bruire en tout le monde,
 Face estime des miens, qui n'airont le pouuoir
 Tenir place entre ceux que cet âge a fait voir ?
 Penfes-tu qu'en cet ombre ils se puissent conduire
 Entre ceux que l'on voit comme vn Soleil reluire ?*

*Tu me respons, ie croy, que tes Vers planteront
 La Vertu dans le cœur de ceux qui les liront :
 Qu'ils feront le rasoir, cruel & pitoyable,
 De qui le medecin, expert & secourable,
 Fera couper le membre au malade gâté,
 Afin que l'oultreplus redeuienne en santé :
 Que la Posterité, des Muses iuste iuge,
 A chacun du Laurier comme il merite adiuge,
 Et si digne ie suis d'en donner iugement,
 Tu auras bonne part en ce bel ornement.*

*Mon Garnier, ie te di, parlant en conscience,
 Comme ie fais à moy, que, par experience,
 Ie connoy que contraire à ma Muse fera
 L'Impression, qui trop mes Vers communs fera.*

*C'est le propre, croy moy, de ma façon d'escrire,
 Que mes vers soient cachez comme au bois le Satyre :
 Ou comme la Nonnain recluse en son couuent,
 Qui ne se laisse voir aux personnes souuent :
 Ou bien comme la Dame honneste, belle & sage,
 Qui ne demasque point qu'à propos son visage.*

*Certes l'Impression d'un beau liure imprimé,
 Est ainsi qu'un rayon du Soleil enflammé,
 Pres duquel on ne voit, d'une foible chandelle
 La lumiere eclairer, par sa clarté si belle :
 Toutefois aussi-tost qu'on l'allume de nuit,
 Comme vne belle estoile eclairante elle luit :
 Mes vers ainsi montreꝝ feront luire vne flame
 Agreeable, peut estre, au fond d'une belle ame :
 Pour ce au iour ie ne veux ma chandelle allumer,
 Depeur qu'on ne la voye en vain se consumer.*

*Mais feroit-ce prudence à la pudique vierge
 D'alumer à midy sans raison vn beau cierge ?
 Si n'estoit que, par vœux ou pour l'amour de Dieu,
 Elle voufist le mettre en vn bon & saint lieu :
 Enquoy des pelerins la deuote maniere
 Se confidere plus, que non pas leur lumiere ?
 Pourtant i'aimeroiy mieux qu'on sceust que, pour aimer
 Mes amis, ie voudroy mes Vers faire imprimer,
 Et pour seruir aux miens d'vn peu de souuenance
 De moy, qui dans mes vers laisseray ma semblance.
 Car en depit de moy voyant le iour brûler,
 Ie verrois à regret mes Satyres aller
 Dans vne obscure nuit couuerte de tenebres,
 Entre les grands flambeaux des Poëtes celebres,
 Pour yser ma bougie, hélas ! qui bruleroit,
 Et ne verroit on point comme elle flamberoit.*

*Ie m'asseure, dis-tu, Que ta lampe endurcie,
 Aux beaux rais de Phœbus tant de fois eclaircie,
 Souffrira toute ardeur sans fondre peu à peu,
 Comme neige au Soleil ou comme cire au feu :
 Et qu'entre quelques vns de ton âge, ta rime,
 En son genre pourra remporter de l'estime.*

*Garnier, nostre amitié ton iugement deçoit,
 Et ton œil eblouy mes defauts n'aperçoit.
 Les beaux vers, d'vn esprit libre & serein prouient,
 Et nos Troubles le mien captiuent & detiennent :
 La Muse vn dous repos cherche en lieux ecartez,
 Et ie suis agité, Garnier, de tous côtez.
 Plusieurs craignent de moy receuoir de l'outrage,
 En pensant que ie fois vn rimeur de village,*

*Vn rymeur de Palais, qui par nom & furnom
Difame en vers menteurs les hommes de renom,
Et les Dames d'honneur que medisant il pique
D'eguillon aparent, voisin ou domestique.*

*Les vices en commun la Satyre reprend,
Et iamais difamez les vertueux ne rend :
Bref ce genre d'escrire estant fort difficile,
Il rend aux ignorants suspect le plus habile :
Las ! ie n'y puis escrire ainsi que ie voudroy,
Comme ie voudroy bien aussi ie ne pourroy.*

*Ariston disoit bien, que ceux qui mettoient peine
D'apprendre les sept Arts de la science humaine,
Et l'amour des vertus en arriere mettoient,
Que pareils aux riuaux de Penelope estoient,
Qui, ne pouuants iouir de la belle maistresse,
Aux seruantes alloient amuser leur ieunesse :
Ainsi tant de beaux fils les beaux vers mesprisants,
Aux Coqs à l'Asne vont leurs esprits amusants.
C'est pourquoy, mon Garnier, ie ne veux plus escrire,
Ni montrer en plein iour ma depite Satyre :
Puis le papier seroit beaucoup de plus grand pris,
Que non le bas suiet de mes simples escrits.*





SATYRES

FRANÇOISES,

LIVRE III.

Par le SIEVR DE LA FRESNAIE VAVQVELIN.



A M. le Conte de Tillieres, Cheualier
des deux Ordres du Roy & l'un de
ses Lieutenants en Normandie.



CONTE heureux, qui né de grand
maison,

*Qui grand en tout, embrasse la raison,
Suis la vertu, recherches la science,
Qui ia te rend vieux en experience :*

Heureux tu es de viure loin du bruit

Et du malheur, qui les grandes Cours suit :

Malheur qui tost conuertit en fumee

Vne faueur trop soudain alumee.

Car

*Car plein d'honneur & de biens plantureux ,
 Content du tien , prudent & genereux ,
 Tu vois tomber ceux que Fortune iuche
 Aux plus hauts lieux tousjours en quelqu'embuche ;
 Tu vois sans crainte & sans aucune peur
 Le brisement d'une telle grandeur ,
 Qui , giroüete , en vn haut toit assise ,
 Tourne en mechef au premier vent de bise.*

*Ce n'est pas tout , ainsi que de nuaux ,
 Là sont couverts & les biens & les maux :
 Si qu'en croyant du bien faire poursuite ,
 Souvent au mal chacun se precipite :
 Car l'un , trompé par son affection ,
 Se chatouillant en son ambition ,
 Souventefois son propre sang epie ,
 Pour en remplir son ventre de Harpie :
 Et cestui-ci l'Exaction suiuant ,
 Qu'un grand parti voudra mettre en auant ,
 Du bien public , avecques sa ruine ,
 Le plus souuent la grand' perte il machine.*

*Ces autres vont droit se precipiter ,
 Pensant coucher au lit de Iupiter :
 Mais à la fin trouuant que , d'un nuage
 Est seulement contrefaite l'image
 De la Iunon , qu'ils suiuent ardemment ,
 Trompez , moquez , ils sont honteusement
 Ambitieux , & de prudence aucune ,
 Ne peuuent pas garder cette fortune.*

*Mais voit on pas ces beaux mignons tâcher ,
 Sans iugement du beau liçt aprocher*

*De Iupiter, lequel d'air & de nues ,
Leur contrefait mille Images cornues?*

*Or si luy plaist sa face serener ,
Verra t'on pas ces nuages tourner
En vent & pluye? alors sera connue
L'Ambition de ces gents aime-nue.
Fouls Ixions, enchainez Promethez ,
Dessus Caucaſſe aux poumons bequetez :
Et neanmoins, cachez sous ces nuages,
Ils cuidoyent là trouuer leurs auantages.
Ils ne voyent pas qu'ils font comme iettons,
Quand haut ou bas au iet nous les mettons.*

*Si ie ſçauoy pour l'Asne au Coq reſpondre ,
Le reſpondroy ſans qu'on me vint ſemondre :
Montrant au doy comme vn grand Prince peut
En vn moment faire d'eux ce qu'il veut :
Et ſi i'auois aſſez haut le courage
Pour leur oſter le maſque du viſage ,
Ie le feroy ſans qu'vn preſomptueux
Euſt deſormais le nom de vertueux :
Mais qu'ay-ie dit? maints ſouuent à leur perte,
La verité, mon Conte, ont decouuerte.*

*Si medifant vn Aretin i'eſtoy ,
Vn Charlatan diſcourant avec toy ,
Ou bien le Berne & les autres encore ,
Qui vont ornant & Paſquil & Marphore
De libres vers qui, ſans obſcurité,
N'epargnent pas meſme ſa Saincteté :
Ni de ces Dieux la grand' vermeille bande ,
Qui dans le Ciel de la terre commande,*

*En conscience & sainte liberté
 De nos Pasteurs ie diroy verité :
 Sans toutefois pour les abus, peu sage,
 De nostre Eglise en rien toucher l'vsage :
 Ou si i'auoy le dous-libre pinceau,
 Dont Rabelais a peint, comme en tableau,
 De tous estats la debauche suiuite,
 Ie depeindroy des Gripp' minaux la vie,
 Sans m'epargner : ni ces hommes derniers,
 Qui de marchants se sont faits officiers.
 Si ie n'estoy prisonnier en la cage,
 Oiseau contraire à ceux qu'on enlangage,
 Qui ne dit rien, le Merle beau chanteur,
 Le Perroquet & le Gay caqueteur,
 Pour autre fin cherement ne s'achetent,
 Sinon qu'en cage aprenants ils caquetent :
 Le Perroquet qui mieux caquetera
 Sera celui que plus on prisera :
 Et s'il ne sçait en sa cage rien dire,
 Bien tost de luy se defaire on desire.
 Mais en causant s'il medit de chacun,
 Et si plaisant il desplait à quelcun :
 Si plein d'iniure à son Maistre il s'adresse,
 Cocu l'apelle, & putain sa Maistresse,
 Pour ce qu'il dit, peut estre, verité,
 Il en sera d'eux mesme mieux traité.
 Moi qui serois, en disant vray, bien aise
 De caqueter, il faut que ie me taise.
 Ie me tais donc d'un taire si prudent,
 Qu'à tous ie rends mon penser eident :*

*A toy sur tous, mon Conte de Tillieres,
Qui vois bien clair en toutes ces matieres.*



A Iean de Morel, Cheualier, &c.,
Viconte de Falaise.



E Mois qui porte encor iusqu'à cet
âge,
Du nom d'Auguste auguste tesmoi-
gnage,

Est le septième à cet' heure depuis

*Que ie partis tout morne & plein d'ennuis,
D'aque vous quitant de ma naissance
Les lieux si dous quant & la connoissance
Des vieux amis, pour viure en cete part
Ou le grand Duc Guillaume le batart,
Qui iadis eut naissance & nourriture
Entre nos rocs, eleut sa sepulture;
Pour y tenir, puisqu'il plaist à mon Roy,
Le poix egal des vs & de la loy.*

*Mesme voici, depuis tant de detresses,
Les premiers vers que ie donne aux Maistresses
De ce beau Mont, ou chacun veut monter,
Et qu'il me faut à cet' heure quiter.
Ce peuple au nostre estant si peu conforme,
Il m'a falu du tout changer de forme :*

*Et demeurer long temps comme vn oiseau
Que l'on a mis en prison de nouveau,
Qui sans repos sautelle, & tout sauvage
Est quelques iours sans chanter en la cage.*

*Ne t'emerueille, ô cher Morel, pourquoy
Je me suis teu : mais emerueille toy
Que bien plustost, d'une ame depitee,
Je n'ay l'Office & la Ville quitee,
Ayant si tost perdu ma liberté,
Comme vn Autour à la perche arrêté :
Et me voyant loin des Muses fachees
De ne se voir de moy plus recherchees,
Hors de l'humeur & du premier loisir
De me donner apres elles plaisir :
Ne pouuant plus, suiuant vn libre estude,
Voir mes amis en douce solitude,
Ni quelquefois en garçon deuifer
Du feu, qu'on voit la ieunesse abuser.*

*Ne t'en ri point : car de raisons plus hautes,
A d'autres gents i'excuseroy mes fautes :
Mais avec toy, cher Cousin, librement
Facuse ici mon peché franchement.
Si ie disois à quelqu'autre ce vice,
Incontinent d'une sourde malice,
Hochant la teste, à part soy diroit-il :
Voici vrayment vn iuge bien gentil,
Digne d'auoir dedans telle Prouince,
Entre les mains la Iustice du Prince,
Qui s'asseruit, plein d'affaires & d'ans,
A des plaisirs qui luy sont mal-seans.*

*Il diroit vray, moymesme ie me blame ,
 Et mon erreur ie confesse en mon ame :
 Et peu me sert encores de la voir
 Sans me ranger aux lois de mon deuoir :
 Toy plus discret qui conduis & qui meines
 Plus sagement les affections vaines ;
 Affections qu'auuec si fermes clous ,
 Des le berceau, Nature attache en nous ,
 Corrige moy : docile ie sçay prendre
 De bonne part ce qu'on me fait entendre.
 Mais ie ne puis le prendre doucement
 D'vn qui se deust changer premierement
 Que son voysin. Car il fait en la sorte
 Qu'vn que ie sçay qui longues cornes porte,
 Et toutefois ne voyant ce mechef
 Haut ombrager le sommet de son chef,
 A tous propos à chacun fait iniure :
 Dit, que cet homme à sa femme est pariure,
 Et que cet autre est couppant deuenue,
 Bien que de tous pour autre soit tenu.
 Ie ne bas point, personne ie ne tue,
 De faire bien à tous ie m'euertue :
 Qui me fait mal est bien souuent tesmoin
 Que patient ie m'en retire au loin.
 Et toutefois ie ne veux entreprendre
 A vouloir dire ou bien vouloir defendre
 Que mon erreur ne soit erreur pourtant :
 Mais ie diray que ie n'en ay pas tant
 Qu'à plus grand mal le peuple ne pardonne,
 Quand de vertu le nom au vice il donne.*

*Tu es venu de mon sang mon germain ,
De la mere est le costé plus certain :
A m'excuser ta belle ame est encline,
Estant sorti de race Vauqueline.*

*Le feur d'Ambrun, plein d'vn cœur deuorant
D'aller des biens en tous lieux acquerant ,
N'aime son fils , son frere , ni soymesme ,
Si fort il brusle en ce desir extrefme.
Et neantmoins homme bien renommé ,
Homme d'esprit de tous il est nommé ,
Homme d'honneur , de valeur , de science ,
Et qui plus est de bonne conscience.*

*Le feur d'Auly , qui fut fait Cheualier
Auant que d'estre à grand'peine Escuyer ,
S'enfle , se braue & ses parents dedaigne ,
Et des Seigneurs seulement s'accompaigne :
Le souuenir de son nom luy deplaißt :
Car son orgueil luy fait croire qu'il est
Ce qu'il n'est pas : & la marque auancee
Qu'il n'eust iamais en quatre sauts passée ,
A mise au loin : il veut voluptueux
Passer les grands en habits somptueux.
Il ne dit rien qu'en mots de Seigneurie ,
Et son estable il appelle Escurie :
Il veut auoir vn friand cuisinier ,
Maistre d'hostel , depensier , aumonier ,
Et quand on veut luy faire vn grand seruice ,
Il faut nommer sa depance l'Ofice.
Quelquefois mesme il parle Gasconnas ,
Et ses laquais il appelle Ragas :*

*Veut de bouffons quelque dance nouvelle,
 Vn foul plaisant ioueur de bagatelle.
 Il veut auoir des chiens & des oiseaux,
 Et veut bastir sur des desseins nouveaux.
 Tous ses cheuaux ne sont que de manege :
 Et tous les iours ses rentes il abrege :
 Car sur le dos il porte son moulin
 Teint d'ecarlata aux eaux de Gobelin.
 Tantost il vent la grande metairie,
 Et puis demain l'herbage ou la prairie,
 Comme vn limas en la belle saison
 Portant sur luy son fardeau, sa maison.
 De mises plus il a que de recettes,
 Et ses habits lardez de vieilles dettes.
 Ce qu'en long temps son pere & ses ayeux
 Auoient acquis d'vn labeur soucieux,
 A pleines mains à l'abandon il iette,
 Non peu à peu : la vie estant suiette
 A tant de maux, trop ieune il n'aperçoit
 Qu'on vit souuent bien plus qu'on ne pensoit.
 Darfin d'ailleurs tant de charges a prises,
 Et tous les iours mene tant d'entreprises,
 Qu'vn grand mulet, qu'vn sommier le plus fort,
 Suiuuant la Cour en seroit defia mort :
 Or' tu le vois à la Chancelerie,
 Or' pres d'vn grand en quelque galerie,
 Aux Intendants des Finances aller,
 En vn clin d'œil dela les Ponts voller,
 Et puis au Louure ou tousiours il trafique :
 Et nuit & iour le cerueau s'alambique*

Comme il pourra rechercher les moyens,
 En surpassant tous les Italiens,
 Ou d'augmenter le parti des Gabelles,
 Ou de trouuer d'autres modes nouvelles
 Pour rafraichir de gains nouveaux & frais
 Ceux-là qui sont du soleil le plus pres.
 Il s'eiouit de conter, de se plaindre
 De ceux qu'on voit en ces choses se feindre :
 Et dit à tous que la necessité
 Force les Loix de nostre honnesteté.
 Au cabinet d'un Prince il en deuisse,
 Et des moyens d'autruy fait marchandise :
 N'auisant pas que pour peu d'argent, prompt
 L'ordre ancien de la France il corromt.
 Il est hây du peuple à bonne cause,
 Puis qu'un tel mal en ce Royaume il cause:
 Et Magnifique on le tient toutefois,
 Estant cheri des Princes & des Rois.
 Le gentilhomme & le poure en leur perte,
 Ne vont à luy qu'à teste decouuerte.

Le sieur d'Armont au bon heur arriué,
 Du bien public a fait son bien priué :
 Regnard son fait pres des grands il commence,
 Et puis Lion à force ouuerte auance
 Ses beaux desseins, tousiours montant plus haut
 Ne trouue rien ne trop froid ne trop chaut.
 Il s'est acquis le nom de caut & sage
 Pour auoir fait aux gents de bien outrage :
 Et pour auoir les mechants eleuez,
 En la boisson des vices abreuez.

*Clos & couuert, il a ses creatures
 Qui d'Ange ont par dehors les figures :
 Mais faux demons ils cachent dans le cœur ,
 Contre les bons l'enuie & la rancœur :
 Et par larcins, sous la faueur du maistre,
 Aux grands estats sçauent leurs biens accroistre.
 Du peuple bas l'aueugle iugement
 Ne pourroit pas bien auiser comment
 Ce Seigneur faut : car pour sa trouble veüe
 Du peuple n'est cette faute aperceüe.
 Pour ce vn Corbeau Cygne il appellera,
 Et le blanc Cygne vn Corbeau nommera,
 Et s'il sçauoit que les vers tant l'aimasse,
 Il en feroit vne heure la grimasse.*

*Or que chacun iuge comme il entend,
 Et die encor l'interest qu'il pretend,
 O cher Cousin, en somme ie confesse,
 Qu'ici ie pers le chant & la lieffe,
 Et que voici le premier vers chanté
 Depuis que j'ay perdu la liberté.*

*Ie pourroy bien alleguer dauantage
 D'autres raisons qui m'ostent le courage,
 De suiure plus du Chœur Aónien
 La belle troupe au mont Parnassien :
 Car de Cressy la douce onde bruyante,
 Qui par canaux d'artifice coulante,
 Passe en tes prez : & puis les monts rocheux,
 Qui cachent Ante en ses vallons facheux :
 Et d'autrepart la haute Roche aux Fees,
 Que chaque iour visitent les Orphees,*

*Avec leur chant tirant de bas en haut
 Le bon Bougren de son pré Brisegaut :
 Et la fontaine ou se rendit Arlete
 Suiet le Duc dont elle estoit suiete,
 M'inuitoient bien, par mille autres façons,
 A m'eiouir aueque les garçons :
 Puis ma Fresnaie & mon connu Bocage,
 Qu'en plus d'vn stile & qu'en plus d'vn langage,
 L'ay celebré, tant qu'il sera conté
 Par nos neueux, en depit de Lethé.
 I'estois alors en ma fleur Aurilliere,
 Au May plaisant de ma saison premiere,
 Et ie passe or' non seulement mon Iuin,
 Ains i'entre au mois ou l'on cueille le vin.*

*Mais ni les eaux, ni la terre sacree
 Ou de Libetre, ou Permesse, ou d'Ascree,
 Ne peuuent pas me faire escrire mieux
 Que ie n'escris, sans vn cœur plus ioyeux.
 Je suis contraint comme en prison obscure,
 Portant vn faix d'vne pesanteur dure,
 Et n'ose plus m'apuyer fermement,
 Ne trouuant point de ferme fondement.*

*Ce m'est honneur, en la balance egalle
 Faire honorer la Maiesté Royale,
 De son effort le puissant reprenant,
 Et le plus foible en son repos tenant :
 Mais bien qu'il semble en aparence vaine,
 Que cet honneur face belle ma peine,
 On ne voit pas mille focis mordans,
 Qui nuit & iour me rongent au dedans.*

*Au Menestrier ie suis presque semblable,
Lequel on trouue aux festins agreable,
Et qu'on estime autant se reiouir
A bien sonner, comme on fait à l'ouir :
L'vn veut vn bransle & l'autre vne gaillarde,
Le Violon de tous costez regarde
Aux plus pressez, autant se marrissant
Que le danseur se plaist en bondissant.*

*Si ie prens l'air aux champs ou en la rue,
Ie suis suivi d'une epaisse cohue
De gents grondants : si ie veux reposer,
Soudain il faut procez-verbaliser
Soit d'une veüe ou soit sus vne enqueste,
Ou soit pour rendre vne depesche preste,
Importuné d'escire au Parlement,
De confronter, faire vn recolement,
Puis aussi tost entendre à la police :
Penferois tu, faisant cet exercice,
Que Delphe errante Apollon elongnast,
Et les beaux lieux de Cynthe abandonnast,
Pour venir voir des procez les tempestes.
Les procureurs, les sergents trouble-festes,
Qui de tabuts remplissent nos Palais?
Luy qui sans plus ne cherche que la paix?*

*Tu pourras donc, Cousin Morel, me dire
Pourquoy ce fut que ie voulois elire
Cette grand'charge, & les Muses laisser
Pour librement m'aller embarrasser
Au labyrint des affaires publiques,
Les preferant aux verues Poëtiques?*

*Tu dois ſçauoir que i'ay toujours taché
A ne me voir d'auarice entaché,
Qu'à l'impourueu ie pris ainſi l'ofice
Comme Germot a pris ſon benefice,
Qu'il trouue vn fais maintenant trop peſant :
L'eſtat eſt beau, cet eſtat m'eſt duiſant,
S'il eſtoit plus à mon eſprit conforme :
A chaque pied n'eſt propre toute forme.
Mais à ce bruit chacun aſpire encor :
Once d'eſtat vaut vne liure d'or.
Pair au baron l'oficier on dit eſtre :
Pour ce chacun y veut le ſien accroiſtre,
Et détailler ce qu'il achete en gros,
Penſant ainſi poſſeder en repos
Ce qu'il aquiet. Puis apres, à ſa honte,
Aux ſucceſſeurs ſon ignorance on conte.
Comme l'on fait d'vn iuge Alençonnois,
Qui ne iugeoit les hommes qu'au minois :
Et qui, n'ayant aucune experience,
Et moins encor de loix & de ſcience,
Aupres de luy faiſoit vn Ami ſeoir,
Praticien & homme de ſçauoir,
Qui prononçoit la ſentence du Iuge,
Diſant ainſi : Monſieur depens aiuge
Au demandeur : alors ſans long ſermon,
Il repondoit en trois mots, Ce fais mon.
Autant de fois qu'à l'heure en ſa preſence,
Ce ſien Ami prononçoit la ſentence,
Diſant, Monſieur vous ordonne cela,
Il repondoit, Ce fais mon, & paix-là.*

*Beaucoup ainfi, moy le premier peut estre,
 Pour n'auoir fceu soy mesme bien connoistre,
 Iuges se font : puis faut qu'avec ennuy,
 Ils iugent tout par la bouche d'autruy :
 N'auifant pas que d'argent la grand' somme
 Fait l'oficier & non pas l'habile homme :
 Et toutefois souuent, sans nul egard,
 Les moins prudens se mettent au hasard.*

*De moy ie suis à ce Coq tout semblable.
 Qui rencontra la perle sous la table
 Et n'en tint conte : ou mauuais escuyer
 Le m'accompare à ce bon Cheualier
 Venitien, auquel en Alemagne
 Fut fait present d'un beau Genet d'Espagne
 Par Charles quint : & , pour montrer l'honneur
 Qu'il receuoit d'un si braue donneur,
 Monta bien tost ce cheual d'excellence
 (Ne iugeant pas qu'il y a diference
 A se seruir de bride & d'esperon
 Comme à s'ayder de rame & d'auiron)
 Qui le sentant lors à balser commence :
 Luy de sa part ferre contre la pance
 Les esperons, disant : ie ne veux pas
 Que d'ici haut tu me iettes en bas.*

*Le gay Genet sentant la main farouche
 Du bon Nocher qui luy presse la bouche,
 Les esperons qui luy ferrent le flanc,
 Tant que par tout en decoule le sang,
 Ne sçait comment obeir ni que faire,
 Estant poussé d'une force contraire :*

*Du frein lequel le tire par deuant ,
De l'esperon qui le chasse en auant ,
Quand par hasard le cheual se debride :
En peu de sauts la selle reste vuide ,
Iettant par terre estendu rudement
Le Cheualier sans poux ni mouuement ,
Qui fut long temps sans r'auoir sa parole.
Il estimoit, comme on fait la gondole ,
Qu'il maniroit l'audacieux Genet.
Enfin rompu, tout poudreux & mal net,
Il se releue estant plein de furie
D'auoir receu si grande moquerie :
Et se tenoit, quand il y eut pensé,
De l'Empereur fort mal recompensé :
Long temps apres il s'en plaignoit encore :
Depuis prudent dauantage il honore
Les belles naus qu'vn cheual furieus.
Il eust mieus fait : & moy i'eusse fait mieus :
Luy du Genet, & moy, de la Prouince
Le tresgrand bien au seruice du Prince,
Si sagement i'eusse lors repondu :
O mon grand Roy, ce don ne m'est point du :
Vn autre aura cet Ofice agreable,
Qui plus que moy s'en connoistra capable :
Ne vendant point, comme on vend au marché,
L'Estat, qui rend l'ignorant empesché.*





SONNET.

Sur son trespas auenu long temps apres.

*Les Muses, mon Morel, de toy furent aimees,
Et de l'eau d'Hipocrene, encore enfantelet,
Elles te firent boire, au lieu du premier lait,
Pour rendre de ton cœur les forces animees.*

*Les trois Graces rendoient tes graces estimees :
Apollon bien disant te fist diseur parfait :
Mars belliqueux encor belliqueux t'auoit fait,
Et les Vertus auoient tes vertus renommees.*

*Mais les Muses, hélas! ni les trois Graces or',
Apollon biendisant, ni Mars Guerrier encor,
Ni les Vertus n'ont pas la Parque surmontee :*

*La Mort surmonte tout. Tout domte le Destin :
Toutefois il n'a pas nostre amitié domtee,
Par qui, mon cher Morel, ton nom viura sans fin.*



A Ph. de Nolent, Cheualier, s^r de Bombanuille,
Capitaine de cinquante hommes d'armes
sous la charge de monsieur de Matignon.



*ON de Nolent qui, vaillant comme
vn Mars,
Aimez Phæbus, les Muses & les Ars,
Tant qu'en vos mœurs on voit luire
l'image*

*D'vne Palas docte, guerriere & sage :
Vous*

*Vous me priez qu'allions au Renouveau
 Pour voir la Cour iusqu'à Fontaine-bleau
 Ou le Roy vient : & que ie laisse arriere
 Pour quelque temps ma façon cazaniere :
 Que nous verrons des grands Princes l'honneur ,
 Que nous sçaurons ceux qui sont en faueur ,
 Et pourrions bien auoir telle auenture ,
 Que de trouuer quelque bonne ouuerture
 D'entrer en grace & d'auoir le credit
 De quelque Grand si Fortune le dit :
 Et qu'en faisant quelque peu de depeuce ,
 Nous en aurons peut estre recompence :
 Car on n'epargne vn petit hameçon
 Pour attraper souuent vn gros poisson.*

*Vous dites vray : Mais vous vous pensez rire,
 En m'escriuant ce que ie ne defire :
 Car ne croyez que ie sois sans raison
 D'aimer ainfi le feu de ma maison :
 Ne que ie sois si fort opiniâtre
 Que de vouloir toufiours croupir à l'âtre.
 Mais vous sçaurez, si vous voulez l'ouir,
 Pourquoi du mien i'aime tant à iouir
 En dous repos : & pourquoi le riuage
 De Caen Normand, fertile en labourage,
 M'est plus plaisant, plus cher & plus aimé
 Que de la Cour le seiour estimé :
 Pourquoi plustost i'aime cette Prouince
 Que de chercher la grace d'vn grand Prince.*

*Cela ne vient pour vouloir mespriser
 Ceux que Dieu veut sur nous autoriser .*

*Seigneurs & Grands : Non pourtant qu'à la guise
 Du peuple bas ie les adore & prise ,
 Ni comme ceux qui ne vont regardans
 Qu'à l'aparence & non pas au dedans :
 Et ne di pas que bien ie ne voulusse
 Deuenir grand si par honneur ie pusse :
 Non comme ceux qui , blamants le renom ,
 Cherchent ainfi d'eterniser leur nom.
 Je ne sçay point comme ie pourroy suiure
 Ceux que le Monde heureux estime viure :
 Ni de quel doy ie pourrois accrocher
 Les echelons , pour des Grands aprocher.
 Je ne sçauroy d'vne cautelle exquise ,
 Laisser le vray pour cherir la feintise ,
 Ni louer ceux qui , la Vertu laiffants ,
 A nos depens se vont agrandiffants.*

*Je ne sçauroy reuerer la grand' bande
 De ceux à qui le bon Bacchus commande ,
 Et qui , suiuants les attraits de Cypris ,
 Sont , comme Mars , en adultere pris.
 Je ne sçauroy corrompu taire encore
 Ceux-là qu'à tort le foul vulgaire honore.
 Je ne sçauroy , comme à Dieux immortels ,
 Aux plus mechants dresser vœux & autels.
 Je ne sçauroy d'vne parole fine ,
 De feintes fleurs embellir vne epine ,
 Ni l'œuure ayant du sucre à la tâter
 Puis à la fin de l'absinte au goûter.*

*Je ne sçauroy , quand ie sçay le contraire ,
 Suiure le mal & laisser à bien faire ,*

*A l'honneur vray l'vtile preferant :
 Ni ne sçauroy trouuer au demeurant
 Fausses raisons pour rabatre à toute heure
 Des gents d'honneur la fortune meilleure,
 En eleuant le ieune ambitieux ,
 L'auare ingrat & le traitre enuieux.*

*Je ne sçauroy iamais estre faussaire ,
 Ni le grand sceau de France contrefaire :
 Ni pratiquer, par vn soustrait patent ,
 A rendre vn grand contre vn petit content.
 Je ne sçauroy souffrir que ma pensee
 D'ambition soit si fort elancee
 Qu'vn vent soudain, l'eleuant par trop haut ,
 Honteusement luy fist faire le saut.*

*Je ne sçauroy auoir la conscience
 D'offencer Dieu de certaine science ,
 Nuisant à tel , qu'en mon cœur ie sçay bien
 Estre tenu pour vn homme de bien.
 Je ne sçauroy blamer du premier Brute
 Contre Tarquin la vengeance tres-iuste :
 Je ne sçauroy louer Cesar si fort
 Que d'auoier que l'autre Brute eut tort.
 Je ne sçauroy suiure la torte sente
 De la malice, alors que se presente
 Le sentier droit, qui nous donne la pais
 Et aus defunts vn repos à iamais.*

*Je ne sçauroy deguifer tant mon stile
 Que de nommer vn Therfite vn Achile ,
 Ni pour le sang antique & genereux ,
 Comme vn Roland estimer vn poureux :*

*Ni faire encor, d'une ame abandonnee,
D'un cruel Prince vn debonnaire AEnee :
Ni moins donner le prix de chasteté,
Comme à Lucrece, à l'amour ehonté.*

*Je ne sçauroy, d'une bouche effrontee,
D'un sot Marmot la Muse auoir vantee,
En assurant que le Grec, le Romain,
Ni le François n'ont eu tel escriuain.
Je ne sçauroy, de façon coustumiere,
Louër quelqu'un deuant & en derriere
En dire mal, & me rendre si faint
Qu'aux rians rire & plaindre si l'on plaint.*

*Je ne sçauroy bien faire le Polipe
Et me changer à tous coups pour la tripe;
Representant maint personnage & puis
Me faire voir autre que ie ne suis.*

*Je ne sçauroy ma nature contraindre
Sans passion à me rire ou me plaindre
Au gré d'autruy, montrant grande amitié
Par vne ainsi contrefaite pitié.*

*Je ne sçauroy penser ce qu'il faut dire
Pour plaire au Prince en tout ce qu'il desire.*

*Je ne sçauroy la verité cacher
Depeur de voir vn autre s'en facher.*

*Je ne sçauroy, double & plein de falace,
Tromper l'ami sous vne aimable face.*

*Je ne sçauroy apeler bon ami
Celuy qui parle en flatant à demi :
Je ne sçauroy le felon & l'austere
Flater du nom de sage & de seuer :*

*Je ne sçauroy debonnaire apeller
Cil qui sans peine vn meschant laisse aller.*

*Je ne sçauroy, louant le iuste Empire
De nostre Roy, taire ce qui l'empire :
Et ne me plaiſt l'empire ſouuerain
De l'empereur à la barbe d'erain,
Bouche de fer, cœur de plomb, qui tout lache
S'occit non loin de Spore, ſon bredache.*

*Je ne sçauroy, promettant fauſſement,
Deceuoir Dieu par quelque faux ſerment,
Ni mes prochains : & ie ne m'aproprie
Ce qui n'eſt mien ni de mon industrie.*

*Voila pourquoy d'honorer ne me chaut
Les Grands à qui la Fortune plus vaut
Que le bon ſens : & pourquoy tant m'agree
Aupres de Caen la Normande contree :
Et cela fait que nos lieux me ſont or,
Ma Court, mon Louure & mon Palais encor.*

*Me pourmenant par la belle prairie,
Je voy ſouuent cette gendarmerie,
Qui fait la garde en voſtre beau Calis :
Ou les Soldats ne ſont point defaillis,
Depuis le temps que les Nolents donnerent
Charge à ceux là qui le guet ordonnerent.*

*Je ne trouue homme auquel, s'il ne me plaiſt,
Je ſois contraint en paſſant faire arreſt :
Et ne ſe trouue aucun qui me demande
Ou ie m'en vais & ſi ma traite eſt grande :
Et ne ſuis point comme eſclaue forcé
A marcher toſt par vn Hyuer glacé,*

A pluye, à vent, accourcissant mon estre,
Pour obeir à quelque facheux maistre.
Quand le Ciel est ferein & gracieux,
Quand le Ciel est obscur & pluuiieux,
Quand le Printemps etalle sa verdure,
Lors que l'Esté, l'Automne & l'Hyuer dure,
Tel que i'estoy, tel seray, tel ie suis,
Comblé de paix sans crainte & sans ennuis.
Comme le temps ma depençe ie change :
A mon humeur ma famille ie range :
L'vne fois peu, l'autre prou ie depens :
S'il vient du gain quelquefois, ie le prens :
S'il n'en vient point, ie ne m'en donne peine :
Toufiours en tout ma constance est certaine :
Ne refusant vn leuraut quelque fois,
Ni mesme encor les ordinaires drois,
La venaison, que tout soudain en hâte
Je fay larder, epicer, mettre en pâte :
Car de nature aspirant à l'honneur,
Je ne suis point vn hardi demandeur :
Si le ruisseau ne coule par la plaine,
Je ne rauie vne morte fontaine :
Aussi le mien ie depens comme il vient :
L'homme de bien tost riche ne deuient.
Et s'il me prend quelquefois vne enuie
De soulager les charges de ma vie,
N'ayant egard à profit ni demi,
Je me retire avec vn mien ami
Dedans nos bois, ou bien en Cousinage
Chez mes amis ie traine mon menage.

*Car mes cheuaux , d'aparence guerriers ,
Sont toutefois propres à deux metiers :
S'ils ont serui pour quelque long voyage ,
Vne autre fois couplez sous l'attelage
Du chariot , ils menent tout mon train ,
Marchants gaillards sous le fouet comme au frein .*

*Mais il est vray qu'en toute compagnie
Ie ne m'agree aueque ma megnie :
Les vertueux , comme vous , mariez
En grand' maison , qui me sont aliez ,
Me plaisent bien quand , d'vne gentille ame ,
Ils sont seigneurs sans l'estre de leur femme :
Et que leur femme ils gouernent aussi
Auec l'honneur d'vn amour adouci :
Et toutefois que iamais la poulete
Deuant le coq ne chante ne caquete .*

*Pour ne mentir , de Nolent , ie ne veux .
Voyant defia grisonner mes cheueux ,
Aller en Court : il faut que l'on se dresse
A ce metier des la basse ieunesse :
Ie ne pourroy me duire si soudain
Pour à tous coups vser du baise-main .*

*I'aime mieux estre en cette Normandie
Tout bouillieux : ou , quoy que l'on en die ,
Se plaisent bien les filles de Paris ,
Quand elles ont l'heur d'y trouuer Maris .
Mesmes ceux là qui sont nez sur la Seine ,
Aupres du Loir , du Loire , Sarte & Meine ,
Ou de plus loin , aussi tost qu'ils seront
En ce país , iamais n'en partiront .*

*Et les voit on eleuez aux ofices ,
Et retenir nos riches benefices ,
Ne regrettants iamais leurs premiers lieux ,
Pour habiter les nostres bouillieux :
Et chacun d'eux incontinent s'addonne
A careffer nostre douce Pomone :
Et comme aucuns la Prouince aiment bien ,
D'autres aussi n'y font iamais de bien.*

*Me flatant donc ici ie me contente ,
Bien que n'y soit du tout la terre exemte
De mauuaitié : mais la douteuse peur
Fait au mauuais souuent perdre le cœur.
Voila pourquoy le soïn ronge-pensee
D'auoir honneurs n'a mon ame incensee :
Et pourquoy mesme en paix ici ie vi ,
Sans estre au mal de la Court afferui :
Et ne veux plus deormais qu'on m'y meine :
Craignant d'auoir enfin la iuste peine
Que sur la roue eut le fol Ixion ,
Estant puni de son ambition :
Ambition, qui par son propre vice,
De haut en bas trebuche au precipice.*





A Monsieur de Choisy, Seigneur
de Balle-roy, Receueur general
des Finances, à Caen.



*HOISY, dont l'ame a bien esté
choisie
Dessus le chois d'une grand' courtoisie,
Et qui, non moins prudent que ge-
nereux,*

*As en ton corps vn esprit vigoureux :
Et qui souuent, tout plein de gentillesse,
Vas recherchant les ondes de Permesse
En quelque part qu'en coulent les ruisseaux,
Pour nettoyer dedans leurs nettes eaux
Tous les fangeats dont nostre chair souillée
A bien souuent nostre ame barbouillée :
Au Ciel ne plaise, estant comme ie suis
Mari d'honneur qui la vergongne suis,
Qu'on me surprenne en amourette estrange,
Que desloyal ie chante la louange
Des dissolus qui, libres addonnez
A leurs plaisirs, se sont abandonnez
Après les feux de Venus deprauee,
Blamant d'Hymen la loy tant aprouee;*

*Comme ont pensé ceux qui ne iugent point
Que des vertus on ne passe le point,
Quand on n'est pas si simple & si nouice
Que de vertu, par le trop, faire vice.*

*Mon de Choisy, plusloft ie chanteroy
Comme Thalasse, avec vn dous effroy,
Veut qu'on rauisse vn tendre pucelage
Sous le beau ioug du chaste mariage.
Saint Mariage auquel tout l'vniuers
Doit le maintien de ses membres diuers!
S'on ne lioit les garçons & les filles
Sous ce lien, periroient les familles:
Comme vn desert les grand's villes seroient.
Et de tous lieux les ordres periroient.
Mais ie diray que Metel Numidique,
Dit bien ainsi pour la Chose publique.*

*Si nous pouuions sans femmes viure ici,
Nous n'aurions pas l'ennuy ni le souci
Que nous auons : mais puisque la Nature
Nous afferuit sous l'ordonnance dure
De ne pouuoir estre avec elles bien,
Et ne pouuoir sans elles viure en rien :
Il vaut bien mieux auiser à la peine
De l'entretien de nostre espece humaine
Pour vn iamais, que pour vn court plaisir
Perdre contents des femmes le desir.
Car c'est raison que l'on supporte d'elles,
Puis qu'elles font nos races eternelles.*

*Toute femme est facheuse à supporter,
Quand elle veut par hauteur l'emporter.*

*Mais quand on veut homme se faire maistre,
On se fait bien à la femme connoistre.*

*Vn homme doit obeir aux Edits
De la Prouince : & la femme aus beaux dits
De son Mari : car Nature l'a duite
A fuiure ainsi de ses pas la conduite.
Ie n'aime pas ceux qui , trop dedaigneux,
Ce Sexe dous vont gourmander chez eux :
Ains i'aime ceux qui l'aimeront de forte
Que cet amour la maistrise en emporte.
Car Iupiter de Iunon autrement
N'a pas aus Cieus vn meilleur traitement :
Et pour vn rien nous voyons , dans Homere ,
Cette Deesse entrer en sa colere.*

*Hé ! voudroit on qu'un mari vicieux
Receust plus d'heur que le pere des Dieux ?*

*Toufours la femme est ainsi qu'en enfance.
Il nous conuient l'auoir par deceuance
De passetemps plein d'amour enfantin :
L'homme fera toufours vn grand butin ,
Qui sans courrous en obtient la victoire :
Vaincre ce Sexe est vne grande gloire.
Partant qui veut s'en seruir , s'en aiser ,
Par vn grand soin la doit apriuoiser ,
Sans s'ennuyer de tailler par adresse
Ce qui bourgeonne & qui recroist sans cesse
Dans son taillis : car qui s'en lassera ,
Ne soit faché quand ombragé sera.*

*La femme veut retenir la maistrise :
C'est vn grand mal si l'homme n'y auise :*

L'heur de la femme est l'amour du mari :
Et pour ce d'elle il doit estre cheri :
Ne deuant pas permettre, s'il est sage ,
Que librement elle seule au menage
Commande en tout : il faut que , par sa main ,
De son menage vn mari soit certain.
Il fufit bien qu'elle soit la maitresse
Aux dous ebats de la belle deesse,
Et qu'on luy garde en amour loyauté,
Sans ruffian trauailler à côté :
Afin qu'estant de ce forfait marrie,
Elle ne face vne autre moquerie.

Heureux celuy qui passe ses beaux ans
Dessous ce ioug à faire des enfans!
Et qui l'amour de mainte belle amie ,
En vne rend loyaument endormie ,
Sans se fouiller en la fange d'autruy ,
Ni varier comme on fait aujourd'hui ,
Ni sans sçauoir que vaut la foy promise :
Mon de Choisy, ne suiions cette guise.
Tu es heureux en ton menage dous ,
De belle Epouse estant vn bel Epous :
Et la vertu qui reluit en sa vie
Plus que iamais à l'aimer te conuie.

De vostre part afferuez vos desirs ,
Dames d'honneur , à prendre vos plaisirs
D'vn seul Epous , & n'ouurez la boutique
Legerement à l'amour impudique.

Vos bons maris qui en portent la clef
La fermeroient : mais, ô triste mechef!

*Des clefs d'autruy la serrure s'en ouure.
 Puis le manteau de Mariage couure
 Mile faux hoirs, qui delà vont issants :
 Les courageux vont souuent punissants
 Celle qui s'est folement hasardee,
 Et dans son lit s'en trouue pognardee :
 Dieu mesmement au profond de l'enfer
 La fait tomber es mains de Lucifer.
 Puis l'homme en vain à vous garder regarde
 Si vous n'estiez vous mesmes vostre garde.*

*Il fut iadis vn peintre en Auignon,
 Qui, se doutant que quelque fin mignon
 Ne fist l'amour à sa femme gentille,
 Pour nul profit ne partoit de la Ville,
 Et la tenoit tousiours aupres de luy :
 Il arriua, viuant en cet ennuy,
 Qu'il fut contraint d'aller iusqu'à Cabriere
 Pour racotrer vne antique verriere,
 Mais luy, craignant pour deux iours seulement
 D'estre cocu par cet empeschement,
 Faire hauffer à sa femme il auise,
 Le deuantreau, ses habits, sa chemise,
 Puis la couchant il a son poil tondu,
 En huile paint dessus son mont fendu
 Vn Afne gris : afin qu'au retour voye
 S'autre que luy dessus sa femme froye.*

*Il n'estoit point encor hors d'Auignon,
 Que vers sa femme arriue vn compaignon,
 Qui peintre ayant autrefois de Nature
 Auecques elle exercé la peinture,*

*La pri' qu'ayant cette commodité,
 Que ce plaisir entre eux soit repeté.
 Elle respond : la breche est empeschee,
 Et lui montra comme elle estoit bouchee.
 Le Garçon dist, qu'une autre Asne il peindra,
 Qui mieux cent fois que le premier tiendra :
 Et sus sa main il fait de sa science
 D'un Asne peint la promte experience :
 Alors sans crainte avec le vif pinceau
 De la Nature ils peignent au tableau :
 Et tant de fois ce plaisir exercerent,
 Que du Mari l'ouvrage ils effacerent.*

*Le temps venu qu'il falloit separer,
 Au mesme endroit vn Asne il va tirer
 Pareil à l'autre : & n'y eut diference,
 Fors seulement qu'en trop grand' diligence
 L'ayant repeint, il ne s'auisa pas
 Que le premier n'auoit selle ni bas :
 Et ce dernier il bâta, de maniere
 Que le Mari, retournant de Cabriere,
 Haut s'écria, le voyant en l'estat :
 Au diable l'Ase & qui me l'a bastat,
 Et court de là ce prouerbe en Prouance,
 Comme depuis il a fait par la France.*

*Voila comment on ne vous peut garder,
 S'il ne vous plaist, Mesdames, regarder
 A vostre garde : auisez donc vous mesmes
 A vous conduire en ces perils extremes.
 Les yeux d'Argus, verroux ni cadenas,
 S'il ne vous plaist, ne vous garderont pas.*

*En vous gardant , vous rendez le courage
A ceux qui vont craignant le cocuage.*

*Mais on m'a dit qu'aussi , de vostre part ,
Vous vous plaignez que chacun , sans egard ,
Le Mariage à tous propos deprise :
(Ce qu'en ses vers Desportes autorise)
Tant qu'on voit or' les filles rarement
Trouver Maris de grand entendement :
Qui me feroit prendre vostre desence ,
Pour reuenger du saint Hymen l'offence ,
En confutant les Stances & l'escrit ,
Qu'a contre luy ce grand Poëte escrit ,
L'ayant promis à mainte honneste dame ,
Pour luy montrer qu'on ne doit de la femme
Se desvnr. Mais on dit qu'irrité
Il composa ce qu'il en a traité.
Ce grand Docteur instruisant vne Dame ,
Dist que l'Amour est l'ame de nostre ame.
Ayant erré pour des affections ,
Il reuoqua beaucoup d'opinions :
Ainsi pressé de vostre vray merite ,
Il fera voir la louange descrite
Du Mariage , & ses vers dedira .
A tout le moins il les dementira.*

*Pour cela donc ne le dites , Mesdames ,
Estre ennemi trop rigoureux des femmes :
Ses vers coulants , amoureux , brise-cœurs ,
Adouciroient aussi bien vos rigueurs.*

*Je donneroy cent mile canonnades
A qui voudroit vous faire des brauades ,*

*Montrant que fut Eue faite en Edem
 De chose pure, & de limon Adam.
 L'opposeroÿ le Fort inexpugnable,
 Que presentoit au dernier Connetable
 Vn Secretaire au furnom de Boullon,
 Et le sçauoir de maistre Iean Villon :
 De Hugolin les passages notables,
 Que nous trouuons en nos decrets cotables
 Des escoliers qui, d'vn encre sçauant,
 Vont plaisamment vostre los escriuant.
 Et cet Autheur qui, d'vn encre plus sage,
 Louë à propos le chaste Mariage,
 L'alleguerois : mais certes vous aurez
 Maris loyaux, quand loyales ferez.*

*Et vous, Maris, gardez vos brebietes,
 Leurs conducteurs par nature vous estes :
 C'est au berger à mener aux herbis
 Ses gras moutons, ses camuses brebis :
 Non au troupeau porte-laine à conduire
 Le franc pasteur qui fait sa Loure bruire.
 Car bien souuent le troupeau mal conduit,
 S'effarouchant se peut perdre la nuit :
 Aussi la femme estant mal gouvernee,
 Peut s'egarer des sentiers d'Hymenee.*

*Qui leger suit l'inconstant Cupidon,
 Met sur le chef de sa femme vn brandon,
 Vn beau bouquet, qui les marchands apelle
 A reuencher la poure Damoiselle.*

*Qui voudroit dire en oyant mes discours,
 Que ie voulusse aprouer les amours*

Des

*Des desloyaux qui, pleins d'affeterie,
N'ont rien au cœur que toute puterie?
Que ie voulusse encor blamer en rien
L'Hymen sacré, du monde l'entretien?
Mon de Choisy, i'en parle en cette sorte,
Et non ainsi qu'un medisant raporte,
Qui ne sçait pas de quelle Liberté
Le docte peut dire la verité.*



A Monsieur de la Serre Seigneur
des Coëts du Pontif, &c.



*MON de la Serre, ayant la connoissance
De ce qui nuit ou qui donne accrois-
sance,
Vous pensez donc que, pour m'avan-
tager,*

*Je m'en vay droit au grand Palais loger
De l'heur de France, & que c'est à cette heure,
Qu'au poil i'ay pris la Fortune meilleure?
Que Monseigneur de Ioyeuse m'aimant
Me pourra faire heureux en vn moment!
Ha ie sçay bien que plusieurs en la sorte,
S'enchaineroient d'une chaine bien forte!
Mais croyez moy, que courtisan mauuais
Là m'enrichir ie n'esperé iamais.
Je sçay comment cette Fortune roule,
Ayant le pied tousiours sus vne boule :*

T

*Et qu'il vaut mieux , en son repos aimé ,
 Jouir du sien comme à l'accoutumé ,
 Que d'éprouver la Fortune diuerse ,
 Qui, comme on dit, incontinent renuerse
 Ceux qu'elle eleue au sommet du bon heur ,
 Puis les rabaisse & laisse sans honneur.
 Et quand i'escris qu'inconstante elle ioue
 Les plus mignons qu'elle tient en sa roue ,
 Je sçay fort bien que i'escris verité :
 Car autrefois l'ay-ie expérimenté.
 Je fus en Cour ou i'eu mainte careffe
 De maint grand Prince & d'une grand' Princeffe,
 Et d'un Prelat, d'un Prince Chancelier :
 Lors qu'à des miens fut donné le colier
 En ma faueur : & que , plein d'esperance ,
 Je m'en reuins le plus content de France.
 Mais ie n'eu pas le dos si tost tourné ,
 Qu'à de Moncalm fut vn Estat donné
 De President , à mon grand preiudice ,
 Qui chef estois à Caen de la Iustice :
 Et fut pourueu de l'Estat du Fossé ,
 Que par apres bien tost ie remboursé
 Sans receuoir iamais faueur aucune
 De ces Seigneurs, tous amis de Fortune.
 Mais qu'il soit vray que, pour quelque bon bruit
 Dit à mon Roy, ie racueille le fruit
 Et la moisson de mes peines semees ,
 Et que ie viffe en mes mains affamees
 Vn riche Estat, qui rien ne me coutast,
 Qui grand profit & credit m'aportast :*

Que j'aye encor vne Abbaye emboisee,
 Pour rendre aussi ma maison plus aisee :
 Et qu'il soit vray que j'aye autant d'amas
 D'argent & d'or, qu'eut Cresus & Midas :
 Et qu'on me donne Etats & nouveaux titres ;
 Et les butins des Crosses & des Mitres,
 Que l'on pratique aux grand's Cours de ce temps :
 Que tant de fleurs n'enfante le Printemps,
 Que de ducats sans cesse l'on me donne :
 Que l'or par tout en ma maison foisonne :
 Soit encor vray, si ceci ne suffit,
 Que l'estomac on m'emple de profit,
 Le ventre d'or, les boyaux & la gorge,
 Et que sans fin argent pour moy se forge,
 Sera pourtant iusqu'au comble assouui
 Ce chaut desir d'auoir auquel ie vi ?
 Sera pourtant ma Ceraсте contente,
 Brulant tousiours d'une soefueuse attente ?
 Depuis Maroc iusqu'à Catay d'ici,
 Depuis le Nil iusqu'en Dacie aussi,
 Je m'en iroy, si ie sçauoy tant faire
 Que d'etancher cette soif qui m'altere :
 Non seulement en Cour ie m'en iroy,
 Ains l'yniuers entier ie tourniroy.
 Mais quand j'auroy d'un vsurier la bource,
 Des Partisans la nonpuisable source,
 Que fin encor trouué ie n'auroy point
 A ce desir auare qui me point,
 Que seruiroit à ma grand' conuoitise,
 De tant de biens & l'amas & la prise ?

*Et de monter aux Estats pres du Roy ,
 Si ie n'auoy contentement de moy ?
 Que me pourroit le grand Duc de Ioyeuse ,
 Ayant tousiours l'ame auaricieuse ?
 Au temps qu'estoit freschement enfanté
 Le Monde encor non experimenté ,
 Et que la gent pleine de grand' simpleffe ,
 Comme apresent , n'ysoit point de finesse ,
 Au pied d'vn Mont dont le chef s'eleuoit
 Bien haut en l'air , vn bon peuple viuoit
 (Ie ne sçay quel pour la longue ignorance ,
 Mais dans vn val il faisoit demourance)
 Qui lors ayant par grand nombre de iours
 Bien obserué la Lune en tout son cours ,
 S'ebahissoit de l'auoir reconnue
 Vne fois ronde , vne autrefois cornue ,
 Puis toute pleine , en decours , en croissant ,
 Puis d'autre sorte obscure aparoiissant ,
 Puis demener , argentine & fort belle ,
 Au tour du Ciel sa course naturelle :
 Ce peuple lors aussi tost se promet ,
 Ayant gagné du mont le haut sommet ,
 Qu'il peut la Lune atteindre dans la nue ,
 Et voir comme elle or' croist or' diminue :
 Alors chacun va quittant le vallon ,
 Qui prend vn sac , qui prend vn corbillon ,
 Qui son panier : tous à qui mieux commencent
 Grimper à mont la montagne ou ils pensent
 Voir cette Lune : & brûloit cette gent
 De voir de pres son visage d'argent.*

*Mais las ! voyant qu'apres auoir grimpee
 Cette Montagne, estoit la gent trompee :
 Estant d'en haut aussi loin que d'en bas,
 Chacun tomboit contre terre tout las :
 Et defiroit, mais en vain, encor estre
 Au pied du Mont en sa case champestre.
 Ceux qui si haut de bas les regardoient,
 Croyant qu'ainfi la Lune ils abordoient,
 Venoient derriere à course fort hatiue :
 Mais chacun est trompé comme il arriue.*

*Cette Montagne est le Roüet du Sort,
 Au haut duquel le peuple estime à tort
 Que soit la paix & la bonne Fortune :
 Car il n'y a repos ni paix aucune.*

*Si des honneurs qu'aux estats on attend,
 Si des grands biens on se trouuoit content,
 Ha ie voudroy que tousiours la pensee
 De ne penser ailleurs fust dispensee !
 Mais si l'on voit trauailler aux grandeurs
 Papes & Rois, Monarques, Empereurs,
 Que nous pensons estre Dieux en la terre,
 Les dirons nous contents en telle guerre ?*

*Si les thresors i'auoy des Othomans,
 Les dignitez des Princes Allemans,
 Ie ne me puis preualoir de cet aise,
 Si pour cela mon desir ne s'apaise.
 C'est bien raison que i'auise si bien
 Que ie ne puisse auoir faute de rien :
 Que i'aime aussi ce qui m'est necessaire,
 Comme ie hay cela qui m'est contraire :*

*Mais l'homme ayant du bien suffisamment ,
 Se doit forger vn seur contentement
 D'vn contrepoix qui , suiuant la Nature ,
 Batre tousiours le face à la mesure :
 Qui biens sur biens desire , conuoiteux ,
 Tant plus il a , plus il est souffreteux .
 Quand i'ay moyen , en maison bien garnie ,
 De receuoir honneste compagnie ,
 Et par païs mener vn moyen train ,
 Ne doy-ie pas au reste mettre vn frain ,
 Sans rendre l'ame aux desirs afferuie ,
 Et bien viuant mener ioyeuse vie ?
 Et c'est raison qu'encor soigneux ie sois
 De mon honneur : tellement toutefois
 Qu'ambitieux iamais ie ne deuienne :
 L'honneur certain est que chacun te tienne
 Homme de bien , que tu le sois aussi :
 Car ne l'estant , incontinent ici
 Seroit la bourde à chacun decouuerte :
 Iamais le noir ne prend la couleur verte .
 Que Cheualier , que Conte ou Gouverneur ,
 T'aille apelant le peuple par honneur ,
 Ou grand Prelat : pourtant ie ne t'honore
 Si mieux en toy que ces titres encore
 Ie n'aperçoy : si tu n'es vertueux
 Comme requiert ton estat somptueux .
 Hé quel honneur , te voyant par la place ,
 Tout couuert d'or , ouir la populace
 Dire en derriere : Aga , voila celui
 Duquel la France a tant receu d'ennuy :*

*Premierement ayant charge du Prince,
Aux ennemis il liura sa Prouince,
Et maintenant, par autre lascheté,
D'un bas Etat il est plus haut monté.
Ha i'aime mieux, en petit equipage,
Sous moindre habit conduire mon bernage,
Plein de bonté, que d'auoir grand tinel,
Et dans le cœur vn remors eternal.*

*Mais i'oy Rauin qui ne trouue pas bonne
L'opinion & l'auis que ie donne :
Ains tout contraire, il dit : i'ay plusieurs biens.
Terres, maisons, états & grands moyens,
Et bien qu'ils soient acquis par tromperie,
Par fauffetez, larcins & piperie,
I'ay veu tousiours qu'en plus d'honneur ont eu,
Petits & Grands, l'honneur que la vertu :
Et qui medit de moy ne me chaut mesme :
Car Christ encor on renie & blasphemme.
Tout beau ! Rauin, ne parlez pas si haut :
Iesus Christ fut blasphemé d'un ribaut
Et des mechants qui derechef le vendent,
Et comme Iuifs dessus la Croix l'étendent :
Mais, Rauin, ceux qu'on tient pour gents de bien,
Disent de toy qu'en tout tu ne vaux rien :
Et disent vray : car de fins brigandages,
De faux contrats viennent tes heritages,
Et si tu es seul la cause pourquoy
Ils vont disant ; Rauin, cela de toy :
Pour ce qu'à tous les flambeaux tu allumes,
Pour faire voir tes peruerfes coutumes*

*De t'enrichir, au lieu de les cacher :
Car on te voit chaque iour t'empêcher
A rebâtir maisons & galeries,
Aux prompts aquets de tant de Seigneuries.*

*D'vn autrepart Hernon ne se chaut pas
Si, murmurant derriere, il oit tout bas
Qu'il a tué de nuit seur, oncle & tante,
Pour paruenir meurtrier à son attente,
Et s'il en fut captif emprisonné,
Depuis bon temps de leurs biens s'est donné.*

*Cet autre va pompeux en rang de Conte,
De Duc, de Prince, à tous montrant sa honte,
Ayant ce titre en grand' vergongne acquis :
D'en dire plus ie ne suis pas requis :
Fors que l'on tient que, par beaucoup de vices,
Plusieurs ce titre ont eu par faux seruices.
A ce prix là ie ne veux m'enrichir,
Ie ne veux point sous le vice flechir :
Ie n'attens point aussi d'autre salaire,
Qu'en bien faisant à ce grand Duc complaire.*



A I. A. De Baif.



*I pour auoir tu suis la Poësie,
Et si tu l'as pour le profit choisie,
Docte Baïf, à viure tu n'entens :
Et si ferois iuger, avec le tems,
L'opinion dont la Muse te lie,
N'estre à la fin qu'vne pure folie.*

*Car qui seroit de sotise si plain,
 Qui ne sçauroit qu'on a besoin de pain?
 A la putain le Poëte est semblable :
 Bien qu'elle soit pour vn temps agreable,
 Sa fin derniere est d'aller au bourdeau :
 Puis en laideur changeant son viaire beau,
 Toute chancreuse, & peut estre mezele,
 Elle deuiet bien souuent maquerelle.*

*Il fait beau voir vn taint damoiselet,
 Frais coloré de roses & de lait,
 Et la ieunesse ou la beauté repose,
 Comme au rosier la vermeillette rose,
 A qui l'humeur au Printemps ne defaut :
 Mais quand sa fleur vient à sentir le chaut
 Et puis le froid qui flestrit sa verdure,
 Sans que l'humeur luy baille nourriture,
 Elle deuiet seche & treslaide à voir,
 Sans plus d'honneur des hommes receuoir :
 La Poësie estant necessiteuse
 (Belle deuant) ainsi deuiet hideuse.*

*L'homme se fait pourement immortel,
 Quand il n'a point de pain à son hôtel :
 Il ne vit point de Luths & d'Epinetes,
 D'Odes, Sonnets, d'Amours, de Chanfonnetes :
 Car entre nous ne vaut pas vn liard
 Le bon Virgile, aupres d'estre gaillard
 Comme Vaumord, dont la fine ignorance,
 A vint pour cent double son abondance.
 Phœbus au pres ne seroit qu'vn coquin,
 Qu'vn cagnardier n'ayant ne pain ne vin.*

*Bion disoit, comme vne gibeciere,
 Vieille, greffeuse & plate en fauconniere,
 Bourseuse n'est en prix vers nulle gent,
 Sinon d'autant qu'elle est pleine d'argent :
 Que l'homme ainsi de nature idiote,
 Gros ignorant, plein d'orgueil & riote,
 Est seulement entre nous estimé
 Pour l'or qu'il a dans son coffre enfermé,
 Et comme sont ses richesses puissantes
 En prez, en bleds, en herbages, en rentes.*

*J'ai bien des biens, disoit le vieux Certout :
 Avec ce mot soudain il couvroit tout
 Ce qu'il auoit en luy de vilennie :
 Quand on dit, i'ay : toute la compagnie
 S'en eiouit : Mais quand on dit, ie sçay,
 Je suis sçauant & i'en ay fait l'essay,
 Cela ne plaist : reuat'en à l'ecole,
 De rien ne sert ta sçauante parole,
 Luy repond-on : retourne estudier,
 Ce que tu sçais ne vaut pas vn denier.*

*C'est pour neant que l'enseignant Horace
 Dit, que le vers tient la premiere place,
 Quand il enseigne & qu'il donne plaisir,
 Si l'on n'a point, lors qu'il en vient desir,
 Dequoy manger, ni de robe qui vaille
 Pour se courrir, couchant dessus la paille.*

*Je t'oublirois, Lyrique Venusin,
 Et bien plustost me rendroy Capucin,
 De Paradis suiuant la fente droite
 Sous la rigueur d'vne obseruance estroite,*

*Que suiure plus tes preceptes iamais ,
 Si ie n'auoy de bon pain deormais.
 Sans pain encor ne me plairoit Catulle ,
 Ni Callimach , Properce ni Tibulle.
 Terence aussi iamais ne me plairoit ,
 Quand du pain cuit au logis on n'airoit :
 Ni moins encor du beau Lorier la plante ,
 Si ie n'auois vn peu de chair cuisante
 A mon fouyer , à tout le moins vn os
 Que ie rongeasse en disnant à repos.*

*Nous aprenons , comme vn point necessaire ,
 A demander nostre pain ordinaire
 Des la mammelle à Dieu qui regne aux Cieux :
 Car plus que tout le pain molet vaut mieux.
 Et le pain fait l'Agasse iasereffe,
 En moins de rien deuenir Poëtreffe :
 Aprent aussi le mignon perroquet ,
 A iargonner son babillard caquet.
 Les Muses sont filles de la Difete,
 Les vers leurs fils , vrais peres de souffrete :
 Et les chantant on periroit de fain ,
 Qui ne voudroit leur apporter du pain.*

*Tout son cœur met en ses vers le Poëte :
 Mais le Milourd son ame plus parfaite
 Met en son or : apres duquel combien
 Pourroit valoir des Muses tout le bien ?
 Je di ceci : mais ceux encor le disent ,
 Qui de ce tems tout corrompu deuisent.
 Puis que l'on voit seruir le verd lorier ,
 Sans autre honneur , d'Enseigne à l'hotelier :*

Qu'aux carrefours les Muses deprisees
 Ne seruent plus que de foles risees :
 Que mesme c'est vn crime à l'opulent ,
 Que d'estre docte & Poëte excellent :
 Puis que les grands au iambon de Maience ,
 Au ceruelat , donnent la preference
 Sus mille vers qui leur sont presentez
 Ne rendans pas leurs esprits contentez :
 Qu'ils prisent plus la poire bergamote ,
 La parpudelle & la bonne ricote ,
 Le marzepain & le biscuit bien fait ,
 Que de Ronsard le carme plus parfait :
 O que lourdauts & que bestes nous sommes ,
 De tant louer indignement les hommes !
 Pentens les Grands , qui pensent qu'on leur doit
 Tous les beaux vers qu'un bel esprit conçoit.
 Quiconque escrit fert de fable & de conte
 A cette gent qui d'escrits ne tient conte :
 L'un vous dira , ie n'entens ce parler :
 L'autre dira , qu'on voudra cheualer
 Quelque bienfait , & que c'est vne embuche
 Qu'on dresse afin qu'un present y trebuche.
 Tandis se perd la peine du donneur :
 Car cestuy-la dont on chante l'honneur ,
 Pour ne bailler à la peine salaire ,
 D'ami se fait vn ennemi contraire.
 Quand ton Phœbus quelqu'un estimera ,
 L'autre aussi tost d'ailleurs le blamera :
 Tu t'eious les en oyant bien dire ,
 Tu es marri quand quelqu'autre en veut rire :

*Si que tu sens , entre le bien & mal ,
 Vn deplaisir au court plaisir egal :
 Puis tu verras (si depres tu regardes)
 Que ton honneur bien souuent tu hasardes
 En vn Sonnet , en quelque bref discours ,
 Que tu remplis de fadeffe & d'amours :
 Mesme en quelqu' Air plein d'indiscrettes flames,
 Qu'on va chantant à l'oreille des Dames.
 Et si tu vas louant quelque Seigneur ,
 Tu es du faux aux autres enseigneur ,
 Et n'en es point dans toy-mesme à ton aise ,
 Sentant au cœur du vray la synderefe.*

*Ha j'ay pitié de l'homme trauaillé ,
 Ayant long temps à ses Muses veillé ,
 Lors que son œuure aux Princes il presente ,
 Et qu'on le paist seulement d'vne attente !
 Et luy qui n'est à la fraude nourri ,
 En se voyant d'un grand Prince cheri ,
 Se part delà bouffi d'outrecuidance ,
 D'auoir chez luy la Corne d'abondance :
 Et par sur tous pense auoir le credit ,
 Ne sachant pas ce qu'en derriere on dit.
 Mais rien n'emporte , en son ame abreuee
 D'un vain espoir , qu'une crête eleuee
 D'estre en son art , en tout sçauoir profond ,
 Comme vn Phœnix qui n'a point de second.
 Et si tu veux luy dire , Confidere ,
 S'il n'y a rien en tes vers de contraire :
 Ceci n'est pas , ce me semble , assez bien :
 Incontinent sans te dire plus rien ,*

*Encontre toy tournant sa folle plume,
Comme Archilloc, sa fureur il allume,
Ou t'estimant estre son enuieux,
Couuert t'affaut de vers iniurieux.*

*Toute bonté qui n'a l'experience,
Volontiers tombe en triste defiance :
Et s'eblouit d'imagination
Le iugement, par la suspicion.*

*Mais il n'est point aucun, deffous la Lune,
Encor qu'il n'ait chetif science aucune,
Qui son esprit échangeast à Platon :
Et le plus foul pense estre vn Salomon.
Le Poëte est suiet à ce defastre,
Quand il se plaist gaillard en son bon Astre,
Et faut long temps pour bien gagner le point
De se iuger & ne se croire point.*

*O poure Homere, ô malheureux Ouide !
Dont l'vn mourut sur le riuage humide
De l'Isle Yos, & l'autre tristement
Eut en Pologne vn glacé monument !
On ne voit plus d'hommes bons en ce monde,
Qui vertueux & de nature ronde,
Avec l'effeâ, arrachent la vertu
Des vieux haillons, dont le docte est vestu.*

*C'est aujourd'huy que du bon temps se donnent,
Ceux qui mechants aux vices s'abandonnent :
Les rufians, les bouffons, les flateurs,
Durant ce temps des Grands sont conducteurs :
Les damerets aux moustaches Turquesques,
Nourris en l'art des façons putanesques,*

*Fardez, frisez, comme femmes coiffez,
Emmanchonnez, empesez, attiffez,
Goderonnez d'une fraise poupine,
Musquez, lauez sous grace femenine,
Aux dames font, dit on, de mauuais tours,
Les surpassants en leurs mignards atours :
Les inuenteurs des braues mascarades,
Et les iureurs en leurs Rodomontades,
Qui dedaigneux gardent le pas du pont
Ou trebucha l'orgueilleux Rodomont :
Qui vont cherchant des paroles enflees,
Des mots venteux, des ampoules soufrees,
Qui vont mutins les esprits etouffants
Des villageois, des femmes, des enfants :
Les piaffeurs, les vendeurs de fumees,
Sont de la bande auiourdhuy plus aimee :
Et les ioueurs de cartes & de dez
Sont en ce temps beaucoup recommandez :
Et ceux encor qui, gosseurs en derriere,
Deuant les Grands contrefont la maniere
De tout le monde, & sans oublier rien
Vont depeeschant le plus homme de bien.
Et puis heureux sont les Commendataires,
Qui n'ont souci de leurs beaux monasteres,
Sinon entant que profit il en vient :
Mais entre tous les plus heureux on tient
Du grand Thresor les riches commissaires,
Qui cotisans ou manians affaires,
Pouffent hardis sous grande audorité,
Ce que permet tant de necessité.*

*Malheureux siecle, ou l'on croit necessaires
Par le Royaume estre les Commissaires :
Qui vont marchant comme en procession,
Toujours la croix deuant leur action :
Des accusez leur passion sentie
Les fait iuger estre de la partie.*

*Ils sont heureux & vivent grassement :
Et le sçauant se repaist maigrement.*

*De peu de cas les Poëtes se paissent.
Mais les larrons abondamment s'engraissent
De bons Chapons, de Perdrix, de Faisans :
Et sur leur table ayant tous mets plaisans,
Ils ont encor souuent chez eux plantee
Comme en trophé la corne d'Amaltee :
Vautours goulus, non iamais assouuis
De tant de biens qu'au peuple ils ont ravis :
Et va pressant leur griffe deloyale
Le suc coulant de l'eponge Royale.*

*Les doctes sont tenus comme pedants,
Les grands vanteurs auisez & prudants,
Accorts & fins : comme à poure canaille
Du pain au docte à grande peine on baille.*

*Mais les plaisants, corrompus, affaitez,
Entre les grands sont toujours bien traitez,
Pour ce qu'à tout leur façon s'accommode,
Et le sçauant ne sçait point cette mode.
A dire vray, que sert, disent ils, l'art
Que des premiers a ramené Ronsart,
Et toy, Baïf, & la belle cohorte
Ayant depuis escrit en mainte sorte?*

Et

*Et que sert il qu'ore nostre François
 Egalé soit au Romain & Gregeois?
 Qu'importe encor que ta belle Francine
 Ait emporté la couronne Myrtine
 Par dessus Laure? & qu'on voit tous les iours
 Estre imprimez nouveaux Sonnets d'amours?
 Puis qu'il n'est point si petit secretaire,
 Qui des Sonnets ne se mesle de faire?
 Clercs de Palais en leurs bancs retirez,
 Clercs de Finance en leurs contoires dorez?
 Je ne croy point qu'on trouue de boutique
 Dedans Paris sans iargon Poëtique :
 Et chaque Dame a, selon son humeur,
 Ou son bouffon ou son petit rymeur,
 Qui du François le dous commun vsage
 Ont corrompu de barragouinnage.
 Mais tout cela n'apporte point de pain
 A ceux qui sont poursuiuis de la fain.
 On n'vse point pour son menger & boire,
 De tous les chants des filles de Memoire,
 Ni d'Apollon lequel le plus souuent
 Ayant disné ne soupe que de vent.
 Puis en ce fait, ni d'odes ni de ryme,
 Tant bonnes soient, on ne fait point d'estime :
 Chacun s'en moque, & le riche vsurier
 Ne bailleroit la dessus vn denier :
 Il faut porter vne autre chose en gage :
 Car on ne vit de vers ni de langage :
 Et qui n'a point d'argent eprouue bien,
 Trop à son dam, que les vers ne sont rien*

*Qu'vne pasture & qu'vn manger de liures,
Dont on ne peut acheter aucuns viures :
Mais l'or est bon quand on le peut auoir,
Car il réduit tout en nostre pouuoir.*

*S'il se trouuoit en France des Mecenes,
Qui des sçauants guerdonnassent les penes,
On pourroit bien faire vn docte etalon
D'vn que l'on voit porter mule au talon :
Mais tant s'en faut qu'on recherche le docte,
Que Francion, avec toute sa flote,
A ia long temps en Crête demeuré,
Pour n'estre point de moyens asseuré :
Et de tes vers l'entreprise gentile
Poure demeure, à la France inutile.
Filleul en vain, fuyant la poureté,
Cette Nef d'or a ia long temps porté
Comme Aumonier : mais rien on ne luy donne
Dont il peust faire vne aumone à personne.
Mesme à Dorat, ses vers qui sont dorez,
Ne donnent point de viures asseurez.
Et (ce qu'on dit à nos Rois vne honte)
Du docte Feure on fait trop peu de conte :
Et l'Espagnol, iusqu'en nos lieux ombreux,
(Pour eclarcir les beaux secrets Hebreux)
Le vint querir quand, plein d'vn saint courage,
En Flandre' il fist des grands Bibles l'ourage.
Qui de Maron l'auberge chercheroit,
Logé chez toy, Baïf, le trouueroit :
Et toutefois n'ayant de quoy paroistre,
Il n'ose pas se donner à connoistre :*

*Et n'ose pas les Muses employer ,
Pour n'auoir pas dequoy les festoyer.*

*Or si Phœbus à la Lyre etoffee
De bel argent , ou quelque belle Fee ,
Vint apporter dequoy , sans dire mot ,
Courrist la table & fist bouillir le pot ,
Lors que rauit le Poëte compose :
Ha , ie voudroy qu'on ne fist autre chose !
Mais si Phœbus , en Theffale Pasteur ,
N'eut rien du Roy dont il fut seruiteur ,
Quand , languissant en Prouince estrangere ,
Il le suiuoit conduit d'amour legere :
Qu'esperez vous des Princes d'aujourd'hui ,
Qui n'estes point Dieux ainsi comme luy ?
Puis on ne voit plus de courtoises Fees ,
(Comme es Romans) de Merlins ni d'Orphees ,
Qui des beaux vers nous facent souuenir :
Et les suiuant , il faut gueux deuenir.*

*Pourtant , Baïf , il faut que tu sois homme :
Car maintenant , ou iamais , ie te somme
D'abandonner les Muses & Phœbus ,
Qui ne sont rien que souffretteux abus :
Et plus prifer (si tu me voulois croire)
L'or & l'argent que d'auoir la victoire ,
En ce bel Art , dessus le beau Romain ,
Ou sur le Grec te trauailler en vain :
Et t'addonner à tout ce qui profite ,
Sans mettre en ieu tes vers ni leur merite.
Ains pense à toy : du tien sois defendeur ,
Et de l'autruy prodigue dependeur.*

*Je veux encor que tu fois prompt à prendre ,
 Et bien tardif quand il te faudra rendre :
 Grand prometteur & bailleur de beaux iours ,
 Aux longs delais ayant ton seul recours .
 L'homme s'abuse aux promesses vanteuses ,
 Comme l'enfant aux paroles menteuses .
 Et fais sur tout en Cour de l'empesché ,
 Tantost du gay , puis tantost du faché
 De ne pouuoir parfaire vn grand negoce
 Pour vn seigneur d'Angleterre ou d'Ecosse .*

*Et si tu veux quelque Grand aborder ,
 Di que tu veux le faire accommoder
 Ou d'vn beau Fief ou d'vne Baronnie ,
 Dont par tes mains tout le fait se manie :
 Et que , s'il veut entendre à ce fait là ,
 Il peut gagner tant de mile en cela :
 Et là dessus , d'vne fine aparance ,
 Tire de luy cinq cens escus d'auance ,
 Afin qu'on puisse au Baron en prester
 Pour l'amener à Paris contracter :
 Apres le tout faut en longueur conduire ,
 En beau papier des bourdes en escrire :
 Et le tout est , s'adresser en ceci
 Aux vieilles gents , qui n'ont autre souci
 Que d'aquerir : & non à la brauade
 D'vn qui pourroit reuencher ta cassade .*

*Les grands Prelats , il te faut pratiquer :
 Tu gagneras vn monde à trafiquer
 Des biens de Dieu : l'on en fait marchandise ,
 Non seulement entre les gents d'Eglise ,*

Mais le Seigneur, le braue Cheualier
 Pour maintenir l'honneur de son colier,
 Ou pour gagner : le marchand en trafique,
 Comme il feroit du drap de sa boutique.
 Pour en auoir tu dois mettre en auant
 Tout ton esprit, si tu veux que sçauant
 Chacun te tienne : & n'estre comme vn ombre
 Qui ne sert plus au monde que de nombre.
 Et si tu veux de l'argent emprunter,
 Courtoisement aprens à bonneter :
 Et s'il te faut euite vn dommage,
 Ou bien vn coup faire à ton auantage,
 Fais pour vn cinq vn sept à ton besoin :
 Mais s'il te faut reculer au plus loin
 Ton creancier, fais par dol qu'il attende
 Trente ans & plus la dette qu'il demande.
 S'il faut payer, inuentif & malin,
 Malade & foul, contrefais Patelin,
 Et fais mourir plustost que rien tu payes,
 Comme affronteur & grand bailleur de bayes.
 Parle tousiours de ce que moins tu sçais :
 Fais semblant d'estre vn Barthole en procez :
 Et fais aussi profession de riche,
 De grand, de noble & non d'auare & chiche :
 Mets en auant des antiques parents,
 (N'estant connu) qui sont des aparents
 De nostre France : apres de la richesse
 Discours subtil avec telle finesse
 Que riche & noble enfin tu fois tenu,
 Encor que soit petit ton reuenu.

*Et bien que peu de depeuce tu faces ,
 Et que du soir le reste tu gardasses
 Pour le matin : pourtant feindre il te faut
 Que tu mengeas & perdris & leuraut ,
 Et que souuent tu changes de viande ,
 Estant vn peu de nature friande.
 L'Italian & l'Espagnol fendant
 Souuent à iun s'en va curant sa dant :
 Auoir tu dois vn ventre de burelle
 Et de velours , à la mode nouvelle ,
 Vn beau cappot : mais fais du cuir d'autruy
 Large couroy' , comme on fait aujourdhuuy ,
 Quand tu seras à vne estrange table ,
 Goulu mangeant du mets plus delectable.*

*Montre vouloir ton propre cœur donner
 A ceux à qui tu te veux addonner :
 Et cependant que ton offre on accepte ,
 Auise toy de faire quelque emplaite
 De leurs deniers : il te sera permis
 De t'enrichir aueque tes amis.*

*Il n'est sçauoir que Poureté ne gâte :
 Mais cil demeure aussi qui trop se hâte ,
 Le corps en l'air & l'ame par les champs :
 Par art se faut garder des arts mechants :
 Pour ce ne suy, lourdaut & mal adêtre ,
 Ces metiers là qui font pendre leur maître :
 Ains Charlatans, cauteleux & mattois ,
 Change souuent de langage & de vois ,
 Et tu viuras comme on vit à cette heure :
 Sinon tousiours poure & sçauant demeure.*

*La poure vie a cela de piteux,
De rendre aux Grands moquable vn souffreteux.*

*Je veux encor qu'austere tu ne blames
Ceux-là qui sont vn peu suiets aux femmes,
Ains que plustost tu y tiennes la main,
Comme n'ayant rien en toy d'inhumain.
Cette façon de beaucoup est prisee,
Et des plus grands la plus autorisee.
Il faudra donc par tous moyens tâcher
De prester aide au peché de la chair,
Et s'efforcer en toutes sortes plaire,
De tels secrets estant fait secretaire.*

*Recherche enfin d'auoir par tous moyens
Que tu pourras, richesses & moyens :
Puis que tu vois que l'or & la richesse
Tient nostre cœur tousiours en alegresse,
Qu'elle fait taire vn malin enuieux,
Et qu'vn sçauant sans biens est odieux :
Lors tu auras vne Muse parfaite,
Qui te fera Philosophe & Poëte,
Et t'aquerront soudain plus de sçauoir
Que toy sçauant n'en sceus iamais auoir.*





SATYRES

FRANÇOISES,

LIVRE III.

Par le SIEVR DE LA FRESNAIE VAVQVELIN.



A Monsieur Vauquelin, Seigneur de Saffy, &c., Conseiller du Roy & son premier Auocat au Parlement de Normandie.



VAVQVELIN qui, tout plein de bonté,
de rondeur,
N'aspire vainement à la sotte grandeur :
Mais ferme t'apuyant sur les vertus
antiques,

*Qui reluis en honneur en nos choses publiques :
D'yne part ie sçay bien que tu me reprendras,
(En ayant le pouuoir) lors que tu entendras,*

*Que trop libre ie suis , trop franc , trop temeraire ,
 De me vouloir montrer aux vices si contraire ,
 Et qu'un sage conduit ses mœurs selon le tems :
 Jamais d'estre repris les Grands ne sont contens :
 D'ailleurs ie me promets que , tout plein de franchise ,
 Tout plein de verité des la naissance aprise ,
 Bontif tu me louerás de montrer , comme au doy ,
 A chacun ce qu'il voit tout ainfi comme moy :
 Et pesant à la fin , suiuant ta grand' prudence ,
 Les deux opinions , peut estre la balance
 De ton pur iugement penchera du côté
 Ou te pouffe en ton cœur la nette verité ,
 Et que tu me diras : cher Neueu , ie te loue
 De ton gentil courage , & franchement i'auoue
 Qu'en tes vers tu dis vray : si chacun librement
 Parloit comme tu fais , tout iroit autrement.
 Comme les medecins feroient de la vipere ,
 Feroient du Crocodile vn vnguent salutere
 Contre vn autre venin : les malins reprenant ,
 Ainfi tu vas les bons aux vertus retenant.*

*Cher Oncle , ie repons , qu'heureux sont les Poètes
 Qui sont leus , qui sont veus , pour leurs Muses parfaites :
 Mais à grand' peine vn seul voudra lire mes vers :
 Puis ie crains , les montrant à tant de gents diuers ,
 Que quelque vicieux dedaigné ne se fache
 D'ouir que hardiment aux vices ie m'attache :
 D'autant que la pluspart , dignes d'estre repris
 Plustost qu'estre louez , voyant que ie descriis
 Leurs fautes , leurs pechez , auront horreur de lire
 Les discours repreneurs de ma libre Satyre.*

Et qu'il ne soit ainsi, Qu'on choisisse d'entre eux
 Le meilleur, le plus saint, le plus vaillant & preux,
 Aussi tost on verra dans leur vulgaire bande,
 Que l'Avarice à l'un usuriere commande,
 Et que l'Ambition vn autre esclave tient,
 Que l'autre, epris d'Amour, de Dieu ne se souvient,
 Ains, comme vn moucheron, se brule à la chandelle:
 Que l'autre en sa grandeur se maintient par cautelle,
 Fait le grand, & tenant vn Soldat menasseur,
 Du poure villageois est iniuste opresseur.
 Ils craignent en cela que d'une dent mordante.
 Ne les pique en leur cœur ma Satyre piquante.
 Craignants ainsi mes vers, des vers ils parlent mal:
 Ils haïssent Horace, & Perse, & Iuuenal:
 Et disent, Gardez vous, car ce toreau-la porte
 Du foin dessus la corne, il frape en mainte sorte:
 Fuyez le de bien loin, quand à hurter s'est mis,
 Il ne pardonne pas à ses meilleurs amis:
 Il porte sur la croupe vne claire sonnette,
 Qui dit aux approchans: il frape, qu'on s'en guette!
 Personne il ne respecte, vn Prince il fraperoit,
 Et les plus grands Seigneurs iamais n'epargneroit,
 Pourueu que tout le monde à son plaisir il tire,
 Et qu'il face en riant aussi les autres rire:
 Et cela qu'une fois il graue en ses escrits,
 Il veut qu'il soit par cœur de toutes gents appris:
 Il veut que les laquais, les vieilles qui à peine
 Reuiennent du moulin, du four, de la fontaine,
 Le content à chacun: & que les carrefours
 Par vn Echo public resonnent ses discours.

Or oyez ie vous pri', ma responce au contraire :
Premierement ie di, Que ie ne veux pas faire
Du Poëte & ne l'estre : & mesme que ie veux
M'oster d'avec ceux la qui sont grands & fameux :
Car pour sçauoir des vers ietter à l'aenture ,
Et sylabe à sylabe accoupler leur mesure ,
Cela n'est pas assez : ni d'aller tout courant ,
D'vne prose rymee en ses vers discourant :
Ni dire des propos qui d'vn iargon vulgaire
Se parlent tous les iours entre le populaire ,
Ne fait pas le Poëte : & de ce braue nom
Sont dignes seulement les hommes de renom ,
Ces Homeres brulans d'vne ardeur dedans l'ame ,
Dont Phœbus amoureux leurs beaux esprits enflame :
Desorte que leurs vers sur hauts suiets conceus ,
Sont tous à l'enfanter des neuf Muses receus.

C'est pourquoy ie ne mets qu'à peine la Satyre
Entre ceux du iourdhuy qu'on voit le mieux escrire.
Mais i'asseureray bien qu'elle est comme vn miroir ,
Ou l'homme ses vertus & ses vices peut voir :
Car l'homme s'y mirant, son admirable glace
Ne montre seulement quel il est en sa face :
Mais iusqu'au fond de l'ame il s'y voit tellement
Que vices & vertus il voit ouuertement :
Et celuy qui s'y voit apres aux flateries
De soy mesme il ne croit : blames & menteries .
Ne luy donnent d'ennuy : soy mesme il se reprend ,
Et soy mesme il connoit ce qui sage le rend :
Et parmi le dous ris du goffeur Satyrique ,
Toufours quelque eguillon de la vertu nous pique.

*Auifons donc comment peut ainsi l'enuieux
Prendre de la Satyre vn soupçon odieux.*

*Iamais premierement elle n'occit personne :
Des articles secrets à Iustice ne donne
Contre les malfaiteurs : & iamais l'innocent
Par elle de dommage en son cœur ne ressent :
Et celuy qui vit bien (ayant la main pucelle,
Et l'ame sainte & vierge) a plaisir avec elle.
D'elle l'homme d'esprit ne se tient point piqué,
Ni d'elle le prudent ne s'estime moqué.
Pourquoy donc, Enuieux, prenant mine de sage,
Ignorant & craintif, veux tu luy faire outrage ?
Tu fais mal, ie veux bien que telle basse gent
Comme toy, pour mes vers ne mette point d'argent.
Ie suis content encor que iamais aux boutiques
On ne trouue mon liure aux grand's Foires publiques :
Ni qu'il soit recherché par tous ces hommes vains,
Qui n'ont que de la glus pour gluer en leurs mains.*

*A personne mes vers iamais ie ne recite,
Sinon à mes amis, ausquels il m'est licite
De decourir secret mon imperfection,
Ayant aueque moy d'humeur quelque vnion :
Encore bien souuent à ce faire est forcee
La volonté du cœur parlante en ma pensee :
De tout temps i'ay hay de Poëte le nom,
N'estant assez sçauant pour auoir ce renom :
I'ay tousiours volontiers fait honneur, au passage,
A ceux qui pretendoient par la quelque auantage.
I'endurois vn chacun sçauant estre loüé,
Et pour tel l'ignorant i'ay souuent auoüé :*

*Je faiſoy meſme honneur aux dames qui, galantes,
En cet Art penſoient eſtre habiles & ſçauantes :
Je cedois aux ſçauants : & de long temps ouurier,
Courtois ie leur donnoy la palme & le laurier :
Je ne vouloy mon nom à leur dommage eſtendre,
Ni ſur mes compagnons auantage pretendre.*

*Mais lors que ie voyoy, d'vn vol audacieux,
Ces beaux ieunes rymeurs s'envoler iuſqu'aux cieux,
Je craignoy qu'aprochant de ces lumieres belles,
Le Soleil ne fondift la cire de mes ailles.*

*Touſiours, viendras-tu dire, à poindre tu te plais,
Et faux garçon encor à propos tu le fais :
Car furetant par tout les ſecrets de Nature,
Tu donnes à chacun doucement ſa peinture.
Qui t'a baillé ce dard que l'on voit elancé
Contre ces ieunes gents qui ne t'ont offencé ?*

*Celuy qui ſon ami poind & pince en abſence,
Qui ne le defend point quand vn autre l'offence,
Et qui goſſant deſire en faire rire autruy,
Et de remporter gloire en ſe moquant de luy,
Qui de luy plaiſantant conte quelque nouvelle,
Qui le ſecret receu mal à propos decelle :
Cher oncle, ie te pri', fuy cet ami moqueur,
Car il a l'ame noire & venimeux le cœur.
Il eſt du tout mechant, & ſa langue menteuſe
A ceux qu'il va flatant par apres eſt trompeuſe.*

*Mes vers ne ſont pas tels, ils diſent verité :
Si ie di quelque choſe en plus grand' liberté
Que ie ne deueroy, cette audace ainſi priſe,
Par ta permiſſion me doit eſtre permife :*

*A tels enseignemens, des que i'estoy petit,
 Mon pere en me flatant graue m'affuietit.
 Mon fils, me disoit il, voy la dependance folle
 D'Arnaut, qui plus du sien ne possede vne dolle :
 Tout l'amas que son pere auoit sage amassé
 Est aujourd'hui mangé, decretté, fricassé.
 Bel exemple à seruir de bride à ta ieunesse,
 Pour conduire ton bien d'une meilleure adresse,
 Et ne fuiure le trac de tous ces debauchez,
 Qui de leur courte ioye enfin seront fachez.
 Te contentant du tien, n'augmente ta dependance :
 Pour viure sans emprunt, tousiours pense & repense.
 Et ne fuy point les ieux, les masques ni putains :
 Marche aux chemins d'honneur, ils sont les plus certains.
 Quand tu seras plus grand, quelque sçauante bouche
 T'instruira mieux que moy des raisons que ie touche,
 De tant d'exemples vieux & des belles vertus
 Dont nos bons deuanciers estoient iadis vestus.*

*Comme vn pale fieureux qui rioteux desire
 Quelque chose contraire au mal qui le martire,
 Quand il voit qu'on luy dit que son voisin est mort
 Pour estre opiniâtre, il oit pour reconfort
 L'avis du medecin : & d'un poureux courage,
 Quelque facheux qu'il soit auale tout bruuage.
 Ainsi le des-honneur, la reproche d'autruy,
 Fait que des tendres cœurs est le vice fuy.
 Souuent par ces moyens i'ay corrigé ma faute,
 Et gaigné dessus moy cette victoire haute,
 De n'apporter dommage à personne qui soit.
 (Vn vice i'ay d'ailleurs que chacun sçait & voit,*

*Qui digne est de pardon : le long âge, peut estre ,
 Ou mon propre conseil m'en pourront faire maistre.)
 Car quand seul ie m'en vay dans nos bois pourmenant ,
 Ie ne manque à moymesme : & souuent raisonnant ,
 Ie dy, ie feroy mieux de viure en cette mode :
 Il faut qu'à la raison prudent ie m'accommode ,
 I'en feray beaucoup plus agreable à chacun.
 Mais si ie fais cela, c'est contre le commun ,
 Il m'en faut engarder : tousiours faut mettre peine ,
 Que le salut public soit la loy souueraine :
 A mes amis ainfi mes faits ne deplairont ,
 Et les bons par renom sans me voir m'aimeront.
 L'autr'hier ie fis cela d'une ame trop legere :
 Auiourd'hui ie me suis transporté de colere ,
 Iamais ie ne feray si prompt vne autre fois ,
 Ie veux sans violence à tous estre courtois.*

*Voila comme à part moy, de mes leures ferrees ,
 Cher Oncle, ie discours les matins & ferees :
 Et le temps qui me reste en mon peu de loisir ,
 Aux lettres ie le donne , aux vers ie prens plaisir :
 I'imite, ie traduits, i'inuente, ie compose ,
 Apres les anciens, ore en vers, ore en prose :
 Et ce vice est celuy dont ie suis accusé ,
 Comme estant du plaisir des Muses abusé :
 Auquel si tu ne veux, d'une prudente ruse ,
 Toy mesmes apporter vne courtoise excuse ,
 Les Poëtes François au secours me viendront ,
 Qui d'estre de leur bande encor te contraindront ,
 Et faudra que, marqué d'un laurier sur la teste ,
 Auec eux d'Apollon tu celebres la feste.*



SVR LE TOMBEAV DE
luy-mefme long temps apres decedé.

*Honneur de noſtre ſiecle, Eſprit de vertu plein,
Qui, dans la terre ayant acheué ton voyage,
Aux Cieux es retourné iouir de l'heritage
Qu'Abraham te gardoit au milieu de ſon fein :*
Or' que du Tout puiffant tu contemples à plain
*Les rayons eclairants de ſon diuin image,
Les beaux lambris dorez & maint diuers etage
De ſon Palais celeſte, ouurage de ſa main.*
*Falaiſe, que tu as en regrets delaiſſee,
Vne tombe t'auroit bien plus grande drefſee,
Que du grand Mauſolé le ſomptueux monceau :*
Mais elle ne pourroit egaller ton merite :
*Car quand toute voudroit te ſeruir de tombeau,
Pour couvrir ſi grand' perte elle eſt par trop petite.*





A Hierôme Vauquelin, Sieur de Meheudin, lors Conseiller du Roy au Parlement de Rouen & depuis Aduocat general.



*E iure que le Roy Henry second; iamais
Ne se reiouit tant de la prise de Mets,
De Tionuille & Calais, que i'eu d'eiouissance
D'entendre qu'en bon lieu tu prenois
aliance :*

*Et me fut ce plaisir mile fois redoublé,
Quand ie sceu qu'au Senat pour ton fait assemblé,
Tu auois remporté par ton docte merite,
A ta reception louange non petite.
Que puiffes tu long temps, exerçant grands Etats,
Viure heureux & content, sans quitter les ebats
Que la vertu permet; las! Dieu n'a fait la grace
De viure longuement à ceux de nostre race!
Pour ce, enseignant Minerue, à toy, mon cher frereux,
De t'eiouir souuent conseiller ie te veux:
Car quand on entreprend la charge d'vn nauire,
Vn mesnage, vne femme à vouloir bien conduire,
On n'est point sans affaire: & pour se soulager,
Il faut d'vn cœur ioyeux son labeur aleger.*

*Alors que nostre vie est iointe à la Fortune,
Aux Etats, aux grandeurs, aux richesses commune,*

*Elle est du tout semblable au rauage soudain ,
 Au ru bourbeux qui vient du iour au lendemain :
 Car elle est toute trouble , elle est toute fangeuse ,
 Rauineuse , bruyante , à son abord facheuse ,
 Et dure peu de temps : ce torrent à pied sec
 Vont les femmes passant , & les enfants avec :
 Apres qu'à moins d'un rien sa fureur est passée ,
 En un moment se perd la fortune amassée .*

*Nostre vie , au contraire , estante constamment
 Coniointe à la Vertu , son ferme fondement ,
 Elle est toute pareille à la fontaine nette
 Dont l'onde est immortelle , argentine & clairette ,
 Boiuable , non troublée , abondante en son cours ,
 Des pasteurs alterez la ioye & le secours :
 Elle inuite en passant à boire la personne
 A qui de sa belle eau libérale elle donne .
 Il faut donc , cher cousin , suiuant nos bons ayeux ,
 Conioindre à la Vertu nostre heur & nostre mieux ,
 Et non à la fortune : & d'un gaillard visage ,
 Entre tant de brouillis ne perdre le courage .*

*Quand ie pense comment les ans des ailles ont
 Pour s'enuoller de nous : & qu'enuieux ils font
 De nos iours accourcis , ie deplore sans cesse
 De cet Estre mortel la facheuse detresse ,
 Et ie di : Bien heureux ceux la qui sans tourment
 Peuvent passer leur vie en tout ebatement !
 Autrement la vie est vne prison amere ,
 Vn profont Ocean de tristesse & misere ,
 Vn magasin d'ennuis , d'aguets , de fauffetez ,
 Qui sont , comme espions , tousiours à nos côtez ,*

*Si l'homme prudemment sage ne s'en depestre ,
 S'il ne passe ses iours , de ses passions maistre ,
 Aux doux plaisirs qu'apporte vn peu d'oisiveté :
 Et s'il n'est craignant Dieu , soigneux de sa santé ,
 Dependant tout autant que si la destinee
 Deuoit en ce iour la terminer sa iournee ,
 Et repargne de mesme avec vn tel moyen
 Que s'il viuoit tousiours du monde citoyen :
 Tandis faisons tousiours vn peu de bonne chere :
 Car on ne sçait s'on peut le lendemain la faire :
 D'autant qu'en moins d'vn rien cent mile estranges cas
 Nous peuuent auenir : & tel tire au trespas
 Le soir , qui , le matin au leuer de l'aurore ,
 Disposé , sain & gaillard , se gambadoit encore .*

*L'homme est bien oublié , qui se flatte & deçoit
 Pour estre ieune & fort , & tandis n'aperçoit
 La mort à son talon ; i'ay veu porter en bierre
 La fille pensant estre à sa mere heritiere :
 Le ieune aller deuant son grand pere chenu ,
 Dont en herbe il tondoit desia le reuenu .
 La Mort commune à tous , sans fard ni tromperie ,
 Tient ainsi comme aux Rois au peuple hostellerie :
 Chacun comme il arriue est assis en honneur ,
 Et le moindre souuent prefere le Seigneur .*

*Mais en ce siecle dur la sagesse est si rare ,
 Et la gent d'aujourd'huy tant aueugle & barbare ,
 Que , bien qu'elle ne soit immortelle ici bas ,
 D'vne soudaine mort aucune peur n'a pas :
 Elle met seulement & son cœur & sa cure
 A la richesse vaine , à l'amas , à l'vsure :*

*Tant plus elle a de bien en foison abondant ,
 Et tant moins elle va de ce bien dependant .
 Et si fort croist aussi le desir tyrannique
 De l'or , cruel bourreau du possesseur inique ,
 Qu'il ne permet iamais viure ioyeusement
 Celuy qui se soufmet à luy villainement :
 Bien qu'un grand Prince enfin plusieurs duchez assemble,
 Il ne seroit content quand il auroit ensemble
 Et l'Europe & l'Afrique : il mourra conuoiteux ,
 Chetif entre ses biens estant necessiteux .*

*Cependant moquons nous de tant d'amas ensemble :
 Ce peu que nous auons , que beaucoup il nous semble :
 N'ayons plus desormais de desir sans raison :
 Et si pleine d'argent n'est point nostre maison ,
 Et si nous n'auons point un grand nombre d'herbages ,
 De prez , de bois , forests , campagnes , pasturages ,
 Et là mille harats , mille troupeaux bellants ,
 Toreaux & bœufs membrus , & genissons beulants ,
 Des châteaux , des contez , des bourgs , des baronnies ,
 Des fiefs , des marquisats , duchez , chatelenies :
 Si nous sommes contents de ce que nous auons ,
 Plus heureux mille fois que les Rois nous viuons .*

*Toutes les cours des Rois d'ennuis sont toutes pleines ,
 De traifons , de soucis & d'ambitions vaines ,
 N'aimant point le repos des Muses souhaité ,
 Ni d'un esprit gentil la douce liberté :
 Comme fait ton Brethel qui , doué de belle ame ,
 Tousiours brulant au cœur d'une sincere flame
 De rendre au grand Conseil à tous iuste equité ,
 Recherche neanmoins la Muse & la gaité .*

*Que diray-ie des Roux, tes vertueux beaufreres?
 Qui, fortis du Palais hors du bruit des affaires,
 D'une douce musique ou d'un plaisant discours,
 Reueillent plaisamment quelquefois les amours?
 Ou bien au Bourthouroude aux ombres ecartees,
 Au chant des Rossignols vont passant les nuitees?
 Saintebeuue tenant alors entre ses bras
 Vne Venus coniointe à la chaste Pallas,
 Fait que mon Saint Aubin, tout plein de gentillesse,
 Desire estre embrassé d'une telle maistresse.*

*Ah, seul j'aymeroy mieux librement viuoter,
 Que les grandes maisons en bombance habiter.
 Si j'ay toujours du pain en repos & en ioye,
 Sans qu'en necessité trop dure ie me voye,
 Pour n'estre point vestu d'un or estrangement,
 Ie ne laisse pourtant d'estre bien proprement,
 Sans estre bigarré, sans que ie me parfume,
 Et sans qu'à me farder femme ie m'accoutume:
 Si ie n'ay force gents, estaffiers & valets,
 Si ie ne suis logé dedans un grand Palais,
 Aussi dans ma maison aucun on n'empoisonne,
 Ni le poignant penser nuit & iour point n'y donne,
 Ni la peur qui souuent accompagne les Rois
 Pour la Principauté deffous les riches toits,
 Desorte que l'argent ni leurs aises friandes
 Ne leur peuuent oster ces afflictions grandes:
 Et ie suis plus content d'un appareil petit,
 Et d'un soupper d'amis bien saulcé d'appetit,
 Que parmi les faisans, friandises, delices,
 Qu'ont les Princes toujours en leurs mets & seruices.*

*Hé qui voudroit, bon Dieu! nauigeant sur la mer
 Dans quelque belle Nau pleine d'or abismer?
 Et qui voudroit aussi dans maison somptueuse,
 En paillons, en tours, en donions orgueilleuse,
 Desirer de passer ses cours ans en souci,
 Des orages, des vents estant à la merci?
 O qu'il vaudroit bien mieux avec sa pastourelle,
 Dans vn buron couuert de bardeaux & d'aifelle,
 Pasteur aupres des bois ne viure que de fruits,
 Qu'estre en grande maison accompagné d'ennuis!
 Et se voir appipé d'une langue flateuse,
 Qui double nous deçoit par sa voix cauteleuse!
 Tousiours, au tour des grands, bouffons & flagorneurs
 Couurent leurs cœurs masquez de mille faux honneurs,
 Adorant seulement l'homme à l'heure presente,
 Le quittant si de luy la fortune s'absente.*

*Viions doncques ioyeux sans enfermer le pain,
 Comme fait Tarentel, qui n'est qu'un ord vilain,
 Bien que Noble il se die & qu'en tapisseries
 Il montre glorieux des siens les armoiries:
 Qui de fables souuent sa famille repaist,
 Et qui de vieux habits refaçonnez se vest.*

*Il ne faut toutefois si fort prodigues estre,
 Qu'ainsi ne nous auint qu'au bon Seigneur du Hestre.
 Quand il eut tout mengé, vescu plus longuement
 Qu'il n'auoit estimé des son commencement:
 De sorte que, cherchant d'huis en huis sa pitance,
 De sa prodigue vie il fist la penitance.
 Mais tu sçais, cher cousin, qu'entre l'extremité
 D'auare & prodigue est la liberalité,*

*Vertu que nous fuiurons, d'autant qu'elle outrepatte
 De toutes les vertus les beautez & la grace,
 Toufours viuant ioyeux : ioyeux doncques viuons,
 Et par fois les ebats des doctes sœurs fuiuons :
 Et cete breue vie en prudence paisible,
 Plaisamment en repos passons s'il est possible.
 Las! comme on ne voit pas, apres vn rude Hyuer,
 (Mais presente on la voit) l'Irondelle arriuer,
 On ne voit point venir la vieilleffe chenuë,
 Mais on est ebahi qu'on la trouue venue :
 Et que, sans y penser, on voit d'vn œil marri
 Defia de tous côtez son chef estre fleury.*

*Ha, que i'ay de regret qu'en ma ieunesse pleine
 Je ne sauouroy pas la lieffe soudaine
 Que l'âge m'aportoit : sans preuoir que les ans,
 Qui viennent par apres ne sont pas si plaisans,
 Et que sur nostre chef la neige respandue
 Rend la vigueur du val ia toute morfondue.
 Ce qui m'en reste aussi ie le veux menager,
 Afin que, s'il me faut du monde deloger,
 Je ne parte à regret pour n'auoir pas fuiuie
 La volonté de Dieu, menant ioyeuse vie,
 Sans chagrin, sans ennuy, sans depit, sans courrous :
 Je le veux reconnoistre ici pere de tous,
 Roy des rois, mais si grand, si prudent & si sage
 Que, sans autre conseil, il conduit son ouurage
 Ainsy comme il luy plait : sans force ie suiuray
 Le temps & la saison du siecle ou ie viuray,
 Comme il ordonnera : laissant en terre estrange
 Les auares voguer des Gaddes iusqu'au Gange :*

*Et, bien que chez eux soient les biens à grand' foison,
 A l'abandon des flots delaisant leur maison,
 Ils vont cherchant ailleurs la corne d'Amaltee
 Qu'en leur front, s'ils vouloient, ils trouueroient plantee :
 Et souuent, rencontrant vn naufrageux ecueil,
 Du ventre des poissons batissent leur cercueil :
 Pyrrhes en conuoitise, & qui iamais ne mettent
 De borne à leurs desirs : ains plus ont, plus souhaitent.
 Conuoitise affamee, as tu iamais pensé
 Que bien tost l'vsufruit de la vie est passé?
 Quel forfait ne commet vne ame conuoiteuse?
 Cheflet ensanglanta sa dextre maupiteuse
 Au sang d'oncle & de tante, & n'epargna sa seur
 Pour estre de leurs biens iniuste possesseur :
 Et par vn dous arrest il souffrit la torture
 Aueque moindre mal que celuy qu'il endure
 Dedans sa conscience en son cœur bourrelé,
 Pour n'auoir ce meffait aux tourments reuelé.*

*Fuyons, Cousin, fuyons la conuoitise auare,
 Et tousiours la vertu suiions comme vn clair phare,
 Qui rappelle les naux en vn tranquille port :
 Et ioyeux cependant, sans redouter la mort,
 Ni sans la desirer, ebatons nous à l'aise,
 Quelquefois es coutaux des roches de Falaise,
 Quelquefois à chasser le lieure ou le connin,
 Quelquefois à pescher en ton beau Meheudin,
 Quelquefois à passer sous le frais des ombrages,
 Auec plaisans discours le temps en nos bocages,
 Ou soit de ton Perron, soit de nos Iueteaux,
 Soit de nostre Boiffay, la maison des oiseaux.*

*Et toy brulant encor de l'amoureuse flame
 De ta belle, gentille & vertueuse femme,
 Tu te déroberas avec elle à l'ecart
 Seulet pour la baiser en quelque coin à part,
 Et dans le plus touffu d'une ombre reculee
 Atiedirez l'ardeur que vous tiendrez celee :
 Et lors, peut estre oyant les ramiers amoureux
 Roucouler, se baiser bec à bec, deux à deux :
 Et d'un autre côté les chastes tourterelles
 Prendre leur doux plaisir en tremoussant des ailles,
 Vous recommencerez en si plaisant seiour,
 Jeunes & vigoureux, les ebats de l'amour.
 Et moy de l'autrepart feignant vne autre affaire,
 Seulets ie vous lairray dans ce lieu solitaire,
 Pour hâter le souper : ie diray ce discours
 A ma chere Philis, & lors de nos amours
 Redirons quelque chose & du temps qu'en lieffe
 En nos bois nous passions nostre tendre ieunesse.*

*Iamais sur le mont d'Ide abondant en ruisseaux,
 Paris & son OEnone en gardant leurs troupeaux
 Sous les cedres ombreux, sur la belle verdure,
 Oyant des ruisselets le delicat murmure,
 N'eurent tant de plaisir en leur printemps nouveau,
 Quand ils grauoient à force avecques vn couteau
 Leurs noms entrelassez sur l'ecorce des hestres,
 Que nous en eufmes lors en nos beaux lieux champestres,
 Regrettant n'auoir pas, bien que sans grand renom,
 Vescu seulets ainsi que Bauce & Philemon.*

*Or donc, cher Vauquelin, tousiours il nous faut suiure
 En repos la vertu : s'eiouir & bien viure :*

*Se contenter du sien , porter d'un cœur ioyeux
Et le bien & le mal de ce monde ennuieux.
Celuy qui vit ainsi , fait que de sa memoire
Cent ans encor apres se raconte l'histoire.*



Sur le trespas de luy mesme, estant
lors Aduocat general du Roy au
mesme Parlement.

*Helas , quand ie croyoy ton sçauoir rare & saint,
Pour le Roy , du public la haute charge prendre ,
Et qu'on voyoit chacun la main humble te tendre ,
Comme aux plus vertueux que la fortune craint ,
Helas ! le Ciel t'a pris & le monde te plaint !
Rouen , te regrettant , de pleurs mouille ta cendre !
D'ailleurs ta ieune Epouse à tous fait le cœur fendre ,
Rompant sa chevelure & plombant son beau teint !
Argenten & Falaise à toute heure en lamente !
Mais sur tous Vauquelin , Apollon s'en tourmente
Autant comme il faisoit des plus prudents iadis.
Mais quand du monde entier tu aurois eu les palmes,
Tu n'aurois iamais eu de iours si dous & calmes
Que ceux que Dieu te donne en son beau Paradis.*





A François Vauquelin, Cheualier,
Baron de Bazoches, &c.



*COUVERT de belles fleurs en l'Auril
de ton âge,
Ayant de la valeur les beaux fruits au
courage,
Capitaine tu as, entre mille guerriers,*

*Mené dès gents de pied, conduit des caualiers :
Sçais-tu point, cher Coufin, d'ou vient que l'arrogance
De ces Soldats s'egalle aux Nobles de la France?
Est ce point que le Noble, ennemi de vertu,
Auiourdhy sous le vice a le cœur abatu ?
Que les Nobles, sans plus d'ombres, de reuerences,
Montrent de leur vieil tronc les vaines aparences?
Et qu'un petit Soldat, vn gendarme tout gueux,
Aussi mechant qu'ils sont, se tient aussi grand qu'eux?
Car si leurs deuanciers ils suiuoient à la trace,
Recherchoient leurs vertus, ne diffamoient leur race,
Le croy que ces galants ne s'enhardiroient pas
De vouloir imiter tant seulement leurs pas ?
Mais bien faire le grand est chose aussi commune,
Ordinaire & facile aux mignons de fortune,
Qu'aux Nobles anciens. Car ceux qui sont menez
Par argent ou hasard (encor qu'ils n'y soient nez)*

*Aux honneurs , aux Estats , incontinent ils sçauent
 Tout ce qu'il y faut faire & la Noblesse brauent :
 De sorte qu'entendus , tous nouueaux apprentifs ,
 Ils deuiennent soudain tresgrands de trespetits.
 La Vertu n'est plus rien que vent & que parolle :
 Chacun fait bonne mine & sçait iouer son rolle.
 Voy tu point , comme moy , que tous ces mal appris ,
 Autre qu'ils ne deuroient vne grandeur ont pris ?
 Chacun d'eux fait le grand , fait le Roy , fait le Prince ,
 Chacun veut sa maison gouverner en Prouince ,
 Chacun se deconnoist & veut son nom changer ,
 Chacun sous d'autres mœurs veut les siens engager .
 La damoiselle veut que Madame on l'appelle ,
 La dame en son ouuroir veut estre damoiselle :
 Chacun veut estre Noble & faire le Seigneur ,
 Prendre les mœurs des Rois & des Princes d'honneur ,
 Imiter leur marcher , salüer de la nuque ,
 Retrouffer la moustache & hauffer la perruque :
 Et depuis que d'Espagne & d'Itale est venu
 Le flateur Baise-main au deuant inconnu ,
 Que les Princes , les Ducs , ont pris ce mot d'Altesse ,
 L'ombre pour le soleil fut pris de la Noblesse .
 Je veux conclure enfin , qu'on ne trouue coquin ,
 Maraut ni sergeanteau , ni bouffon ni faquin ,
 Ni clergeon de finance & petit secretaire ,
 Qui ne vueille estre grand & les grands contrefaire .
 Le bas vulgaire croit que le vin , que le pain
 Des grands est d'autre goust , & fait d'autre leuain
 Que celuy dont il vit : ne s'auisant mal sage
 Qu'il entre de science en vn apprentissage .*

*Las! Peuple, vois tu point que le contentement
Ne gist qu'à se suffire en son entendement?*

*Or, si tu fusses né dans le fonds d'Arabie
Ou sur les sables cuits de la chaude Libie,
(Tant est grand du pays le gracieux amour)
Tu ne desirerois echanger ton seiour
Pour viure plus heureux en nostre Europe grasse :
Pourquoy doncques ainsi, né d'une poure race,
Sans vouloir l'enrichir plein d'apre passion,
Ne taches tu plustost, en la condition
Ou premier tu fus né, viure en paix & lieffe
Que courre miserable apres cette grandesse?
Qu'inuenter les moyens, au dommage de tous,
De te faire montrer au nombre de nos lous?
Avec l'œil eblouy, non de l'œil de prudence,
Tu vois ce qu'on dit grand, deceu par l'aparence.*

*Ce Peuple ne croit pas que les plus haut montez,
Sont le plus fort des vents de misere agitez :
Et ne voit que le riche a tousiours la tempeste
Et l'orage & les flots grondants dessus sa teste :
Et d'un cœur conuoiteux ne desire, irrité,
Que des montagnes d'or & de l'auâorité :
Et ne voit que le monde heureux tel homme appelle,
Que, qui verroit depres l'ennuy qui le martelle,
Il ne voudroit changer cette felicité
Avec l'espoir chetif de sa calamité.*

*Ah ce sont de beaux mots sans effet que de dire :
Vn tel est bien heureux, il a ce qu'il desire !
Mais pour les faire vrais, il faudroit plus grand heur
Qu'estre d'un peuple bas honoré par grandeur :*

*Tel semblera d'un Dieu, qui viura miserable
Aux chams, en la maison, en son liâ, en sa table.*

*Qui tient le premier ranc auprès de nos grands Rois,
Qui dans nos Parlements a la première vois,
Et qui peut le mieux faire au Peuple remontrance,
N'est souuent le plus sage au bien de nostre France :
Mais seul sage est celui, seul prudent & sçauant,
Qui de ce monde voit le Vray, qui bien souuent
A face de mensonge : & qui dans le nuage
Connoist la Verité qu'ennubloit vn ombrage.
Mettez-le dans vn four, tousiours vn sage voit
Vn rayon par lequel ce beau Vray s'aperçoit.*

*Heureux aussi n'est pas celui qu'on voit reluire
Par Estats, par Thresors ou par grandeur d'Empire :
Mais celui qui sçait bien commander à propos
Aux apres passions qui troublent le repos :
Et qui ne laisse point, d'un cœur pufilanime,
Emporter aux fureurs la raison magnanime :
Qui prudent se deffend du conuoiteux desir,
Qui vient vn homme auare en ses liens saisir :
Qui sçait mettre le frein, qui sçait tenir la bride
A tous les appetits que la luxure guide :
Qui se range au deuoir quand Nature l'epoind,
Et non pas au vouloir qui de raison n'a point :
Qui s'efforce constant viure dous & paisible,
Et qui se reiouit autant qu'il est possible.
Je croy que cestui-la se peut heureux iuger,
Pouuant sous la raison ses passions ranger :
Et croy qu'il est tout franc des bestiaux caprices,
Des quintes, des humeurs, ou bien souuent les vices*

*Embarraffent vn homme , & des foupçons foudains ,
Ou l'on se trouue pris par haine & par dedains :
Volontiers le secours ſe prendroy d'vn tel homme ,
Et volontiers pour luy ie m'en irois à Rome.*

*Mais en vain on voudroit que , pour me maintenir
Contre les durs malheurs qui peuuent auenir ,
Ou que , pour me vanger d'vn ennemi contraire ,
Ie deuffe vers les Grands de ce temps me retraire.
Car il me fouuient trop du Cheual genereux ,
Qui libre , qui gaillard , errant auentureux ,
Mendia le secours de l'homme pour apprendre
Comme il pourroit vainqueur à la courſe ſe rendre
Du Cerf aux vite-pieds : l'homme alors l'aprochant ,
Le bride & l'enharnache , & deſſus affourchant ,
A force d'eſperons & ruſes adioutees ,
Luy fiſt vaincre le Cerf aux forests ecartees.
Mais l'homme du Cheual ſ'aquiſt la liberté
Pour ſon loyer d'auoir le Cerf par luy domté.
Ainſi ie crains les Grands. Mais ie hay l'arrogance
D'vn qui les contrefait par ſotte outrecuidance :
Et ie t'ayme ſur tous , ô ſage Vauquelin ,
Qui fuiſ le vain conſeil , & le diſcours malin
Du ſoldat malapris , qui te ſuit à la table :
Et qui cheriſ l'auis , le propos veritable
Du gentilhomme docte & ceux dont les neuf Sœurs
Ont enſucré l'eſprit d'agreables douceurs.
L'eſprit des Du Bellay , maiſon de ta compagne ,
Ni celui de Clairmont , ces Muſes ne dedagne.
Bref ie t'aime , ô Couſin qui , né d'vn tige vieux ,
Ne prens vn plus grand rang que faiſoient nos ayeux.*

*Beaucoup de nos maieurs ont esté capitaines ,
 Et si n'eurent iamais les ames tant hautaines ,
 Que masquer d'ombres faux leur nom & qualité.
 La pompe d'ici bas n'est rien que vanité.
 Et qui veut viure bien , il ne doit meconnoistre
 Son pere ni les fiens , ni l'endroit de son Estre :
 Ni taire le furnom qu'il a des le berceau :
 Ni se dire Angeuin quand il est né Manceau.*



Au Sieur des Yuteaus, Nicolas
 Vauquelin, lors âgé de 14
 à 15 ans.



V portes, mon cher fils, le nom assez
 fameux

*De ton grand Bisayeul : c'est pourquoy
 si tu veux*

*Enfuiure ses vertus, tu as vn exemplaire,
 Sans le chercher plus loin, pour t'apprendre à bien faire.
 Si nous sommes soigneux des tableaux, des pourtraits,
 Que les peintres nous ont de nos grands peres faits,
 A plus forte raison le devons nous pas estre
 De leurs belles vertus, que l'on deust voir renaistre
 Peintes au vif tableau de nos comportements?
 Dauantage tu as cent mile enseignements*

Qu'apris

*Qu'apris tu as de moy, soit ou de Phocilide,
D'Isocrate, Hefode, ou Theognis, qui de guide
Toujours te serviront, si tu remarques bien
Que le Sçavoir qui n'est pratiqué ne vaut rien.*

*Tu es ieune, estudie en ta belle ieunesse :
Et tandis que tu l'as, employe en alegresse
Le temps & la saison : car, mon fils, desmesshuy
Pour le tien tu n'auras iamais le temps d'autruy.
Ce n'est pas qu'il te faille alambiquer ton ame
Pour, brullant nuit & iour, la distiller en flame :
Car il est plus de temps que d'œuure : toutefois
Vne saison se change en l'autre tous les mois,
Et des l'âge premier on prend vne habitude
D'aimer ou de häir les Muses & l'estude.*

*De nature tu n'es robuste ni puissant
Pour des armes porter le fais rude & pesant,
Ains tu as vn esprit qui, tenant de Mercure
Et du chantre Apollon, des lettres aura cure.
Peut estre ton puisné, plus fort & vigoureux,
Suiura de nos ayeux ce metier rigoureux.
L'estude ne t'est plus vne dure contrainte :
Ce t'est vne coutume, ainsi que t'est la crainte
De Dieu, vers qui toujours tu dois auoir recours :
Car vain sera d'ailleurs en tout temps le secours.*

*Mais par sur tout, mon fils, ie te prie estudie
D'apprendre la sagesse & de former ta vie
A l'exemple des bons : & n'appren le sçavoir
Pour richesse ou profit quelque iour en auoir.
Tu seras assez riche ayant en ta ieunesse
Apris par les vertus à gagner la Sageffe,*

*A n'estre point mechant, à n'auoir dans le cœur
Vn bourreau qui cruel te traite à la rigueur
Car tousiours la Nature à mal faire est forcee,
Et qui faut connoist bien la faute en sa pensee.*

*Si tost que le malin a commis vn forfait,
Il se fâche aussi tost au cœur de l'auoir fait :
La premiere vengeance & la plus admirable,
C'est que de son peché n'est iamais le coupable
Absous dedans son ame : estant iuge de foy,
Tousiours il se condamne en miserable emoy ,
Bien qu'il ait obtenu par faueur amiable
Vne absolution d'vn Parlement ployable.*

*Fautif ne te pren pas, mon fils, à l'Eternel,
Comme s'il t'auoit fait pour estre criminel.
Bref il te faut garder, de sotte vehemence,
Accuser du haut Dieu la haute prouidence :
(Car rien n'est fait sans cause) ains prendre en bonne part
Et les biens & les maux, ainsi qu'il les depart :
Vouloir tout ce qu'il veut : aussi iamais ne dire,
Que le mauuais est riche ayant ce qu'il desire :
Et que le vertueux est poure & souffreteux :
Le Sage n'est iamais de rien necessiteux.
En quoy penserois-tu que le peruers abonde
Plus que celuy qui bon sur la vertu se fonde ?
En meubles, en argent, en grand's possessions ?
Aussi penses-tu point à mille passions,
Dont iour & nuit son ame, en songes agitee,
En transe dorueillante est tousiours tempestee ?
Il n'en faut faire estat : mais plustost regarder,
S'il sçait avec ses biens mieux que toy commander*

*A ses affections : & s'il a plus de honte
Et plus de foy que toy : s'il fait autant de conte
De l'honneur , que tu fais : alors tu trouueras
Que beaucoup plus qu'il n'est , abondant tu seras
Possedant la vertu : cil plus riche demeure
Qui des richesses a la plus belle & meilleure.*

*Ne fois donc point oïseux , & ferme te resous
A suiure en long habit la vertu comme nous :
Tu en auras plus d'heur qu'à suiure la maniere
Du gentilhomme ayant vne gentilhommiere,
Vne grand' sale antique , ou pend es foliueaux
Vne corne de Cerf pour pendre les chapeaux ,
Et les trompes de chasse , ou l'on voit vn menage
De gents, de chiens, d'oïseaux, ainsi qu'au premier âge.
Nous en auons de mesme, en nos lieux tu pourras
Prendre pareil plaisir alors que tu voudras :
Puis vn valet de chiens , vn maquignon , en somme
Au monde fait autant que fait vn gentilhomme,
Qui ne fait que chasser & piquer ses cheuaux.*

*Or ieune embrasse donc par courageux trauaux
L'estude & la science : apres avecques ioye
Tu iouiras content d'vne si belle proye.
Aux honneurs paruenue , craignant Dieu , puiffes-tu
Le reste de tes ans t'eiouir en vertu!
(Comme Mimnerme a dit) si nostre vie humaine,
De labeurs, de tourments, d'ennuis est toute pleine,
Sans le plaisir des Arts & d'vn loyal amour,
Ie souhaite qu'alors il ne se passe vn iour,
Qu'en ieux & qu'en plaisirs, qu'en vers entre les Muses
La pluspart de tes ans ioyeusement tu n'yfes :*

*Ayant vn naturel tellement adouci ,
 Que soucieux estant tu sembles sans souci :
 Et gracieux faisant , d'vne adresse prudente ,
 Qu'en public & priué de toy l'on se contente.*



A Charles Vauquelin, Abbé commandataire de S. Pierre sur dyue en Normandie.



*AVQVELIN, que ie croy par la diuine grace ,
 Estre choisi de Dieu pour tenir vne place
 Sainte & belle en ce monde , ainfi qu'il
 n'y a brin*

*D'herbette , qui sa place ici ne tienne enfin :
 Pourueu que la Raison en ton ame plantee
 Soit maistresse du tronc ou c'est qu'elle est entee :
 Et si tu veux par elle enfin tu trouueras
 Comme parfait au monde & diuin tu seras.*

*Car, ô mon fils, ie croy la grandeur infinie ,
 La grand' bonté de Dieu, par celeste harmonie ,
 Auoir formé tout l'homme à son diuin semblant ,
 A son diuin image, en luy seul assemblant
 Tant de perfection, tant de rare excellence ,
 Et des ordres si beaux, qu'vne telle semblance
 A bon droit fut iadis des plus sçauants nommé
 (Ne pouuant luy donner de nom plus estimé)*

*Vn petit vniuers, vn abregé du monde,
Vn racourcissement de la machine ronde.
Car, bref en l'homme sont tous les dons precieux,
Dont sont ornez la terre & les ordres des cieux.*

*Et si chacun goustoit que, par don de Nature
Trefexcellent & digne, il est la creature
De ce grand Dieu puissant qui, mesme de chacun,
Ainsi qu'il est des Dieux, est le pere commun,
Iamais ne penseroit, en son ame suprefme,
Rien de bas, rien de vil, rien d'abiet de luymesme.*

*Or si quelque grand Prince, ou si quelqu'Empereur,
Ou quelque Duc fameux, ou quelque autre Seigneur,
T'auoit donné sa fille vnique en mariage,
Te faisant heritier du superbe heritage
D'vne grand'Royauté: peu d'humbles se verroient,
Qui de ton front hautain l'audace porteroient.
Si doncques, ô mon fils, tu te reconnois estre
Vn enfant fils de Dieu, qui des Rois est le maistre,
T'en priferas-tu point dauantage, di moy?
T'en veux-tu point secret glorifier en toy?
Vn fils est de plus pres, ce me semble, qu'vn gendre:
L'heritage des cieux possession à prendre
Plus digne qu'vn duché. Dy moy doncques pourquoy
N'es tu point glorieux d'estre fils d'vn tel Roy?
Et d'estre l'heritier d'vne Royauté telle,
Qu'aux cieux la iouissance en demeure eternelle?*

*Mais pourquoy, fils de Dieu, cela ne faisons nous
Pour auoir des cette heure vn Royaume si dous?
Ah, cela ne se peut si promptement connoistre:
Car le corps prend de terre, & l'ame prend son Estre*

*Des cieux, maison diuine : estants ensemblement
 La raison & le corps meslez confusement
 Deslors que nous naissons : puis on voit peu de Sages,
 Qui sachent de ces deux distinguer les vsages :
 Par le Corps la Nature en commun nous depart,
 Auec tous animaux, vne aliance à part :
 Par l'esprit nous auons commune la Prudence,
 La Raison, le Discours, la haute intelligence
 Aueques l'Eternel : mais ces naturels maux,
 Que nous auons communs avec les animaux,
 Nous rendent la pluspart enclins à vouloir suiure
 La nature mortelle en sa façon de viure.*

*Mais peu, qui sont bien peu, suiuent l'affinité
 De la Nature iointe à la diuinité.
 Ce petit nombre suit cet' heureuse partie,
 Que Dieu diuinement en nous a departie :
 Puis tous ayants besoin vser de tout ainsi
 Que le cœur dit qu'on doit en bien vser aussi :
 Ce peu, ce petit nombre ayant la connoissance
 (S'y sentant obligé comme des sa naissance)
 Qu'il faut garder sa foy, que honte il faut auoir
 De ne se ranger pas à faire son deuoir,
 A bien la preuoyance en son ame excellente,
 D'vser à tous propos de ce qui se presente,
 Selon l'occasion : & si ne pense pas
 En son cœur rien d'abiet, rien de vil, ni de bas :
 Ains tousiours peu à peu d'eleuer il essaye,
 L'essence de son corps par l'essence plus vraye.*

*Mais le grand nombre fait au contraire autrement.
 Quel, dit il, me voy-ie estre? homme plein de tourment,*

*Vne chair miserable, vn ioüet de fortune,
Que la calamité nuit & iour importune :
Les animaux, qui sont les hostes des forests,
Ceux qui pendent en l'air, ceux qui vaguent apres
En l'Ocean, ne sont fuiets aux loix feueres
Ou l'homme est empestre par cent mile miseres.*

*Mais on luy peut respondre : As-tu rien de meilleur
Que ta flouette chair? que ton corps? que la peur
De te voir aflagé? tu as bien dauantage,
Puis que tu es de Dieu la semblance & l'image.
Pourquoy, chetif, as-tu chose de si grand pris,
Par vn contemnement, à dedain & mepris?
Que plustost n'oublies-tu cette chair qui, trop fiere,
Tient en captiuité ton ame prisonniere?
Eleue ton esprit, voy des cieux la hauteur,
Aux cieux tu trouueras ou gist ton Createur :
Et sorti d'vn bon lieu, voudrois-tu doncques faire
Quelque chose qui fust indigne de ton pere?*

*Or pour prendre legers les choses du dehors,
Et priser moins les biens de l'esprit que du corps,
Nous delaiſſons à part nostre nature bonne,
Et changeons autrement souuent nostre personne.
Tantost nous deuenons comme lous rauiffants,
Quand traitres nous guettons nos voisins moins puissants :
Tantost lions aussi quand, pleins de mille rages,
Nous sommes rapineux, barbares & sauuages :
Nous sommes la pluspart tantost comme regnarts,
Qui nous entr'abusons par mille sortes d'arts :
Tantost nous sommes Ours lors que, par violence,
Des poures souffreteux nous humons la sistance :*

*Tantost Cameleons , flateurs , sous faux semblant
 Toutes autres couleurs nous prenons , fors le blanc :
 Tantost aigles goulus , & tantost des Harpies
 Par qui seroient des Rois les viandes honnies.
 Tantost nous sommes faits comme infames corbeaux ,
 Qui vont sur la charongne & les puants tombeaux ,
 Quand sur les vices seuls des hommes , par enuie ,
 Nous nous iettons goulus , taisant leur bonne vie.
 Ce qu'ont les animaux en eux de monstrueux ,
 Et ce qu'ont de venin les serpents tortueux
 D'Afrique & de Lybie , en l'homme il est des l'heure
 Que la part de son corps la plus forte demeure.*

*Il faut donc auoir soin de n'estre enuelopé
 En ces calamitez ou l'homme est attrapé.
 Car qui regarde à soy , qui l'ame raisonnable
 Separe des façons du corps tousiours mourable ,
 Et qui pense l'homme estre vn petit vniuers ,
 (Ou sont autant de biens que sont de maux diuers)
 Par la part de l'esprit , la part la plus parfaite ,
 Il rendra l'autre part du corps à luy suiette :
 Et comme le mechant deuiet vn animal ,
 Il deuiet bon aussi comme vn Ange sans mal.*

*Garde donc que ton Monde à la fin ne ruine ,
 Puisque tu es esleu par la Grace diuine
 A le rendre parfait : aisement tu le peux ,
 Si l'esprit de ton corps faire maistre tu veux ,
 Et s'il te souuiet bien , que iamais ne faut faire
 Rien qui ne soit en soy digne de Dieu ton pere.
 Autrement trebuchant au gouffre des desirs ,
 Entre les vanitez , entre les vains plaisirs ,*

*(Comme on voit aujourdhuy beaucoup de personnages,
Qui bestes vont de Dieu paissant les pasturages)
Vn monstre tu feras, deloyal, imparfait,
Fils ingrat oubliant le bien que Dieu t'a fait.*



A Guillaume Vauquelin, sieur de la
Fresnaye, apresent Lieutenant ge-
neral au Bailliage & Presidial de
Caen.



*ON fils, plus ie ne chante ainsi comme
autrefois :*

*Je suis plein de chagrin, ie ne suis plus courtois :
Seulement tout hargneux ie vay suiuant
la trace*

*De Iuuenal, de Perse, & par sur tous d'Horace ,
Et si i'estens ma faux en la moisson d'autruy,
I'y suis comme forcé pour les mœurs d'aujourdhuy :
Les Muses ne sont plus en cet âge ecoutees ,
Et les vertus au loin de tous sont reietees.
Les ieunes de ce temps sont tous achalandez
Aux boutiques des ieux de cartes & de dez,
Beaux danseurs escrimeurs qui, mignons comme femmes,
Couurent sous leurs habits les amoureuses flammes :
La pluspart tous frisez, d'vn visage poupin,
Suiuent des le berceau les Dames & le vin,*

*Et vont par les maisons muguettants aux familles,
 Au hasard de l'honneur des femmes & des filles.
 Te voila de retour : sous le Ciel de Poitiers,
 Tu n'as pas cheminé par de plus beaux sentiers :
 Car, à iuger ton port, à regarder ta face,
 Tu as de ces mignons la façon & la grace.
 Mais tout mis sous le pied, il est temps de penser
 En quel rang tu te veux maintenant auancer,
 Le temps à tous moments nostre âge nous derobe :
 Il te iuge aussi propre aux armes qu'à la robe.
 La malice du fiecle & Mars tout debauché
 T'a, comme l'un des fiens, en son Estat couché.
 Mais ce seroit ton heur si, d'une ame prudente,
 Tu suiuois la Deesse & guerriere & sçauante.
 C'est le meilleur d'auoir, en la ieune saison,
 Des armes pour les champs, de l'art pour la maison.
 Aime Dieu cependant &, marchant en sa crainte,
 Garde que sa lumiere en toy ne soit eteinte :
 Elle te conduira par les obscurs detours
 Ou tu chemineras desormais tous les iours :
 Car toujours la ieunesse est la plus agreable.
 Qui porte sur le front vne douceur aimable,
 Montrant par ses discours à chacun, en tout lieu,
 Qu'en son ame est empreinte vne image de Dieu,
 Et qui, par des effets pleins d'un gentil courage,
 Fait goûter de bon fruit des son apprentissage.
 Comme on connoist au geste, au port, au mouuement
 Quelquefois des Mortels le bon entendement :
 Ainsi par les façons, la grace & la posture,
 On remarque souuent vne sote Nature.*

*C'est pourquoy cette grace il faut bien assurer ,
 Et toujours aux vertus constamment aspirer.
 Mais sur tout du Devoir il faut sçauoir l'vsage ,
 Si tu veux bien iouer ici ton personnage ,
 Porter à toutes gents, selon leur qualité,
 L'honneur & le respect qu'ils auront merité :
 Aimer ceux de ton âge, & que tes mœurs aisees
 Pour leurs facilitez des hommes soient prisees :
 Et modeste & secret ne parler sans propos ,
 Et par tout sans medire apporter du repos.*

*Après à tes parents montre toy debonnaire :
 C'est vn mepris de Dieu qu'orgueilleux leur deplaire.
 Quand il est commandé de son pere honorer ,
 Et d'aimer ses prochains, sa mere reuerer ,
 Dieu ne nous a promis que bons seront nos peres ,
 Nostre mere bien sage & vertueux nos freres :
 S'ils sont bons, ce nous est vn auantage heureux :
 Les chastiments des bons ne sont point rigoureux.
 Ne fais pas comme Argon qui, cruel & feure ,
 Se rid des maudiffons & de pere & de mere ,
 Et dit qu'il ne s'en chaut ne l'ayant merité,
 Et que leur maudiffon part d'vn cœur irrité ,
 Qu'ils ont long temps vescu, que trop les peres viuent ,
 Quand les enfans âgez en misere les suiuent,
 A leur trepas aussi les fils ne sont marris :
 Le pleur de l'heritier sous le masque est vn ris.
 Ha, tels qu'ils sont, Argon, il faut qu'on les comporte ,
 Qui veut de la raison tenir la regle forte.
 S'ils ne font leur deuoir, ils ne t'excusent pas
 De ne faire le tien. S'Arlemont ne fait cas*

*Du deuoir honorable ou Nature l'oblige ,
 Veux tu donc , comme luy , couper vn si beau tige ,
 Et te ietter au fond d'vn gouffre deuorant ?
 Le forfait du mauuais du nostre n'est garant .
 Si de mechansfeté contre toy Berland vse ,
 Cela pour en vser ne te sert point d'excuse .
 Si tu as par hasard , avec gents de raison ,
 Des biens à débrouiller , c'est heur en ta maison
 D'en rencontrer de tels : s'ils font deraisonables ,
 Tu ne feras pourtant des aëtes miserables .
 Puis qu'il te faut auoir vn chefne , vn if , vn pin ,
 Vn noyer , vn erable , vn hestre pour voisin ,
 Il te faut supporter , d'vn patient courage ,
 (Sans point les faccager) leur pente & leur ombrage .
 Vray que quand tu aurois , au lieu de piquants houx ,
 Des lauriers pour voisins , l'ombre en seroit plus doux
 Et ton bon heur plus grand . Mais ces poignants bordages
 Feront sembler plus beaux ceux de tes iardinages .
 D'autrepart ne fois point , d'vn cœur malicieux ,
 Dessus le bien des tiens miserable enuieux .
 Si tu trouuois vn roc à tes pieds de rencontre ,
 Tu t'en detournerois pour ne hurter au contre :
 Tout ainsi de l'enuie ecarte toy , depeur
 Qu'elle ne fasse point à bas broncher ton cœur .
 Quand le vice t'affaut , resiste à sa poursuite :
 Des armes de vertu sa force on suppedite .
 Il ne faut chercher loin que c'est que le peché ,
 Nous auons dans le cœur ce secret attaché .
 Ce que le cœur nous dit estre faite c'est faite :
 Nous l'y portons graué par la Maiesté haute .*

*Qui sçait bien à part soy dans son cœur consulter ,
Toujours vn saint conseil Dieu luy vient apporter .
Sur tout ne sois ingrat , c'est vne tache infette ,
Qui noircit la blancheur de l'ame la plus nette .
Garde toy d'avarice , elle perd quelque fois ,
Comme celle du peuple , aussi l'ame des Rois .
Que sert à Vallandry d'auoir de viues sources
D'or , d'argent & de biens pour emplir mille bources ,
S'il meurt de faim aupres , s'il n'en prend du plaisir
Et s'il n'en peut iamais contenter son desir ?
Si tu as donc vn iour des biens en abondance ,
Sois en courtois aux tiens , sans vser d'arrogance :
Mais tout humble , en faisant liberal ton deuoir ,
Montre avec tes amis vn bien commun auoir .
Connoy de ces amis les façons ordinaires ,
Et des plus depiteux supporte les coleres .
Attendant la saison vn arbre , en l'an suiuant ,
Rapportera son fruit ainsi qu'au parauant .
Endure du malade , il a desia peut estre
Bien enduré de toy : son frere il faut connoistre .
Cheri les amitez qui longues dureront ,
Et les inimitiez qui bien tost finiront .
Mais on hait bien souuent les hommes qu'on offense :
Et souuent le bien fait de mal se recompense .
Mais qui ferme se tient au Roc de la vertu ,
Du courroux orageux n'est iamais abatu .
Tu es vn peu colere , euite les orages ,
Qui d'vn courroux trop prompt agitent les courages .
Emprisonne chez toy pour vn iour ton courroux ,
Au matin il fera plus traitable & plus doux .*

*Tandis ieune trauaille & , par la vigilance ,
 Croy qu'aux biens , aux honneurs , à la fin on s'auance ,
 Trauaille en tes beaux ans , en tes ans plus parfaits ,
 Pour porter plus content de tes vieux ans le fais :
 Trauaille à t'eleuer aux vertus excellentes :
 Les ans coulent tousiours comme les eaux coulantes .
 Comme apres la saison tant de fruits plantureux
 Perdent en pourriffant tous leurs gouts sauoureux ;
 L'âge premier se passe : & la vieillesse blanche ,
 Long temps apres les fruiçs ne demeure en la branche .
 Le Soleil , retiré dans sa couche du soir ,
 La nuit ne tarde guere à se faire apparoir .
 La vie est comparable au vin : quand il n'en reste
 Qu'vn petit , il s'aigrit : le friant le deteste :
 Ieune mets peine donc , te voyant appellé
 Aux armes & aux loix , d'estre à tous deux meflé .
 Et tousiours la vertu prens pour ta seure guide ,
 Sans lascher aux defirs de ieunesse la bride .
 Capable te rendant des armes & des loix ,
 Des exemples tu as de tous deux à ton choix
 Entre ceux de ton sang : Mais , sans grande prudence ,
 L'vn consume bien tost vne grande cheuance ,
 Et l'autre , s'il reçoit de Dieu la benisson ,
 Conserue plus long temps les fruiçs de sa moisson*





A Iean Iacques Vauquelin, Seigneur
de Sacy.



ON fils, si tu voulois faire de grands voyages,
Tu t'enquerrois souuent des lieux & des
passages
Ou tu deurois passer, des chemins
qu'ont tenus

Les braues voyageurs qui seroient reuenus :

Or tu t'en vas au monde, enquiers toy quelle etoile

Conduira ta nauire auant que faire voile.

J'en reuiens : si tu veux, le Typhis ie seray

Qui les routes des Mers le premier te diray.

Mon fils, qui veut entrer en la forest mondaine,

D'epines, d'eglantiers, de haliers toute plaine,

Pour estre bien conduit il faut inuoquer Dieu,

Qui bon guide t'adresse à la voye, au milieu

Des chemins, des detours, des sentes ecartees,

Qui sont des gents d'honneur seulement frequentees.

Celuy qui s'entremet à faire le Seigneur

En la maison d'autrui, d'en estre gouuerneur

En l'absence du maistre, à la fin on le chasse,

Ou bien on le punit de son aueugle audace.

Tout ce grand Vniuers n'est qu'une grand' Cité,

Ou l'on ne doit rien faire avec temerité.

Vn grand Prince y commande, il veut que toute chose

S'establisse & s'y face ainsi comme il propose :

*Comme tu te verras estre enclin, montre toy
 Prompt à te conformer au vouloir de ce Roy :
 Au vouloir du grand Dieu, qui te fera connoistre
 En quel rang tu pourras en la Cité paroistre.
 Il a mis dans ton cœur vne belle clarté,
 Pour t'eclairer par tout suiuant sa volonté :
 Suy doncques sa conduite & ne debas au contre :
 Toute clarté s'enfuit quand le Soleil se montre.*

*Si tu estois poullain disposé & hennissant,
 Affailly dans vn Pré d'vn lion rugissant,
 Ce qui seroit en toy soudain il faudroit faire,
 Ou tu serois meurtri d'vn si fort aduersaire :
 Mais estant vn Toreau, defendre il te faudroit :
 La Nature à combatre aussi tost t'apprendroit.*

*Quand le destin nous pousse & que le Ciel ordroye
 A quelqu'vn d'assieger vne ville de Troye,
 Qu'il se montre vaillant vn autre Agamemnon,
 Par prudence & valeur estendant son renom :
 Et qui peut vaincre Hector, qu'il se montre vn Achile,
 Combatre Rodomont à Roger fut facile.
 Recherche ta Nature en toy mesme & ton heur :
 Si timide tu es, ou si plein de valeur.*

*Qui veut comme vn indigne, vn causeur, vn Therfite,
 Entreprendre à monter en haut lieu sans merite,
 Il n'y paruiendra point, ou bien s'il y paruient,
 Comme homme tel qu'il est, Fay-neant on le tient.*

*Mon fils, pense tousiours estre homme, & considere
 Ce qu'vn de ton calibre entreprendroit de faire.
 Suy tousiours la raison, sans lacher le cordeau
 A viure sans courage aussi doux qu'vn agneau,*

Et

*Et sans trop le roidir, à viure aussi farouche
 Qu'un tigre, qu'un Lion qu'on surprend en sa couche.
 Examine depres ton inclination,
 Et forme là dessus vne perfection :
 Et de bonne heure prens vn doux port, vne grace,
 Qui ne soit par trop humble & qui soit sans audace,
 Portant toujours respec conuenable à chacun,
 Tant au grand, au moyen qu'au vulgaire commun :
 Mais aime par sur tous, ceux la qui sont aimables
 Par la seule vertu, qui les rend desirables.
 Car tant plus vertueux & prudents ils seront,
 D'autant meilleurs & bons, plus fort ils t'aimeront.
 Et comme vn amoureux qui sera bien fidelle,
 Ne laissera d'aimer sa maistresse rebelle,
 Pour luy voir quelque trait de facheux au sourci :
 Qu'ami de la Vertu, tu ne laisses aussi
 De l'aimer & cherir pour la trouuer facheuse :
 La difficulté rend l'ame plus courageuse.
 Si les hommes muets ne t'ont assez appris,
 Et si tu ne te plais à lire tant d'escris,
 Les hommes bien parlants te pourront mieux aprendre :
 Vn parler vif pourra beaucoup sçauant te rendre.
 Homere descriuant d'Ulysse la vertu,
 De sciences & d'arts ne l'a pas reuestu :
 Mais il luy fait sçauoir les mœurs & les coutumes
 De cent peuples diuers, sans voir tant de volumes.
 En voyageant de mesme, aprens pour tes leçons
 De ceux que tu verras les mœurs & les façons.
 Tu as desja connu quelquepart de la France,
 Et veu le Languedoc & la belle Prouence.*

*Tu es ieune, tu peux ailleurs bien voyager,
 Et te faire abile homme auant que te ranger
 A l'ordre qui t'est deu. Tandis fais qu'à ton âge
 Commande le Deuoir plustost que le courage,
 Aimant & reuerant ceux que tu dois aimer,
 Sans te faire hagart des tiens mal estimer.
 Sur tout fois patient, d'vne ame moderee,
 Qui la grace rendra de ton port asseuree.
 Chasse au loin le chagrin, le depit outrageux :
 Ne fois point defiant, ne fois point ombrageux :
 Comba d'vn cœur ioyeux toute melancholie :
 Iamais aux songes vains prisonnier ne te lie :
 Exerce toy le corps à tous plaisans trauaux,
 A sauter, à danser, à dressez des cheuaux :
 Si ton esprit s'addonne à la Menagerie,
 De peu tu pourras faire vne grand' Seigneurie.
 Et si tu veux atteindre aux honneurs pres du Roy,
 Beaucoup y sont montez qui sont moindres que toy :
 Mais attends que ton âge encor verd se meurisse,
 Et que de tes beaux ans le beau cours s'accomplisse.
 Si pendant que la glace, en son morne cristal,
 Empesche les ruisseaux de rouler en aual,
 Et que les arbres, veufs de leur perruque verte,
 De neige & de frimats ont la terre couuerte,
 Tu demandois des fruits qu'affaisonne l'Esté,
 Qu'affaisonne l'Automne en sa grand' meureté,
 Comme des abricots, des griotes, des guignes,
 Cerifes, bigarraux, & des raisins aux vignes,
 Tu n'en trouuerois pas : mais le temps attendant,
 Tu auras tous ces fruiçs que tu vas demandant.*

*Le temps aporte tout : la patience aporte
 Ce qu'il faut à chacun en diferente sorte.
 Et mesme tes amis , te quittant sans raison ,
 Reuiendront si tu veux attendre la saison.
 Sois doncques patient : & soit ton ame duite
 A prendre tousiours Dieu pour ta seure conduite.
 Tout honneur te suiura , si tu suis , Vauquelin ,
 Le bien ou tu seras par ta nature enclin.*



A Monsieur le Blais, Conseiller du Roy
 au Parlement de Rouen.



*MON cher le Blais , dont le beau iuge-
 ment ,
 Comme vn Soleil reluit au Parlement,
 Dont l'amitié , coniointe à l'alliance ,
 A ta vertu me fait auoir fiance :*

*Fors que de toy , de tous autres i'entens ,
 Que prendre femme auisé tu pretens ,
 Et resolu par vn conseil bien sage ,
 Tu te veux mettre aux loix du mariage :
 Tu me le cele & si ne sçay pourquoy ,
 Car nul ce fait n'approuue tant que moy.*

*Si quelquefois , par maniere de rire ,
 Tu m'as ouy quelques sornettes dire
 Des ieunes gents , qui tout d'vn coup s'en vont
 Au nic de pie , alors que femme ils ont ,*

*Je n'y comprends néanmoins tout le monde.
 Si d'autres fois qu'en raison ie me fonde,
 Le blame ceux qui, d'un peril fortis,
 Par leur danger ne sont point auertis
 De ne tenter de rechef le naufrage :
 Ains tout soudain rentrent parmi l'orage :
 Pourtant celuy qui n'y fut iamais ioint,
 Se mariant ie ne meprise point :
 Et dauantage encore ie t'auoue
 Que les garçons perpetuels ie loue :
 Mais ie ne blâme Anthoine ni Gautier,
 Qui sous le ioug d'Himen se vont lier.
 Malauisé ie montreroy ma vie
 Estre au mechef des autres asseruie,
 Puis son malheur il faut tousiours cacher.*

*Non, cher ami, ie ne veux t'empescher
 De prendre femme &, plein de courtoisies,
 De te soumettre aux loix que i'ay choisies.
 Aussi i'ay dit plusieurs fois, qu'en bonté
 Nul n'est parfait sans femme à son côté :
 Et qu'on ne peut iamais viure sans blame
 Ni sans peché, quand on viura sans femme :
 Car qui de foy n'en a point, il faut bien
 Qu'il en emprunte à quelques gents de bien.*

*Qui s'accoutume à goûter la viande
 De ses voisins, d'une bouche friande
 Deuient glouton de cette chair d'autruy :
 Et s'il vouloit d'une tourtre aujourd'hui,
 Demain il veut d'une grassette caille :
 Puis d'un faisan il voudra qu'on luy baille.*

Qui fait ainsi ne sçait, en verité,
 Que peut iamais valoir la charité.
 Et de là vient que tant de bons chanoines
 Sont si friands, & si goulus les moines :
 Que ces Prelats au rouge accoutrement,
 Que ces Abbez vestus pompeusement,
 Estants nourris de cette chair paillarde,
 Sans femmes ont la façon si gaillarde :
 Car ils sont lous ces Afnes indiscrets :
 Vous pourriez bien parler de ces secrets,
 O bons Romains, si la poureuse crainte
 Ne tenoit point vostre langue contrainte :
 Mais ie le voy sans vous l'ouir conter,
 Et rien de moy ie n'en veux reciter :
 Ceux la qu'on voit brûler en ce martire,
 Plus qu'ils n'en ont meritent encor pire :
 Et ne veux point parler des autres lieux,
 Ou les Ribauts se trouuent encor mieux.
 Or, cousin, prens femme si la dois prendre :
 S'il se doit faire, hé fay-le sans attendre
 Que la vieilleffe ait tes sens eblouys ?
 Ainsi que fist le Sire dom Louys,
 Qui vieillard prist vn Palfroy d'Angleterre,
 Pour le porter en Paradis grand' erre :
 Et comme a fait ton voisin glorieux,
 Qui vieil a pris vn hobin furieux :
 Car le vieil âge est trop plus conuenable
 A bien seruir Bacchus en vne table,
 Qu'au li& Venus : & puis on ne peint point
 Hymen vieillard : mais ieune, frais & coint.

*Quand le desir le chaud vieillard allume,
De luy beaucoup il espere & presume :
Puis il se trompe & tout soudainement
Au rencontrer il ioûte foiblement.
Et ce pendant des ieunes epousees,
N'estant les fleurs du iardin arrousees,
Et ne voulant les laisser deseicher,
Elles s'en vont ailleurs de l'eau chercher
Pour leur secours, pouretes langoureuſes!
S'il n'est ainſi, les langues dangereuſes
Aumoins à tous en ſecret le diront :
La Renommee euitier ne pourront,
Plusloſt le faux que non le vray ſemante :
Ce qui fait mal à la perſonne aimanté
Son cher honneur : Mais tout cela n'eſt pas
Vn tel ennuy qu'on doiue en faire cas,
Pres de celuy que le Sire Guillaume
Dit arriuer ſouuent en ce Royaume :
C'eſt quand on voit au bers vn enſançon,
Puis deux petits aprenant leur leçon,
Et peu deuant vne fillette nee,
Et le vieux pere aupres la cheminee,
Qui maladif n'a force ni moyen
De leur montrer le chemin du vray bien,
Pour eſquiuer mile eſtranges trauerſes
Pleines de fraude en leurs ſentes diuerſes.
Prens doncques femme & ne fay pas ainſi
Comme ont ia fait pluſieurs nobles ici,
Qui trespassez giſent en nos Eglifeſ :
Leur deſſein fut, pour belles entrepriſes,*

*De non iamais libres se marier ,
 De peur de voir trop d'enfants au foyer :
 Mais ne voulants , pources en heritage ,
 Se marier en l'Auril de leur âge ,
 En leur Decembre avecque blâme ils font
 Pire cent fois : car au village ils ont ,
 Ou bien au bourg , trouué quelque voisine ,
 Et bien souuent vn fouillon de cuisine ,
 Avec lequel ils se sont assortis :
 Delà voyants quelques enfants sortis ,
 menteurs enfin , d'un cœur pufilanime ,
 Laches ont fait Noces de peu d'estime
 Pour ne laisser leurs enfants nez batards :
 On voit qu'ainfi tout le beau sang de Mars ,
 Bien allié , par là se defalie :
 De tels vaillants est pleine l'Italie.*

*Voilà pourquoy tu vois en tant de parts ,
 Que la Jeunesse aime peu les beaux Arts ,
 Et les vertus , & que la pluspart d'elle
 Suit seulement la trace maternelle.*

*Te mariant , tu feras bien vrayment :
 Mais au deuant penfes y sagement :
 Car on ne peut par apres se desdire ,
 Depuis qu'on a le traité fait escrire.
 Or ie te veux conseiller en ceci ,
 Et te montrer ce que tu dois aussi
 Suiure ou fuir : on doit en la science
 Croire celuy qui a l'experience.
 Si tu vois donc que ie touche le point
 Par mon conseil , ne le refuse point :*

*Et s'il n'est bon , reiette là ma rime :
 Jamais l'or pur ne sera sans estime.
 Mais ie te veux dire premierement ,
 Que l'appetit tu suiuras seulement ,
 Si l'ardant feu d'une amoureuse flame
 Te fait brulant pourchasser vne femme :
 Toute vertu , tout honneur en elle est ,
 Si preueni d'amour elle te plait :
 Et n'y a Grec ni Latin qui te puisse
 Dissuader de luy faire seruice.
 Ie ne suis point pour montrer le sentier
 A quelque aueugle au loin de son cartier :
 Mais si tu sçais le blanc du noir connoistre ,
 Tu pourras voir quel mon conseil peut estre.*

*Doncques voulant prendre femme , tu dois
 Bien regarder à sa nature , ainçois
 Quelle on tenoit au parauant sa vie ,
 Et quelle dame elle a depuis suiuiie ,
 Et quelles sont & sa mere & ses sœurs ,
 Quel leur honneur & quelles sont leurs mœurs.*

*Si pour le choix des bestes naturelles ,
 Nous regardons aux races & femelles ,
 Pourquoi de pres aussi ne prendrons nous
 Aux femmes garde ? animaux plus que tous
 Fallacieux ? Tu ne vois de la vache
 Naistre la biche : & la colombe lâche
 Foible ne naist de l'aigle genereux ,
 Ni le milan du sacre auentureux :
 Ni fille aussi d'honnestes mœurs pudique
 Ne naistra point d'une mere publique :*

*Outre qu'au tronc reſſemble le rameau ,
 Elle a ſuccé les mœurs des le berceau ,
 Suiuant touſiours l'exemple domeſtique ,
 Sans en laiſſer vne ſeule relique :
 Si que ſa mere elle imitera tant ,
 Que bien ſouuent ira la ſurmontant :
 Et ſi la mere en auoit trois ou quatre ,
 Auecques cinq elle voudra s'ebatre ,
 Et quelquefois auecques ſix ou ſept ,
 Puis tous venants enrêter elle ſçait :
 Et tout cela pour faire entendre qu'elle
 N'eſt en rien moins plaiſante , aimable & belle ,
 Qu'eſtoit ſa mere , & que la Deité
 Ne luy depart vne moindre beauté.*

*Il fera bon de ſçauoir ſa nourrice ,
 En quel endroit elle fait exercice ,
 Quelle compagne elle veut bien choiſir ,
 Si pres des fiens elle prend ſon plaiſir
 Ou bien en Court : ſ'elle eſt triſte ou ioyeuſe ,
 De douce humeur , ſuperbe ou glorieuſe.*

*Ne cherche point celle qui a pouuoir
 De t'apporter plus de biens & d'auoir ,
 Plus de nobleſſe & de vieille antiquaille ,
 Ayant grand' ſuite & longue valetaille :
 Mais qui le mieux à ta ſorte conuient :
 Tu porteras vn grand faix ſ'il auient
 Qu'elle ait derriere eſtafiers , damoiſelles ,
 Pages , laquais , & manieres nouuelles ,
 Vn foul , vn nain , auecques tout ceci ,
 De table & ieu des compagnons auſſi ;*

Qui, te rongean*t* par gourmande alegre*ss*e,
 T'aportero*nt* misere en sa lie*ss*e :
 Elle pompeuse & braue en tant de cas,
 Sans chariot ne voudra faire vn pas :
 (Bien que i'estime estre cette de*pen*ce
 Des moindres frais que pour elle on de*pen*ce)
 S'ain*si* ne fais, qui seras des premiers
 De la contree, à peine les derniers
 Le voudront faire, & lors qu'vn homme est riche,
 Il ne doit point à sa femme estre chiche.

Si chaque iour Ardemire tu vois
 Auoir vn coche & cheuau*x* & harnois
 Pour mieux paro*is*tre à Paris souffreteuse,
 Que deura faire vne riche & pompeuse ?
 Si celle encor viuant moyennement,
 Desire auoir du train honnestement,
 Pourquoi n'aura de la fuite & bombance,
 Celle qui a des biens en abondance ?

S'il te pla*is*t donc l'extraite de haut lieu,
 Ami, prens-la, te commandant à Dieu :
 Et comme Vli*ss*e aux beaux chants des Syreines,
 Bouche l'oreille aux plaints, aux cris, aux peines,
 A la vergongne, aux noises & tan*son*s,
 Dont on orra le bruit en tes maisons :
 Mais garde bien quelque iniure luy dire,
 Si tu ne veux mile fois ouir pire,
 Et mile mots, qui plus fort piqueront
 Que les frelons & guespes ne feront.

Plu*st*ost prudent, selon ton ranc, prens celle
 Qui ne mettra nulle v*san*ce nouvelle

*En ta maison, qui mesme ne voudra
 Auoir du train plus qu'il ne luy faudra.
 Je ne la veux de beauté qui soit telle
 Qu'à tous conuis sur toutes on l'apelle,
 Ni que tousiours on vist conduit au bal
 Des plus mignards ce gentil animal,
 Chef de brigade & de bande plaisante,
 Nouvelle dance à tous coups auisante.
 Mais ie la veux de moyenne grandeur,
 Sans grand' beauté, ni sans grande laideur :
 Quand on prend garde, il y a, ce me semble,
 Vn beau chemin entre les deux ensemble.
 Ou beaucoup vont, qui marchantes ainsi,
 N'ont la beauté ni la laideur aussi :
 Et qui du tout s'elles ne sont plaisantes,
 Elles ne sont aussi desfaeuantes.
 A dextre donc prens que les belles soient,
 A gauche ainsi que les laides se voient :
 Que plus on va vers la dextre, plus belles
 Se trouuent là dames & damoiselles :
 Que plus on tire à gauche, on trouuera
 Qu'vn nombre grand de plus laides sera :
 Qu'entre les deux il se trouue vne sente
 Ou la beauté moyenne se presente :
 Si ou tu dois prendre femme, tu veux
 Que ie te die, au milieu de ces deux
 Je te diray : n'allant à la main dextre,
 Ni mesme aussi tirant à la fenestre.
 Si tu veux prendre vne grande beauté,
 Demeure aupres, ou bien sa priuauté*

*Te fera voir en l'amoureux empire
 Pour l'amour d'elle vn chacun en martire.
 Et lors voyant maints amants la tenter,
 Puis elle à deux, voire à trois refister,
 Ne prens pourtant sur l'espoir tant de gloire
 Qu'vn autre encor n'en eust pas la victoire.*

*Tu ne la dois prendre si laide aussi
 Pour prendre ensemble vn ennuyeux fouci :
 Et ne la prens ni louche ni boiteuse,
 Ni monstre dont Nature soit honteuse.
 Louant du beau la mediocrité,
 Le blame aussi la grand' deformité.*

*Ta femme soit debonnaire & gentile,
 Douce faisante & propre & bien habile,
 Qu'elle ne dorme avec les yeux ouuers,
 Et que iamais ne guigne de trauers :
 Car estre sotte & laide sans remede,
 Est la laideur des laideurs la plus laide.
 Lors que la sotte en quelque bronchement
 Scandaleux tombe, il se va tellement
 A tout chacun decourant par les rues,
 Que ses façons en tous lieux sont connues.
 L'autre plus sage à l'œuure se conduit
 Secrettement : & d'vn esprit plus duit,
 Comme le chat, couure son immondice :
 Vice caché bien souuent n'est pas vice.*

*Or soit ta femme agreable de l'œil,
 Humble, courtoise, & du hautain orgueil
 Toute ennemie, & iamais ne rechine :
 Qu'elle ne soit facheuse ni chagrine :*

*Et n'ayant point renfrongné le sourci,
 Ne soit honteuse : & qu'ecoutant aussi,
 En ta presence hardiment ne responde
 Prompte pour toy : mesme qu'elle ne gronde
 S'on l'auertit, n'aimant à receuoir
 L'oïfueté contraire à son deuoir.
 Qu'elle soit nette & mignonne & iolie,
 Et sans grands frais en ses habits polie.*

*Si tu me crois, d'Himen suiuant la loy,
 Dix ou douze ans elle aura moins que toy :
 Plus que toy vieille ou bien de pareil âge,
 Ne la fais point commander ton menage :
 Car puis qu'on voit le bon temps & les ans,
 Plustost qu'en nous aux femmes se passans,
 Elle pourroit te sembler en vieillesse,
 Que tu serois en ta pleine ieunesse.
 Et d'autrepart il faut que le mari
 Ait ses trente ans, afin d'estre cheri
 Pour sa prudence ; à cause qu'en cet âge
 A la raison obeit le courage,
 Et la fureur au vouloir : lors on sçait,
 Sans puis apres se repentir, qu'on fait.*

*Qu'elle aime Dieu, Catholique & deuote,
 Et toutefois qu'elle ne soit bigote,
 Voulant ouir plusieurs messes le iour,
 Et visiter le paruis & contour,
 Et de l'Eglise & des chapelles saintes
 Importunant les Saincts de leurs feintes :
 Qui veille encor les Beaux peres jouuent,
 Pour les pechez consulter au couuent :*

*Il fufira chaque iour d'une Meffe,
Et qu'elle en l'an vne fois fe confeffe.*

*Je ne veux point qu'avec les Afnes vains,
Qui n'ont iamais de bats deffus les reins,
Elle pratique, & que, chaque iournee,
Au confeffeur foit pitance donnee
De la part d'elle; on doit chaffer au loin,
Ceux qui pourroient de femme auoir befoin.*

*Qu'elle aime auffi le naturel vifage
Que Dieu luy donne, & ne mette en vfage
Ni le vermeil, ni le blanc: ce foucy
Soit laiffé d'elle à celle de Mouffy:
Bien qu'aujourd'hui chacune dame encore,
D'ornement faux fon teint farde & colore,
Je ne veux point qu'elle vfe de cet art:
Je croy qu'auffi tu ne veux point de fard.*

*Si Villeblond fçauoit bien ce qu'il touche,
Quand Canarithe il baife dans fa couche,
Il feroit moins, ce croy-ie, depité,
Baifant vn cul de rongnes tout gâté.
Il ne fçait pas qu'on aporte d'Itale
Ce fard brassé de matiere fecale:
Car bien qu'il foit avec musc detrempé,
Le nez encor n'en peut estre trompé:
Il est vendu dans Rome par les Iuifues,
Qui, l'excrement (avecques leurs falives)
De leurs enfans circoncis detrempant,
Meflant parmi de la chair de ferpant,
Qu'à cette fin en referue elles gardent:
O que de peine ont celles qui se fardent!*

*Combien encor d'ordes choses se font,
 Qu'ores ie tais, quand seules elles vont
 S'oignant par tout, lors que sous la paupiere
 Le somne enferme au soir nostre lumiere!
 Si que ceux là qui les iront baisant
 Ressentiront vn mal plus déplaisant
 Que s'ils baifoient, à la Lune nouvelle,
 Par chaque mois leur fente naturelle.*

*Le sublimé, cerufes, vermeillons,
 Poudres, biauque, eaux fortes & bouillons,
 Dont tout est plein, font que si tost s'efface
 Le beau vermeil de leur vermeille face,
 Et que leur teint s'affadit sans couleur,
 Et que leurs dents se perdent en douleur.
 Ces belles dents qui leur furent si cheres,
 Qu'elles tenoient si nettes & si claires,
 Noires de rouille & de chancre se font,
 Leur bouche encor puante se corromt,
 Et d'orient l'enfileure ebrechee,
 Leur langue plus ne tient close & cachee.*

*La tienne donc ne se connoisse en l'art
 De bien s'aider du vermeil & blanc fard:
 Mais qu'elle soit aux ouurages sçauante,
 Bien de la gaze & du filet s'aydante.*

*Si tu la peux trouuer telle, vrayment
 Tu pourras bien la prendre asseurement
 Par mon conseil: apres s'elle se change
 Ou que son cœur autrepert elle range,
 Ou qu'au seruice elle ait vn familier,
 Qui sur le front te plante vn andouillier,*

*Ou s'elle fait quelqu'autre œuvre blamable,
 Ou que son fruit ne se montre semblable,
 En le cueillant, à l'Auril qui paroît
 Son beau Printemps dont tant on esperoit,
 Tant seulement accuse la Fortune,
 Qui t'est encor avec plusieurs commune:
 Car tu n'auois negligent meprisé
 Tout ce que peut faire vn homme auisé,
 Pour empescher que, d'apetit seduite,
 Elle ne fust d'vn mesme esprit conduite.*

*Mais cestuy-la qui, comme à l'estourdi,
 Va se ietter d'vn courage hardi
 Au fort de l'eau, prenant à l'auenture
 Sans la choisir la premiere monture
 Qui s'offre en place; ou qui, bien pis faisant,
 Non chaste & bonne encor la connoissant,
 La veut auoir, chargé de marchandise
 Qu'il voit & sçait n'estre de bonne mise;
 S'il sent apres trop hatif son ennuy,
 Il ne s'en doit prendre finon qu'à luy,
 S'estant donné, tout contraire à soy mesme,
 De son malheur la peine plus extrefme.*

*T'ayant donc mis à cheual assez bien,
 Je veux encor t'enseigner le moyen
 Comme tu dois le piquer & conduire,
 Et de pied coy l'arrester & le duire.*

*Si tu te veux marier aujourd'hui,
 Il faut du tout laisser le nic d'autrui
 Pour estre au tien, depeur qu'estant volage,
 N'y vint nicher quelque'oiseau de passage;*

Ta

*Ta femme apres aime d'vn cœur constant ,
 Puisque tu veux qu'elle t'en face autant :
 Prenant plaisir à ce qu'elle veut faire ,
 Puisque tu vois que c'est pour te complaire .
 Si quelquefois elle fault , d'vn œil doux
 Auerti-la sans entrer en courroux ;
 Elle est punie assez quand la reprise
 La fait rougir sans fard , de honte eprise .
 Mieux le cheual s'adoucit à la main ,
 Qu'avec la force à luy tirer le frein :
 Et mieux le chien , par blandices courtoises ,
 Qu'estant couplé , te suit ou que tu vois :
 Ces animaux , qui sont bien plus humains ,
 Ne doiuent pas toujours avec dedains
 Se corriger : ni moins , comme il me semble ,
 Avec le battre & la rudesse ensemble .*

*Estime en toy , que compagne elle t'est ,
 Que d'estre esclaué à la femme il desplaist :
 Que ce seroit , peut estre , la premiere
 Qui se voudroit appeler chamberiere :
 Et n'estant serue , on ne doit point auoir
 Sus elle tant d'empire & de pouuoir .*

*Tache toujours d'accomplir ses demandes ,
 S'elles ne sont iniustes ou trop grandes ,
 A ton pouuoir luy complaisant ioyeux ,
 Conserue la d'vn amour gracieux .
 Je ne di pas que tu la laisses faire ,
 Sans ton auis , & ton sceu , son affaire
 Tout à sa poste : & ne veux quand à moy
 Qu'elle te voye en doute de sa foy .*

*Je ne defens, quand l'honneste licence
 Le permettra, qu'elle n'aille à la dance,
 Soit en public ou bien soit en priué,
 Lors que le iour du bal est arriué :
 Ni moins d'aller gaillarde endimenchee
 Au beau festin d'une ieune accouchee :
 Aux grands banquets, aux Eglises ou c'est
 Que la Noblesse & s'assemble & se plaist :
 Dans le palais, en la place publique,
 Le sage amant indiscret ne pratique :
 Mais es maisons des comperes voisins
 Ses rets subtils il tend aux larrecins,
 Chez telles gents, comme chez la commere,
 Qui peut seruir à couvrir telle affaire.*

*Beaucoup ont eu iadis opinion,
 Pour du medire oster l'occasion,
 Qu'on ne doit perdre vne Helene de veue :
 Car aisement chose belle est perdue :
 Et quand les bleds sans garde on laisse aux champs,
 L'occasion fait les hommes mechants.*

*Mets peine donc qu'elle n'ait compagnie
 Mechante, en qui par trop elle se fie :
 Regarde bien qui hante en ta maison,
 Et si quelqu'un y va point sans raison.
 Mais il y faut pourvoir de telle adresse.
 Qu'elle n'auise en cela ta finesse :
 Car te voyant defier de sa foy,
 C'est vn suiet de se plaindre de toy.*

*Bref oste luy, de toute ta puissance,
 Cause de faire au chaste honneur offence :*

*Afin qu'après s'elle enfraignoit les lois
 Du saint Hymen, coupable tu n'en fois.
 Je ne sçay point d'autre meilleure voye
 Pour empescher que ne se donne en proye
 La ieune dame à d'autre qu'à l'espous,
 Si les moyens que i'ay dits tu fais tous.
 Mais vne fois s'il luy prend fantaisie
 De s'y donner estant en frenesie,
 N'espere point de iamais l'en garder :
 Et si sçaura tellement commander
 A ton conseil, que ta sagesse caute
 Seruira mesme à luy couourir sa faute.*

*Il fut iadis vn peintre de renom
 (De qui ie n'ay souenance du nom)
 Qui souloit peindre avec face agreable,
 Avec beaux yeux & beaux cheueux le Diable
 Ne luy faisant, ni les ongles griffus,
 Le front cornu, ni les cheueux touffus :
 Ains plaisamment vne chere eueillee,
 Comme au bel Ange allant en Galilee,
 Ou le grand Dieu l'enuoya messager :
 Il le peingnoit dispos, gaillard, leger,
 Tant que le Diable estima deuoir estre
 Ingrat tenu, sans ce bien reconnoistre,
 Et que par luy vaincu d'honesteté,
 Vn grand honneur luy pourroit estre osté :
 Au peintre en songe, en vne matinee
 (Vn peu deuant que l'aube ensafrannee
 Ouurist le iour) il s'aparut, disant
 En bref propos, qu'il allast auisant*

*Ce qu'il voudroit, qu'il estoit ce beau diable
 Qu'il auoit peint en port tant agreable,
 Expres venu pour luy rendre merci
 De l'auoir peint si beau iusques ici :
 Et que pourtant sans crainte il luy demande
 Ce qu'il desire : & que tost sa demande
 Il obtiendra, voire peut estre mieux,
 Tant soit le don demandé precieux.*

*Le poure peintre ayant lors vne femme,
 Excellemment belle sur toute dame,
 Dont toutefois il estoit fort ialoux,
 Viuant tousiours en defiant courroux,
 L'alla prier (puis qu'il luy permet dire
 Cela que plus en ce monde il desire)
 De luy montrer au certain la façon
 Comme vn mari viura sans marriſſon,
 Bien assureé que sa femme tresbelle
 Ne luy fera nullement infidelle.
 Lors luy sembla que le diable vn anneau
 Luy mist au doigt, luy disant : bonhommeau,
 Tandis qu'au doigt tu auras cette bague,
 Ne crains iamais que ta femme diuague.
 Le peintre lors assureé par ceci,
 Qu'il pourroit bien sans vn ialoux souci
 Garder sa femme, en cœur ioyeux s'eueille.
 L'esprit rauy de si grande merueille :
 Mais lors trouuant son doigt dans le fendu
 De son espouse, il fut tout eperdu.*

*Or en son doigt cet anneau ferme tienne
 Sans point l'oster, qui voudra de la sienne*

Jamais vergongne ou cornes recevoir :
Et toutefois il aura beau l'auoir
S'elle ne veut, ou s'elle est dispoſee
De voir ſa bague en autre doigt poſee.



Epigramme du grec d'Apollodore à ce propos.

Qu'on ferme bien la maiſon forte ,
Qu'on barre & verrouille la porte ,
Le bon portier aura beau faire ,
Si le chat & ſi l'adultere ,
N'entrent dedans en quelque forte.



Du Naturel des femmes, traduit de
 Naumache, Poete Grec.

A P. de Marchanville Sieur du Rofel, Threſorier
 general de France à Caen.



HÉR du Rofel, ton bien qui n'eſt
aquis ,
Ta maiſon belle & tes meubles
exquis ,
Ton bel eſprit & ta ſage conduite ,
Qui des meilleurs deuance le merite ,

*Font à beaucoup defirer de te voir
 Le ioug feruil de mari receuoir.
 Or moy qui t'ayme à l'egal de moymesme,
 Je veux t'aider en ce hafard extrefme,
 En te donnant les vers d'un bon Gregeois,
 Que j'ay traduits estant ieune autrefois :
 Ou tu verras que des femmes sans feinte,
 Comme au plus pres la nature est depeinte.
 Au moins voulant vne femme choisir,
 Tu la pourras ici voir à loisir :
 Ou si tu veux demeurer à ton aise,
 (Depeur d'auoir vne femme mauuaise)
 Tu te pliras à voir dedans ces vers,
 Descrit au vray ce naturel peruers.*

*Aux grand's maisons pour estre bien pourueues,
 Il y faut voir des choses superflues :
 Entre ce meuble, vne femme fera
 Celuy qui plus superflu se fera.
 Tu n'en as point, regarde en Simonide
 Celle qui mieux de Nature se guide.
 Comme on ne voit, entre oiseaux tant diuers,
 Qu'un seul Phœnis en ce grand vniuers,
 On dit aussi qu'on n'en voit qu'une au monde,
 Ou la bonté parfaitement abonde.
 Et toutefois tant d'hommes infinis
 Pensent chacun posseder ce Phœnis !
 Je ne sçay pas qui ce Phœnis possede :
 Je suis d'auis qu'en cet heur on luy cede :
 Mais ie sçay bien que plusieurs ne l'ont pas,
 Bien que leur femme ils estiment grand cas,*

*Et que souuent comme vn Ange honoree ,
En leur maison elle soit adoree.*

*Si tu estois marié comme nous ,
Je te verrois encor meilleur que tous ,
Et confesser que les maisons sans femmes ,
Sont comme corps priuez de belles ames.*

Simonide.

*Quand Dieu forma l'homme , sa creature ,
Il fist à part des femmes la nature.*

*Il en produit vne premierement
D'vne orde Truie , enfante salement.
En sa maison sans ordre est son menage ,
Sans ornement à terre son bagage :
Elle n'est nette , & son meuble brouillé ,
Comme de boue est par tout barbouillé :
Avec habits ords & pleins de souillure ,
Elle s'engraisse affise en son ordure.*

*D'vne Regnarde vne autre il fist apres ,
Et la malice en elle il mist expres :
Soit bien , soit mal , elle sçait toute chose :
Comme elle veut sa face elle compose.
Or' elle est bonne , & puis le plus souuent
Elle est mauuaise ainsi comme deuant.
Selon les gents elle prend mœurs diuerses ,
Et tousiours baille vn monde de trauerfes.*

*Puis d'vne Chienne vne autre il fist aussi :
Et medifante il la fist tout ainsi*

*Comme sa mere : en parole piquante ,
 Chacun allant importune abboyante .
 Voulant tout voir , en tout elle ofera :
 Allant , venant , tousiours elle abboira :
 Or' ci , or' la , regardant par la voye ,
 Iappe tousiours sans qu'aucun elle voye :
 Tout veut sçauoir , à tout veut regarder ,
 Et cependant ne cesse de gronder .
 Ni son Mari ne pourroit par menace ,
 De son iapper faire abaisser l'audace ,
 Quand courroucé les dens luy casseroit ,
 Son importun abboy ne cesseroit :
 Et bien qu'il vint d'une bouche benine
 Pour empescher cette façon chiennine ,
 Sise aupres l'hoste en douceur la prier ,
 Opiniâtre on la verroit crier .*

*Vne autre il fist d'une terre argileuse ,
 Pour estre à l'homme en tout temps dommageuse .
 Soit bien , soit mal , autrement ne le sent :
 Mais à manger tousiours elle consent ,
 Aprochant bien , alors que l'hyuer dure ,
 Sa chaire au feu depeur de la froidure .*

*L'autre que Dieu composa de la Mer ,
 Contemple la premier que de l'aimer :
 Par fois si gaye à tous elle se montre ,
 Que l'Estranger voyant cette rencontre
 A la maison , telle l'estimeroit ,
 Qu'une meilleure aimer on ne pourroit ,
 Ne trouuant femme en cette terre basse ,
 Qui parmi nous ait si courtoise grace .*

*Comme au contraire insupportable elle est,
 Quand quelquefois à tous elle desplait,
 Soit du regard, soit de la rude aproche,
 Ne permettant en courroux qu'on aproche
 D'elle non plus qu'une chienne allaitant
 D'elle aprocher ne va point permettant.
 Tout elle fache, & de pareille audace
 Ses ennemis & ses amis menace.*

*Comme parfois qu'un pilote en Esté
 Voit l'Océan sans estre tempesté,
 Il s'esjouit. Mais par fois qu'irritee
 Il voit la Mer de tourmente agitee,
 Il fremit tout. De cette femme ici
 De la Mer nee, il en prend tout ainsi.
 Et puis la Mer, à l'onde variable,
 Se montre mieux à la femme semblable.*

*Vne autre il fist de cendre qu'allier
 Il sceut au sang d'un Asne fardelier :
 Qui par menace à grand' peine domtee,
 Et du besoin peu à peu surmontee,
 A la fin fait ce qu'il plait à l'espoux :
 Mange tandis au feu sur ses genoux :
 Et nuit & iour derobe quelque chose,
 Qu'elle engloutit seulette à porte close.
 Mais au labeur que Venus entretient,
 Souvent chacun elle prend comme il vient.*

*Vne autre il fist du corps d'une Fouïne :
 Espece en tout miserable & maline :
 Elle n'a rien de beau ni de ioyeux,
 Rien desirable ou d'aimable en ses yeux :*

*Ains de Venus les ieux elle deprise,
 Et son Mari present elle maitrise :
 Et derobant elle fait aux voifins
 Maint detrimement : mefmes en fes larcins
 Point ne pardonne à la chofe facree,
 Qui bien fouuent par elle eft deuoree.
 D'vne Caualle il fist vn autre cors,
 Belle fur tout à voir par le dehors :
 Qui hait de foy tout œuure mecanique :
 Nette au trauail menager ne s'aplique,
 Elle ne fçait l'ordure hors ietter,
 Elle ne veut ni faffer ni bluter :
 Car de l'honneur à fes habits veut faire
 Sans les gêter. D'vn amour neceffaire
 Son homme elle aime, & mille fois le iour
 Se nettoyant elle fe fait l'amour,
 S'oïnt & parfume, & foigneufe a grand' cure
 De bien peigner toujours fa cheuelure,
 Que bien fouuent elle ombre de fleurs,
 Faisant vn Ciel de diuerfes couleurs.
 C'eft vn obieâ à tous bien agreable
 De regarder vne femme semblable,
 Fors au Mari, qui dommage en reçoit :
 S'il n'estoit Prince ou bien Roy qui conçoit
 Vn grand foulas de voir chofe pareille
 Quand fes plaifirs dormants elle reueille.
 Mais Iupiter au monde parmi nous
 Enuoya bien le plus grand mal de tous,
 Quand vne il fist de forme comparable
 Au Singe laid, contrefaifeur moquable.*

*Car telle femme ayant d'un vray marmot
 Le sot visage, elle sans dire mot
 Allant en ville est de tous deprisee,
 En tous endroits seruant d'une risee.
 Elle a le coul si court qu'elle ne peut
 Le bien tourner ainsi comme elle veut,
 Fesse petite & cuisse heronniere,
 Belle deuant comme elle est par derriere.
 O chetif l'homme un tel monstre baisant !
 Ou l'heur confiste elle va deuisant,
 Elle sçait tout, en conseil elle est fine,
 Comme le Singe elle fait bonne mine,
 Et ne rit point. Et par bien fait iamais
 Elle n'aquiert d'autruy la grace, mais
 Elle regarde, au lieu d'estre courtoise,
 Comme elle peut apporter quelque noise :
 Et chaque iour à part soy pensera
 Comme un grand mal elle machinera.*

*Mais celle la qui d'une Abeille est nee,
 Rend l'homme heureux auquel elle est donnee
 Comme ayant seule entre toutes le pris,
 Et n'ayant rien digne d'estre repris.
 Car son labour fleurit en son menage,
 Son bien augmente & reluit son ouirage :
 Toujours aimante avec l'espoux aimé
 Elle vieillit au liç accoutumé :
 Pour l'eioir elle enfante feconde
 De beaux enfans pour tenir rang au monde :
 Et cette femme entre toutes reluit :
 Car la faueur diuine la conduit :*

*Et ne se plaiſt entre femmes aſſiſe,
 Quand des propos amoureux on deuife.
 Mais Iupiter aux hommes donne ici
 Celles qui ſont vertueuſes ainſi
 Comme il luy plaiſt : & des autres la forte
 Il veut auſſi que l'homme la ſupporte.
 Or Iupiter creant ces animaux,
 Le plus grand mal il fiſt des autres maux,
 Bien que peut eſtre en aparences belles,
 Quelque profit il ſemble venir d'elles :
 Mais ſi l'on croit les femmes profiter,
 Pourtant grands maux on les voit apporter
 A leurs Maris : Car vn homme ne paſſe
 Vn iour entier ioyeuſement en grace
 Auec ſa femme : entre eux par elle vn bruit
 Fait chaque iour quelque debat ſans fruit :
 Et diſnant tard il ſouffre miſerable
 D'elle ſouuent la riotte en la table :
 Et la famille eiunee en medit,
 Et dans ſon cœur cette femme maudit.
 De l'homme elle eſt la compagne contraire,
 Et meſme aux Dieux elle eſt comme aduerſaire.
 Quand le Mari pour le chagrin fuir
 En la maiſon ſe voudra reiouir,
 Soit que du Ciel ſon ame en ſoit emeue,
 Soit pour auoir d'vn ami la venue,
 Lors cette femme au combat ſ'armera
 Sur quelque fait qu'elle controuuera.
 Car ou ſe trouue vne femme, à grand' peine
 Sera la paix en la maiſon certaine,*

*Quand mesme encor viendroit vn estranger.
 Et celle enfin qu'on croit mieux se ranger
 A la raison, au Mari le plus sage
 Le plus souuent aporte grand dommage.
 Mais les voifins sont bien aises de voir
 Faillir cet homme oubliant son deuoir :
 Alors chacun ioyeux estime à l'heure,
 Estre sa femme encores la meilleure,
 Et blament l'autre, & par ce souuenir
 De se louer ne se peuuent tenir :
 Ne connoissant que chacun sa chacune,
 Va possedant de semblable fortune.
 Car Iupiter a fait que ce grand mal
 Est tout d'vn Sort aux hommes comme egal :
 Et l'a lié d'vn neu non denouable :
 Pour ce beaucoup ont eu bien agreable,
 (En combatant pour leurs femmes) la mort,
 Tant ils craignoient qu'on leur deust faire tort.*



**Enseignements pour les filles à marier,
 traduits de Naumache, Poete Grec.**



F*ILLE, c'est belle chose auoir vne ame pure
 Dans vn corps chaste & net : & franche
 demeurer
 Pucelle & toute vierge en sa prime
 nature,
 Et des beautez de l'ame & s'orner & parer !*

*Sans porter le fardeau dans ses flancs, soupirante .
 D'un gros ventre importun, & trembler de la peur
 Du travail de gefine : enquoy la plus constante,
 Par ses cris angoiffeux tefmoigne fa douleur !*

*Mais estre comme Roine entre les femmes grosses.
 Eleuant l'ame au Ciel fus vn viure tout pur ?
 Au Ciel ou se parfont les plus parfaites noces,
 Dont le beau ioug n'est point pesant, facheux ni dur :*

*Ou des esprits conioints par paroles diuines
 Naiſſent, au lieu d'enfants, mile diuins discours,
 Et mile beaux penſers, mile belles doctrines,
 Qui mile beaux effets enfantent tous les iours !*

*Or ſi du plus commun tu veux ſuiure l'vfage,
 Expert le connoiſſant bien ie t'auertiray :
 Afin que d'un cœur ferme, en ce facheux paſſage,
 Tu puiffes trauerſer comme ie te diray.*

*Soit ton mary celuy que ton Pere & ta Mere
 Entre eux te choiſiront : S'il eſt bon & prudent,
 Heureuſe tu ſeras : Si mauuais au contraire,
 Il te le faut ſouffrir comme vn dur accident.*

*L'ayant & ſage & bon, il faut en toute choſe
 Faire ce qu'il vouldra : n'etriuer contre luy :
 Mais gracieuſe eſtant, il faut qu'on ſe propoſe
 De l'eſtre encore plus ſ'il luy vient quelqu'ennuy :*

*Femme douce vn epoux ennuyé reconforte.
 L'affaire du dehors qu'il entend par raiſon,
 Laiſſe luy gouverner : Et toy la charge porte
 Du dedans du menage, & garde la maiſon.*

*Ne luy demande point choſe qui n'apartiene
 Aux femmes de ſçauoir : mais ſ'il veut ton auis*

*Et s'en conseille à toy, fay que sage il te tienne,
Approuuant ses propos par tes sages deuis.*

*Ne permets ni ne fay chose qu'il ne l'ait sceue,
La fin n'en seroit bonne : Au reste le Mari
A la femme s'ufit : & iamais toute nue
Autre ne la doit voir dedans le li& chéri.*

*Or si tu as vn foul, bien que tu sois forcee
Il en faut endurer, & quoy qu'il face il faut
Supporter sa folie : & ta douleur pressée
Cacher en l'estomac d'vn courage humble & haut.*

*A tous de ce qu'il fait des rapports ne dois faire,
Ni mesme à tes parents tu ne le conteras :
Mais quand il fera faute, à part & sans colere,
Comme la raison, veut tu l'amonnesteras.*

*Comme vn mot piquant peut transporter le plus sage,
Vn dous parler peut bien l'indiscret ramener :
Et si les debauchez luy causent du dommage,
Il faut de leur hantise enfin le detourner.*

*Ma fille, il ne faut lors, contre luy depiteuse,
L'assaillir en querelle, ains mouuoir vn debat
Entre ces fous & luy : leur amitié douteuse
Incontinent ainsi se dissoult & s'abat.*

*Ma fille, tu duiras par ce moyen son ame
A suiure les prudents, amis les choisissant :
Qui penseroit aussi faire amitié sans blame
Auecques les mauuais, mauuais les connoissant ?*

*Ce fait, ton cher Epoux aime d'amour constante,
Aime bien ses enfants, adouci leurs humeurs :
Car tel estre ne peut ton mari qu'il ne sente
Et ne remarque bien ton amour & tes mœurs.*

*Mais ecoute, ô pucelle, il faut douce & benine
Faire encor ce qui suit : ioyeuſement rager
Ne faut à tous propos : auſſi n'eſtre chagrine :
N'eſtre point ocieuſe, ains touſiours menager :
Et n'eſtre à ſes ſeruans ni rude ni trop douce :
Car les Maiſtres trop dous perdent communement.
Des ſeruiteurs craintifs la cautelle on repouſſe,
Rengeant l'obeiſſance au bon commandement.*

*Ne t'acointe aiſement de femmes eſtrangeres,
Si tu n'as reconneu leurs mœurs & leurs façons :
Chaffe de ta maiſon les vieilles langageres,
Les vieilles ont gâté maintes bonnes maiſons.*

*Mais ne t'accoste auſſi d'une femme cauſeuſe,
Indiſcrette à parler : le parler vicieux
Corrompt les bonnes mœurs de la plus vertueuſe,
Rien tant que le medit ne peut eſtre odieux.*

*Après l'or & l'argent ne brule point auare :
Ni de Iacinte fauue ou bien de iaſpe vert,
Ni de gemmeux colier ta gorge point ne pare,
Ains ſimplette pluſtoſt tien toy le ſein couuert.*

*L'or & l'argent n'eſt rien qu'une poudre cendreuſe :
Les ioyaux precieux que pierres & caillous,
Au riuage amaffeꝝ de la mer ſablonneuſe,
Ou pres des bords d'un fleuue à l'abandon de tous.*

*Le ſang vermeil encor d'une conque marine
A fait cette ecarlatte enquoy tant on ſe plaiſt :
Mais, ô gente Pucelle, on aime ſa ruine,
Aimant la vanité de tant d'habits qu'on veſt!*

*Auſſi te regardant dans un miroir, ne farde
De blanc ni de vermeil cette ieune beauté :*

Curi-

*Curieuse agençant, en sa façon mignarde,
Ce beau poil ratiffé d'un & d'autre costé.*

*Ni mesme de tes yeux ne noirci la paupiere,
Ni ton poil naturel, ni ton vouté sourci :
Quand Dieu forma la femme, il la fist toute entiere,
Il ne faut rien par art luy adiouter ici.*

*Mais, ô vierge, comment l'homme accort & bien sage
Te regardera t'il, chaque iour par le fart,
Ores changeant de poil, or' changeant de visage,
Qui se passe & repeint tousiours d'un nouuel art ?*

*L'une fois tu seras à toy du tout semblable,
Vne autre fois vne autre, & puis tout autrement,
Tousiours estant toy mesme en faces variable,
Qui te dois faire voir à tous diuersement.*





SATYRES

FRANÇOISES,

LIVRE V.

Par le SIEVR DE LA FRESNAIE VAVQVELIN.



A P. le Iumel, Seigneur de Lifores, Pre-
sident au Parlement de Normandie.



*ON Lifores, d'ou vient, ie te pri' di le moy,
Qu'vn courtaut courageux, qu'vn am-
blant Palefroy,
Pour estre enharnaché d'vne façon ga-
lante,*

*Ou pour estre couuert d'vne housse pendante,
N'en est plus glorieux? se vantant seulement,
Ou bien d'estre dispos, ou d'ambler doucement?
Et que l'homme au contraire à tous propos se vante
De son or amassé, de sa terre opulante,*

*De sa belle maison , de ses meubles dorez ,
 Et de ses beaux lambris d'ouurage elabourez ?
 Et ne met en auant la vertu precieuse ,
 Dont son ame sur tout deust estre ambitieuse ?
 Ah, si le beau courfier se vantoit , en disant :
 Je suis braue & guerrier , maniable & puissant ,
 Il seroit excusable en sa lourde vantance ,
 Car il se vanteroit de sa propre puissance ?
 Mais l'homme qui , superbe & glorieux & fier
 D'auoir en sa maison ce genereux Courfier ,
 S'orgueillit seulement d'vn cheual que , peut estre
 Il perdra par fortune , ou changera de maistre ,
 Il se trompe luy mesme , & par opinion
 Il iette hors de foy sa fote affection :
 Car si , selon Nature , il prenoit quelque gloire ,
 De sa propre excellence il feroit sa victoire :
 Sans s'apuyer ainsi , comme les femmes font ,
 Sur les biens d'ici bas , qui viennent & reuont :
 Et sans mesme admirer tant de richesses vaines
 Dont les maisons des grands iusqu'au comble sont plaines.
 De rien de ce qu'on voit ne prendre estonnement ,
 Est vn point qui fait viure vn homme heureusement.
 Les Sages sans merueille & le Soleil regardent ,
 Et les rais eclairants que les Planettes dardent ,
 Et les Signes qui vont remarquant les saisons
 Quand Titan entre ou fort de leurs belles maisons ,
 Ne s'ebahissant pas des estoiles tombantes ,
 Des grands cheurons de feu , des flames eclatantes ,
 Des astres cheuelus , signes presagieux ,
 Par lesquels bien souuent nous menacent les Dieux ,*

*Ains fermes & constans en leur ame innocente ,
 Leur plaist comme elle vient toute chose presente ,
 Libres , ioyeux , n'ayans iamais rien souhaité
 Que ce que veut de Dieu la sainte volonté.*

*Mon Liores , ainsi celuy qui rien n'admire ,
 Penses-tu que les dons de la terre il desire ?
 Qu'il y mette son cœur ? qu'il s'estonne en voyant
 D'or , d'argent , de ioyaux , vn amas flamboyant ,
 Dont le Portugais riche & l'Espagnol abonde ,
 Glorieux retournant de l'autre nouueau monde ?
 Qu'il prise les thresors , ni des Arabiens ,
 Ni de la riche mer des derniers Indiens ?
 Ni que des vains honneurs la pompe deceuante
 Eniure de grandeurs sa ceruelle sçauante ?
 Ni que les sots desirs il loge dans son cœur ?
 Ni qu'il veuille seruir de iouet au moqueur ?
 Il n'est point conuoiteux , il ne veut ni souhaite
 Que la chose non sienne en sa puissance on mette :
 Iamais pour ses meffaits il n'aquiet de faux bruits :
 Des arbres des voifins il n'abat point les fruits :
 Mais si dans son chemin il trouue d'auenture
 Quelque chose laissée , il la prend par droiture :
 Et les biens qui sont siens il garde tellement
 Que , quand il les perdrait , il seroit sans tourment :
 Et si n'aparoit point , par son visage blesme ,
 Qu'il suiue la vertu d'une façon extrefme.
 En la suiuant , il a le visage ioyeux :
 Et s'il se faut montrer humble & deuotieux ,
 Il le fait de façon que sa ceremonie ,
 Ni petite ni grande , aucun ne calomnie.*

*Car si plus qu'il ne faut on se montre deuot,
 On acquiert bien souuent le surnom de bigot :
 Et mesme vn Feuillantín, qui fait trop de l'hermite,
 Outrepassant sa regle, on apelle hypocrite :
 Et d'ailleurs qui delaisse à l'Eglise d'aller,
 Se fait bien tost du peuple heretique apeller.
 Il faut d'vn droit moyen maintenir la balance,
 Afin qu'elle se tienne en egale distance :
 Le plus sage autrement nom de foul acquerroit,
 Et ce qui seroit bon mauuais on trouueroit.*

*Si la vertu deplaißt quand quelqu'vn en abuse,
 Iamais les hommes fous ne trouueront d'excuse
 Adorant la richesse? O Courtisan ardent,
 Admire tous les biens qui te vont commandant,
 Les meubles precieux, les couleurs Tyriennes,
 Les perles, les ioyaux, les gemmes Indiennes,
 Les Thresors, les amas, dont la prodigue main
 D'vne grand' Maieité n'affouuit point ta fain :
 Et marche outrecuidé, par les salles du Louure,
 De voir que la lumiere en l'ombre ne decouure
 Tes rauiffantes mains, quand tu brules en toy
 De n'auoir pas encor des biens comme le Roy :
 Toutefois tes moyens periront en peu d'heure :
 Ce qui va, ce qui vient, constamment ne demeure.*

*Comme par trait de temps, le temps reuelera
 Les thresors que dans soy la terre celera :
 Elle engloutit ainsi les choses les plus belles,
 Et donne à gents nouueaux aussi choses nouuelles.*

*Bien que dans les Palais, les Chateaux & les Bois
 De Sainmor, Saingermain, Chambourg, Amboise, Blois,*

*Et bien qu'au plaisant lieu, qui Paris auoifine,
 Ou batit tous les iours la Roine Catherine,
 Tu te montres superbe & des plus honorez
 Qui soient par la Fortune à la Court bien heurez,
 Si faudra t'il quitter ces Royales delices,
 Et rendre conte à Dieu de tes vains exercices,
 Et t'en aller la part ou, depuis Pharamond,
 Tant de braues Loys & tant de Charles vont.*

*Si quelque mal de reins, si quelque maladie
 Te pressoit, te tenoit en la teste etourdie,
 Soudain tu chercherois remede à ce grand mal,
 Qui s'en retourne à pied, mais qui vient à cheual:
 A plus forte raison veux tu point que ta vie
 De debile en santé soit de repos suiuite?
 Qui seroit-ce, dis-tu, qui ne le voudroit point?
 Recherche la vertu pour atteindre à ce point,
 Le vice delaiissant qui, d'alechante amorce,
 Tire aux plaisirs nos sens, nos cœurs & nostre force:
 Et garde prudemment les saints enseignements,
 Que Dieu de son doy graue en nos entendements.*

*Peut estre penses-tu, Que ce sont des paroles,
 Que ce sont contes faux, que ce sont mots friuoles
 Que les noms des vertus, que ce sont des discours
 Qui ne peuent donner à nos defauts secours:
 Et tu ne fais point cas des Religions Saintes,
 Qui sont des la naissance en nos ames empraintes,
 Et ne vois point que Dieu vit & parle par tout,
 Depuis vn bout du monde allant à l'autre bout.
 Mais lors tu le verras, quand la saison changee
 Montrera ta maison toute demenagee.*

*Et toy, Marchand, pratique au beau haure d'Enuers,
 A Calais, à Bourdeaux avecques gents diuers,
 Et trafique à Florence, à Gennes & à Luques,
 En Afrique, au Perou, voire iusqu'aux Moluques :
 Que nul premier que toy n'arriue en tous ces Ports,
 Pour ne perdre ta peine en perdant les threfors
 De ces estranges pays : & iusqu'au comble amasse,
 D'or, de perles, d'argent vne excessiue masse :
 Puisque l'Or, ce grand Roy, te peut donner faueur,
 Femme riche & parents, amis, credit, bon heur,
 Grace, beauté, sçauoir, noblesse & biendifance,
 Car te rendre agreable à tous il a puissance ;
 Bref qui se trouue riche à tous semble courtois,
 Et peut mesme attirer à son desir les Rois.
 Trafique donc de tout : car l'ordure puante
 Qui raporte profit, mesme a l'odeur plaisante.*

*Puis donc que la Richeffe & les biens plantureux
 Ont moyen d'agrandir & rendre vn homme heureux,
 Que ce soit ton premier & ton dernier ouurage,
 Que de faire vn amas de meuble & d'heritage.
 Tu auras des honneurs, des grandeurs, des estats,
 Si tu veux employer ce corrompeur amas.
 Par argent tout se vend : rien ne s'en peut defendre :
 Et la France auiourdhuy mesme seroit à vendre,
 S'il se trouuoit quelqu'vn qui la peust acheter :
 Et chacun à son dam veut du profit gouter :
 Les mains, les bras, les pieds, se veulent entretenir,
 Et le chef veut le corps sans vnion destruire.*

*Les loix, aux autres lieux, les Edits menaceurs
 Vont bridant la fureur des hommes opresseurs,*

*Mais des Edits ici les nouvelles entrees
 S'en vont de toutes parts rebrouillant nos contrees.
 Et cet Or gate-tout fait que tous les mechants
 Gourmandent les bourgeois & les pieds gris des chams,
 Et ne se trouue point de si petit village
 Qui ne sente l'effect de quelque brigandage.
 Des anciennes loix les establissemens
 Sont or' foulez aux pieds par des contemnemens.
 Tous peschent en eau trouble, & le meilleur trafique,
 En ces troubles peruers, de la chose publique :
 La pierre caut il iette & puis cache la main :
 Ayant l'yne en la bouche & l'autre dans le sein.
 Les troupeaux deuestus aux lous on baille en garde :
 Et sous habits de paix chacun goulou regarde
 D'engloutir du meilleur : apres succederont
 Des Onces, des Lions, qui les deuoreront.
 Gardons d'estre mangez, nous autres qu'on remarque
 Peut estre de porter de ces grands lous la marque.
 Retirons nous d'ici, deormais n'admirons
 Que les faits du grand Dieu par qui nous respirons,
 Fuyons ce bord auare : allons à ton Pompierre,
 Qui nous fera passer en quelque estrange terre
 Bien loin de ces malheurs : mettons la voile au vant,
 Et dessus l'Ocean tourmente s'eleuant,
 Lifores, tu feras la claire Cynofure,
 Qui nous guidera droit en si belle auenture :
 Et comme vn Magelan, Pompierre trouuera
 Vne route qui droit en des Isles ira,
 Plus heureuses cent fois que les Canariennes,
 Ni les Moluques or' sous l'Espagnol Chrestiennes :*

*Et là nous planterons des saintes loix encor ,
Qui mesme regiront la Chersonese d'or.*

*Toy, le Iumel, qui sçais comme iuste on balance
Et le droit & le tort, tout rempli d'eloquence
Comme vn second Orphé, tu defauuageras
Ces peuples, dont les mœurs tu ciuiliferas.
Moy, comme vn Amphion; au dous son de la Lyre,
A bastir des citez ie les sçauray conduire.
Nous ne mettrons point là, ni les loix de Dracon,
Ni celles de Solon, ni celles de Platon :
Mais celles des François, du temps que la malice
Des grands n'auoit encor corrompu la Iustice.*

*Nous formerons aussi les beaux ordres Chrestiens
De la Religion, dessus nos anciens :
Les Euesques viuront saintement à leur aise ,
Auec croffe de bois , en chacun diocese.
Nous ferons des Couuens & des Religions,
Qui seront purs & nets, sans superstitions.
Mais, Lifores, di moy, faisant de Sainte Clere,
Ou de la Trinité quelque Saint Monastere,
Les filles qui seront parfaites en beauté,
Seront elles d'vn mur closes sans liberté?
Il m'est auis à moy, Que les choses hideuses,
Les Monstres malplaisans, les bestes dangereuses,
Se doiuent enfermer, non les Printemps plaisans,
Les fleurs & les beautez des filles de quinze ans :
Et qu'il faudroit, plusloft que les faire hypocrites,
Prendre de Rabelais l'ordre des Thelemites.*

*Nous fonderons nos loix sur le beau fondement
Que Dieu mist par Nature en nous premierement.*

*Et couplerons au ioug du chaste Mariage
 Les filles & garçons qui feront d'vn mesme âge.
 Nous les verrons danser sous les ombres flairans
 Du flair voluptueux des muscads odorans,
 Et sur le moite frais des humides prairies,
 En mille diuers bonds, leurs bals & canaries.
 Tandis nous cueillirons l'Automne, en loyauté,
 De nos Nymphes, ainsi que nous fismes l'Esté:
 Il fera bien seant d'acheuer nos vieillesse
 Auec celles de qui nous eusmes les ieunesse.
 L'Innocence, l'Amour, l'Enfance, la Gaité.
 La Nature, le Ieu, le Plaisir, la Bonté,
 Seront auecques nous : & dans nos cœurs empreintes
 Nos loix ne seront point des leur naissance enfraintes.*

*Nous viurons sans fouci dans les bois embâmez
 De la plaisante odeur des girofliers aimez :
 Les tarins, les fereins auec leurs dous ramages,
 Et mille oiseaux diuers de colorez plumages
 Nous y reiouiront : la terre enfantera
 Du fruit qui sans labeur nos corps sustentera.
 Là sans plus admirer les richesses mondaines,
 Là sans nous foucier des fortunes soudaines,
 Des changements d'Estats, des ennuis, des medits,
 Qu'on reçoit au Palais à passer tant d'Edits,
 Nous viurons à nostre aise, & n'aurons esperance
 Ailleurs qu'en la vertu, roc de ferme assurance.*





A Messire Gaspar de Pellet, Cheualier de l'ordre
du Roy, Sieur de la Verune, Bailly, Capitaine
& Gouverneur de la Ville & Chasteau de
Caen, & l'un de ses Lieutenants en
Normandie.



*MY de la Verune, en qui les cieux amis,
La plus grande bonté de leurs bontez
ont mis :*

*Tu n'es pas seulement deuot & debon-
naire,*

*Mais en toy la vertu d'un parfait exemplaire
Te fait luire en l'eclat qu'autrefois ont rendu
Les preux contes d'Alais, dont tu es descendu :
Et Remom de Pellet, ton ayeul magnanime,
Paroïffoit deuant tous aux guerres de Solime :
Il auoit de l'armee & le choix & la fleur,
Le Conte de Tholose egalloit en valeur,
Ayant alors choisi pour epouse vne fille,
Qui belle & vertueuse estoit de ta famille.
Aussi ta grand' bonté, tes vertus & ta foy
Ont contraint tout le monde à bien dire de toy.
Plus ie voy le mespris & l'enuie estre au monde,
Plus en moy le desir de te louer abonde :
Plus ie voy les mortels sous le vice abatus,
Plus i'eleue mon cœur à cherir tes vertus.*

*Plus ie voy l'amitié des autres variable ,
 Plus i'estime la tienne estant constante & stable.
 Par epreuue ie sçay qu'on aime grandement
 Vn ami plein d'effets , qui se voit rarement.
 Comme vn Phenix vnique , ami , seul on te treuue ,
 Et chacun comme moy te connoist à l'epreuue :
 Ce seroit vn labeur infini , qui voudroit
 Trouuer vn autre ami comme toy franc & droit :
 En la Court & par tout , quand on a quelque affaire ,
 De plaisir sans profit personne ne veut faire :
 Et d'ailleurs ie sçay bien qu'en plusieurs ne defaut
 De montrer sans effect vn cœur ouuert & caut ,
 A vouloir s'employer , à vouloir bien dependre
 Pour le premier venu , s'offrant à le deffendre :
 Ie sçay bien , toutefois , que tout ce beau parler
 On voit comme vn éclair au besoin s'en aller :
 Et que , quand la Fortune au bas vn ami range ,
 On ne le reconnoist non plus qu'un homme estrange.
 Mais qui montre d'auoir d'escus ses coffres pleins ,
 Il trouue des amis vulgaires & certains.
 Lorsque la bourse est vuide , à la Court souffreteuse
 On trouuera tousiours son affaire douteuse.
 Qui n'a point de faueur , il peut bien s'asseurer
 Qu'il pourra sans rien faire au Louure demeurer.
 Celuy qu'on voit au fond de cette iniuste Roue ,
 Qui bien plustost des bons que des mauuais se ioue ,
 De tous fislé , moqué , souuent est deprisé
 De l'ami qu'il auoit deuant auçorisé.
 Plusieurs auront d'amis & le nom & l'estime ,
 Qui quittent leurs amis tombez en peu de crime :*

*Pour vn mal qui leur vient ils les delaiſſeront ;
 (Comme le peuple fait) des plus forts ils ſeront :
 Ils feront comme fait l'eſtrangere arondelle ,
 Qui vient avecques nous en la ſaiſon nouvelle ,
 Puis quand l'hyuer facheux arriue aux rudes iours ,
 Elle quitte noſtre air , nos foyers & nos tours .
 Ainſi la terre belle au Mouton fait entree ,
 Et puis au Cancre elle eſt de fleurs defacoutree .
 Celuy qui met ſon cœur à s'aimer ſeulement ,
 Ne pourroit ſes amis aimer fidellement :
 Touſiours il quittera ceux-la que la Fortune
 De danger , de miſere & de mal importune .
 Il eſt bien malheureux , qui met par trop de foy
 A ce que l'homme montre en aparence en foy ,
 Et qui croit ſolement qu'abite la penſee
 Sur le bout de la langue : ailleurs elle eſt placee .
 Au trebuchet de foy , le ſage poiſe en luy
 Avec le poix d'eſſay les promeſſes d'autruy ,
 Et tient ſeuls pour amis ceux de qui la fiance
 Luy fait par des eſſe&as auoir cette croyance .
 Tandis qu'on a des biens à ſon pouuoir ſouſmis ,
 On doit diligemment eprouer ſes amis .
 Aumoins on ne demeure au beſoin en la peine
 D'eprouer ceux qu'on croit d'vne amitié certaine .
 Se fier ſans raiſon fait ſouuent receuoir
 Du dommage au beſoin que l'homme peut auoir .
 Qui d'ailleurs ne ſe fie enfin honteux ſe treuue :
 On guarit tout ce mal par vne douce epreuue .
 Ah ! Siecle dont le cours des vertus eſt tari ,
 Veuf de toutes bonte& & des vices mari !*

*En toy se trouue à peine vn homme bien fidelle,
 Qui garde vne amitié sans trompeuse cautelle !
 Car plusieurs vont vendant, par desseins tous vtils,
 Tous les plaisirs qu'ils font à grands & à petits,
 Et non pour leur aider: s'ils le font, c'est en sorte
 Que cette aide à propos grand profit leur aporte:
 Ils designent l'endroit, & quand; & bien à point,
 Pour venir à bon port les naux ne faudront point,
 Comme vne marchandise au deuant attendue,
 Doit bien tost du Bresil au Havre estre rendue.*

*Mais tant plus l'amitié noire en France ie voy,
 Plus blanche elle me semble & plus luisante en toy:
 De sorte qu'à iamais vne longue memoire
 En tes amis suiura ton eternelle gloire.
 Par effect i'ay connu que, pour les gents de bien
 Iamais ne flechira ton cœur gentil en rien,
 Que iamais avec toy les bons n'auront de noise,
 D'autant que tu es plein d'amour douce & courtoise:
 Les mauuais au contraire, ils s'entrehanteront,
 Mais contre leurs amis tousiours attenteront.
 Pour ce qu'à tous propos ils s'entrefont dommage,
 Ils s'entrefont iniure, ils s'entrefont outrage:
 Or il est tout certain que celui qui fait tort,
 Qui le reçoit aussi, ne peut aimer bien fort.
 Mais la vraye amitié de nostre ami Desportes,
 Celle de du Perron, celle que tu me portes,
 A iamais durera: Car elle a son apuy
 Sur toute la bonté qui nous reste aujourd'hui.
 C'est pourquoy tes vertus vn miracle aparoiſſent
 En la Court de nos rois ou tant de vices croiſſent,*

*Et pourquoy mesme aussi ie les estime tant,
Si ferme te voyant, en cet âge inconstant,
A garder tes amis, à bien suiure la voye,
Qui les hommes d'honneur à tout honneur conuoye.*

*Et puis tes desseins sont aidez & soustenus
De ta ieune compagne, ayant d'une Venus
L'agreable beauté, d'une Iunon modeste
Le port chaste & la grace, & de Palas celeste
L'Esprit & le sçauoir : beau miroir qui dans soy
Represente vn beau temple & d'amour & de foy,
Et qui se montre en tout vne Perle bien digne
Des grands Monmorenci, son beau nom & sa ligne.*



A Monsieur de la Boderie, Anthoine le Feure,
escuyer maistre d'hostel du Roy, maintenant
agent pour sa Maiesté en Flandres
& pays bas.



*E Feure, cependant qu'avec plaisante peine,
Les remarques tu vois de la grandeur
Romaine,
Et tandis que, suiuant du Roy l'Ambas-
sadeur*

*A Rome, tu ne vois quel est nostre malheur :
Dessus les riues d'Orne, au long des vertes prees,
Qu'elle arrose en passant par nos belles contrees,
Ie suis ore vn de ceux qui plains incessamment
L'esclandre infortuné, le nouueau remument*

*De la France troublee : hélas ! qui dans son foye ,
 Dans son cœur, dans son sang, plus que iamais guerroye !
 Oyant tant de rumeurs, tant de contraires bruis
 Et tout le monde emeu, ie vis en mille ennuis :
 Je suis plein de tristesse en voyant par nos rues
 Les villageois ayant delaiissé leurs charues ,
 Qui viennent de Bacchus acheter la liqueur
 Pour remplir l'estomac du gendarme moqueur ,
 Qui libre en leurs maisons debauché la famille ,
 Ou force la maistresse, ou s'adresse à la fille.
 Rien n'a de bon la guerre & les grands Empereurs
 Sont comme grands Césars bien souuent grands voleurs.*

*I'oublie ainsi du tout les Muses tant aimees ,
 Et les Arts qui nous ont rendu tant estimees
 Athenes & Corinthe, & n'ay plus de souci
 Que de me garantir en ce malheur ici :
 Et defendre les miens de tant de pilleries ,
 Que nos mesmes voisins font à nos seigneuries.
 Je ne voy plus Tibulle & Catulle mignard ,
 Properce curieux & Gallus le vieillart :
 Au lieu que ie souloy lire dans vn Virgille ,
 Ou dans mon graue Horace, or' ie vay par la ville
 Reueur ouir le bruit de la guerre qui court ,
 Et que c'est que l'on dit de la ligue à la Court :
 Si quelque forteresse est de nouveau surprise ,
 Et si le Roy s'entend avec telle entreprise.*

*Que nous ferions heureux de nous voir bien vnis,
 Et tous les huguenots hors de France banis
 Si cela se pouuoit sans vol & sans pillage ,
 Et sans abandonner le peuple au brigandage!*

Mais

*Mais las ! il vaudroit mieux auoir des affafins ,
 Auoir des Leftrigons , auoir des Sarrafins ,
 Que de voir cette guerre & tant de tyrannie ,
 Qui par trop chèrement rendra la France vnüe :
 Et ce defafre encor tombe tant feulement
 Sur ceux qui vont viuant tres-catholiquement.*

*Qu'il me fache d'ouir , foit que le iour fe leue ,
 Ou foit que le Soleil fes beaux courfiers abreue
 Au foir en l'Ocean , vn continu rebat
 De tambours qui fans ceffe aux oreilles me bat !
 Combien de fois ie dis en mon ame penfue :
 Las ! faut il que tousiours en la France on etriue
 Pour la Religion qui n'est que charité ,
 Et que par le combat on cherche verité !*

*Puis ie di bienheureux & fage tout enfeble
 Cestuy-la qui , paifible en fa maifon , ne tremble
 Pour n'ouir d'vn canon le tonnerre eclatant ,
 Pour n'ouir le Soldat fans ceffe tempeftant ,
 Pour n'ouir à toute heure vne fcopeterie ,
 Ni pour voir le mechant yfer de brauerie !
 Ie te mets quant & quant au nombre des prudents
 De t'estre retiré loin de ces accidents ,
 Et viure loin de nous en eſtrange patrie ,
 Ou n'est des innocents l'innocence meurtrie.*

*Mais puis qu'ore tu veux ouir de tes amis
 Des nouvelles de France , autant qu'il eſt permis
 Ie t'en veux bien eſcrire , & par ces vers peut eſtre
 Tu pourras de nos maux le demeurant connoiſtre :
 Derechef vn orage on entend menacer
 De faire fans pitié cet Eſtat renuerſer !*

*La France est de deniers en tous lieux epuisee,
 La Iustice abatue & l'audace prisee :
 Et chacun à son gré veut son fait ordonner ,
 De sorte qu'il se puisse au besoin cantonner.
 L'outrage debordé les gents de bien moleste ,
 On voit par tout nos lieux menacez de la peste ,
 Et le Ciel, iustement irrité contre nous ,
 Nous fait d'une autre part ressentir son courroux :
 Car l'espoir le plus grand de tous nos labourages
 Est presque saccagé des eaux & des orages ,
 Tellement que l'hyuer n'est point aux autres lieux
 Autant que nostre Eslé maintenant pluviieux :
 Chacun vit en tristesse , hormis ceux que les guerres
 Auçorifent mechants de moissonner nos terres :
 Et leur eiouissance on entend par les bruits
 Du tambour , qui les guide à racueillir nos fruits :
 Et par l'eclat tonnant que font leurs mousquetaires ,
 S'ils pouuoient , voudroient bien nous rendre tributaires.
 Qu'il me fache de voir ces guerriers piedescaux ,
 Ces truants, ces brigands, malotrus & lourdauts
 Picorer le bon homme & porter à mains pleines
 La part de leur larcin aux nouveaux capitaines !
 Capitaines hélas ! mal nourris iuenceaux ,
 Qui sont quant à la guerre inexpers hobereaux :
 Et l'art de la milice en voulant bien apprendre
 Ils apprennent sans plus à voller & à prendre !
 Encor ils contrefont leur langage & leur vois ,
 Gasconnants leur iargon : mais tousiours au patois
 On les reconnoist bien : d'homme ils ont le visage ,
 Et de bestes le reste, arrogants sans courage.*

Qu'il me fache de voir que quelques vns, fortis
 De maison de bon lieu, se montrent apprentis
 A faire ce metier : mais sur tout il me fache
 Que pas vn seulement d'entre eux suiure ne tache
 Les exemples premiers des anciens François,
 Qui gracieux viuoient avec les villageois
 Sans fouiller en leur bourse estranges & farouches,
 Ni par force fouiller leurs innocentes couches :
 Ils buuoient, ils mengeoient la poule sans crier,
 Et de viure avec eux ils se faisoient prier.
 Ha, ce n'est la façon de nostre gent François!
 Aussi d'eux la pluspart est d'une race Angloise,
 Ecoisoise, insulaire, epiant la saison
 Pour retourner chargez de biens en leur maison.
 Ah, ce n'est pas ainsi que les François vos peres,
 Deuots & genereux, valeureux, debonnaires
 Conquirent le Royaume & la Saincte Cité,
 Qu'ont or' les Mescreans par vostre iniquité.
 Car si vous estiez tels, les peuples de l'Europe
 D'un amiable accort vous suiuroient à grand' trope,
 Afin de conquerir par vostre grand' vertu
 Tout le reste du monde à vos pieds abatu.

On ne fouloit yser d'outrage & violence
 Que contre le vaincu, combatu par outrance,
 Sans aucun depouiller qu'apres estre vainqueur :
 Mais aujourd'hui c'est fait en cheualier de cœur,
 En capitaine grand, que prendre toute chose,
 Que forcer la maison dont la porte n'est close,
 Que depouiller tout nu le peuple indefendu,
 Et prendre de l'argent de son meuble vendu.

*Je ne puis sans horreur ouir qu'au Vaudeuire
(Ou iadis on fouloit les belles chansons dire
D'Oliuier Basselin) qu'ils ont fort mechamment
Coupé la langue aux beufs en tout debordement :
Ayant en maint endroit mainte femme forcee,
Aux yeux de son mari chetiue renuersee :
Mesme à beaucoup ostants leurs bagues & ioyaux,
De chastes les faisoient paillardes es bordeaux.*

*S'ils peuuent debaucher quelques garces faciles,
Aussi tost ils les font comme garçons habiles
Chausser vn haut de chauffe & vestir vn pourpoint,
Prendre vn gentil chapeau, propres & bien en point
Les font seruir à table & les apellent pages :
Les pitaux qui les voyent vsfer de ces langages
S'etonnent de les voir apres les carresser,
Les baiser, les cherir, souuent les embrasser
Et coucher avec eux : de sorte qu'en fantôme
Ils pensent derechef voir vn autre Sodome :
Ou qu'en habits François ce soient Italiens,
Qui se font deguisez pour menger leurs moyens,
Et comme d'vne horreur, ils en font à la honte
D'Espagne & d'Italie à leurs voisins le conte.*

*O l'âge bienheureux, non semblable à celuy
Que nous voyons regner aux guerres d'aujourdhuuy :
Age bien fortuné, quand les Peres antiques
Preferoient à leur bien toutes choses publiques !
Age bon, ou viuoient les François Palladins
Qui, Chrestiens & deuots, valeureux & benins,
N'offencerent iamais que les hommes rebelles,
Quand en croupe ils portoient les ieunes damoiselles,*

*Sans iamais attenter contre leur chasteté,
 Et gardoient de leur part en amour loyauté.
 Age digne d'honneur, dont les faits veritables
 Se content auiourdhuy des mechants comme fables.
 Les capitaines lors, les braues cheualiers,
 Vertueux, inuaincus, refusoient les lauriers,
 Attribuant l'honneur à Dieu de la victoire,
 Et de tout à luy seul ils raportoient la gloire.
 Ces Capitaines là, ces François anciens
 Ne permettoient iamais Chrestiens contre Chrestiens
 Auoir debat ensemble, & parmi les fidelles
 N'auoient iamais de lieu les actions cruelles.
 Par leurs deportemens ils temoignoient à tous,
 Que mesme aux plus cruels ils estoient bons & dous.
 O saincte paix, reuien, reuien & nous rameine
 Les iours beaux qui rendront la saison plus sereine :
 Vien avec les epics & l'Oliue en la main,
 Pour chasser de nos champs ce grand Mars inhumain,
 Pour accomplir nos vœux que ta presence ameine
 L'abondante Amaltee avec la corne pleine,
 Etouffe nos malheurs, reuien, ô saincte paix,
 Et parmi les François habite pour iamais.
 Et toy, Mars furieux, va-t'en en Alemagne,
 Ou bien en Angleterre, ou retourne en Espagne,
 Tant qu'un iour nous puissions nous reuoir hors d'erreur
 Et parmi nous du tout eteinte la fureur.
 La France trop de fois, d'un aueugle courage,
 S'est inhumainement armee à son dommage.
 Trop de fois elle a fait ruißeler de son flanc,
 (Contre elle furieuse) à bouillons son beau sang.*

*France, repose toy, ne fois point si cruelle,
 Car tu n'as plus besoin de te montrer rebelle.
 La miserable France, elle pleure & gemit,
 De son mal douloureux la face luy blemit,
 Elle apelle à secours, mais en vain, tous les Princes
 Et Seigneurs qu'elle voit gouverner ses Prouinces :
 Mais ils sont enuers elle, encor à ses despens,
 Plus cruels que Lions, que Tigres ni Serpens :
 De mode que si Dieu, par sa bonté suprefme,
 N'apaise la douleur qu'elle sent en soy mesme
 Par ses propres enfans, son esprit desolé
 Iamais d'aucun des siens ne fera consolé :
 Que si ie voy la paix en France retournée,
 Des lors ie beniray la diuine iournee
 Comme vn grand iour de Dieu : car hors de tout ennuy,
 P'oubli ray, si ie puis, les guerres d'aujourdhuy :
 Ioyeux passant en paix si peu d'ans qui me restent,
 Sans plus me tourmenter des maux qui nous molestent,
 Mais tout prenant en bien, riant de tous abus,
 Ie viuray deormais en paix avec Phæbus,
 Aueque les neuf Sœurs chantant en alegresse
 Des anciens François l'excellente proësse :
 Et peut estre mes vers auront tant de vigueur
 Que ces nouveaux guerriers cesseront leur rigueur.*





Pastorale, A luy mefme fur le Trespas de Guy le Feure, escuyer, fieur de la Boderie, fon frere.

Orphee.
Dafnis, Tyrfis.

*Daf. O Tyrfis, est il vray qu'Ante, nostre ruisseau,
Qu'Orne, nostre riuere, & que Diue & Noireau,
Murmurent à leurs bords, que la mort, pour trophee,
A leurs riues a mis la depouille d'Orphee?
Du Feure, nostre Orphee, vn second Arion,
Qui vainquit les chansons de Line & d'Amphion?
Qui chantant fist venir aux chesnes des oreilles,
Pour ouir de ses chants les diuines merueilles?
Les Satyres cornus apres luy s'en alloient,
Les Faunes & Silene aueque luy parloient:
Les Nymphetes des bois, Driades & Napees,
De ses saintes amours estoient toutes frapees,
Le suiuant comme Pan: Pan le dieu bocager,
Qui le reconnoissoit comme vn diuin berger:
Sçauant il entendoit toutes langues estranges,
Il parloit mefmemment le langage des Anges:
Est il mort, cher Tyrfis? est eteint le flambeau,
Qui luisant eclairoit en nos forests si beau?
Tyrf. Il est mort, cher Dafnis, & dans la Boderie,
On ne voit rien plaissant en toute la prairie:
Les forests d'alentour & les taillis d'aupres
Ont leurs arbres changez en Ifs & en Cypres.*

Daf. *Doncques on orra plus bourdonner sa Musette?
 Deformais la forest sera du tout muette?
 Les bois n'apprendront plus à redire en ce lieu,
 Apres luy des Hebreux les saincts noms du grand Dieu?
 La Mort ne fait donc plus aux plus sçauants de grace?
 Elle n'a fait estat de son antique race,
 De ses belles vertus, ni de ses bonnes mœurs,
 Qui seruoient d'exemplaire aux plus saintes humeurs?*
*O Muses, ô Phœbus, ô vous son Vranie,
 Qui par les cours du Ciel luy fistes compagnie,
 Ou fustes vous alors que, pour parer les cieux,
 Son esprit fut rauï des destins enuieux?*
*Muses, vous n'estes plus ici vierges montrees,
 Car vos vers difamez sont ore en nos contrees!
 Voyez vos lauriers secs, vos fontaines tarir,
 Et nous dedans la mer de nos larmes perir.*
 Tyrſ. *Dafnis, laissons les pleurs, cette belle ame & sainte
 Ne veut pour son depart qu'on face aucune plainte.
 L'autre iour ce berger aux forests aparut,
 Ou grand nombre aussi tost de pasteurs accourut,
 Qui l'ouirent, disant : Qu'aucun de vous ne pleure,
 Plus belle qu'en la terre au Ciel est ma demeure :
 Et ce mourir a fait qu'à cette heure ie vi,
 Avec les bien heureux heureusement rauï :*
*Vn seul regret me tient, que ie ne vous voy suiure
 Le chemin qui conduit à ce bien heureux viure,
 Et qu'un nuage epais vous ombre si fort
 Qu'encor vous ne voyez la vie estre en la mort,
 Et que vous demeurez, Esprits benins & rares,
 Entre des loutarous, entre des gents auares,*

Qui ne font plus de cas de vers ni de chansons ,
 De la flute à sept voix , de flageols ni de sons .
 Les Nymphes de Cressy , tristes & decoiffées ,
 Aux fonds de vos valons & sur la roche aux Fees ,
 Se lamentent que plus on n'oit les chalumeaux ,
 Dont vos bergers souloient egayer leurs troupeaux .
 Eleuez donc , Pasteurs , aux Cieux vos belles ames
 Et fuyez cette gent , fuyez ces prests infames ,
 Ce profit dommageable & cette saleté :
 Au monde ainsi , Pasteurs , trop vous auez esté .
 Quant à moy i'ay vescu bien long temps , ce me semble ,
 S'on mesure les ans & la science ensemble :
 Science dont ie fus amoureux tant ardent ,
 Que mon ardeur rendit mon sçauoir abondant .
 Mais peu i'apris ou rien , en vostre terre vaine ,
 Au prix de ce qu'au Ciel ie voy sans nulle peine .
 Je voy tout le sçauoir du Monde raporté
 En la face de Dieu , de toute eternité :
 Et ce qui ne m'estoit au monde manifeste ,
 Clairement ie le voy dans ce Palais celeste ,
 Auec tant de lieffe & de contentement
 Qu'vn mortel ne le peut comprendre aucunement :
 Et ce plaisir retient , en amour infinie ,
 A la triple vnité mon ame toute vnite .
 Ce dit , il disparut : ainsi , gentils pasteurs ,
 En l'aimant ne troublons son aise par nos pleurs .
 Daf. O Tyrfis , il faut donc en allegresse epandre
 Des roses & des lis tous les ans sur sa cendre ,
 Et chommant le beau iour de son heureux trespas ,
 Auec luy viure au Ciel en viuant ici bas ,

*Et fans nous enfanger en l'ordure du vice ,
Euitier des mortels l'ysure & l'auarice.*



A Messire Claude de Sanzay, Cheualier, Seigneur
de Coffé & de la Mottefouquoy, &c.



*EPVIS la mort du chantre Epineuaux,
Sans pleurs n'ont point esté les bons
frelaux ,
Mon de Sanzay, les garces, les ru-
fisques,*

*En ont ietté maintes larmes publiques :
Le bon Ganasse & les Comediens
De Tabarin , & tous Italiens ,
Droles , bouffons nourris en la doctrine ,
Des le berceau , de la secte Aretine ,
L'ont regretté , louant fort son esprit ,
Qui de l'amour de leurs façons s'eprit :
Les bons gourmets & les friands encore ,
Qui frequentoient les ecoles du More ,
Musiciens , Menestriers & Rimeurs ,
Cabaretiers , Baladins , Escrimeurs ,
Tous bons suppots , vrais enfants de la Mate ,
Ont pour sa mort nommé la Mort ingrate :
Et chaque iour , avec chansons & los ,
Le vont encor pleurant entre les pos ,
Et vont disant , qu'en art , ni qu'en faconde ,
Ni qu'en franchise , il n'eut pareil au monde :*

*Bien que l'on tint qu'en toute extremité
 Il estoit plein de prodigalité,
 Ses compagnons ont escrit de sa vie
 Vne legende afin d'estre suiuite.
 Tout au contraire Arlon rien ne depent,
 Ainçois s'il mange vn œuf, il s'en repent :
 Viuant en chien, il croupit en l'ordure
 Pour engendrer vsure de l'vsure :
 Et rien ne donne aux souffretteux amis
 Pour n'estre au rang d'un grand prodigue mis :
 Et si respond, Que si l'un l'en difame,
 Que d'autre part vn autre ne l'en blame.*

*O combien rare est le bon iugement !
 Mon de Sanzay, voyez qu'etrangement
 Chacun des deux prend son fait à l'extrefme !
 Du populas chacun en fait de mesme.*

*Gron ses habits porte si grands & longs,
 Qu'ils vont trainant iusques à ses talons :
 Orbin si cours les porte à large manche,
 Qu'ils vont à peine atteignant à sa hanche :
 L'un de Seigneur, l'autre a port de faquin :
 Marc sent le musc, Anthoine le bouquin :
 Quand fous ils croient qu'un grand vice ils eurent,
 En vn contraire alors se precipitent.
 Bref on ne voit Noble ni Citoyen,
 Qui bien obserue en son fait le moyen.
 Et mesme encor semblable est la folie
 De ceux qu'Amour de son cheuestre lie :
 Car l'un ne veut, amant tout genereux,
 Qu'en riche endroit estre esclau amoureux,*

*Et n'en veut pas qui ne soit magnifique :
L'autre n'en veut finon qu'une publique :
L'autre la veut folâtre en fait & dit :
L'autre qu'à nul ne donne de credit.*

*Caton vn iour, dans la ville de Romme,
Hors du bordeau vit sortir vn ieune homme
Auquel il dist, Sois pourtant vertueux :
Mais en l'ardeur d'un feu voluptueux,
Tu as mieux fait qu'auoir, à ton dommage,
De ton voisin trahi le mariage.*

*A quoy respond Sibary, Je ne veux
Estre loué de gents tant scrupuleux :
Car, si ie puis, ie mettray la ramure
D'un cerf branchu dessus la cheuelure
De quelque Grand : mieux vaut, contre raison,
Faire seruice aux dames de maison,
Que s'en aller en cloaque publique
Pour descharger son ordure lubrique :
Et par sur tout i'admire, quand à moy,
La grand' beauté des Grandes que ie voy,
Quand on n'est point au hasard des epreues
De ce saint bois, qui vient de terres neuues.
Vous vous trompez, Sibary, de penser
Qu'avec la Grande on se puisse auancer :
Par grand peril, la volupté soudaine,
Le court plaisir s'en achete à grand' peine :
Là peu se voyent sans estre bien batus,
Rompus, brisez, rançonnez, deuestus,
Iettez en bas de dessus la muraille,
Oyant crier la barbare canaille,*

Qui dit : il faut la queue à ceux couper,
 Qu'on peut ainsi paillardants attraper.
 (Gyronde lors de ce morceau friande,
 Veut que plustost on le mette en amande)
 Combien de fois, Sibary parfumé,
 Peigné, mignard, d'amour tout alumé,
 T'es tu trouué faisant le pied de grue,
 Long attendant en quelque coin de rue,
 En esperant de la Grande aprocher,
 Que retournois eperdu te coucher,
 D'auoir eu peur de rencontrer le Maistre,
 N'ayant chez toy souuent de quoy repaistre?
 Et maintenant, chetif & morfondu,
 Tu as le tien follement dependu :
 Et sans espoir voyant mourir la dame,
 Tu n'as pourtant encor eteint ta flame :
 O quel exemple en Sybus de iamais
 Ne se fier aux grandes deormais !
 Qui veulent bien qu'on batisse vne embuche,
 Ou leur amant miserable trebuche !
 Croyant auoir leur Epoux contenté,
 En consentant à cette cruauté.
 Et toy, chetif, de qui s'embabouine
 Vne Princesse, vne autre Messaline,
 Sillie ayant ta Sillane quitté,
 En quel peril t'es tu precipité?
 Ne vois-tu point que ton amour superbe,
 Secret te cache vn serpent deffous l'herbe ?
 Tels ont pensé bien estre seurement,
 Quand tout d'un coup cousus honteusement,

*Par les maris estoient à la voirie
 Le lendemain trainez par moquerie.
 Et le Mari souuent, en ce hasard,
 Dedans le ventre enfonce le poignard,
 Ou l'enfançon remporte le salaire
 Que meritoit en ce mal l'adultere :
 Grands & petits approuuent ce forfait,
 Et disent tous, qu'autant en eussent fait.*

*Cet autre ayant abusé d'une femme,
 Le mari mort, la prend comme vne infame
 Qui son ordure a faite en son chapeau,
 Puis le remet sur son chef de plus beau.*

*Rien n'est plus vray que qui porte dommage
 A son prochain avec double arrerage
 En a le mal & demeure enlassé
 Au mesme las que luy mesme a dressé.
 Il vaut donc mieux, sans recevoir vergongne,
 Ne faire plus des autres la besongne,
 Et traualier chacun à son ouuroir,
 Pour y seruir aux autres de miroir.*

*D'ailleurs celuy qui pense estre plus sage,
 Pour chez autruy n'aller en garrouage,
 Et neanmoins avecque frais vilains,
 Depend le sien aux garces & putains,
 En son erreur sans excuse est de mesme :
 Et chacun d'eux en son vice est extrefme.*

*Pour neant, dit le fleur de Valombré,
 Le li& d'autruy ie n'ay point encombré :
 Et si du mien aux communes ie donne,
 Le ne fais point pour ce tort à personne :*

*Et i'aime autant à leuer le furcot
De Ianeton, de Perrete ou Margot,
Que le velours d'vne grande Contesse.*

*Vous dites vray, Valombré, mais si est ce
Qu'à tout cela le vostre dependez,
Et tous les iours quelque chose vendez,
Tant qu'à la fin, comme vn defroqué moine,
Poure serez sans aucun patrimoine:
Ainsi l'honneur & les biens bassement
Vous consommez comme plus hautement.
Perdant la force, on vous verra sans doute
Plein de nodus, de gales & de goute:
Et si vous faut, en chacune saison,
Faire en secret diette en la maison.
De ce vous est petite recompense,
Qu'au liè d'autruy vous ne faites d'ofence.*

*Et ne me plait à moy qui suis Chrestien,
Qu'on suiue aussi l'auis Horatien,
Qui veut qu'on ait la Gouge d'ordinaire
Pour apaiser la paillardie colere,
Sans se soumettre au perilleux danger
Qui suit tousiours vn amour estrange:
L'aprouue bien que tous ceux là qui vivent
Aux parcs de Dieu, l'auis d'Horace suiuent,
Sans point bequer des autres les raifins.
Beaux veaux on a des toreaux des voifins,
Disoit quelqu'vn: & souuent la genisse
Court autrepars afin qu'on la remplisse.*

*Tu me diras: cil qui reprend autruy
Sera repris de ce qu'on voit en luy,*

*S'vn bon conseil, par bonne remontrance,
 Ne donne à ceux qu'il blame avec outrance.
 Je te diray mon auis franchement,
 Sans mes raisons deguifer nullement.
 C'est qu'au hasard les sentiers & les routes
 Suiuis de tous me plaisent par sus toutes :
 Et qu'il vaut mieux aller le grand chemin,
 Que de passer dans le clos du voisin :
 Que la grand' voye est bien plus asseuree
 Que n'est le trac d'vne sente egaree :
 Et te diray, si tu veux le sçauoir,
 Que les pechez ie ne veux receuoir
 Pour les vertus : & quoy que ie me rie,
 Je veux sur tout que l'homme se marie,
 Sans diuagner, rufian & rageux,
 Sous l'apetit d'vn amour outrageux.
 L'ordre le veut, nostre Dieu le commande,
 Et tout chacun sã chacune demande.
 Quand quelque iour on espere passer
 A ce passage, il s'y faut auancer :
 Et puis ce mal nous estant necessaire,
 Comme au bon heur il faut aussi s'y plaire.
 Sans resistence il faut suiure les loix :
 Quand on a pris vne femme à son choix ;
 Bon ou mauuais on doit de ce partage
 Fidellement cultiuer l'heritage,
 S'auenturant au hasard de la mer,
 Qui ne fait pas tous vaisseaux abismer
 Voguants dessus. Car qui ne s'auenture
 N'a iamais part à la bonne auenture.*

Puis

*Puis cil qui vit deffous le saint lien
 Du ieune Hymen , ne depend point son bien
 Chez la Normande ou bien chez la Têtue :
 Et ne craint point qu'un foul mari le tue
 Dans la maison , en colere arriué :
 Et n'est contraint se mettre en vn priué ,
 Ou sous vn liçt attendant la misere
 Du chastiment qu'attend vn adultere ;
 Ains librement sa femme il baisera ,
 Et sans danger il la carressera :
 Dans son iardin , d'une feconde pluye ,
 Sa belle fleur il rend plus reiouye ,
 Il la regarde à son gré haut & bas ,
 Et comme il veut il en prend ses ebats.
 Seul il la mene au profond des valees ,
 Es bois reclus , es ombres recellees :
 Bref n'offençant ni les hommes ni Dieu ,
 Il la conduit pour compagne en tout lieu ,
 Et des plaisirs qu'un ieune amour inuente ,
 Il rend ainsi sa ieunesse contente.*

*On n'est brigand ni voleur sans voler :
 Mais on peut bien aisement se fouler
 De ce plaisir que la Nature donne
 Sous ce beau ioug , sans offenser personne.
 Ne craignez point , ieunesse , à vous lier
 Sous la prison d'un si plaisant colier.*

*Voyez , Maris , que l'amour vagabonde
 N'est rien sinon que tourment en ce monde ,
 Toujours suiette à la calamité
 D'une misere ou d'une poureté.*

*Mais au contraire, aimer sa chere femme
Est vn plaisir & du corps & de l'ame,
Qu'à grand danger, grand trauail & grand soin
On ne va point au moins chercher au loin :
Car avec elle est telle l'allegresse,
Qu'avec Helene & qu'avecque Lucreffe.*

*Je suis certain, quand la soif vous epoinde,
Qu'vn hanap d'or vous ne demandez point,
Ni de Cristal vne coupe luisante,
Ains vous buuez en ce qu'on vous presente :
Souuent aussi la moyenne beauté,
Comme vne grande, a l'homme contenté :
Et puis que Dieu l'a conioint avec elle,
Il doit toujours luy demeurer fidelle,
Sans s'amuser à ces musquins friands,
A ces dous yeux affetez & rians :
Car qui verroit deffous la couerture,
Ne verroit rien que laideur & qu'ordure :
Ce n'est pas or que tout ce qui reluit ;
Sous vn beau fard on cache ce qui nuit :
Et telle on croit estre belle & bien nette,
Qui sous le linge est orde & contrefaite.*

*Donc, sans plus viure en la diuersité,
Du foul amour suiuant l'extremité,
(Soit qu'en hasard on poursuiue la grande,
Soit que son bien en la basse on depende)
Il vaut bien mieux suiure le moindre mal,
Sous le dous ioug d'vn mariage egal,
Que, diuaguant au peril de sa vie,
Son amour rendre au malheur asseruie.*

*Car lors qu'on prend les chauds ebatements,
 Dont Venus ioint ensemble les amants,
 On ne craint point le bruire d'une porte,
 L'abboy d'un chien, que quelqu'un entre ou sorte,
 Ou d'un malin le cauteleux aguet,
 Ou d'un ialoux le malicieux guet :
 Ou que la femme hors du li& etonnee,
 Coupable lors s'apelle infortunee :
 Ou que l'on soit contraint de fuir nu :
 En pleine nuit, en chemin inconnu,
 Perdre l'honneur, oster la renommee
 D'une famille à iamais diffamee,
 Comme Ombesy tomber dans vn fossé,
 En plein Hyuer de glaces herissé,
 Puis se vengeant (vengeance trop cruelle)
 Faire tuer apres le mary d'elle.
 C'est vn malheur piteux qu'estre surpris
 Au court plaisir de la fole Cypris ;
 Tesmoins en sont ceux-là qu'en Angleterre,
 Vn Roy iadis fist mettre sous la terre.
 Mon de Sanzay, sorti des heritiers
 Certains & vrais des contes de Poitiers,
 (Bien que des ducs de Bourgongne, ta ligne
 En premier lieu prenne son origine)
 Comme estant plein de sagesse & bonté,
 Trouues tu pas que ie di verité?
 La verité dans vn four pourroit estre,
 Qu'on la verroit neantmoins apparestre.*



A Charles de Bourgueuille, Escuyer, Sieur du lieu, &c., sur vn liure de l'Immortalité de l'Ame.



YANT, ou peu s'en faut, defia quatre vingts fois

Veux passer le Soleil par tous les douze mois,

Et sage remarqué la non visible trace

*Qu'il vous faudra suivre pour prendre vostre place
Aux cieus entre les Saints, ie ne suis pas fâché
De vous voir decouvrir le mystere caché
De l'Immortalité. Mais toute courroucée
Mon ame prisonniere aflige ma pensée
D'ouir, dans vos escrits, que beaucoup ont tenté
De ne croire malins cette Immortalité,
Et que, durant les iours de vos longues années,
Vous ayez decouvert ces ames forcenees.*

*Le prudent Capitaine, apres auoir esté
Au seruire du Roy par long temps arresté,
Preuoyant bien venir la vieillesse debile
Qui le rend desormais aux armes inutile,
Quelque Gouvernement pourchassera du Roy
Au loin de la frontiere, ou, hors de tout emoy,
En paix il aura soin d'augmenter son menage,
Auecque ses plus chers rustiquant au village:
Demefme apres auoir tant de temps balancé
Et le droit & le tort, aux honneurs auancé,*

*Maniant du public le principal affaire ,
 Vous vous estes enfin retiré solitaire
 Loin du bruit du Palais, ou vous auez soigné ,
 Apres, le grand espoir qui nous est tesmoigné
 En l'Euangile sain&, comme estude certaine
 De ceux qui sont soulez de la raison humaine.
 Et vous resouenant de la grand' lâcheté
 Ou souuent tombe l'homme en sa mechanseté,
 Vous auez fait vn Liure, afin de faire entendre
 La vanité de ceux qui veulent entreprendre,
 En deceuant vn autre, aussi se deceuoir
 Du bien que nous pouuons apres la mort auoir,
 Ofans bien attenter de la diuine Effence
 Blâmer, contre leur cœur, la haute prouidence :
 Contre leur cœur ie di, car ie croy qu'il n'est point
 D'homme qui dans son ame ait engraué ce point :
 Et qu'il n'est point de gent tant farouche & sauuage,
 Encore qu'elle n'ait l'Euangile en vsage,
 Qui doute qu'vn grand Dieu, par eternal pouuoir,
 Ne face l'vniuers & nous en luy mouuoir.*

*Mechants, on connoist bien que vous n'estes Athees,
 Ains ayant du grand Dieu les graces depitees,
 Vous le voulez fuir : mais le peché bourreau,
 Vous va tousiours perçant le cœur de son couteau.
 Democrite pensa que tout, sous la Fortune,
 Se regissoit ainsi qu'vne chose commune.
 Epicure en apres, suiuant ce bel autheur,
 Par ses lâches escrits en fut confirmateur.
 En doute auparauant toutefois Protagore
 Auoit ia mis les Dieux : & depuis Diagore*

*Les meprisa du tout, & mille autres esprits
 Enflez en leurs raisons Dieu mirent à mepris.
 Mais depuis que la Grece eut permis cette offence
 En la bouche de tous voller en euidence,
 Elle abaiſſa touſiours ſon eſpoir plus hautain,
 Et n'eut plus rien depuis en ſa foy de certain :
 Bien qu'au contraire elle euſt les ſeueres Stoïques,
 Et le diuin troupeau des grands Academiques,
 Qui montroient comme à l'œil, par l'ordre naturel,
 La haute Prouidence & l'Eſprit eternel :
 Et ſeparants leurs corps de l'Ame pure & belle,
 Contemploient à loifir Dieu, l'Ame vniuerſelle.*

*France, faut il encor que ces debordements
 Troublent de tes François les beaux entendements ?
 Et que cela te ſoit vn menaçant preſage
 De te voir ſaccagee vn iour par quelque orage,
 Tout ainſi que la Grece ? Arriere ces mortels
 Qui vont de l'Eternel blamant les ſaints autels.
 Et vrayment tu ſerois, ô France, bien ingrate,
 (Toy qui n'as ſeulement vn Platon, vn Socrate,
 Ains l'Euangile ſaint, que le grand Saint Denis
 D'Athenes aporta qui nous a tous benis)
 Ne remerciant Dieu, qui dedans ta poitrine
 A graué de ſon doy cette ſainte Doctrine.
 Car on connoiſt vn Dieu tresmanifeſtement,
 Voyant de l'vniuers l'admirable ornement,
 Le Ciel touſiours tournant d'vne egale meſure,
 Qui d'eſtoiles ſans nombre embellit ſa vouture,
 Des Planettes le cours iuſtement compaſſé,
 Sans que iamais il ait ſa borne outrepaſſé,*

*Et des quatre Elements la force moderee,
 Et des quatre saisons la vertu temperee,
 Pour nourrir & meurir & les corps & les fruits,
 Que naturellement la Nature a produits :
 Les iours, les nuits, les mois, des heures l'entrefuite,
 Les siecles & les ans nombrez sous la conduite
 Du Soleil rayonneux & de la Lune aussi,
 Dont nous vient la clarté qui nous eclaire ici :
 Et bref en general la façon disposee,
 Qui tient cette machine en ordre composee,
 Ou toute creature annonce la hauteur
 De son saint Architecte, ouurier & createur,
 Gouverneur eternel, immuable, impassible,
 Inuisible & voyant, non pensable, indicible,
 Fin & commencement de son œuure entrepris,
 Qui comprend toute chose & n'est iamais compris :
 Comme venant de luy toute Ame est Immortelle.
 Et qui voudroit nier vne maxime telle ?
 Tout ce qui par soy mesme a branle continu,
 C'est bien raison qu'il soit pour immortel tenu :
 Car la chose qui n'est que par soy mesme emeue,
 Qui sans commencement son mouuoir continue,
 Ne pourroit auoir fin, d'autant qu'elle ne peut
 Se delaisser soy mesme : & l'Ame qui se meut
 De soy, ne pourroit donc estre en rien periffante,
 Puis qu'elle est & sera par soy tousiours mouuante.
 Aussi nostre esprit prompt à se faciliter,
 D'vn art industrieux les choses inuenter,
 Discerner, conceuoir, auoir la preuoyance
 Du futur, comme il a du passé souuenance,*

*Connoître tous les arts & les nombres egaux ,
 (Connoissance qui manque aux autres animaux)
 Se montre bien diuin : car certes l'origine
 De l'Esprit comprenant toute chose diuine ,
 Ne vient point de la terre , en luy ne se voit rien
 Qui meslé sente aussi l'animal terrien.
 Il est l'vni de Dieu , surhumain & celeste ,
 Et tel , pour dire vray , que plus il ne luy reste ,
 Fors ce corps qui le tient captif en sa prison ,
 Qu'il n'aille voir au Ciel sa premiere maison ,
 Sa demeure & son Estre , ou les ames heureuses
 Admirent du grand Dieu les œuures merueilleuses ,
 Avec les Anges saints , diuines maintenant
 Parmi tant de beaux lieux en paix se pourmenant :
 Voyant deffous leurs pieds les estoiles menues ,
 La Lune & le Soleil & les branlantes nues :
 Ore satisfaisant à la diuine ardeur ,
 Qui les brusloit en corps de voir cette grandeur .
 Car bien que l'homme soit en terre , il est l'image
 De Dieu qui regne au Ciel : ayant en son visage
 De sa beauté l'idee , & par son action ,
 Et par intelligence epoint d'affection ,
 Il fait œuvre d'vn Dieu : sans partir d'vne place ,
 Tout le large Ocean , comme à pied sec , il passe ,
 Et voit iusqu'en son fond les Phorques & Tritons ,
 Qui dans leurs conques vont entonnant mile tons ,
 Se font suiure aux Daufins , aux monstreuses Baleines ,
 Aux friands Eturgeons , aux chanteuses Syreines ,
 Et , par sa clair-voyance à trauers les boyaux ,
 De la terre , il trauerse & voit tous les metaux :*

*Dispos il monte aux cieux sans aide ni sans ailes,
 Il monte & puis reuient par les campagnes belles
 Des celestes retours : il ne craint arresté
 De leurs cours si soudains l'impetuofité,
 Ni l'ardeur du Soleil, ni de tout ce grand monde
 Le long & large espace enclos en voute ronde :
 Ains passant outre, il va de la Diuinité
 Eplucher les secrets, se foir en maiesté
 Aupres des Anges beaux. Et bref i'oseroy dire
 Que nostre ame est si digne, en ce mondain empire,
 Qu'en nos corps elle tient d'vn Dieu mortel le lieu,
 Et qu'vn homme immortel elle est aupres de Dieu.*

*Veü que religieux l'homme est par sa nature,
 Ayant des sa naissance vne euidente cure
 De tâcher en ses faits si fort s'euertuer,
 Qu'il puisse sa memoire enfin perpetuer,
 Je m'ebahi comment, ores que Dieu nous donne
 La religion vraye & son fils en personne,
 Sauueur de nostre espece, ou les fous ont les yeux,
 De rappeler en doute vn point si gracieux ?
 Ofans bien denier cela que les prophetes,
 Du vouloir du grand Dieu les diuins interpretes,
 Ont predict sainctement ; ce qu'on voit confirmé
 Par la saincte escriture & non iamais blâmé
 D'aucune nation, ains par raison valable
 Des Philosophes grands approuué veritable?*

*O vous, Princes François, des vostres ayez soin,
 Diligents renuoyez dela les monts, au loin
 Les legeres raisons, les peruerfes redites
 Des Athés Aretins, des Machiauelistes :*

*Vous n'estes que nos chefs, vous n'estes que pasteurs,
 Et des troupeaux de Dieu seulement condu&eurs,
 Vous en auez la garde, il en faut rendre conte
 Au maistre qui pourroit vn iour vous faire honte,
 Que peut estre en vos parcs, que peut estre en vos Cours,
 Ont eu premier credit ces damnables discours :
 Ou plusieurs ieunes gents, ehontez & volages,
 Souuent mal à propos tiennent de faux langages.*

*Si l'Esprit & le corps mouroient ensemblement
 Les malins en auroient vn grand contentement :
 Car souuent paruenus par finesse & malice
 Aux magistrats mondains, n'exercent que le vice :
 Toutefois en mourant ils seroient exemtez
 Par la mort de l'Esprit de leurs mechansfetez.
 Mais ils sont bien deceus : aussi, la faute faite,
 La conscience au cœur sans cesse les pincete ;
 Et leur promet l'Enfer, ou l'Ame desormais
 Viuante perira, souffrante à tout iamais :
 Si Dieu ne les rapelle & ne leur fait connoistre,
 Qu'au prix de luy n'est rien tout nostre mortel Estre,
 Et qu'en cet vniuers vn Dieu peut seulement
 A ces desesperez donner allegement.*

*Quand le Soleil nous luit en sa lumiere belle,
 Pourquoi chercherons-nous de meilleure chandelle ?
 Las ! nous faut il chercher de plus belle clarté
 Que Dieu, pour paruenir à la felicité !
 C'est le Soleil parfait, c'est l'Estoile & conduite,
 Qui n'obscurcit iamais le chemin à sa suite :
 Et qui voudroit douter que, comme on voit l'éman&t
 Tirer le fer à foy, demesme en nous aimant,*

*D'une force cachee à luy nos cœurs il tire ,
 Pour nous ioindre immortels à son diuin Empire ?
 Et qu'il n'ait imprimé par vn refouvenir ,
 En nos cœurs le sentier que nous deuons tenir ,
 Pour retourner au Ciel , dont nostre ame est venue ?
 Ame que Dieu toufiours appelle dans la nue ?
 Ah ! regardez les Cieux , frapez en vostre cœur !
 Et Dieu vous ouurira la porte du vainqueur ,
 Du Parler eternel , de la Raison diuine ,
 Qui se viendra loger seule en vostre poitrine
 Pour y grauer la foy , qui lors resistera
 A tout mechant penser , qui ne l'effacera :
 Car si tost que la foy du cœur est effacee ,
 La liberté sans frein bondit en la pensee ,
 Comme vn cheual retif , qui donne vn desespoir ,
 Compagnon sans confort au mal qu'on peut auoir .*

*Helas ! ingrate terre , as-tu doncques fait naistre
 Des hommes en ce temps pour epier leur maistre ,
 L'appeller au combat , destruire sa Sion ,
 Et mettre de rechef Osse sur Pelion ?
 Vous irez , Licaons , par les forests obscures ,
 Vrlans & lamentans vos tristes auentures :
 Accablez , foudroyez par les champs Phlegreans ,
 Vostre presomption vous irez maugreans :
 Et connoistrez encor dans le profond Coccite
 Vostre ame estre immortelle en sa douleur depite ,
 Que l'humaine raison , qui prend les plus rusez ,
 Vous aura malheureux de son sucre abusez .
 Car la raison humaine on hait tout ainsi comme
 Pour quelque fauffeté l'homme hait vn autre homme :*

Mais il faut eüter, d'un ferme iugement,
La diuine Raïson haïr legerement.
On n'aime cestuy-là qu'on estimoit sincere,
Loyal, plein de rondeur & franc en son affaire,
Alors qu'il est trouué vermoulu dans le cœur,
Et que de sa promesse on voit l'effect moqueur.
Aussi celuy qui voit, d'esperance conceue,
Par ses plus chers amis sa simple foy deceue,
Les a tous en horreur, & pense que la foy
Demeure enseuelie aux ombres à requoy.
Car qui se maintenir par la Raïson s'essaye,
Tantost l'estimant faulse & puis l'estimant vraye,
La hait ore & puis l'aime & ne peut accuser
Luymesme qui se veut par luymesme abuser.
Ah! c'est pitié de voir sa raïson abusée
Par vne opinion humainement rusée!
Et pour s'estre en la sorte en discours confondu,
Demeurer sans entendre & sans estre entendu!
Vous doncques qui, fondez sur des raïsons humaines,
Enflez vos vains esprits d'opinions si vaines,
Et qui, pour aparostre en vos discours hautains,
Montrez de vos cerueaux les auis incertains,
De Bourgueuille instruits, remarquez cette faute
Ou vous guide chetifs l'opinion peu caute:
Et lisant son Liuret, vostre cœur endurci
Peut estre contre vous dira qu'il est ainsi:
Mais pourtant ie souhaite, ô cher de Bourgueuille,
Qu'en vain vous ayez eu la nature facile,
La plume & le sçauoir, vostre Liure escriuant,
Et qu'on ne trouue aucun si mechamment sçauant,

Qui de vos raisons ait, trop incredule, affaire :
Ains ayants tous en Dieu la foy si debonnaire
Qu'en effect, confirmee en sa perfection,
Ils ne detournent plus leur bonne affection :
Et d'ailleurs regardants que tant plus diminue
La force en vostre corps, plus vostre ame est connue
D'vne vigueur plus grande, ils iugent qu'estant hors
Du lien qui la tient prisonniere en son corps,
Elle sera parfaite, & que les ames belles
Ainsi hors de prison sont toutes immortelles.



Epitaphe sur luy Sieur de Bourgueuille, long
 temps apres decedé. l'Esprit parle.



I AY fait viuant dresser cette Chapelle,
Afin que mort ie reposasse en elle :
N'offence point, Passant, vn trespassé
Qui n'a viuant aucun homme offensé.
Je m'apelloy Charles de Bourgueuille,

Et fus long temps le premier de ma ville,
Cheri des bons, des sçauants estimé,
Et de Phœbus & des Muses aimé,
Pour les auoir pourettes racueillies,
Et pris plaisir à leurs sages folies :
Bref cinquante ans Iuge ici i'ay vescu
Sans d'vn vil gain auoir esté vaincu :
Ains riche & noble, ennemi de malice,
En m'honorant i'honorois la Iustice :

*Puis plusieurs ans chez moy tout retiré,
 Les faits de Dieu seulement i'admiré,
 En propofant à mon ame rauie
 Les grand's beautez de l'eternelle vie :
 Lors ayant veu par quatre vingts neuf fois
 Le beau Soleil entrer aux douze mois
 Et refortir, mon ame au Ciel paffée,
 En terre apres fa depouille a laiffée :
 Tu me connois, ie te pri' connois toy,
 Paffant, plufloft que medire de moy.*



A Mefs. Ponthus de Thiard, Euefque
 de Chaalons.



*THIARD, qui la Bourgogne & le beau
 Maconnois*

*Auez quitté pour estre en ces Eftats de Blois,
 Ou les Mufes nous ont, par leur bonté
 fecreté,*

*Incontinent conioints d'vne amitié parfaite,
 Nous donnant vn esprit, entre les deputez,
 De iuger clair-voyants de nos calamitez :
 Dites, fçauant Prelat, qui fçauuez nos malices,
 Si vous viftes iamais tant de maux & de vices?
 Les Poëtes iadis auoient accoutumé,
 Quand ils sentoient leur cœur de fureur alumé,*

*De souhaiter cent vois , cent langues & cent bouches ,
 Pour chanter dignement les grandes ecarouches
 D'un long siege de Troye , & la dure achoison
 Dont se plaignoit Medee encontre de Iason ,
 Le trespas d'un Thieste , vn souffrant Promethee ,
 La mort d'Ifigenie , Ele&re depitee ,
 La rage d'un Oreste & les cruels dedains
 Du hautain Roy Creon & des freres Thebains :
 Mais ores , s'ils vouloient enfler leurs vers utiles ,
 Il faudroit à chacun mille langues fertiles
 Pour dire les malheurs de ce siecle de fer :
 Il faudroit vn Cerbere & les fureurs d'enfer ,
 Le vautour d'un Titie & d'Ixion la roue ,
 Et ce caillou lequel d'un Sifiphe se ioue ,
 La peine de Tantale & des Sœurs qui sans fruit
 Tuerent leurs Epoux des la premiere nuit ,
 Pour punir les forfaits de ce siecle ou nous sommes ,
 Auquel plus que iamais on voit de mechants hommes :
 Et , chose horrible à dire , ils murmurent secrets ,
 Que de Rome est passée en nous l'horreur des Grecs ,
 Dont Orphé fut puni par les femmes de Thrace :
 Du peuple d'aujourdhu trop superbe est l'audace :
 Car trop legerement il souhaite mutin
 De reuoir vn Cesar en l'empire Latin :
 N'aimant pas comme il deust la bonté de son Prince ,
 Quand par trop franchement ses Gouverneurs il pince ,
 A leur exemple estant ou bon ou dissolu.
 Que nous fussions heureux , si le Ciel eust voulu
 Que Saturne eust sans fin la Cité gouvernee !
 Ou bien que Iupiter , suiuant la destinee ,*

*Eust toujours esté tel que chacun l'attendoit
Lors que ce pere encor tout doré commandoit !
Sans que lubrique il eust ouuert l'ecole aux vices ,
Se laissant emporter aux royales delices ,
Quand le poil epais si luy couurit le menton !
Adultere il n'eust point, d'un apetit glouton ,
Sous tant de formes fait ici de paillardises ,
En Olympe riant de ses fautes commises !*

*Ha ! faux Dieux , vous serez à la fin renuersez !
Car vous rendrez raison de vos forfaits passez :
Et bien loin hors d'Olympe & suiets au concile ,
Vous serez reformez par la bande ciuile
Des bons dieux assemblez : il vaut mieux doucement
Se regler que d'attendre vn facheux iugement.*

*Poëtes qui chantez tant de feux & de flames,
A reprendre ces maux tournez vos belles ames :
Faites mentir qui dit qu'une grand' part de vous
Toute foible pratique, en chagrin & courroux ,
Du gentil Fracastor la Nymphé Siphilide :
Et qu'un autre troupeau catarreux tout humide
Regrette, vieil cheual, mais toutefois en vain,
De ne s'estre pas bien ieune gardé poulain.
Beaux esprits, ne souillez vos esprits en l'ordure
Du Tans qui flestriroit du Laurier la verdure.*

*L'abeille veut mourir en son miel doucereux ;
Le grillon dans son trou ; dans le sein amoureux
Des pucelles, la puce ; & nageant par les ondes
Le dauphin veut finir dans les eaux vagabondes :
Mais le vil escarbot de mourir a desir
En l'ordure ou il prend nourriture & plaisir.*

Ainsi

*Ainsi ne faut il pas se donner de merueille
 Si des vicieux est l'affection pareille :
 L'usage en vice fait leur nature tourner,
 Et le fait tellement aux vices adonner,
 Que la grand puanteur, l'infaitte punaïse
 Dont ils se sont frotez, leur semble fleur d'Asie,
 Eau de nasse, ambre & musc : car leur esprit souillé
 Demeure dans le fouil ou leur cœur a fouillé.*

*Pour ce on voit maints Pasteurs boire à d'autre fontaine
 Qu'à l'eau belle du Puis de la Samarithaine :
 Bien loin de Galillee, avec des voiles d'or
 La celeste Nacelle ils conduisent encor ;
 Sous vn riche nocher, dans vne mer doree,
 Ils veulent que par force elle soit adoree :
 Et d'vn subtil Simon (autre que n'estoit pas
 L'Apostre qui portoit le furnom de Cephass)
 Est allumé le feu qui brusle vostre vie
 De luxure, ô Prelats, d'auarice & d'enuie,
 D'ambition qu'on voit quasi nous apporter
 La plus grand' part des maux du parti de Luther !
 Je ne le di tout seul, la France, l'Italie,
 L'Espagnol, l'Aleman, comme moy le publie.
 On trouue en tous estats de semblables deffauts.
 Ces Estats mesmes sont desia pleins d'ombres faux.*

*Toute raison est morte & la iustice etainte :
 Sous le pourpre diuin vn Toiep n'a pas crainte
 De cacher le serpent qu'il portoit dans son cœur :
 Ou est la Vacquerie & le Senat vainqueur,
 Qui, plustost que passer vne ordonnance inique,
 S'offrèrent à la mort pour la chose publique ?*

*Quand leur ferme vertu , que la mort n'etonna ,
A l'onzieme Loys etonnement donna ?*

*Infame ambition , auare maquerelle
De la Pucelle Astree , à Dieu mesme infidelle ,
A qui tu vas faussant , miserable , ta foy ,
Quand tu veux faire ici des egaux à ton Roy !
Et ton Prince , marri de voir ta façon lâche ,
Te meprise & te hait : car quitter il te tâche ,
Esclau de faueur , comme on quitte souuent
La putain qui trop cher sa chair paillarde vent.*

*Et vous , Chefs de nos Cours , qui tous desirez estre
Conseillers du Conseil priué de vostre Maistre ;
Vous faites comme ceux qui iurent deuant Dieu ,
De loyauté garder à leur femme en tout lieu ,
Et toutefois à part ils ont vne Maistresse ,
Qui leur fait oublier la premiere promesse :
Mais , las ! vous me direz que parmy les exploits
De guerre & de fureur que mortes sont les lois.
Encore au bout du conte on trouue la iustice
D'honneste poureté n'estre qu'vn exercice.*

*Mais bien vn plus grand mal nostre France patit
Pour ce Gouffre affamé qui son Or engloutit.
Mile Monstres nouueaux , de leurs gorges beantes
Rauissent alentour ses finances tombantes.
Tant plus nostre misere augmente , d'autant plus
Accroist de ceste mer le flus & le reflux.
Puis ces eponges sont par des griffons epraintes ,
Qui leur font rendre gorge & viennent aux attaintes.
Vous le sçauetz , Thiard , du siecle de deuant
Et du siecle dernier estant le plus sçauant.*

*Or, Thiard, voyant donc tant de choses contraires,
 Je crains que ces Estats rebrouillent nos affaires :
 Car que nous servira l'Edit saint d'union,
 Ceste grandeur d'Estats, ceste Communion,
 Que nous faisons ici, si de grandes brigades
 Apellent cet Edit, Edit des Baricades ?
 Edit de violence, & ne veulent penser
 Qu'il puisse bien iamais la France radresser ?
 A vray dire, ie croy que la gloire certaine
 Et le salut viendront de la main Souveraine :
 Quand les Prelats de France iront les yeux dressants
 A Dieu, qui les fera sur les Peuples puissants :
 Faisant, ainsi que vous, de saintes Homelies
 Pour adoucir l'aigreur de nos apres folies :
 Toutefois Dieu nous doit vn bon commencement,
 Vostre exemple y fera tres grand auancement.
 Par vous de nos Prelats la bande vn peu pompeuse,
 Ne nous deceuant plus d'vne façon trompeuse,
 Reprendra le courage &, par vous animez,
 Seront à la vertu nos Princes enflammez.
 Lors nous verrons la mer estre calme & tranquille,
 Au monde le repos, aux champs comme à la ville :
 Les tonnerres bruyants, les eclairs tempesteux,
 Les nuages epais, les tourbillons venteux,
 De nostre Ciel serein estre ecartez arriere,
 Hors de deffous le muy nous verrons la lumiere,
 Et le meurtre sanglant estre de nous bani,
 Et sous vn seul pasteur le troupeau bien vni.
 Mais auant toute chose il faut, s'il est possible,
 Ofter par ces Estats ce qui nous est nuisible.*

*Comme on voit quelquefois , quand l'homme s'est hurté ,
 Ayant d'une grand' cheute vn genouil deboité ,
 Ne se pouuoir guarir , que l'os on ne remplace ,
 Et qu'il ne se reioint dans sa premiere place :
 Ainfi nous ne pouuons guarifon esperer
 Au mal que nous voyons à la France endurer ,
 Iufqu'à tant qu'elle soit bien iointe & bien remife
 Sur l'ancien piuot ou elle fut affife ,
 Reformant noftre Eftat au moule des vertus ,
 Dont nos Peres premiers estoient iadis veftus ,
 Et que fans paffion amis vnis enfemble ,
 Le Corps de noftre France à nos Maieurs refemble.
 Cela fait , mon Thiard , fans debats ni courrous ,
 La Paix viendra du Ciel redeffendre entre nous.*

A la Nobleffe & aux Eftats eftant à Blois
 le fixième Nouembre 1588.

*Faites place , François , faites place au rauage ,
 Laissez paffer le cours de ces flots violents :
 Afin qu'en leur canal peu à peu s'ecoullants ,
 Vous ayez puis apres vn plus libre paffage.*

*Mais feruant voftre Roy ne perdez pas courage ,
 Soyez comme en valeur en grand cœur excellents
 Pour supporter l'effroy de ces vents turbullents ,
 Volontiers vn beau temps s'ensuit apres l'orage.*

*Vous , Eftats , remarquez au discours , à la vois ,
 Que noftre Roy n'a pas les fens ainfi malades
 Comme vous le croyez , il est braue & François.*

*N'enuoyez plus vers luy de rudes embaffades :
 Car vous pourriez forcer fon naturel courtois
 A se refouuenir du iour des Baricades.*



A Monsieur Bertaut, Abbé d'Aulnay, apresent
premier Aumosnier de la Royne.



*DIEU, mon cher Bertaut, ie vay quitter
le Monde :*

*Rien plus que ta vertu qui n'a point de seconde,
Bertaut, ie ne regrete, encor ay-ie grand
peur*

*Qu'en fin tu ne sois pris à quelque apast trompeur,
Et que ton iugement, ton sçauoir, ta constance
Ne facent iusqu'au bout au Monde resistance.
Tout est si corrompu que la corruption
Peut estre corrompra ta grand' perfection.*

*Quand ie voy les vertus poures & toutes nues
S'en aller en exil aux terres inconnues,
Et les Muses aussi chetiues mendier,
Epoint d'vn creuecœur, ie me prens à crier :
O le malheureux âge ! ô siecle miserable !
Ou rien ne se voit plus en France desirable !
Car d'vne part ie voy croailler les corbeaux
Par les maisons des Roys, par les théâtres beaux :
Et les doux Rosignols, par les bois solitaires,
Plaindre de ce dur temps les facheuses miseres :
De l'autre le toreau ie voy de Phalaris
Mettre deffous le ioug (dont les bons sont marris)
Les courfiers belliqueux & les genets d'Espagne
Labourants comme bœux la deferte campagne.*

*Et puis les Arts s'en vont maintenant abolis ,
 Et maintenant rouillez sont les esprits polis :
 Car le Monde or' se plaiſt entre ames infenſees ,
 Entre faux iugements , entre fauſes penſees ,
 Entre les faux diſcours , entre les ombres faux ,
 Qui cachent du bon Dieu les ſecrets les plus hauts .*

*Donc ſi l'aeugle erreur du periffable Monde
 M'a quelquefois conduit , plongé mon chef en l'onde
 De ſon vain Ocean , à ceſte fois ie veux
 Repentant renoncer à ſon orgueil pompeux :
 Puis qu'auffi bien ie voy Phœbus tout en colere
 S'enfuir hors de France & les Sœurs s'y deplere :
 Qu'vn Marſie on y voit , d'Agaffes entouré ,
 Triompher par ſur luy , d'ignorance adoré :
 Et Minerue faſchee , Aracne iouiſſante
 Du laurier ſeul acquis à Minerue ſçauante .*

*L'oifeau Cillenien d'autre coſté s'enfuit :
 Argus defendormy ſe vante qui le ſuit :
 Et l'indoë Cherille ore ſe fait entendre ,
 Pour ce qu'il eſt loué d'vn ſecond Alexandre .
 Le decret eſt rompu , tout Paintre maintenant
 Peut aller les pourtraits des Roys entreprenant :
 Et vienne deſormais vn Apelle ou Liſipe
 Pour rapporter au vif du grand fils de Philipe
 Le port & le viſage , on ne le priſera
 Non plus qu'vn autre paintre ignorant le fera .*

*Celuy qui ſçait le mieux des publiques ruines
 Inuenter les moyens d'augmenter les rapines ,
 Sera le plus cheri , ſe faiſant reputer
 Digne d'eſtre la ſus aupres de Iupiter .*

*Et pour ce il conuient bien que par dedain ie chante,
 Contraint de la fenteur d'une odeur si puante;
 Car ie ne me puis plus tenir le nez bouché,
 Et d'un air retenu mon cœur est empesché.
 Pour m'aider vienne donc la lyre Calabroise,
 La quiterre d'Aronce & la trompe Aquinoise,
 Qui tient quasi le sceptre au Satyre Latin :
 Qu'icy Perse foudroye & l'antique Cratin,
 Sufarion, Menandre & Philemon encore,
 Et tous ceux que la Muse en ce beau genre honore :
 Puis que Iunon auare a le grand huis fermé,
 De peur qu'on n'entre plus au Chasteau renommé
 De son Royal epoux, que sous la couuerture
 D'un mouton ecorné, masle en vain, sans nature :
 De la maison Royale elle a l'Aigle chassé,
 Pour y faire nicher le troupeau r'amassé
 (Fuitif de chez Phiné) des infames Harpies
 Qui dans ce grand Pallais secrettes sont tapies.
 Entre leurs volonteꝝ pleines de mauuaitié-
 Est assise l'Enuie, ayant l'Inimitié,
 Le depit, le chagrin, la palle ialoufie
 Autour de son pallais empreinte en fantaisie.*

*Or ceste Enuie est celle à qui rien n'est caché,
 Qui, tousiours triste & maigre, a secrete taché
 De rompre tous dessains glorieux & superbes,
 Faisant par sa palleur mesmes pallir les herbes,
 Contrefaisant la sainte & par subtilité
 Ostant aux beaux Esprits leur immortalité.
 Entre les Sceptres grands tu la verras assise,
 Diuerse regardant chacun en mainte guise,*

*Au visage plombin, aux yeux torts & hagards,
 N'ayant iamais appris d'auoir fermes regards.
 Les dents comme de fer elle a toutes rouillees,
 Et comme de limon fangeuses & souillees,
 Et fortes toutefois elles poignent si fort
 Qu'à plusieurs innocents elles donnent la mort,
 Elles seruent de haye à sa langue qui semble
 A celle d'un serpent & d'un aspice ensemble,
 Qui iadis a desia (mesmes entre les lis)
 O pitié! plusieurs grands sans cause enseuelis!
 De fiel & de cicue enclose en sa poitrine,
 Du poison à quelqu'un tousiours elle machine:
 Iamais elle ne rit, si par quelque rancœur
 La douleur du prochain ne la fait rire au cœur.
 Voir le monde en erreur tousiours elle desfire,
 Et ne peut bien cacher contre Euterpe son ire.
 Iamais elle ne dort, veillante à tous propos,
 Elle s'afflige à voir les humains en repos.
 Tousiours elle regarde, en angoisse infinie,
 Des hommes bienheurez la prosperante vie:
 Et le bonheur d'un autre est la peine & tourment,
 Qui peu à peu la meine enfin au monument.
 D'autrepart cauteleuse & plus qu'Argus veillante,
 Pour se montrer plus fort detestable & mechante,
 L'Auarice elle va fine solliciter
 (La source de tout vice) afin de l'inciter
 D'ouuir son large ventre & sa pance profonde
 Plus que toutes les mers qui sont en tout le monde.
 Un abisme d'auoir, un gouffre conuoiteux
 Plus que Scille & Caribde au fond precipiteux,*

*Cette dame Auarice ouure lors que Fortune
 Luy presente à pleins poins vn monde de pecune :
 Pecune qui tousiours est le commencement
 Du malheur qui le monde abat finablement.
 La rapine, la proye & la rongeante vsure,
 La fauce-foy, le tort, & l'outrageuse iniure,
 Le Desir affamé, la soif qui ne s'eteint,
 L'apetit nonfoulable & qui tousiours se plaint,
 Sont ministres secrets de l'Etat, de l'Empire
 D'Auarice qui tout iniustement desfire.
 Bien qu'elle aime goulue & le cuiure & l'airain,
 De l'or est toutefois sa principale fain.
 Esprit solliciteux, qui iamais ne contente,
 Et qui, glouton de tout, sur tout tousiours attente.
 Cette dame, le cours de nature forçant,
 Lors que tout animal doux se va reposant
 Apres vn grand repas, vne fain la reueille,
 Qui ne permet iamais la nuit qu'elle sommeille :
 Et quand l'âge vieillard tout apetit finit,
 Celuy de cette Dame à l'heure raieunit.
 C'est la Dame & le Saint ou toute gent, rebelle
 A la claire vertu, va portant sa chandelle :
 Qui tout souuerain bien renuerse à male fin :
 C'est le malin serpent, c'est le secret venin
 Qui coule doucement sous les reluisans mitres.
 Sous les Sceptres Tyrans, sous les orgueilleux titres
 Des grands, qui vont mettant leur mensonger espoir
 En l'amas abondant d'vn souffreteux auoir.
 C'est la semence hélas ! dommageable & feconde,
 Dont la France est enceinte, & dont le mal abonde,*

*Auant l'enfantement qu'en langueur elle sent ,
 Et ne voit toutefois son mal estre present.
 Le sang de IESVS CHRIST fus elle cri' vengeance,
 Voyant son beau Palais soumis à sa puissance :
 Il veut qu'on le repurge , & que bien loin aux chams
 On chasse deormais ces auares marchands.
 Car vn desir de Regne & d'or la fain cruelle
 Commettroient adultere avec l'Epouse belle ,
 Que chaste il conioingnit (grand filz de Dieu) iadis
 Avec le Saint qui tient les clefs de Paradis.
 Mais pourquoy suit apres cet' orgueilleuse beste ,
 Qui dedaigneuse & fiere , haute leuant la teste ,
 Marche deffus le ioug du charoy des humains ,
 Et iette mile dars foudroyants de ses mains ?
 Avec ambition , de folle audace pleine ,
 Elle veut dominer deffus la race humaine.
 Sa face de lion montre que par dedain
 Elle hait tout regard s'il n'est fier & hautain :
 Vn geste gracieux , vne humble contenance ,
 Deplaisent , à la voir , à son outrecuidance.
 D'vn pas seigneurial se marchant brauement ,
 Elle porte en son chef deux cornes hautement ,
 En rameaux d'or bruny luisantes separees ,
 Et sa gorge & ses mains de ioyaux sont parees.
 Sa poitrine de fer est plus dure que Mars :
 Se plaisant elle va montrant de toutes parts
 Ses beautez , ses Threfors , ses hautaines coutumes ,
 Comme le bel oyseau de Iunon fait ses plumes.
 Elle est si dedaigneuse , insolente si fort ,
 Que mesme il luy deplaisit d'ouir louer vn mort.*

*Mais elle voudroit bien qu'avec vœux & prieres
Le monde l'adorast en cent mille manieres.*

*Vanité glorieuse, orgueil audacieux,
Menteuse vanterie, vn mepris enuieux,
Sont les germes premiers de sa corne eleuee,
D'eau de presumption estant toute abreuee.
Le musc d'autruy luy put, & son infection
Luy semble mesme auoir quelque perfection.
Elle cherche estre veue alors qu'en elle eclate
L'argent, l'or & la soye & la rouge ecarlate,
Et la tenir vn lieu de haute dignité,
Ignorante & fardee en son auctorité:
A peine saluant, fors que d'vn petit signe,
Celuy qu'estre on connoist cent fois plus qu'elle digne.
Comme criarde elle est en son commandement,
Muete elle est aussi pour prier humblement.
O feure Lemnien, tes Ciclopes employe
A faire vn foudre aigu qui sa teste foudroye,
Et le mets en la main du pere Iupiter,
Qui la face aux enfers bien tost precipiter.*

*Vne fierté cruelle, vne impudence extremesme,
Vn parler menaçant, vn amour de soy-mesme,
Sont tabours & clairons hautains & triomphants,
Qui marchent au deuant des etandars bouffants
De l'Orgueil lors qu'il marche avec la Flaterie,
Qui la Luxure aborde en mots de seigneurie,
De Dame & de Maistresse, & la flatant ainsi
Epoint son tendre cœur d'vn amoureux souci,
Et puis baille à l'Orgueil ceste ieune Princeesse
D'oisiueté nourrie, en tous ieux & lieffe,*

*En delices, en chants, entre soye & velours,
 Entre sonets lascifs, entre chansons d'amours,
 Entre parfuns & l'ambre, entre musc & ciuete,
 Entre benioin fumant dedans la cassolette,
 De tout esprit gentil triste perdition,
 Quand esclaué il se rend de cette passion.*

*Dure, grasse & lassive, elle se sied chantante,
 Entre fleurs, entre odeurs, folastre discourante
 Mille gaillards discours de gemmes & rubis
 Et de perles estant tous couuerts ses habits.
 Elle montre à propos vne gorge albastrine,
 Vn teton dur & ferme, vne blanche poitrine,
 Pour y tendre vne rez, à fin d'enueloper
 Tout esprit qui se laisse à la chair attraper,
 Et pour plus l'attirer à l'heure qu'en sa flame
 D'une ardeur chatouilleuse elle brule son ame.
 Son visage vermeil & blanchi par les fards,
 Avec vn œil conduit par mille attrais mignards,
 Elle tourne par tout & guide en telle adresse
 Que tousiours de quelqu'un elle se fait maistresse.
 Ses cheveux attiffez, crespez, frisez, eparts,
 Ennondez, anelez, dressez de toutes parts,
 D'or & perles liez, finissent en guirlande,
 Qui rien que Volupté, rien qu'Amour ne demande.*

*La chair, la paillardise, en cent mille façons
 De Venus avec elle aprennent les leçons :
 Et diroit on encor, qu'à tous ils veulent dire,
 Ici de Cupidon est l'amoureux empire :
 Et par signes lascifs ils monstrent chacun iour,
 Qu'en ceste Dame est l'Art & la fraude d'Amour.*

*Comme l'araigne aguete en sa toile vne mouche,
Cupidon est assis dessus sa belle bouche,
En ses yeux flamboyants, en sa gorge, en son sein,
Avec son arc turquois & le ré dans la main.
Et sous le crespe blanc, tant de tresses retortes,
Et ce poil agencé par si diuerses sortes,
Sont les chatouillements, le fusil & le feu,
Qui la meche d'Amour allument peu à peu.
Vouter ses beaux sourcis, son front etendre encore,
Cela sert de registre à la deesse Flore
Pour escrire ses ieux & marquer de la dent,
De son ami Zephir le courtois accident.
Le fidelle miroir, les ointes Buffoletes,
Le vermeillon d'Espagne & tant de boiteletes
De gomme, de sauon, tant de fards composez,
D'eau de fleur d'orenger si souuent arrosez,
Les dextres ruffians, les maquerelles feintes,
Les faux pariurements, les amoureuses plaintes,
Les coches, la deponce en habits somptueux,
Sont chaines ou se prend le cœur voluptueux.
Onc en tant de pourceaux Circe l'enchanteresse
Ne changea les amis de ce Prince de Grece,
Qui se perdit dix ans, & dix ans combatit,
Que cette dame ici d'amoureux conuertit
En oisons, en hiboux, en boucs d'odeur puante,
Comme bestes suiuant cette dame puissante.
Les pensers inconstants, l'aveugle volupté,
Les desirs amoureux & la lasciueté
Sont chefs de son conseil : ô doctes Sœurs pucelles,
Vous ne permettez pas qu'impudic ie decelles*

*Cette orde vilennie : ici dormant conioint ,
Comme au mont Ascrean vos chants on n'apprend point :
Ni moins apres cet autre avecque qui Nature
Gourmande continue en son infette ordure.*

*Je di celle qui fuit , qu'on voit & qu'on diroit
Estre la Gloutonnie à qui bien iugeroit.
Toufours sa grosse leure elle mord & releche
Torfe vers le menton : depeur qu'elle ne seche ,
Souuent elle la trempe en la rouge liqueur
Dont Bacchus reiouit des Silenes le cœur :
Ne veut point de Laurier se tordre vne couronne :
Mais de pampre souuent son chef elle enuironne.
Elle n'aime point l'eau de Pegase , & d'ailleurs
Les ius friands de vigne elle trouue meilleurs.*

*Mile patez diuers , mile etranges viandes ,
Les gateaux , les tourteaux & les sauses friandes
Sont les tortis mignards dont son chef est orné.
Son visage reluit , refait , gras , enuiné ,
Comme celuy du frere ou l'on fut à creuailles ,
Le iour qui preceda ses ordes funerailles.
Cette dame est la mort , la ruine , le fleau ,
Au leuraut , au faisán , au fan , comme au perdreau :
O Paons infortunez , vostre plume doree
N'engarde que ne soit vostre chair deuoree ;
Ni vos petits paonneaux : & Lucule abundant
A Rome n'alloit point tant de biens dependant :
Vn festin tel ne fist la Roine AEgyptienne
A l'Empereur Romain , comme est la table sienne.
Avec tout l'art du monde elle a des cuifniers ,
Qui dans les plats fumants accoutrent les gibbiers :*

*Saucifions, ceruelats, seruices de credence
 Sont les moindres depens de sa grande depeuce.
 Onc ne furent iamais les pirates fameux,
 En tant de goulfes, ports, riuages ecumeux,
 Pour chercher par les Mers les richesses etranges,
 Que cette-cy par tout, en l'air, aux bois, aux fanges
 Des marets limonneux, en la mer, dans les eaux,
 Recherche d'animaux, de poissons & d'oiseaux.
 Il semble qu'elle n'ait autre soin en la teste,
 Que de faire la guerre à sang à toute beste.
 Le rugir du lion, le bruyant fiflement
 Du basilic ne donne vn tel etonnement
 Aux animaux, que fait son flaire & son haleine,
 Son apetit glouton, sous lequel à grand'peine
 Ils respirent de peur : tout est mal assure
 En ce gouffre allouui. Mais c'est trop demeuré
 En cette rade infette : il faut en autre riue
 Dire comme cette autre en sa colere priue
 Les simples gents de vie, effroyable en fureur :
 L'Ire en sa rage fait à tout le monde horreur :
 Sa voix, son fier parler & sa hideuse plainte
 Donne au cœur des humains tout effroy, toute crainte,
 Et semble qu'elle face à tous le sang geler
 Et dresser les cheueux, quand on l'entend parler.
 Deux serpens à son chef seruent de diadesme,
 Qui meuent avec elle & la couronnent mesme :
 Il luy sort de la bouche vne telle vapeur,
 Qu'elle eteint toute flame & fait à tous grand' peur.
 Elle ard d'vn fier dedain, depite & courroucee :
 Elle grince les dents ainsi qu'vne incensee :*

*D'vn cœur tout impuissant, malin & furieux,
 Sans cesse elle maugree & blapheme les Dieux :
 La bride de raison elle a du tout rompue,
 Et de son plein vouloir seulement est repue.
 Ce grand Vautour, qui va les poumons tiraçant
 Du larron Promethë' n'est point si menaçant,
 Si cruel, si goulu, comme, en sa rage grande,
 Sur le peuple craintif cette dame commande.*

*La beste qui la suit & qui derniere vient,
 Toufours sous le manteau de Pareffe se tient :
 Du lai& de sa mammelle elle va nourrissante
 Sa chair toute mollasse : & toufours sommeillante,
 Lente, poureuse, lourde, elle n'oseroit pas
 Sans guide qui la pousse à peine faire vn pas.
 Vne couleur plombine, vn poulmon flegmatique
 La repaist d'vne humeur froide & melencolique :
 Vne poltronnerie, vn engourdissement
 De membres, & d'esprit vn endormissement
 En delices la tient : vne odeur enfumee
 Haïe des bons esprits, & d'elle bien aimee :
 Et tout cela qui plaist aux bons entendements
 Aporte à cette ci miseres & tourments.
 Mais en sa nonchalance, en sa fai-neantise,
 Oisive à toute seule à tous propos deuisse
 En son li& paresseux, sur l'ocieux matlas,
 Iamais son vain esprit de composer n'est las
 Dessesins dessus desseins, & de toufours se plaire
 A faire des chasteaux en Espagne & au Caire :
 Et cent mille discours tous pleins de vanitez
 Seront en son esprit mille fois repetez,*

En

*En vne heure faisant plus de chemin couchee ,
 Que maint Poste ne fait en mainte cheuauchee .
 Sa force qui descend de l'ecume & du sang
 De Saturne attristé , luy fait grossir le flanc
 Du costé de la rate , & sa moelle enflee
 Dans ses os rend sa chair iaunissante & souflee .*

*Or m'enfuyant bien loin de ces monstres diuers ,
 Je desaigny ma peine en la douceur des vers ,
 Sur la lyre d'Orphee : & vay charmant mes larmes ,
 Et de iour & de nuit , par ces gracieux charmes
 Seulet ie m'en fuy par les bois ecartez ,
 Dans les deserts ombreux , aux lieux moins frequentez .
 Dans vn antre rocheux ie fay mon hermitage ,
 Attendant que ie face hors d'icy mon voyage .
 Entre vne auare gent , vn peuple mal apris ,
 Las ! ie plains ma fortune & leurs foibles esprits !
 Et de voir que le mal toufiours au mal succede ,
 Sans voir qu'à tous nos maux s'apreste de remede .
 Mais qui pourroit tenir son visage sans pleur
 Quand il voit triompher vn renaiissant malheur ,
 Qui tient le sceptre en main de nous & de la France ?
 Et voir ces Peuples vils conduits par arrogance ,
 Nous venir gourmander ! & ia par tant de fois ,
 Ils ont ployé le coul sous le ioug de nos loix .*

*Des l'Ibere Espagnol & de l'Inde Hidaspie ,
 Des monts Hyperborez à ceux d'AEtiopie ,
 Tu as par tant de fois , inuincible à dompter ,
 Fait tes armes par tout , ô France , redouter !
 Et maintenant ie plains , que tes propres esclaves
 Que tu as tant vaincus , sur toy facent les braues !*

Qu'il te faille le tien derechef conquister ,
 Et de moindres que toy les forces emprunter !
 Du rouil & du moyfy tes armes sont mangees ,
 Et l'araigne a dessus ses toiles arrangees ,
 Car tu ne t'en fers pas : ta gloire deormais
 S'eteint trop lachement ! Cependant tu permets
 Tes pages, tes laquais sortir à main armee
 Pour rendre ta valeur par toy defestimee.
 O Gauloise vertu, dont le genereux cœur
 A presqu'esté iadis de l'yniuers vainqueur ,
 Pourquoi, veux tu, dy moy, deschirer tes entrailles ?
 Pourquoi veux tu de toy faire les funerailles ?
 Helas ! France, pourquoi, maintenant parmes-tu
 Qu'à ton veu soit ainsi ton peuple deuestu ?
 Et qu'on aille contant aux neueux pour histoire,
 Qu'en ce siecle est eteinte, ô ma France, ta gloire,
 Ce que las ! or' ie plains & veux fuyr d'ici,
 Afin de ne te voir plus malheureuse ainsi,
 Et, de ces monstres pleine, enfanter trop feconde
 Les erreurs qui te font blasmer à tout le monde.
 Adieu donc, mon Bertaut, adieu d'un long adieu,
 Je m'en vay la vertu chercher en autre lieu.
 Je m'en vay dans le monde, hors du monde en hermite
 Habiter deormais ou l'innocence habite :
 Tandis ton nom ie mets en mes vers le dernier,
 Comme tu es fiché dans mon cœur le premier,
 Afin que du profond tout le dernier tu sortes,
 Estant de mes amis premier en toutes sortes.

Fin des Satyres.



